N° 712 39e Année Tome CCII 15 Février 1928

MERCVRE

DE

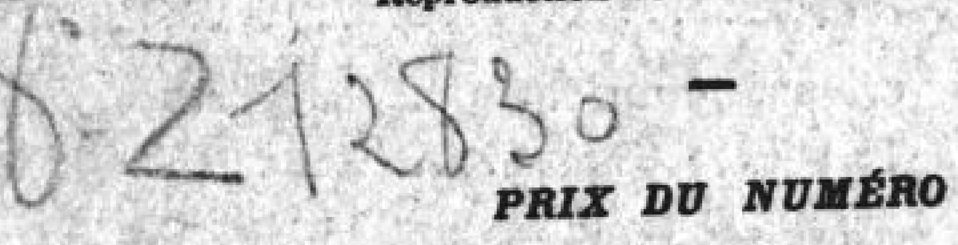
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GEORGES DUHAMEL

La Nuit d'orage

— ROMAN —

1 volume in-16 double couronne. — Prix..... 12 fr.

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex. numérotés de 320 à 1.944, à................ **35** fr.
25 ex. marqués à la presse de A à Z........... (*hors comm.*)

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55.................................. (*souscrits*)
198 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 253, à.............................. **100** fr.
33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 254 à 286, à.............................. **100** fr.
33 ex. sur Ingres gris-bleu, numérotés à la presse de 287 à 319, à.............................. **100** fr.
15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT DEUXIÈME

15 Février — 15 Mars 1928

15 Février — 15 Mars 1928 Tome CCII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

THOMAS HARDY
ET SON TEMPS

—

Avec Thomas Hardy disparaît *the last of the Great Victorians*, nous ont dit un bon nombre de nécrologies parues dans la presse anglaise (1). *Le dernier des grands Victoriens*, qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le monde n'a pas lu, mais sait à peu près ce que sont *Le dernier des Abencérages* et surtout *Le dernier des Mohicans*. On en reparlera dans une vingtaine d'années, sans doute, lors du centenaire de la mort de Chateaubriand et de Fenimore Cooper, si le public d'alors n'est pas las de ces résurrections à la mode pour une génération chez qui les éléments de la culture ont été négligés.

Mais qu'est-ce que « le dernier des Victoriens » ? Qu'est-ce même qu'un « Victorien » ? Y eut-il jamais une étiquette aussi abusive, en dépit de sa commodité ? Déjà, l'étiquette « ère victorienne » est à peine défendable, et nous pouvons parfaitement la trouver inepte. Quelle logique y a-t-il à forger un adjectif avec le nom d'une souveraine et à enfermer dans une catégorie aussi arbitraire tous ceux qui ont acquis quelque célébrité sous son règne ? Je voudrais que l'on m'indiquât les rapports qui peuvent exister entre la reine Victoria et les hommes fameux qui ont vécu de son temps. Quel historien de la littérature et des

(1) Pour l'esquisse biographique de Thomas Hardy, voir le *Mercure de France* du 1er février, p. 758.

arts, peut-être même de la politique, réussira à trouver une influence vivifiante exercée par la reine sur ceux de ses sujets grâce à qui la période pendant laquelle elle s'est perpétuée est considérée comme une des plus glorieuses pour le pays ? Certes, que la souveraine ait été une femme remarquable à certains points de vue, nous en convenons. Qu'elle ait été une épouse énamourée et fidèle, nul n'y contredit. Qu'elle ait été une mère excellente et qu'elle ait regretté toute sa vie de n'avoir point eu de jumeaux, c'est infiniment touchant. Aux vertus de la reine, nul ne porte atteinte. Mais il ne s'ensuit pas qu'il y ait relation de cause à effet entre elle et le talent de ses sujets. Je ne sache pas, du reste, qu'on s'efforce actuellement de le démontrer. Il semble bien, au contraire, que les historiens et les critiques qui s'occupent du XIXe siècle commencent à laisser discrètement entendre que l'encouragement des arts fut le dernier souci de Victoria, et qu'elle ne prit aucun intérêt à la littérature, à la poésie, aux arts, à quoi elle ne comprenait rien. Les préoccupations artistiques étaient à l'opposé de son tempérament ; elle tenait l'art et les artistes dans une sorte de prudente suspicion, et elle présente à cet égard les caractères parfaits du « philistin », comme on disait à la fin de son règne.

Une époque reste grande par ce qu'elle offre de créateurs intellectuels, de productions de l'esprit, de progrès accomplis dans tous les domaines de la pensée. La reine Victoria se différencie d'un monarque comme Louis XIV, par exemple, en ceci que le roi-soleil joignit à ses ambitions belliqueuses, à son désir d'agrandir son royaume et d'exercer une hégémonie en Europe, le souci d'assurer la grandeur et la supériorité de la pensée et de l'art français. On dirait aujourd'hui qu'il fut un animateur. Il serait difficile de prouver que la reine Victoria ait jamais eu des soucis de ce genre. Elle resta, sinon indifférente, du moins étrangère à l'art et à la pensée de son époque. Son biographe officiel m'avoua un jour avoir été absolument incapable de décou-

vrir le moindre fait, le moindre passage de la correspondance royale, grâce à quoi il aurait pu soutenir que la reine avait tout de même quelques velléités de goûts artistiques.

Dans ces conditions, y aurait-il lieu d'être surpris si, l'un de ces jours, un historien britannique, soucieux de vérité et capable de franchise, — assez courageux aussi pour dédaigner le blâme des hypocrites, — déclarait sans ambages que la reine, ou disons plutôt que l'influence qui se dégageait du trône, loin d'être inspiratrice et animatrice, était réfractaire, sinon hostile à l'art, qu'elle agissait comme une entrave sur les esprits et déformait le goût de la nation ?

Cette absence contagieuse de soucis artistiques eut pour conséquence l'adaptation de la majorité à la laideur ; elle habitua au manque de besoins esthétiques. Il est certain que dans ce que le XIXe siècle a créé et édifié, l'Angleterre victorienne offre de rares spécimens de hideur. L'imitation du béotisme royal eut pour résultat de justifier l'antipathie naturelle des classes moyennes vis-à-vis de toute pensée nouvelle et de tout art original. Les préraphaélites, Ruskin, William Morris y usèrent en vain leurs efforts.

Les conséquences funestes de la longévité de la reine Victoria sont un sujet clandestin de conversation dans les milieux artistiques anglais qui se piquent d'indépendance et professent des idées avancées. La reine se survécut : « — Elle est morte, mais elle n'en sait rien », me disait jadis un écrivain devenu célèbre depuis lors, et il ajoutait : « — Malheureusement, son influence néfaste persiste avec férocité et c'est ainsi qu'a été étouffé le mouvement qui se dessinait vers 1890, la période des « nineties », et qu'avorta l'effort de cette génération si remarquablement douée. »

Plus d'une fois ai-je ainsi entendu soutenir que si Edouard VII avait commencé à régner vingt-cinq ans plus tôt, nous aurions assisté à une transformation des mœurs

qui eût favorisé un épanouissement des esprits, à des créations de la pensée capables d'éclipser la période précédente.

Nous en arrivons à déduire que Thomas Hardy, né en 1840, n'est pas, ou du moins n'est qu'en partie un « victorien » ; encore ne l'est-il que par la concomitance de sa production en prose avec la fin du règne de Victoria. Il n'a rien de l'esprit « victorien », qui a si profondément pénétré les classes moyennes, qui les a émasculées, intellectuellement parlant, et leur a fait adopter une attitude rébarbative, manifester une réprobation méprisante à l'égard de tout ce qui ne se conformait pas à l'inertie émotionnelle et imaginative, à la passivité intellectuelle, seules jugées de bon ton. Le « victorien » serait le représentant modèle de la « british stolidity », du flegme arrivé à l'état d'apathie naturelle.

La période victorienne eut pour idéal cette « stolidity » imperturbable dont ceux qui l'acquièrent ne réagissent plus à rien, sont impénétrables aux émotions, de quelque genre qu'elles soient, et à qui suffisent une morale conventionnelle, des idées toutes faites admises une fois pour toutes, des usages qu'on ne met jamais en question, une soumission totale aux exigences d'un décorum pharisaïque — une standardisation du médiocre. Des générations souffrirent ainsi du « refoulement » de tous les instincts les plus naturels et les plus vivaces, de toutes les aspirations à la liberté de penser, de sentir et d'exprimer.

Thomas Hardy appartient à ces générations contraintes de se soumettre aux conventions les plus despotiques, les plus paralysantes et les plus absurdes. Mais au fond, il resta un rebelle, il fut un insurgé latent contre un « victorianisme » martyrisant, dont il avait sous les yeux, dans la personne de sa première femme, une incarnation triomphante.

Nous touchons un point délicat sur lequel il est préférable de ne pas insister. Mais notre sujet nous entraîne,

d'autant plus qu'on ne saurait pénétrer la pensée intime du grand écrivain si, pour le moins, l'on n'indiquait cet aspect de son existence. Pour comprendre ce que l'on a appelé le pessimisme de Thomas Hardy, il n'est pas inutile d'avoir quelques données sur sa vie conjugale, sur l'existence de ces époux mal assortis, sans enfants, où la différence d'âge accentuait la disparité des caractères.

Dans quelques pages de jolis souvenirs sur Thomas Hardy, de qui il peignit un portrait remarquable, M. Jacques-Emile Blanche trace du « cher ménage provincial », de ces « excellents citoyens de Dorchester » un croquis vivant qu'il me pardonnera de lui emprunter. On ne peut mieux qu'il ne l'a fait souligner l'incompatibilité de ces deux êtres.

Chacun sait que la première Mrs Hardy, nièce d'un évêque, était donc issue d'un tout autre milieu que le grand écrivain, son mari. Elle paraissait de pas mal son aînée. On se confondait auprès d'elle en marques de respect, à quoi vous invitait son maintien supérieur et quasi épiscopal. Mais elle avait aussi ses prétentions littéraires, car ses petits contes pour enfants étaient célèbres dans les nurseries, et c'était la secrétaire qui l'aidait dans ces travaux littéraires qui devint la seconde Mrs Hardy. Certains prétendent même que son attitude envers son mari cachait une sourde rivalité.

Lors justement d'une de ces fêtes de la Cour qui se tiennent en été au château de Windsor, Mr et Mrs Thomas Hardy nous avaient conviés à les y accompagner. A l'arrivée des trains de Paddington à Windsor, des landaus de Leurs Majestés viennent prendre à la gare ceux des invités qui ne louent pas des voitures publiques. L'une de mes compagnes refusa la place que Mrs Hardy, au long voile vert victorien, lui offrait. D'autres personnes refusaient aussi, suggérant que Mr Hardy s'épargnât la marche, toute une côte à gravir, en plein juillet. Mais non ! Mr Hardy ? cela lui ferait énormément de bien, cette course au soleil. Et nous suivîmes à pied, lui et moi, la calèche à huit ressorts à la livrée écarlate, où flottait le voile vert sous une ombrelle de soie claire. Tels devaient être l'étiquette, le rythme de la vie domestique dans cet illustre ménage.

Mes souvenirs, comme ceux de mes amis qui furent reçus à Max Gate, confirment cette malicieuse esquisse d'une épouse toute gonflée de son importance, et se considérant, de par sa naissance, d'une essence supérieure. Devant cette personnalité encombrante, Mr Hardy conservait une attitude simple, un peu timide même, gênée et résignée lorsque l'épouse manquait particulièrement de tact. Elle eût volontiers laissé croire que les travaux littéraires de son mari lui devaient leur mérite et qu'elle mettait la dernière main aux ébauches informes qu'il lui soumettait. Elle manifesta, dit-on, une vive acrimonie devant les attaques et les critiques que suscita *Jude l'Obscur*, et elle s'en prit naturellement à l'auteur. On sait que ce roman, publié en 1897, fut le dernier qu'écrivit Thomas Hardy. Quelle raison le détermina à abandonner la prose et à s'adonner désormais à la forme poétique ? Etait-il excédé de ces prétentions à une collaboration conjugale qu'il avait la courtoisie de ne pas démentir ?

Quelques visites espacées à de longs intervalles ne me permettent pas de démêler clairement ce problème. Souhaitons que des amis plus familiers et plus souvent hôtes de la maison l'éclairent d'une discrète lumière.

Thomas Hardy s'est toujours plaint qu'ont ait vu du pessimisme dans son œuvre. Peut-être a-t-il raison, mais il n'empêche que, à en juger d'après le tableau qu'il en trace, la vie ne lui apparaît pas sous des couleurs très riantes. Je ne crois pas qu'on ait dit encore que son œuvre reflète l'aspect mélancolique que la vie devait avoir pour lui. S'il s'était remis au roman après la mort de sa femme, et surtout après son second mariage, il serait curieux de voir si son point de vue aurait changé et si, au lieu d'insister sur « les ironies de la vie », il en eût marqué les agréments et les joies. Il est certain que, remarié à soixante-quatorze ans, en 1914, il trouva auprès de sa seconde femme des soins dévoués et une fervente sympathie. Sir Edmund Gosse,

qui fut son ami, a écrit : « La fin de sa vie fut extrêmement sereine, et, je crois, parfaitement heureuse. » Il paraissait rajeuni, son visage moins maigre offrait des traits raffermis et une expression de calme et de contentement.

A cause sans doute de la longue patience dont il fit preuve, l'auteur de *Tess d'Urberville* se croyait optimiste. C'est peut-être qu'en dépit des désillusions et des amertumes qu'il eut à subir, le spectacle de la vie ne le découragea pas, et que, tel *le Passeur* de notre Verhaeren, « il garda tout de même, pour Dieu sait quand ! le rameau vert entre ses dents ». Les circonstances de sa vie ne suffisent-elles pas à expliquer l'austérité de ses tableaux ? Quelles joies intimes auraient projeté une clarté égayante dans sa vie qui lui eussent permis de voir sous des couleurs moins sombres les vicissitudes des humains ? Entouré de gens attentifs à tout considérer et à tout juger conventionnellement et de parti pris, infatués de leurs préjugés et de leurs vanités, Thomas Hardy garda, par contraste, un sens aigu des réalités et il s'appliqua à discerner les effets et les causes. On parvient à dégager chez lui cette croyance que les efforts de l'être humain pour s'élever à un plan supérieur, pour donner libre cours à ses facultés et à ses sentiments, sont la plupart du temps frustrés par ses appétits animaux, par l'irrésistible besoin d'assouvir ses instincts. C'est l'amère expérience d'Adam et d'Eve. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Chez les personnages de Thomas Hardy, les conséquences de cette faiblesse s'accumulent et se succèdent dès que survient la femme qui lie son sort à celui de l'homme qui la désire. Au lieu d'une Providence indulgente et miséricordieuse, c'est une inflexible fatalité, provoquée par l'antagonisme naturel des instincts et de la raison, qui décide de la destinée des êtres. Il y a là quelque chose du tragique des anciens, des grandes lignes simples de l'architecture antique, mais cette simplification ne fausse-t-elle pas quelque peu la réalité ? C'est un art puissant et beau, et cepen-

dant on songe parfois au cri pathétique de Meredith : « More brain, ô Lord, more brain ! »

Par une sorte de tendresse cachée, Thomas Hardy présente ses personnages masculins avec dilection et sympathie; il les dote de vertus essentiellement viriles : fidélité, droiture, loyauté, fermeté stoïque, tendresse indulgente. Aux femmes, il donne des caractères beaucoup plus complexes. Elles sont volontiers capricieuses et volages, provocantes et fuyantes, futiles et vaniteuses, séduisantes et adorables.

Du contact de ces êtres, du conflit de ces caractères naît la tragédie de vivre. Si l'être seul ne peut prétendre au bonheur, il semble qu'il lui soit interdit ou qu'il soit incapable d'y parvenir dès qu'il s'adjoint un compagnon. Par application du bovarysme, chacun s'illusionne sur les qualités de l'autre, et se leurre sur les siennes propres. D'ailleurs, les difficultés s'aggravent du fait que la plupart des personnages de Thomas Hardy sont mariés au-dessus ou au-dessous de leur condition.

Propose-t-il un remède ? Il ne s'y risque pas, et ne partage pas l'idéalisme de Meredith. Pour lui, l'effort humain, dans le sens dicté par les morales conventionnelles, est inutile. On ne fausse pas l'instinct, on n'étoufle pas le naturel. Détaché tout à fait des croyances religieuses, il recherche âprement la vérité et aboutit à une philosophie désenchantée. Les forces de la vie rompent les entraves des morales factices dont aucune ne peut dompter les instincts humains, et encore moins asservir la grande, l'unique passion qui fait vivre les hommes : l'amour. Cependant, tout en refusant la vanité décevante de la foi, il ne se complaît pas à ce *tædium vitæ*. L'impuissance de l'homme lui inspire une compassion fervente, qui se retrouve dans ses poèmes; et c'est être optimiste, en un sens, que d'échapper au découragement et de préconiser la ténacité, de regarder la réalité en face, de rechercher la vérité, de résister aux apitoiements faciles, de conserver la fierté de l'intelligence et la dignité de l'âme.

Source à la fois de force et de faiblesse, Thomas Hardy fut à la fois un esprit solitaire et un poète. Sa vie fut sans événement, et il la passa dans un coin de la province anglaise tranquille entre tous. Il y était né et il en fit le cadre de son œuvre : pour la géographie littéraire, il aura créé le Wessex.

Soumis au « victorianisme » de son foyer, il y resta confiné, se mêlant peu à la vie locale, voyageant rarement et ne paraissant guère en public. De ce manque d'usage du monde provient apparemment la réserve un peu timide qu'on remarquait chez lui lorsqu'on le rencontrait parfois à Londres. Cependant, cette vie dans la retraite ne rétrécit pas son horizon et la tentative gigantesque des *Dynastes* est la preuve que son imagination restait intensément active.

Poète, il le fut, non pas seulement parce que, pendant les trente dernières années de sa vie, il borna sa production littéraire à composer des vers, mais parce qu'il en avait naturellement la sensibilité. Avec les péripéties les plus sombres de ses romans voisinent des passages tout vibrants de l'amour de la nature, des pages empreintes d'émotion et de tendresse, inspirées par les coteaux boisés, par les vieux villages pimpants autour de leur place du marché, par les fermes et les troupeaux épars dans le vert paysage si semblable à notre Normandie, par la force calme et la subtile expérience des hommes de la terre, par la beauté des visages de femmes et la souplesse de leurs membres délicats et vigoureux, par toute la paisible activité de ces êtres accomplissant, selon le retour des saisons, les mêmes patients labeurs, tandis que leurs instincts les tourmentent et que leur âme est agitée, déchirée, torturée par des aspirations inaccessibles, par des leurres et des déceptions dont l'enchaînement est, convenons-en, un peu trop mécanique et la répétition trop fréquente.

Avoir vécu soixante ans sous le règne d'une souveraine, que le destin s'obstina à maintenir sur son trône jusqu'à

la décrépitude, autorise sans doute les classificateurs simplistes à ranger Thomas Hardy parmi la phalange hétéroclite de grands hommes à qui cette « mère éternelle » d'Edouard VII doit le lustre dont elle reluit ; mais plus on considère l'homme et l'œuvre, plus on est amené à les détacher de l'ère victorienne. Thomas Hardy s'apparenterait beaucoup plus facilement aux naturalistes et au réalisme du roman français. Chez la plupart des romanciers « victoriens », les personnages sont poussés à agir par des préoccupations qu'ignorent ceux de Thomas Hardy ; ils ont le souci de se conformer aux conventions, de ne pas enfreindre les règles morales admises, d'obéir à toutes les mesquines tyrannies sociales, de ne manifester aucune émotion spontanée, d'observer toutes les routines, d'affecter le respect des préjugés, de professer des lèvres la religion officielle, « Church of England », plutôt que de s'avouer incrédules, s'ils ne sont membres de quelque secte, bref, de ressembler à tout le monde pour ne choquer personne, car la pire offense est de se faire remarquer.

Bien qu'époux de la nièce d'un archidiacre, Thomas Hardy, s'il s'abstint d'être un athée militant, ne dissimula jamais son « agnosticisme », son sentiment qu'on ne sait rien et qu'il est peu probable qu'on sache jamais rien de l'existence d'une divinité quelconque, ni de rien qui dépasse les phénomènes naturels. Cette attitude vis-à-vis des choses religieuses est bien connue ; lorsqu'il fut décidé d'encastrer à l'abbaye de Westminster l'urne contenant les cendres de l'écrivain, un dignitaire de l'Eglise établie protesta, dans une lettre adressée à la presse, contre la présence dans un édifice religieux des restes d'un « athée notoire ». Cette manifestation de l'esprit victorien n'eut aucun effet.

Dix-sept volumes de romans et de nouvelles (1) constituent l'œuvre en prose de Thomas Hardy ; l'instinct et la passion y sont les ressorts, les mobiles qui déterminent

(1) Les éditeurs Macmillan ont publié plusieurs éditions, à des prix divers, des œuvres complètes de Thomas Hardy.

les actions des personnages. Sur l'arrière-plan de la nature indifférente aux vicissitudes humaines, les événements se dessinent avec une netteté tragique, et les faits et gestes prennent toute leur ampleur symbolique. Que l'ordinaire lecteur n'ait pas discerné cet aspect, c'est infiniment probable, et il est certain, en outre, qu'une large proportion du public goûtait peu l'âpre talent du romancier. Le désaccord éclata lorsque parut *Jude l'Obscur*. La morale des souscripteurs de cabinets de lecture s'offensa, et leur minorité fut renforcée de la séquelle amorphe qui s'offusqua d'une atteinte portée au sacro-saint décorum. Quant à retrouver quelque chose d' « obscène » dans ce livre, il y fallut toute la malveillante bonne volonté d'un puritanisme soupçonneux. Tout, chez Hardy, est à l'opposé du victorien. Mais comme on voit que son talent puissant, reconnu par l'élite, ne le défendait pas encore contre l'incompréhension victorienne !

Le souci de ne pas aller chavirer sur cet écueil dut à coup sûr limiter les moyens d'expression du romancier. Il fut contraint de renoncer à aborder bien des scènes, à dépeindre bien des tableaux, à analyser bien des sentiments, à donner toute leur vigueur, toute leur violence même à ses personnages. Pour avoir très discrètement tenté quelques touches de vérité, il souleva les clameurs de la gent « respectable », et il se vit incriminé d'attentat contre la vertu publique. S'il avait disposé de la liberté d'expression qui régnait chez nous à la même époque, quelle fougue, quelle couleur, quelle truculence aurait son œuvre !

Peut-être avait-il mis de tout cela dans le premier roman qu'il écrivit, qui ne fut jamais publié, et qu'il détruisit. Sir Edmund Gosse a récemment révélé cette curieuse histoire d'un « artiste créateur qui met délibérément fin à une œuvre qu'il avait achevée avec grand soin », poussé à cela par l'incapacité de croire que le produit de son imagination non mûrie pourrait jamais offrir un intérêt historique, et par la « conscience de la crudité et de l'imperfection d'un ouvrage composé en dépit de tous les principes reconnus ».

C'est en 1901, en réponse à diverses rumeurs rapportées dans la presse, que Thomas Hardy déclara que son premier roman n'avait « jamais été publié et ne verrait jamais le jour ». Un peu tard, il relata les faits à son ami Gosse. Le roman qui reçut le titre de *The Poor Man and the Lady* fut écrit au cours de 1867, après que le jeune architecte qu'était Hardy eut quitté Londres pour Weymouth. Il lui coûta beaucoup d'efforts et il le termina l'année suivante. Il expédia le manuscrit à l'éditeur Macmillan et reçut finalement une lettre exprimant le regret de ne pouvoir publier l'ouvrage et invitant le jeune auteur à se présenter à la direction de la maison. Hardy obtempéra à cette invite et Mr Alexander Macmillan le présenta au « lecteur » qui avait rejeté *Le Pauvre Homme et la Dame*. Il n'était autre que John Morley, dont la réputation était déjà grande et qui fit par la suite une si belle carrière politique. Il accueillit le futur romancier avec bienveillance ; il lui expliqua les raisons pour lesquelles la publication de son œuvre était impossible et il l'assura qu'il y avait pris un vif intérêt. Morley engagea fort l'architecte à poursuivre ses efforts littéraires et lui conseilla de s'essayer à la critique ; il lui offrit dans ce but une lettre d'introduction pour John Douglas Cook, qui dirigeait alors la *Saturday Review* et qui, du reste, était à ce moment quasi moribond. Persuadé qu'il n'avait ni les dons ni les connaissances indispensables pour un critique, Thomas Hardy déclina cette offre généreuse, et, reprenant son manuscrit, il le porta aux éditeurs Chapman and Hall, qui le firent lire par George Meredith, avec le même résultat. Meredith conseilla à Hardy de remanier son œuvre, de l'améliorer, ou de se mettre à une autre. Cette autre fut *Desperate Remedies*.

Parvenu à ce point, Sir Edmund Gosse pressa Hardy de lui raconter le roman, et voici les termes mêmes de ce que lui narra l'auteur :

L'action se déroule dans le comté de Dorset, au dix-neuvième siècle. Le héros est le fils de paysans attachés au domaine d'un

grand seigneur local. Celui-ci a pour unique héritière une fille de grande beauté et de vive intelligence. Le héros montre des dispositions remarquables à l'école du village et, grâce au patronage du seigneur, il devient dessinateur. En grandissant, il est amené par les circonstances à se trouver fréquemment en compagnie de la jeune fille qui s'éveille à des sentiments romanesques. Quand les parents s'en aperçoivent, ils lui ordonnent de cesser tous rapports avec le jeune homme, car ils avaient commencé à correspondre. Le jeune homme est expédié à Londres, où il entre dans l'atelier d'un architecte éminent, et ses progrès sont rapides. Cependant, les jeunes gens, incapables de résister à la tentation, reprennent leur correspondance et se considèrent comme fiancés. Le père découvre la désobéissance de sa fille et réitère son interdiction. Le jeune homme, par haine du père, devient un militant démocratique. La noble famille provinciale vient alors habiter sa résidence de Londres, la Dame et le pauvre homme réussissent à se revoir et confirment leurs secrètes fiançailles. Mais un jour que, dans Trafalgar Square, le jeune militant radical harangue la foule en termes enflammés, la Dame passe en voiture, le reconnaît et s'arrête pour l'écouter. Le discours démocratique blesse profondément les sentiments aristocratiques de la Dame et une rupture s'ensuit. Peu après, néanmoins, elle assiste à un concert, au dernier rang des fauteuils, tandis que le jeune démocrate se trouve derrière elle au premier rang du parterre. Ils sont tous deux profondément émus par la musique ; la jeune fille pose sa main sur le dos du fauteuil ; il la prend dans la sienne et la garde jusqu'à la fin de l'audition. Ils sortent ensemble et leur flamme se ranime ! Elle lui demande de venir la voir ouvertement dans sa somptueuse maison. Il y va, mais par malchance elle est sortie et il est reçu par la mère, qui le traite avec arrogance. Il cède à sa colère et la querelle devient si furieuse que la noble dame s'évanouit. Il lui tamponne le visage avec de l'eau fraîche, au grand dommage du fard. En revenant à elle et voyant sa beauté ainsi abîmée, l'irascible mère se déchaîne à nouveau, et son noble époux, survenant sur ces entrefaites, fait jeter l'architecte dehors par ses valets. La famille repart pour la province et toute correspondance cesse entre les jeunes gens. Par la suite, le pauvre homme apprend des siens, restés au pays, que la fille du seigneur va épouser le fils d'un opulent propriétaire du voisi-

nage. Il retourne au village et, la veille de la cérémonie nuptiale, errant dans le cimetière, il aperçoit une forme emmitouflée qui se glisse dans l'église par le porche entr'ouvert ; il la suit et se trouve face à face avec la dame. Ils ont un entretien des plus palpitants ; elle manifeste d'abord une colère indignée, mais finit par avouer qu'elle n'a jamais aimé que lui.

Hardy, continue Sir Edmund, ne se rappelait plus si la Dame épouse ou non son riche fiancé. Il croyait avoir détruit le manuscrit entier, mais peu de temps auparavant il en avait retrouvé fortuitement cinq ou six pages, et il promit à son ami de les lui faire lire lors d'un prochain voyage, mais ils n'y pensèrent plus. Sir Edmund raconte encore qu'au cours d'une conversation antérieure où il avait été question du manuscrit détruit, Thomas Hardy reconnut que son œuvre était informe. « Le seul côté intéressant, ajouta-t-il, est que j'y faisais preuve d'une réelle pénétration du cœur féminin, et je ne sais guère d'où cela venait ! » Cela était dit avec un parfait détachement, observe Sir Edmund, qui prévint son ami qu'il rédigerait une note sur ce qu'il venait d'entendre. « Fort bien, répliqua Hardy, ça peut être amusant, quelque jour, mais c'est chasser du bien menu gibier ! »

Il paraît bien que ce premier essai du romancier n'aurait rien ajouté à sa gloire, si même il l'avait remanié, selon le conseil de Meredith. L'œuvre qu'il laisse contient des pages impérissables, mais lesquels d'entre ses livres survivront en entier ? Thomas Hardy était unanimement salué comme le « leader » de la littérature anglaise, mais il entrait dans cet honneur une part de la déférence et de la vénération que les Anglais savent prodiguer à la noblesse du caractère et à la dignité de la vie. On a dit qu'un trône était vacant, et l'on n'a su désigner personne pour l'occuper. Si les candidats s'abstiennent, il est pourtant des écrivains actuels dont l'élection pourrait se faire au mérite, sinon à l'ancienneté.

Plusieurs commentateurs prévoient comme « très proba-

ble » une réaction dont souffrira la réputation de Thomas Hardy. Quelle influence exercera-t-il dans dix ans ? Si, au point de vue chronologique, il est possible de le faire entrer dans le cadre agrandi de l'ère victorienne, son œuvre se distingue de ses contemporains par des caractéristiques qu'il est seul à posséder. C'est par là reconnaître son originalité, et toute œuvre originale, édifiée sur le fonds élémentaire des passions humaines, identiques dans tous les temps et dans tous les pays, est assurée de vivre.

HENRY-D. DAVRAY.

LA DANSEUSE PERSANE

—

AVANT-PROPOS

COMMENT FUT TROUVÉ LE MANUSCRIT DE CE ROMAN

En fouillant de très vieux papiers que j'eus le plaisir de découvrir dans une maison hantée, *et que pour cette raison on avait relativement respectée, j'ai assisté, spectateur rétrospectif, à la renaissance de deux figures qui ne laissèrent aucune trace notable en leur siècle et qui n'en sont pas moins fort curieuses. Ce sont celles d'une Danseuse, qui était venue de la Perse à Paris et qui se faisait appeler Armide — sans doute pour se conformer à la mode de ce temps — et d'un peintre flamand nommé Jean-Paul Liévens. Je ne me souviens pas (et je suis un grand dénicheur de toiles anciennes) d'avoir vu la moindre production de cet artiste, qui serait né à Lille, dans nos Flandres françaises, avant qu'elles ne fussent françaises, c'est-à-dire à une date où l'Espagne les possédait encore. J'augure ceci des quelques mots qu'il dit de lui dans son Journal. Les bouleversements de la géographie politique furent si grands depuis que ses œuvres ont sans doute sombré.*

*J'étais allé dans la petite ville de T***, où une parenté éloignée, et inconnue jusqu'alors, m'obligeait à une visite. On me reçut fort bien, et je fus charmé de l'endroit. Les maisons y sont pour la plupart du goût relevé du XVIIe siècle, et celles qui n'ont pas cette empreinte restent simplement paysannes : des vignes et des rosiers grimpent à leurs seuils. Il y a une basse et une haute ville. Deux églises d'une fort belle architecture s'y partagent la dévotion. L'une, celle du bas, possède un portail remarquable qui fut sans doute sculpté par un émule de Donatello. J'en ai longuement admiré les débris précieux. Il y a aussi, élevée sur cette église, une belle tour, de construction fort régulière qu'on m'a dit avoir été bâtie sous Louis XIII. Dans la ville haute, celle où je découvris ma mai-*

son hantée, *on trouve une terrasse ménagée sur un rocher d'où monte la seconde église. Les fondations en semblent romanes : on y fait voir un portail de ce style dissimulé dans la cage de l'orgue. J'y ai contemplé aussi une abside du XIIIe siècle, des colonnes et des portiques Renaissance du goût le plus fin. Il faut y déplorer quelques lourdes restaurations.*

De cet endroit on voit tout le pays; la ville qui descend vers une plaine très vaste fuyant vers un horizon de bois. Quand on aura lu les souvenirs de mon héros, on saisira mieux ce que pouvait avoir de passionnant pour mon âme ce paysage; car cet horizon de bois au bout de la Plaine, c'est Tanlay et son Château.

Telle est la vue que l'on a vers le midi, mais si l'on se tourne vers le nord on n'aperçoit que des rideaux d'arbres, des cours d'eau et des collines. J'imagine que le peintre flamand dont j'ai retrouvé l'histoire amoureuse vit tout ce que je regardai du haut de cette terrasse; que bien souvent il y monta de sa maison, hantée aujourd'hui par son fantôme — afin d'admirer le soleil se levant sur Tanlay ou se couchant vers Paris. Sa vie était tout entière entre ces deux pôles; et il y cherchait, tourné vers l'un ou vers l'autre, la danseuse persane qui le séduisit. Nouveau Renaud, il vint sans doute redemander son Armide aux horizons d'où elle était sortie et où elle s'était évanouie!

Dans la maison qu'il habita j'ai retrouvé bien des objets lui ayant appartenu : divers instruments de musique, et, parmi ceux-ci, un luth qu'il avait sans doute rapporté d'Egypte, où il dit être resté fort longtemps. Une palette avec la trace de quatre couleurs seulement : le jaune, le rouge, le noir, le blanc, un flacon de parfums et un brûle-encens; quelques livres : la vie des Grands Peintres, la Bible, les Poésies de Pierre de Ronsard et celles — manuscrites — d'un auteur inconnu aujourd'hui : Charles Dufays, dont le titre est : Fleurs maladives. *De nombreuses remarques faites à des strophes indiquaient que ce livre lui était familier. Enfin, dans un petit cahier de dessins hâtifs, resté là, loin de la curiosité des antiquaires, je vis plusieurs portraits tracés à la mine noire, qui me trahirent une partie de son existence : celui d'une personne du sexe féminin, aux airs résignés, aux yeux profonds et tristes, à l'attitude pensive; trois visages de petites filles et deux de jeunes garçons; enfin venait le portrait d'une Asiatique que je reconnus de suite pour la danseuse persane dont j'avais retrouvé l'histoire jointe à la sienne. J'ai cru dé-*

couvrir, dans le regard profond et résigné de la première femme, celle qui fut mêlée à ce qu'on va lire.

Quant à la maison, j'en veux dire un mot. Elle a bien l'air d'être hantée, comme on le raconte dans le pays. Retirée vers le bout de la petite ville, elle se divise en deux corps, dont un plus ancien, sur lequel on voit extérieurement des poutres sculptées du XVIe siècle, soutenant son étage en encorbellement; et un plus récent, de pur style Louis XIII, sévère et froid. Hautes portes, hautes fenêtres, et, malgré tout, aspect maussade et sombre, portant les traces d'une profonde mélancolie. A l'intérieur il ne reste de la décoration ancienne que des poutres apparentes et des lambris de bois peint. Les chambres ne sont pas remarquables; elles me parurent obscures. Au grenier je crus reconnaître les traces d'un atelier de peintre. Il y avait un châssis percé dans le toit pour ménager la lumière. Cet atelier, fort incommode, ne devait pas permettre à l'artiste de se livrer à de grands ouvrages.

Près de cet atelier, je fus attiré par une cellule très petite qui devait être son cabinet; car il y avait encore un vieux secrétaire aux pieds brisés sur lequel je lus ce nom tracé à la plume dans le bois de rose : Armide. C'est dans ce secrétaire que j'ai découvert les souvenirs que je publie. J'espère que le lecteur, malgré la modernité que j'ai dû imprimer au style, éprouvera en les lisant l'anxieuse curiosité qui s'empara de moi lorsque je les ouvris indiscrètement.

I

DE MA VIE A PARIS EN L'ISLE SAINT-LOUIS ET DE MON LOGIS, EN 1640

Retiré dans la provinciale solitude de la petite ville de T***; seul après une vie relativement agitée et mêlée à celle de mon temps, je finis mes jours au milieu des souvenirs. Pour les mieux retenir et céder à la séduction de me les repeindre, je les confie au papier, quoique je ne pense nullement qu'ils puissent être de quelque intérêt.

Malgré mon amour pour la peinture, je ne suis pas devenu célèbre. J'ai seulement joui de l'estime de ceux qui apprécient les belles choses. Elève de M. Philippe de

Champaigne, premier peintre du Roy Louis XIII, j'ai tourné mon application vers toutes les branches de mon art où j'ai remporté d'honorables succès. Il y a plusieurs œuvres de ma main dans les collections et les églises du Royaume. Dieu les conduira à leur destination, si ma gloire doit un jour s'en ressentir. Pour moi, j'ai toujours travaillé sans ambition, avec le seul désir de bien faire et de me rapprocher des maîtres que mon goût m'avait donnés, soit dans ceux qui sont présents, soit dans ceux qui ne sont plus. J'ai aimé d'une très profonde affection et application les grands Peintres de l'Italie, et, particulièrement, les ouvrages du siècle qui nous précéda. L'art alors semblait ne point être employé pour l'utilité; on y cherchait la satisfaction de l'esprit et de l'âme. Aujourd'hui, en France, on s'applique surtout au portrait; et la ressemblance exigée ne dépasse pas la simple apparence du visage; en sorte que, à part mon maître le profond et correct Philippe des Flandres, et le noble Rubens venu récemment à Paris nous apporter les merveilles de son invention et les splendeurs de sa vie seigneuriale, nous n'avons que des praticiens assez ordinaires, et nous sommes loin du beau idéal. Pour moi, je me suis vu, par les exigences de mon temps, relégué dans des travaux plus modestes. Je n'ai jamais pensé, d'ailleurs, que j'eusse assez de génie pour risquer l'entreprise d'ouvrages semblables. Je dois dire pourtant — car c'est un événement qui m'est cher! — que lorsque le grand Nicolas Poussin vint à Paris pour décorer le Louvre, il vit des travaux de ma main, et me félicita d'avoir conservé la manière des maîtres et de n'avoir point cédé à la mode : « Cela fera honneur à votre étude, m'a-t-il dit; et c'est peut-être par là que vous vous survivrez un jour! » Je n'ai pas placé mon espérance en de si hautes ambitions; mais les paroles de M. le Poussin, que j'estime un génie incomparable de notre siècle, me demeurent un garant du bon chemin que j'ai suivi.

Je dois bien avouer ici, avant toute chose, que la pente de ma nature m'entraîna toujours vers les seules exigences de mes sentiments et de mes goûts, et que jamais l'intérêt ne put être maître de mon âme. J'ai apporté en naissant cette disposition singulière de ne rien pouvoir accomplir que je ne le sentisse auparavant bien déterminé par un mouvement intérieur; alors mes yeux voient la réalisation parfaite de ce que je n'ai pas encore accompli; et le mettre au jour ne m'est plus qu'un travail aisé; car j'ai reçu le don d'une grande facilité. J'ai fait la remarque que si cette facilité ne me sert pas, il me devient inutile de tenter plus loin : je n'aboutis qu'à ce que je puis de plus mauvais. Avec un semblable penchant, qui s'est montré en tous les actes de mon existence, j'ai eu bien des traverses, que ceux qui obéissent aux lois de leur raison ou de la raison commune ne rencontrent pas. C'est à cause de cette sensibilité extrême que j'ai échoué en des entreprises qui auraient pu m'être de grand profit, et réussi en celles qui ne m'étaient qu'à honneur. C'est aussi par cause de cette sensibilité que j'ai été souvent mal jugé de ceux qui cèdent aux pensées ordinaires; car ils ne voient dans mes actes qu'un dérèglement. N'ayant jamais rabaissé mon désir jusqu'aux éloges du plus vulgaire des hommes, je me suis seulement justifié vis-à-vis de moi en éprouvant l'approbation de mes sentiments. Il n'y a rien de plus doux que laisser arguer le monde en sentant la justice de son cœur. J'ai trouvé à cette sorte de misère une jouissance étrange. Avec un tel caractère, malgré l'admiration que me donnèrent les connaisseurs et la société brillante où je fus reçu, je n'ai pas élevé ma fortune et je me suis maintenu dans la condition d'un artisan. J'étais sincère, et je ne pouvais jouer la vie comme une comédie. Ayant remarqué, bien jeune encore, que les gens du monde, malgré leurs grands mots, ne portent, pour la plupart, que le vide, et vous le communiquent, je les ai fuis, et je me suis méfié d'eux.

J'étais un peu trop philosophe pour leur compagnie, et, sans désapprouver leurs habitudes, qui sont conformes à leur état, je me suis écarté de leurs fréquentations et de leurs mœurs. Lorsque j'habitais en l'Isle Saint-Louis, chez le conseiller au Parlement de Paris, M. Claude le Charron, je ne pus jamais me faire à la suffisance des ignorants qui vinrent dans mon laboratoire et qui tranchaient sur toutes les questions de l'art, sans les connaître. Apelles se permettait de ramener le grand Alexandre à l'ordre lorsqu'il outrepassait les bornes de ses connaissances; n'étant pas Apelles, je ne pouvais que me taire. Mes hôtes, d'ailleurs, n'étaient pas non plus des Alexandre. Je n'eus point qu'à me plaindre de cette attitude des gens du monde, mais aussi de celle de mes confrères. Ils sont souvent plus ignorants qu'eux et ils y joignent la grossièreté. Leur manière de juger est encore plus blessante; car ils ne considèrent les ouvrages de l'art que comme une adhésion aux principes qu'ils ont adoptés, et qui sont généralement mis à la mode par le goût perverti de quelque écrivain. C'est ainsi que plusieurs plumitifs ont trouvé le moyen de dérober une réputation que ne pouvait leur valoir leur plume.

Quant à ces peintres, ils cherchent à leur plaire en aidant à leur mauvais choix, et cela pour être louangés et former des écoles scandaleuses. Ah! si M. le Poussin vivait encore, lui qui prisait tant les anciens! il condamnerait à coup sûr, d'un mot violent et bref, comme il en avait le don, et comme je l'entendis maintes fois au Louvre, ces maudits destructeurs de l'art pour lesquels il n'y a d'autorité que leurs fantaisies!

La vie que je menai fut donc celle d'un philosophe. Cependant les divers gentilshommes que j'eus comme amis possédaient un esprit autrement relevé que celui dont j'ai parlé. C'étaient les plus instruits et les plus retirés d'entre tous. Ils fréquentaient la Cour et le Cardinal et avaient le plus entier mépris des courtisans qui han-

tent les lieux royaux pour aider à leurs affaires de vanité ou de fortune. Ils restaient les admirateurs des vrais et solides talents, et je suis heureux de l'écrire, alors qu'ils sont morts et que j'ai devant moi le tableau entier de leur existence. Ma vie à Paris, dans l'Isle Saint-Louis, chez le conseiller Claude le Charron, fut heureuse. On m'avait donné un beau pavillon situé sur l'arrière de l'Hôtel et qui donnait accès au jardin. Je n'en connais pas l'architecte; mais comme mon maître, M. de Champaigne, l'avait habité avant moi pour la commodité de ses travaux, je suppose qu'il l'avait fait édifier par un de ses amis. Il était en bas d'arcades ouvertes, en haut de fenêtres élevées, et se terminait sur des mansardes; l'ordre en était dorique, et le tout sentait la réserve du style renaissance châtié. Le corps de logis du premier — il n'y avait qu'un étage à proprement parler — formait une seule salle très vaste dont j'avais fait mon laboratoire et mon habitation. Je l'avais divisée, vers le côté opposé à l'entrée, par un rideau, derrière lequel était ménagée une petite alcôve. Elle s'éclairait de vitraux. On admirait dans cette partie un plafond que le Conseiller venait de faire exécuter et qui tranchait avec celui de la Grande Salle. Celui de mon laboratoire datait de la régence de la Reine Marie, sous laquelle on avait entrepris la construction de l'Isle. On y remarquait, sur des poutres apparentes, des Figurines populaires, des Rinceaux, des Amours, des Flores, des bouquets d'œillets mêlés à des marguerites et à des cartouches; le Conseiller avait fait dorer partout ses armes qui se confondaient avec l'ornement général : elles se composaient d'un cœur ailé surmonté d'un croissant. Il disait lui-même qu'elles avaient été conquises aux Croisades par ses ancêtres et que son nom de le Charron lui venait d'un sobriquet reçu par l'un d'eux en *charronnant* les Sarrazins; il était baron d'Ormeilles et seigneur de Villemaréchal.

Quant au plafond de l'alcôve, il se marquait du style

que M. Vouet commençait à mettre à la mode, et qu'il empruntait à l'Italie. M. le Poussin en avait apporté des exemples dans sa décoration du Louvre. Il se divisait en compartiments inégaux, peints de divers sujets : Amours, Figures allégoriques, Rinceaux, et montrait des grotesques sculptés et dorés. Le centre s'approfondissait en cuvette et recélait une Renommée escortée d'anges, assise sur un nuage et portant des palmes. Cette alcôve, que j'avais achevé de décorer de quelques bons tableaux d'Italie et de broderies de la Perse, formait, avec son demi-jour, un retrait mystérieux où je me sentais porté aux rêveries. Elle semblait un lieu magique attendant quelque fée.

La grande salle qui me servait de laboratoire était remplie de mes peintures et de meubles somptueux que M. le Charron y avait fait disposer. Au centre s'élevait une grande cheminée, dessinée par Abraham Bosse, et pendait un lustre aux cristaux bleus et blancs. Près d'une fenêtre, qui l'éclairait fort bien, se voyait un moulage antique d'après un marbre de Praxitèle.

Dans la cheminée s'encastrait le portrait du père de M. le Charron, peint par M. de Champaigne. C'était un fort beau portrait, et je le regardais à toute heure du jour. Il semblait vivre et penser. Une œuvre de M. le Poussin reposait sur un chevalet. Elle appartenait à M. le Charron, qui l'avait acquise par les soins de M. de Champaigne. Elle représentait *une Bacchanale*. On y voyait une statue de Silène, frottée de raisins par des Bacchantes, lesquelles dansaient autour avec des satyres. Le plus remarquable de ce tableau résidait dans le mouvement vif que M. le Poussin avait donné à toutes les figures et l'harmonie de leur généralité. Il offrait un coloris profond et riche, semblable à celui du maître Titien. M. le Charron le tenait habituellement dans ses salons; il avait consenti à me le prêter le temps de mon

séjour chez lui. Je puis dire que c'est là une de ces œuvres dont on ne se sent jamais fatigué.

Comme j'aimais fort la musique, une épinette et un luth étaient dans cette salle; mon luth venait de l'Egypte où j'avais séjourné plusieurs années.

Le jardin, que j'apercevais par les fenêtres, et qui en ornait agréablement les ouvertures, était dessiné à l'italienne. Il s'étendait peu, mais l'architecte avait su le faire de telle sorte qu'on n'en voyait pas le bout. Pour arriver à cet effet, il s'était servi de quelques grands arbres, restants des pâturages dont l'île se couvrait autrefois.

II

DE MA RENCONTRE AVEC LA DANSEUSE PERSANE ET DU RÉCIT QU'ELLE ME FIT DE SA VIE PASSÉE

M. le Charron venait d'être invité à une belle fête donnée par le frère du Roy; le principal attrait en avait été une danseuse persane venue à Paris récemment. Un Italien, M. Pietro della Valle, l'avait amenée avec lui d'Egypte. On disait qu'elle arrivait pour lors de Constantinople où le Grand Sultan l'avait fait enfermer dans son Harem, d'où elle s'était échappée par des intrigues mystérieuses. Elle avait pu gagner le grand Kacre et M. della Valle l'avait trouvée dans une troupe de Cenghi. On nomme ainsi les femmes qui dansent au son d'un instrument qui ressemble à une harpe et se nomme *Cenghe.*

M. le Charron me dit qu'il désirait que je fisse le portrait de cette danseuse comme d'une créature très étrange, *tant à cause de ses costumes et des attitudes qu'elle sait prendre, que de son visage qui est blanc et fort joli.* Il me parla surtout de la langueur de ses yeux, et me dit qu'il pensait que je serais seul à pouvoir rendre, à cause de mon long séjour en Orient, ses expressions et ses attitudes. « Préparez-vous à la recevoir bien-

tôt, me dit-il; car je lui ai mandé une lettre, ayant su son logis par M. d'Orléans; et elle m'a fait répondre qu'elle se tiendrait à votre disposition. » J'étais très curieux de voir la Persane dont M. le Charron m'entretenait. Je ne connaissais point de femme de cette race, et je savais, par ouï-dire, qu'elles sont de la beauté la plus vantée; en outre M. le Charron en semblait tout à fait *féru* et ne tarissait pas d'éloges sur sa grâce, ses belles manières, le charme singulier de son regard et sa façon de dire les vers de son pays. Je lui répondis donc avec empressement que je ferais ce portrait tout à l'heure, et qu'il en avisât la Danseuse, afin qu'elle se gardât libre; car elle était — à ce que me confia M. le Charron — très occupée par les grands seigneurs qui avaient tous la curiosité de la voir et de lui adresser de leurs galanteries.

Ce fut le premier jour de mars de l'année 1640 que je commençai le portrait de la Persane. Elle arriva en carrosse, suivie de plusieurs Indiens habillés d'étoffe d'or et parés de perles fines; elle portait une robe d'argent très étroite qui lui faisait une gaine; un voile également d'argent ceignait sa tête; elle était petite et très brune, avec des yeux si grands et si fournis de cils qu'ils tenaient tout son visage; elle semblait une enfant. La forme de sa figure n'était pas d'un parfait ovale, elle s'élargissait vers les pommettes, lesquelles soulevaient les joues, ce qui occasionnait de beaux effets de modelé sous les lumières tombant de haut. Sa bouche était mince et un peu méchante, mais elle en corrigeait la dureté apparente par un fréquent sourire qui montrait les plus belles dents du monde. Il y avait de la timidité dans ses mouvements, et elle frappait par un charme asiatique qui tenait du chat et de la panthère.

Lorsque M. le Charron entra avec elle dans mon laboratoire et me la présenta, elle parla aussitôt en bon français, et me dit qu'elle était fort heureuse d'avoir à poser pour moi, dont le nom avait été prononcé avec

estime devant elle par quelques gentilshommes, connaisseurs en l'art de peinture. M. le Charron se retira et me laissa avec la belle Persane, qui congédia ses Indiens en leur ordonnant son carrosse pour le soir; car je l'avais priée à déjeuner. J'eus grand plaisir de voir qu'elle savait notre langue, l'ayant étudiée par les soins de son père, dès son enfance. Comme j'avais moi-même séjourné beaucoup au Kaire et à Constantinople, je pus lui parler des lieux d'où elle arrivait.

Je m'étais mis à son portrait sans perdre de temps, et elle s'y prêtait de son mieux. Tout en posant, elle promenait ses regards sur mon logis, et rien ne lui en échappait. En voyant mes tableaux, elle avait dit : « Vous me rappelez beaucoup les grands Peintres dont j'ai vu les ouvrages à Venise. » Je lui avouai que je m'étais toujours attaché à l'école du Titien. Nous vînmes à parler de Venise qui l'avait enchantée et qu'elle trouvait la plus belle ville de l'Europe, non pour sa grandeur, mais par ses palais, son faste et l'imprévu de sa construction. Elle y avait séjourné pour en savourer les délices, qui y sont nombreuses. « J'ai rencontré beaucoup de gens, me dit-elle, qui m'ont avoué s'y être ennuyés jusqu'à la mort parce qu'ils n'y trouvaient pas de carrosses et le bruit coutumier aux autres villes; moi — fit-elle — ce que j'ai surtout aimé, c'est une opulence mélancolique. »

Nous parlâmes ensuite de la mélancolie et de la poésie. Elle était poète. Et lui ayant confessé que je rimais, elle voulut connaître mes vers. Je lui en lus quelques-uns qui parurent lui agréer, car elle en redemanda. J'étais étonné de sa facilité à pénétrer notre langue et les sentiments qu'elle s'applique à rendre. « Vous avez donc beaucoup vécu déjà, malgré votre grande jeunesse? » lui demandai-je avec surprise. « Oui, me répondit-elle d'un air fort las, oui, j'ai beaucoup vécu déjà. Vous, Français, vous êtes un peuple jeune, mais nous, Orientaux, nous avons un grand Passé qui nous vieillit vite! » Cette remarque

me parut curieuse. Il y avait dans son esprit des aperçus singuliers. Je lui citai quelques grands faits et quelques grands règnes de notre histoire, et je vis de suite qu'elle les connaissait; elle m'interrompit même pour me dire : « Votre moyen âge a été merveilleux. Il me rappelle notre Orient; et l'architecture de vos cathédrales est sœur de l'architecture persane. » Je souris et lui représentai le peu de cas que nous en faisions, je lui avouai même l'aversion que la mode d'Italie nous avait donnée pour tout ce qui était gothique. Elle en parut attristée et conclut : « Vous redeviendrez barbares si vous méprisez vos plus grands trésors. »

Elle posa jusqu'au déjeuner que je désirai lui faire prendre à ma table; mais elle refusa de s'y asseoir et voulut rester à terre, accroupie à la façon de son pays. J'étais donc assis, tandis qu'elle se tenait, les jambes repliées, sur un tapis. Je voulus lui faire manger de mes plats; mais elle n'en accepta point et demanda simplement des noix. On fut lui en chercher une bonne quantité qu'elle se mit à croquer sans s'interrompre. Quand elle eut fini, elle demanda un grand verre d'eau. Nous reprîmes le portrait après diverses conversations, et elle me parut plus à son aise d'avoir déjà passé quelques heures avec moi; si bien que nous nous mîmes à parler de l'Amour et des Amours. Comme elle semblait désireuse de me faire savoir plusieurs choses de sa vie, je lui laissai la parole.

« Je suis née à Chirvan, en Tartarie, mais je suis d'origine arménienne. Mon père était fort instruit et cultivait la poésie, ma mère avait l'âme très religieuse. Chrétiens, nous avons subi souvent la persécution des Musulmans et plusieurs d'entre nous ont été massacrés. Mon père mourut ainsi après m'avoir mariée à douze ans avec un Arménien du nom de Keligian. Mon mari était jeune et beau et nous nous aimions d'enfance; il appartenait à l'une des plus nobles familles de notre race. Il étudiait

pour être médecin, mais n'avait pas reçu ses grades quand il m'épousa; il partit pour l'Allemagne afin de les acquérir. Je restai en Perse, chez mon beau-père. Ce dernier, qui était fort riche, possédait de beaux jardins où mes dispositions poétiques s'éveillaient. Je ne pouvais pourtant m'accommoder de l'absence prolongée de mon mari et je souffrais de mélancolie au milieu de ces jardins merveilleux. Haick, — c'est le petit nom de celui dont je suis l'épouse — revint enfin vers moi, et j'accouchai d'une fille. Son éloignement lui avait fait contracter des manières brutales; souvent il me traitait comme si je n'eusse été que son esclave. Je fus violemment blessée de voir qu'il m'humiliait avec satisfaction dans mes plus beaux mouvements de femme, et j'en pleurais quand j'étais seule. De plus, son éducation allemande lui faisait regarder l'amour comme une indécence et toutes les tendresses comme des enfantillages indignes d'un homme. Quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, il prétendait se faire mon éducateur et me modeler sur les Européennes. Je souffris donc beaucoup durant les deux années qu'il resta près de moi; cependant je l'aimais et je ne pouvais me résoudre à le voir me quitter comme c'était son intention. « Si tu me laisses encore — lui dis-je — il y aura des événements qui te forceront à revenir. »

» Quand il m'eut quittée de nouveau, je me rendis chez un de ses amis dont la femme m'était dévouée. J'avais vu là une panoplie avec des armes. Il y avait, entre autres, un fin poignard dont le manche, ciselé précieusement, avait attiré mon attention. Je le pris sans qu'on s'en aperçût; et je rentrai chez mon beau-père en le tenant caché. Lorsqu'il fut nuit, j'allai dans les jardins. Le clair de lune était fort beau et les rosiers en fleurs exhalaient les plus doux parfums. Je m'arrêtai de surprise, comme pour écouter encore la voix de la vie qui m'appelait; mais mon parti était pris. Je dirigeai donc, sans hésiter,

le poignard vers mon sein gauche, bien résolue à me frapper au cœur; mon empressement corrigea le mouvement de mon bras, et je ne m'atteignis qu'à l'épaule. Le coup fut si rude que je tombai évanouie. Le lendemain matin on me trouva. J'étais affaiblie bien plus encore par la perte du sang que par ma blessure. Tout de suite on lança des messagers dans la direction de mon mari, qui fut forcé de revenir.

» Il témoigna son chagrin de ce qu'il nommait ma *folie*, puis me laissa, après quelques jours, lorsque je fus hors de danger.

» Je n'avais donc rien gagné à m'être frappée de ce poignard, j'avais risqué seulement de m'estropier pour toujours, ce qui aurait peut-être déterminé mon mari à ne jamais me revoir, car il déteste les infirmités. Je le constatai lorsqu'il me regarda avec une sorte de dégoût dans le lit où je gisais couverte de bandages.

» J'étais dans le plus grand navrement en voyant mon impuissance à retenir celui qui me fuyait et j'allais périr de chagrin.

» Cependant le bruit s'était répandu dans Téhéran qu'une très jeune femme avait tenté de se tuer. Une dame de noble naissance, voulant me voir, parvint à s'approcher de mon lit. Elle était étroitement voilée, et je ne pouvais distinguer de son visage que ses yeux, qui me parurent fort beaux. Sans doute elle se montrerait à moi quand je serais seule; pour l'instant, la présence des gens qui me soignaient ne le lui permettait pas. Elle fut caressante et pleine d'attentions. Sa voix était douce; elle avait apporté des roses dont mon lit se couvrait. « Enfant; chère enfant! » disait-elle, en passant sa frêle main sur mes cheveux et en me les lissant. Je fus touchée de cette tendresse et de cette douceur, je l'appelai de suite ma *Belle Dame* et je l'embrassai avant qu'elle ne partît. Elle avait promis de revenir, je lui fis renouveler sa promesse. Elle n'y manqua pas.

» Un jour que j'étais seule avec elle, je pus voir son visage qui était beau, mais semblait creusé par une mélancolie douloureuse. Comme je lui baisais les mains, elle me dit : « Quand vous pourrez vous lever, petite sœur, voudrez-vous venir un peu près de moi? J'ai des jardins plus magnifiques que ceux de votre beau-père, des jardins à la persane, avec des saules pleureurs qui se mirent dans des bassins pleins de nénuphars, et dont les bords sont de marbre; des jardins ornés de kiosques recouverts de faïences, et où les rossignols chantent toute la nuit. Vous y respirerez les roses, les jasmins, les œillets, les lilas; ces fleurs vous rendront le goût de l'existence; et puis nous nous baignerons ensemble, nous chanterons, nous dirons les vers de nos poètes et nous danserons... » J'étais ravie. A moi, fille du Christ élevée dans l'austérité des mœurs arméniennes, il parut tout à coup que s'ouvrait un paradis. J'avais toujours rêvé de cette enivrante vie de poésie, de charme et de parfums. Je me levai donc le plus vite que je le pus pour partir chez la princesse. Car c'était une princesse, j'avais oublié de vous le dire... »

La danseuse se tut. La voyant un peu fatiguée, je la priai de se reposer sur un divan préparé à son intention. Elle s'y étendit gracieusement.

Elle s'intéressait vivement à mon travail, qu'elle me pria de lui montrer souvent, et me fit diverses réflexions témoignant que mon art ne lui était pas étranger. Je lui en dis ma surprise : « Partout où je suis allée, on m'a demandé à peindre d'après moi, me répondit-elle. Je ne m'y suis jamais refusée, ayant vu, en parcourant les galeries de Peinture, combien de gloire donne le peintre. Il ne restera pas grand'chose de ma danse si votre art n'en perpétue pas le souvenir. » Elle me félicita de ce que j'avais fait, m'avouant que c'était le sentiment qu'on y voyait déjà qui lui agréait; « ce sera peint avec mon âme plus encore qu'avec mes apparences, insinua-t-elle, quoique j'y trouve toute ma ressemblance ».

Je me tenais à une certaine distance du divan où elle s'était étendue; elle me pria de me rapprocher; ce que je fis avec empressement : « Continuez-moi, je vous prie, lui dis-je, l'histoire de votre tentative de mort. Je suis fort touché de savoir que vous avez tant souffert. Ce qui me cause une peine extrême, c'est de songer que vous auriez pu mourir et que votre divin talent et votre beauté n'auraient jamais été connus de moi. » Elle voulut me donner une confirmation de son récit, et ouvrant son léger corsage de soie orné d'or, elle me montra sa blessure; la trace en était restée, indélébile. Je ne pus résister au désir de baiser sa main avec attendrissement : « Que vous êtes absolue! lui dis-je. Quoi, il vous suffit d'un chagrin pour vouloir quitter la vie! » — « L'amour est tout pour moi, me repartit-elle avec un éclair dans les yeux — et celui que j'aime, je le veux entièrement; je ne saurais que mourir, le haïr ou le posséder. » En disant cela, elle arrêtait sur moi son regard étrangement langoureux. « Il faut être libre pour aimer de la sorte », répondis-je. Son visage s'altéra, le sourire quitta ses lèvres, elle eut une étrange dureté dans la bouche, puis elle se tut. Après un instant de silence, elle reprit : « Etes-vous donc lié à quelqu'un? — Oui, répondis-je... Mais, je vous en prie encore, contez-moi votre aventure avec cette Princesse persane, je suis très impatient de l'entendre! » — « Je vous la conterai en posant, cela me fatiguera moins; mais auparavant dites-moi où est votre femme. » — « Elle réside actuellement sur les confins de la Champagne, dans une petite ville où je possède une maison; elle vit là de musique, d'amour maternel et de l'espérance de mes voyages, car je vais la voir souvent. » Comme elle devenait de plus en plus chagrine, je la priai, pour changer ses idées, de vouloir bien se remettre dans la pose; elle se plaça dans l'attitude où je la peignais, et m'ayant vu assis devant mon tableau, elle reprit : « La Princesse m'emmena donc dans son Palais; elle avait fait

venir une litière pour m'éviter les fatigues de la marche; et puis, vous le savez, puisque vous connaissez l'Orient, les Musulmanes de haute aristocratie ne vont jamais à pied par les voies publiques. Le Palais était situé dans le plus noble endroit de la ville, il était décoré selon le goût le plus exquis. Ses jardins étaient fort grands et pleins de fleurs, de cyprès, de peupliers et de saules. Je ne pus me lasser d'admirer leur dessin harmonieux, leur variété, les fontaines d'albâtre qui les ornaient. Il y avait des kiosques revêtus de faïences qui avaient l'air d'être de plumes de paons, de petits ruisseaux murmuraient parmi les bosquets d'orangers et de roses, et des jets d'eau fusaient dans l'air, retombant en pluies diamantines.

» La Princesse se montra fort empressée. Dès mon arrivée, on dressa un baldaquin en le plus bel endroit, et l'on me mit dedans. Ainsi je goûtai la chaleur du soleil et je fus à l'ombre. Elle fit retirer les servantes qui avaient apporté tout le nécessaire, et se posa à genoux près du divan où l'on m'avait couchée. Je la voyais maintenant libre de tout voile. Elle était, je vous l'ai dit, jolie mais fatiguée; elle semblait une femme usée avant l'âge. Ses mains m'offraient des fruits et des fleurs, des sirops et des sorbets; et, tout en me les présentant, elle fixait son regard sur moi avec persistance. Je compris qu'elle devait souffrir et que mon affection lui était nécessaire. Je lui dis donc : « Chère Princesse, je suis touchée au delà de tout de votre intérêt pour moi; il ne me reste plus qu'à être votre esclave. Je vous dois le goût que j'ai repris à la vie. Ce que j'ai encore de souffle, c'est à votre amour que je le donnerai. » Elle parut sensible à cet aveu et me répondit : « Adolescente aimée, rose de mon jardin de pur amour, sois calme et heureuse, je t'aimerai comme ta sœur, comme ta mère, comme ton époux. Ah! qu'il est donc barbare, celui qui n'a pas compris que tu étais une fleur et qu'il fallait te respirer avec tendresse! » En di-

sant cela, elle se pencha vers moi, prise d'une douceur si pénétrante que ma bouche monta vers la sienne. J'y restai suspendue dans une extase divine; car cette femme avait la saveur d'un fruit que l'été a conduit à sa maturité. Elle souffrait, et il y avait dans sa caressante mélancolie de l'Amour et de la Mort. « Que supportes-tu, mon ange? me dit-elle en m'entourant de ses bras, es-tu heureuse? Reprends-tu ton âme en ce Palais, dans ces jardins pleins de soleil et de fleurs, dans les attentions d'un être qui t'a adorée aussitôt que tu lui apparus?... » Je répondis : « Je suis heureuse comme jamais je ne le fus et je puis dire à Dieu : Vous envoyez l'épreuve non pour désespérer, mais pour conduire à la joie. » Au nom de Dieu, elle se signa avec grand respect. Je repris : « Princesse de mes songes, suis-je enchantée par toi? Tu m'as donné la paix, tu m'as rendu l'espérance; et le Soleil me semble un Héros qui sème de flèches d'or ton Paradis; mais une chose me chagrine parmi tant de charmes; c'est ta mélancolie. Pourquoi es-tu triste? » Elle reposa sa tête sur ma poitrine et tourna vers les miens ses yeux mouillés de larmes : « Parce que moi aussi l'Amour m'a trahie », me répondit-elle, simplement.

» Je ne vous dirai point en détail tout ce que me raconta la Princesse, ce serait à la fois trop long et inutile; sachez seulement qu'elle s'était mise tout entière dans son amour pour celui qu'elle avait épousé, et qu'il l'avait délaissée après quelques mois; qu'elle n'avait jamais plus eu d'autre affection, et que toujours son cœur désillusionné désirait la mort; que pour l'obtenir plus vite elle avait résolu de la hâter, et qu'elle fumait journellement de l'opium à cette intention; que personne ne se souciait de son intime souffrance, enfin, qu'elle s'était attachée à moi parce que mon mal ressemblait au sien et qu'elle savait par là que je la comprendrais; que peut-être même je consentirais à partager ses chagrins et sa solitude : « Nous vivrons toutes deux — me dit-elle en me

baisant tendrement et en me tenant la tête dans ses bras — nous vivrons ensemble, nous confiant tout, et cherchant dans notre mutuelle sensibilité la consolation que nous a refusée le sort. »

» Je fus bientôt tout à fait guérie de ma blessure. Je me plongeai dans les délices de ce beau Palais et de l'affection de la Princesse. Nous passions nos journées à nous confier nos désirs et nos peines, à lire les poètes persans, à chanter des mélopées et à danser. Les servantes apportaient des tapis et l'on faisait venir des musiciennes. Que de fois, dans le fond mystérieux de ce Palais, sur ses terrasses ou dans ses souterrains, nous avons parlé de nos rêveries, de nos amours manquées, de celles que nous avions eues, de celles que nous aurions voulu avoir et des enivrantes visions de notre jeunesse. La Princesse se montrait inconsolable de la perte du cœur de son mari; quant à moi, mon imagination vive prévalait parfois sur un sentiment que j'avais éprouvé dans toute sa violence, mais que la désillusion avait détruit. Il me semblait que ce n'était pas mon corps, mais mon amour même que j'avais percé d'un coup de poignard dans les jardins de mon beau-père. Enivrée par le lieu enchanteur, par mon adorable protectrice, je me reprenais à des fantômes, à des espérances. Pourtant nous étions tout à fait retirées, car ses frères et son mari habitaient dans une autre partie, située dans le fond des jardins et séparée de nous par une haute muraille. »

La danseuse fit une pause et reprit : « Mes danses, que vous ignorez encore et que je vous ferai voir, ne sont que la représentation de ma vie auprès de ma chère Princesse. Son âme malade, sa soif du grand amour, son désespoir solitaire, l'enchantement de ses jardins, le silence mélancolique de son riche palais revêtu de miroirs et de faïences bleues, la grâce des Persanes, ses suivantes, voilà ce que mes danses expriment, et surtout, et encore et toujours, cette âme à jamais douloureuse, résignée et

sensible de l'Orient, que vous ignorez, quoique vous soyez les gens les plus civilisés du monde. »

Mais nous fûmes interrompus par l'entrée de mon valet qui venait me dire que M. le Charron désirait présenter ses galanteries à la Danseuse persane. Ce à quoi je ne pouvais me refuser.

On introduisit donc M. le Charron, qui se montrait fort impatient de voir mon ouvrage.

III

DE MON AMOUR POUR LA DANSEUSE PERSANE ET COMMENT ELLE M'AIMA

Il y avait déjà huit jours que la Danseuse persane venait poser chez moi. J'avais fait le portrait que m'avait commandé M. le Charron, à la satisfaction de mon protecteur et de mon modèle — ainsi voulait-elle bien elle-même se nommer — et j'avais entrepris un tableau de sa Danse avec un Hindou jouant d'un instrument. Elle m'avait dit son passé. J'y avais découvert diverses particularités, entre autres qu'elle ne devait pas — malgré ses protestations — être d'un caractère toujours égal. Elle m'avait avoué plusieurs amants sans me parler de ceux que je devinais. Elle s'était éprise d'abord, à Constantinople, d'un joueur de viole, qu'elle disait être d'une fort remarquable habileté, puis d'un Prince de Russie, enfin d'un écrivain français. De là elle avait dû venir à d'autres liaisons dans lesquelles elle n'avait rien trouvé de son goût. Elle vivait très entourée, et pouvait choisir parmi les seigneurs les plus recommandés; mais elle leur préférait les gentils esprits aux belles inventions, les poètes, les peintres ou les musiciens. Elle était adroite à discerner des tempéraments, et possédait une sorte de génie divinatoire et observateur. Elle disait souvent sur ce sujet de plaisantes choses. Comme je lui demandais

son opinion sur M. le Charron, elle me répondit en riant: « Il a des yeux comme ceux de l'huile. » Elle mélangeait la crudité au raffinement, par un sentiment singulier de la vérité. Souvent elle jugeait avec désobligeance les personnes qui lui faisaient les plus assidues galanteries. Elle les laissait se dépenser et s'en moquait fort. J'aimais sa finesse d'esprit; mais je la trouvais astucieuse et perfide, surtout lorsqu'elle parlait de ses amours passées. Elle se montrait impitoyable à leur souvenir et les traitait comme les Sultanes qui font tuer leur amant après une nuit de passion. J'aimais sa langueur, ses airs enfantins demandant la protection, quoique je sentisse bien que sous ces airs-là une forte domination qui voulait vous plier au servage cachait son despotisme cruel. Je me tenais donc sur la réserve, tout en admirant beaucoup ma séduisante Persane. Je sentais que je la devais craindre et la laisser aux plaisirs des grands. Ce fut peut-être cette attitude, différente de celles dont elle était accoutumée, qui la piqua au vif et la porta vers moi. Souventes fois déjà elle m'avait dit les plus élogieux compliments sur ma manière d'exercer mon art, sur ma vie et sur ma personne; elle m'avait mis au-dessus des autres peintres dont elle avait fait le procès devant moi. « Il n'y a que vous, me disait-elle, qui me paraissiez suivre le droit chemin, les autres sont errants, ayant perdu leurs guides. » Elle prisait peu Rubens dont elle voyait le génie, mais dont les chairs l'effrayaient un peu trop par leur réalité. C'était à Giorgione et à Titien qu'elle donnait la palme, quoique Fra Angelico l'eût pleinement satisfaite; car il lui était comme une suite aux miniatures de la Perse.

Je ne la suivais pas en toutes ses opinions, je restais épris de nos maîtres du XVIe siècle, à qui nous devons la méthode parfaite et l'art d'idéaliser.

Nous passions ainsi notre temps, laissant éclore les désirs de nos esprits. Elle se prit à parler du Cardinal, qui l'avait complimentée sur ses danses; elle le jugeait

un homme d'une haute race, et distingué de la plus tranchante manière. « C'est un de vos grands esprits », disait-elle. Je m'étonnais de son savoir et de ses connaissances. Elle me parla de la Cour d'Abbas le Grand à laquelle elle avait été reçue. Elle m'en dépeignit les magnificences : « Tout ce que j'avais admiré chez mon amie la Princesse Daoulah Sultanieh n'en était qu'un pâle et lointain reflet, me disait-elle. Je me croyais transportée dans le monde des fées et des magiciens. Il me semblait que je n'étais plus au milieu des corps, mais des Esprits. Les suivantes étaient belles comme des Houris, les chevaliers qui entouraient le Schah avaient l'air des Héros que nous ont chantés les poèmes épiques. Ils n'étaient qu'or, acier, rubis et diamants. Quant au Schah en personne, je n'osais le regarder : c'était un éblouissant soleil monté sur un trône de rayons. Je n'ai retenu de lui qu'une lumière dont mes yeux ne perdront jamais la clarté. » Elle me décrivit aussi le Harem royal, où plusieurs fois son amie la Princesse l'avait conduite. « Nous parvînmes par maints corridors ornés de faïences et de miroirs dans une grande salle toute dorée. Le plafond était fait de stalactites et de lustres pendant de sa voûte. Les femmes siégeaient autour, sur de très bas divans. Plusieurs fumaient des Kalians que leurs servantes surveillaient. La salle silencieuse s'égayait du gazouillis de l'eau, qui chantait dans une vasque. Par les hautes fenêtres se voyait un jardin merveilleux plein de cyprès, de roses et de bassins. Les avenues en étaient mosaïquées avec un soin précieux. La mère du Schah nous reçut, puis nous présenta aux plus importantes princesses. Elles étaient aussi divines que vous pouvez imaginer les Vierges des cloîtres; car, au rebours de ce que l'on pense en Europe, le Harem est un lieu de chasteté. Il m'a suffi de voir ces teints de cire, ces yeux profonds et pleins de rêve, pour être certaine qu'il n'y a pas de corruption dans la femme musulmane. Et pourtant que de songeries amoureuses ne font pas ces

Persanes recluses et silencieuses qui ne savent aimer qu'en idée et de toute leur âme! Le Schah en possède tant qu'elles sont rarement appelées près de lui, et quand elles le sont, c'est pour peu d'instants. Lui-même ne les peut apprécier, car il les voit trop vivement. Il a d'ailleurs bien d'autres soucis que de s'occuper de leurs âmes. Elles passent donc très doucement leur temps en imaginations, en jeux, en danses; plusieurs sont poètes et chantent sur le thar des airs de leur fantaisie.

» J'en vis danser une avec une grâce si pénétrante que je m'en épris. Vous ne pouvez savoir le charme de ces femmes qui ne vivent pas de réalité, et pour lesquelles les choses impossédées ont toutes les beautés de l'Illusion. Elles coulent leurs jours dans le mystère de ces grands murs qui les emprisonnent, loin de tous dangers et de toute laideur, dans ce que l'art a créé de plus exquis. Ah! qu'elles sont heureuses sans le savoir! » Armide, en disant cela, prenait les poses les plus lasses, puis elle laissait pendre ses cheveux défaits sur ses épaules nues, s'enfonçant dans une profonde rêverie. « Pourquoi avez-vous quitté la Perse? lui demandai-je. » « C'est que j'étais pleine du désir de votre Europe. Je croyais y trouver le bonheur et les merveilles. Je vous confesse que la cour du Roy Louis XIII me parut inférieure en magnificence à celle d'Abbas le Grand. Si vous alliez en Perse, vous ne feriez plus grand cas de beaucoup de choses qui sont aujourd'hui l'objet de votre admiration. »

Un désir de gloire l'avait amenée jusqu'à nous, et elle regrettait la vie de son pays, dont elle goûtait seulement tout le charme par le souvenir. « J'étais ivre de liberté, — me dit-elle — j'y ai laissé le meilleur de moi. J'ai découvert enfin que le bonheur de la femme n'est pas d'être libre, mais d'être esclave à la manière des belles Persanes dont je vous entretiens, et qui songent à cette heure dans le grand harem d'Ispahan. »

Nos conversations retournaient toujours au sujet de

l'Amour. Je lui dis en souriant : « Qui donc aimez-vous maintenant? Est-ce M. d'Orléans qui va disant partout que vous êtes la plus séduisante des femmes, le duc de Mayenne, le duc d'Alençon ou M. della Valle qui vous a amenée d'Egypte? » « Ce n'est aucun de ceux-là, me dit-elle. M. d'Orléans est un fat, ainsi que le duc de Mayenne et le duc d'Alençon. Je ne veux pas être un plaisir passager, même pour le Roy. Je veux un amour qui demeure, et je chercherai cet amour où je puis le trouver. Pour l'instant mon ami le plus cher est l'opium.» « — L'opium! m'écriai-je! Vous voulez donc mourir ou détruire votre beauté! » — « Je veux mourir, fit-elle, en penchant sa tête avec lassitude. » Puis elle reprit après un silence : « Il n'importe point que je vive. Je n'aime personne et personne ne se soucie de moi. » — « Vous occupez les esprits, répondis-je avec surprise, on ne parle que de vous. Je sais des gentilshommes qui donneraient tout pour être vos servants. » — « Que m'importe, ce n'est pas ce que je désire. Je veux aimer et être aimée — ne savez-vous pas que je suis une véritable femme? » Disant cela elle s'affaissa sur le tapis où elle posait, et murmura mon nom. Je me levai de devant mon tableau et vins auprès d'elle. « Qu'avez-vous? demandais-je en me penchant doucement. » — « Je souffre! Venez près de moi; donnez-moi votre épaule que je m'y appuie! » Elle s'était rapprochée et reposée sur moi. « Je suis bien là! » dit-elle à demi-voix. » Je ne puis exprimer le charme qui me pénétra. Elle resta ainsi quelques instants, puis elle se laissa glisser sur mon sein. Mes bras se refermèrent avec tendresse, je posai un baiser sur son front. « Je suis bien, fit-elle avec extase, laissez-moi longtemps ainsi! » Je restai immobile, la tenant enlacée, la regardant avec une singulière langueur dont toute mon âme se pénétrait. Je ne puis dire combien durèrent ces délices. Il y a quelque éternité dans le bonheur. Je regardai attentivement son beau visage appuyé à mon cœur; des traces de fatigues,

dont je ne pouvais savoir la cause m'apparaissaient; loin de diminuer son expression, elles l'ennoblissaient encore, n'étaient-ce pas les blessures de son âme et de ses sentiments?

Quand elle revint à elle de cet abandon suave, elle dit: « Je vous empêche de travailler; sans doute votre art de peinture vous préoccupe plus que moi. Il vous importe plus de faire une œuvre que d'aimer une pauvre créature brisée. » En prononçant ces paroles, elle avait une expression si tendre et si douloureuse que je ne pus relâcher mes bras. « Non, Armide, répondis-je, je suis enchaîné à vous par vos malheurs, reposez sur moi, prenez-moi pour votre appui. Il n'y a rien qui puisse me sembler plus noble que de vous aimer et être votre défenseur. » « Aimez-moi! » murmura-t-elle en me prenant la tête dans ses bras nus. J'étais surpris au delà de toute expression. Cette femme désirée et admirée, à laquelle j'osais à peine parler, m'élisait pour son amant! Je n'osais croire à ses protestations, j'en étais à la fois transporté et terrifié. « Que puis-je faire pour vous? lui demandai-je avec tendresse? » — « Aimez-moi! répondit-elle, et laissez que je vous aime. »

La journée se termina pour nous de la façon la plus douce. Armide partagea mon souper et dansa ensuite. J'avais fait allumer tous les flambeaux, et les plafonds resplendissaient. Dans l'alcôve où elle s'était revêtue de ses voiles rares, traînaient les tissus d'or et d'argent pareils à des dépouilles féeriques. Il y avait sur les meubles des pots de parfums et de fards; les miroirs scintillaient aux clartés, et les yeux d'Armide étincelaient plus que les flammes. Elle semblait heureuse.

A minuit, les Indiens apportèrent des roses dont elle jonchа toute l'alcôve, puis elle y entra vêtue du virginal costume des Circassiennes; un tour de perles fines couronnait son front. « Je viens à toi comme une fiancée de

mon pays, me dit-elle, pour te demander un peu de repos. »

Ses serviteurs s'étaient retirés. J'étais ravi et me taisais de satisfaction. Elle m'apparaissait ainsi que la Fée de l'Orient, celle que semblait attendre mon alcôve.

. . . .

Je découvris, à la lueur de l'amour, l'âme d'Armide, elle m'avoua ses souffrances cachées : « A force de vivre parmi les opinions et les crédulités de toutes les nations, me dit-elle, je ne crois plus à rien. Dieu et les êtres me sont fermés. Je crains toujours que l'on me trompe, je vois trop le désir dans tous les yeux. L'amour si ardent que j'avais pour mon mari et que j'ai reporté sur d'autres, par dépit de n'être point comprise, me dévore toujours, quoique je ne pense plus à trouver un cœur sincère. O toi que je me sens aimer aujourd'hui, seras-tu capable de me comprendre! Rends-moi à moi-même, efface les amertumes d'un passé trompeur; donne-moi la croyance en Dieu et en l'univers; fais-moi heureuse infiniment! » Ainsi disait-elle. Hélas! je sentais que malgré la profondeur de mon sentiment pour Armide, je n'arriverais pas à tuer le Doute qu'elle portait comme un fatal héritage. Née d'une race persécutée, errante et haïe, elle était pleine des visions effrayantes du crime; le glaive du Turc et du Tartare pesait sur elle. L'opium avait joint à des terreurs ses cauchemars, et elle se plaignait des démons et des monstres qui s'agitaient en ses rêves. Elle avait à repousser durant la nuit ces apparitions qu'elle me contait au réveil. La prenant contre ma poitrine, je la berçais comme une enfant. Plus tard, je sus de sa bouche qu'elle se sentait *possédée*. Le poison exerçait sur son esprit son fatal empire; le Désespoir et le Suicide la hantaient. Elle me conta que M. della Valle l'avait rencontrée en Egypte, dans une fête donnée par un Pacha, et qu'elle l'avait informé de son dessein de passer en France; qu'il s'était alors mis à sa disposition,

ayant déjà frété un vaisseau, à Alexandrie, pour ce même voyage; qu'il l'avait amenée à Paris avec tous les honneurs d'une femme de considération et présentée au frère du Roy. Elle me parla de l'Hôtel de Rambouillet où on donna une réjouissance persane qui lui valut la connaissance de plusieurs souverains. M. de Voiture lui avait adressé un madrigal qu'elle me fit lire : c'était de ses plus galants. J'y retrouvai ce parfum de musc et d'iris, d'œillets et de lis qui embaume de coutume la courtoisie tout espagnole dont il a donné le ton à notre siècle. Je l'estime comme un poète vraiment des plus dignes d'adresser des rimes à une danseuse persane. Dans le coffret que les Indiens avaient apporté, je vis quantité de poèmes en toutes langues façonnés à la gloire d'Armide. Non seulement des italiens et des russes, mais des turcs, des arméniens, des persans et des hébraïques. J'en découvris d'anglais et d'allemands, quoique ces deux peuples fussent en réputation d'être les moins poétiques de l'Univers. Armide me traduisit ceux qui étaient d'écriture orientale.

Ma maîtresse n'ignorait rien de Paris, de ses antiquailles ou de ses nouveautés. Elle avait visité ses églises, ainsi que ses principaux hôtels seigneuriaux; elle avait été admise à voir les tableaux du Roy; partout on la conviait à semer l'éblouissement de son Orient idéal. Les grands appréciaient son charme, son âme poétique, la distinction de sa personne; mais elle se plaignait de la grossièreté de nos mœurs. « Pourquoi chez vous, me disait-elle, les hommes ne peuvent-ils admirer une femme sans la désirer d'un amour brutal? En Perse, on jouit de la Beauté par la vue, on aime en elle ce qu'elle dégage de songeries et d'illusions. »

Plus je connaissais Armide, plus il me semblait que je l'avais toujours aimée; elle éprouvait la même chose pour moi : « Tu es demeuré longtemps en Orient, me disait-elle, pour cela, sans doute, je me sens à l'aise près

de toi; il me paraît que tu sois de mon pays et que je n'aie plus rien à craindre en celui-ci. » Elle se plaisait à se rendre petite et craintive, se pressant contre moi comme une enfant qui demande protection : « Tu es l'époux de mes Rêves, murmurait-elle tendrement; celui que j'ai toujours aspiré à connaître et qui doit me donner l'entier bonheur ! » J'étais un peu effrayé. Je songeais à ma femme que j'aimais et que cet amour allait tourmenter bientôt; je songeais à mon naturel mélancolique et retiré, lequel ne me portait guère au monde. Armide accepterait-elle pour longtemps ma Thébaïde? « Combien de jours durera cette passion? » me disais-je; j'étais ravi et plein d'incertitudes.

ÉMILE BERNARD.

(*A suivre.*)

LE PARAVENT DE SOIE

—

LA FEUILLE BLANCHE

Tu me prends toute blanche et pure ainsi que l'aube :
Puissance ou charme, ou tous les deux, de ton désir?
Un astre palpitant sous l'opale d'un globe,
C'est ta pensée en mon cœur qu'elle va saisir.

Suis-je coupable, ou bien suis-je à présent plus belle?
Ma blancheur est lumière, et je chante, et je vis!
Ah! ne me froisse pas d'une main criminelle,
J'ai l'encens du mystère et l'or du paradis.

Au gré de l'heure et de chacun, selon le jour;
Selon le rire clair ou les pleurs de l'amour,
J'enfanterai de toi tous les rêves qu'on aime.

Et la mémoire, se promenant à travers
Les sentiers lumineux des bosquets de poèmes,
Aux branches cueillera, dans les siècles, tes vers.

—

LA FEUILLE DE ROSE

Le sanglot de l'aurore a déjà sur son cœur
Laissé le signe ardent de l'amour. Toute nue,
Son innocence au ciel offre sa chair émue,
Un ciel à peine rose où se mire la fleur.

Le jour épanouit sa présence lucide.
Les parfums du soleil brûlent dans les jardins,
La pensée est le fabuleux magicien
Des midis langoureux, énervants et splendides.

Rythme du soir luxurieux et redoutable,
Sa nudité, que fouette un démon implacable,
Luisante, pourpre, mûre, ouverte ainsi qu'un fruit,

Rend les sens plus aigus par sa métamorphose,
Quand le musc de sa chair va parfumer la nuit,
Toute sa chair semblable à un brasier de roses.

—

LA FEUILLE DE VIGNE

O couronne légère au front du gros Silène!
Guirlandes dionysiaques des festins!
Enivrantes senteurs des grappes qu'on égrène
Dans les pressoirs bondés d'où coulera le vin!

O feuille harmonieuse, et que Vénus colore
Du sang de cyprienne, orne de ma maison
Le mur où le rosier, à sa dernière aurore,
Berce la volupté de l'arrière-saison.

Pampres touffus, désordonnés comme la couche
D'une bacchante dans les sarments et les souches;
Pampres de pourpre, et d'amarante, et de soleil,

A l'heure où, seule, sous les saules l'eau frissonne,
Vous absorbez tout le crépuscule vermeil,
Opulence du ciel, du soir et de l'automne.

—

LA FEUILLE MORTE

Les saisons, en dansant, ont vêtu d'or leur sœur.
Le jour court avec elle en robe de lumière.
Toute leur joie est comme une fleur éphémère
Qui meurt pour refleurir, qui refleurit et meurt.

Le bonheur n'est jamais près de nous, sans nous fuir.
C'est un lointain du soir doré de poésie.
Si la forêt pleure ses feuilles sous la pluie,
L'insinuante lune y verse ses saphirs.

La clairière ouvre un cirque indécis. Viens, avance
Et regarde, penché au bord du froid silence,
La face de l'étang qui est grave le soir.

L'hiver est devant nous, déjà transi et pâle,
Mais sur l'étang encore, et sur les arbres noirs,
La nuit, dans ses bras frais, porte un bouquet d'étoiles.

—

LA FEUILLE D'ACANTHE

Sa nervure se tord dans la forêt de pierre,
A la clef d'une voûte, au galbe d'un contour.
Sur le temple païen, velouté de poussière,
Les grands soleils cruels la rongent chaque jour.

Qu'il soit tronc, branche ou palme, au pilier elle adhère.
L'arbre de l'escalier, dans une vieille tour,
La déploie en ramure et sa volute enserre
Le balcon sous lequel chanta le troubadour.

Bouquet, gerbe, rosace, ou lorsqu'elle couronne
D'un chapiteau frisé le fût d'une colonne,
Elle harmonise des cadences de beauté.

L'angle en son coin l'accueille, et l'arête des lignes
La rebrousse pareille au duvet de clarté
Que la brise ébouriffe à la gorge des cygnes.

—

LA FEUILLE DE LAURIER

Le miracle apparaît, et le haineux litige
Apaise son blasphème aux portes du jubé.
La foule, dont le front reste à jamais courbé,
A sur elle senti resplendir le prodige.

Qui ne frémit, tel qu'une sibylle, au prestige
Du verbe où la rumeur banale a succombé,
Ne ceindra pas le diadème dérobé
A quelque océanique et sonore vertige.

Héroïque destin de celui que le sort
Ne transfigurera qu'aux fastes de la mort,
Devant la multitude à sa vie interdite.

Le Poète renferme en un cloître d'orgueil,
Solitude, dédain, exil de qui médite,
Le songe somptueux dont luira son cercueil.

ALBERT SAINT-PAUL.

L'EXPOSITION DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La foule qui se presse depuis quelques jours aux portes de l'Hôtel Mazarin n'accourt pas aux guichets de la Banque de Law pour y porter ou y réclamer son argent. La Banque, la Bourse et le Trésor public ont quitté l'hôtel depuis plus d'un siècle et, s'il est menacé par une inflation de papier imprimé, c'est de la faute des gens de lettres et non plus de finances. Le flot humain qui se hâte vers la Galerie Mazarine n'est pas davantage une émeute des lecteurs de la Salle de Travail, mais le pèlerinage d'un peuple conscient et organisé au berceau de ses espérances. La Révolution Française s'est installée sur l'emplacement même où triomphait Louis XIV l'année dernière. Elle a suspendu ses lauriers, déployé ses drapeaux et ses affiches, aligné ses bustes et déballé ses archives sous le plafond de Romanelli. Le rez-de-chaussée de la Galerie où se trouve maintenant le Cabinet des Estampes avait vu naître et mourir le système de 1718-20, c'est-à-dire la condition économique indispensable à l'éclosion de la Révolution. N'est-il pas légitime de choisir l'étage au-dessus pour y exposer les trésors de l'histoire révolutionnaire ?

Grâce à l'heureuse initiative de M. l'Administrateur général de la Bibliothèque et de ses collaborateurs, nous pouvons jouir d'un spectacle inoubliable ; tout est réuni là : objets d'art, manuscrits (1), estampes, livres, médailles et

(1) Je dois à l'extrême bienveillance de M. Emile Dacier, l'un des organisateurs de l'Exposition, d'avoir pu faire un choix parmi les innombrables manuscrits exposés, tous précieux et caractéristiques.

documents de toute sorte. Dès l'entrée, l'atmosphère se révèle exceptionnellement vivante et, plutôt que dramatique, cinématographique.

§

Il est à la mode aujourd'hui de retirer toute valeur aux enseignements de l'histoire. A la Chambre, dans la littérature et les Universités, un courant d'opinion aveugle se manifeste en ce sens: chez les uns, il s'explique comme le geste de l'autruche qui croit supprimer le danger en refusant de le voir ; ainsi fait l'enfant qui considère les périls évoqués par ses parents comme de pures inventions littéraires ; fort en avance sur certains instituteurs, il a depuis longtemps donné au mot histoire le sens de fiction. Chez les autres, cette opinion est le fruit de l'antirationalisme critique qui ne veut reconnaître aucune réalité extérieure : en critiquant la notion de loi scientifique, il ne manque pas *a fortiori* de détruire les prétendues lois historiques fondées sur des analogies fuyantes, observées à travers une passion plus ou moins bien dissimulée. Tous ont l'air de croire que l'histoire se compose d'abstractions, qu'elle a pour objet le passé, mot philosophique, sans contenu pratiquement appréciable. Qu'ils aillent donc à la Bibliothèque Nationale voir et toucher (s'il leur est permis) la Révolution Française. Ils comprendront peut-être alors que l'histoire, c'est du concret et de l'actuel.

Je ne parle pas seulement de l'atmosphère générale, de l'impression d'ensemble à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, mais plutôt de ce sentiment particulier qui rend *présents* les objets d'art, les imprimés et les manuscrits. Voici par exemple telle affiche signée Bonaparte, relatant les événements des journées de brumaire ; le texte en est bien connu ; il me semble toutefois qu'il faut voir cette affiche elle même, *dans sa matérialité*, pour la comprendre comme un procédé de campagne électorale, un communiqué de tel ou tel gouvernement aux prises avec des difficultés économiques et maquillant élégamment les faits.

Ce sentiment de présence se manifeste plus particulièrement devant les choses qui n'ont aucune affectation artistique : devant un journal plus que devant un livre, en face d'une lettre mieux que devant un portrait, on réintègre le personnage évoqué ou représenté, dans la vie réelle, c'est-à-dire dans le présent et à proprement parler dans l'historique.

De ce point de vue, les romantiques et l'école allemande ont beaucoup nui à l'histoire en en faisant : les uns un art, un procédé de « résurrection », les autres une science conjecturale. L'histoire n'est bien plutôt qu'un point de vue, différent du juridique et du politique, mais aussi inhérent qu'eux à l'action. Ce qui est fiction conjecturale, c'est la méthode, l'interprétation. Quant au « témoin » lui-même, livre, manuscrit, estampe ou fait, de quelque sorte qu'il soit, c'est un point de résistance actuelle, un « objet » avec lequel il faut compter *immédiatement*, qu'il ait nom Condorcet, Robespierre ou Napoléon ; il ne diffère des autres objets que par la plus grande masse de souvenirs individuels ou collectifs adhérents à sa réalité externe.

En dehors de ce sentiment de présence dont on ne saurait faire abstraction quand il s'agit d'un faisceau de circonstances pesant d'un poids aussi mystérieux sur notre avenir que la Révolution Française, il faut signaler également la confusion et la multiplicité dans laquelle se présentent les faits à qui veut bien les appréhender naïvement de vitrine en vitrine.

Le catalogue de l'exposition est fort bien composé, méthodiquement ; mais il ne saurait donner aucune idée de cette impression. Sans doute, entre la guillotine en réduction, la dernière signature de Louis XVI ou telle comédie de Fabre d'Eglantine, il y a des points de contact nombreux : mais leur présence matérielle crée entre eux des vides dont l'esprit est d'abord frappé : sous cet aspect profondément discontinu, les faits autour desquels la mémoire a secrété ses réseaux d'images, ses prismes multicolores continuent

leur action sourde, efficace et irrationnelle, malgré l'effort de systématisation des économistes et des poètes. Nous voyons bien ici que la Fête de la Fédération n'est pas tout à fait reliée, en dépit de toutes les explications historiques, à la fusillade du Champ de Mars qui lui est complémentaire. Toutes les explications et les analogies du monde n'empêchent pas ces deux faits de rester à la fois contigus et impénétrables l'un à l'autre : justement à cause de cette discontinuité éclatante, comment ne pas rejeter la plupart des atténuations proposées à la divergence des faits, comment ne pas jeter par imagination un pont (aussi éphémère que les autres) pour passer de la concorde à l'émeute ? En pénétrant dans la galerie Mazarine, ce besoin d'explication nouvelle nous révèle bien que nous y sommes en plein actuel, et dans un actuel plus profond qu'à l'ordinaire, puisque, sans cesser de porter en nous nos préoccupations et notre présent, nous nous trouvons en contact avec la raison directe et incompréhensible de notre manière d'être, où les contrastes et les incohérences de la vie se multiplient en une perspective grandiose, comme font toutes les images d'un décor, lorsque se lève la toile de fond.

§

En dépit de cette impression de multiplicité, un sommet s'impose vite à l'attention : c'est vers la Terreur qu'elle se porte instinctivement comme pour y trouver en même temps l'expression et la cause essentielles. Pour des raisons sentimentales ou politiques, qu'on veuille ou non se l'avouer, que l'on soit révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, c'est toujours vers 1793-94 que les regards se tournent. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est là en effet que le problème est le mieux posé. C'est dans cette terrible année que se situe l'arène claire, « le terrain de la réalité », comme disent les aficionados, le reste n'étant que jeux préparatoires où les questions les plus dangereuses ne se rejoignent pas encore ; là, problème économique,

problème administratif, problème politique (intérieur et extérieur) se superposent en une angoisse dont Fleurus et Thermidor sont l'équivoque dénouement. Dans les mois qui les précèdent, quelque chose s'est passé qui a concentré sur un seul point toutes les questions sociales, comme pour en montrer la solidarité intime. Le flot de violence que cette pression exceptionnelle a suscité épouvanta le monde et éblouit ceux-là mêmes qui croyaient diriger les événements.

Les uns ont dit des grands Conventionnels qu'ils étaient des médiocres, d'autres des monstres. Pourquoi ne pas les considérer comme des hommes de valeur, aux prises avec un imprévu tel qu'il les réduit de temps en temps aux réactions les plus élémentaires de peur ou de convoitise ? Ces prétendus monstres se montrent généralement hommes de mœurs paisibles. Quoi de plus bourgeois que ce billet d'une écriture serrée, régulière, un peu enfantine, adressé par Camille Desmoulins à Lucile Duplessis (1) :

22 juillet 1783.

Mademoiselle,

Me pardonnez-vous d'avoir négligé l'occasion de vous voir lorsque je repassai l'année dernière par Compiègne ? Je suis inexcusable, mais cette faute serait à moitié pardonnée si vous saviez combien je me la suis reprochée. Souvent, j'ai présent à l'esprit ce soir où, à mon retour, je vous vis chez Mme Maurice. Si je ne suis pas effacé de votre souvenir, vous pouvez vous rappeler combien j'avais la contenance gênée, les regards de toute la compagnie m'embarrassaient, j'avais mille choses à vous dire et je ne pouvais pas même les exprimer par mes regards qui étaient épiés de tous côtés, auprès de vous on devrait se croire assis sur les roses et moi je ne sentais que les épines. Du moins, si j'avais eu les yeux libres, mais lorsqu'ils se tournaient d'eux-mêmes vers vous, j'étais forcé de les rappeler par bienséance et par délicatesse. Heureusement je n'avais pas besoin de vous fixer pour conserver votre image. Je l'avais eue sans cesse devant les yeux pendant les vacances et elle m'a suivi à Paris où elle a reçu tous

(1) Collection de M. Christian Lazard.

les jours un fidèle hommage, la plupart des vers que j'ai faits, cette année, c'est à vous que je les dois, c'est vous qui me les avez inspirés, il me semble qu'en ce moment, par reconnaissance, je devrais vous en adresser quelques-uns, mais le bon abbé qui vous remettra cette lettre et qui connaît toutes mes occupations doit vous dire que j'ai entrepris un ouvrage de longue haleine indépendamment de mes autres occupations ; ce travail ne me permet pas de vous adresser une épître et vous n'aurez de moi qu'une lettre pour cette fois. Ne pas vous adresser quelques vers

A vous que je n'ai vue qu'un jour
Mais à qui je songe sans cesse
Vous dont la vue enchanteresse
Des plaisirs que donne l'amour
M'a fait sentir la douce caresse.

C'est un reproche de plus que j'ai à me faire, mais tous ces torts que j'ai vis-à-vis de vous, si j'étais assez heureux pour avoir avec vous un entretien particulier et pour pouvoir vous découvrir les sentiments de mon cœur, je crois que vous me les pardonneriez. Je compte passer à Compiègne vers le 1er septembre, je me désole déjà en pensant que mon cher Maurice sera alors à son séminaire. Comment vous voir, vous entretenir, moi qui suis, déjà si déconcerté et si timide auprès de la beauté ? Combien de fois j'ai souhaité que Compiègne ne fût qu'à 5 ou 6 lieues de Paris. De temps en temps nous serions montés à cheval nous deux Maurice, et vous savez bien qui nous serions allés saluer à Compiègne. Du moins nous nous sommes entretenus bien souvent d'elle, il peut vous dire que quand j'étais avec lui, je ne pouvais parler d'autre chose. Quelquefois, me voyant revenir d'une promenade publique, le rendez-vous de toutes les beautés de la capitale, il me demandait si j'étais content ; moi, sans penser alors à vous faire un compliment, ma réponse était presque toujours : il faut pourtant avouer que je n'en ai point vue comme Babet ; permettez, Mademoiselle, que je vous donne ce nom ; si j'en connaissais un plus tendre je vous le donnerais, mais depuis que je sais que c'est le vôtre, je n'en connais point qui inspire davantage la tendresse. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

DESMOULINS.

C'était, me direz-vous, un futur Indulgent, malgré ses violences de 1789. Lisez donc alors la lettre que voici, signée Robespierre et écrite à Danton, après la mort de sa première femme (1).

15 février an II.

Mon cher Danton,

Si dans les seuls malheurs qui puissent ébranler une âme telle que la tienne la certitude d'avoir un ami tendre et dévoué peut t'offrir quelque consolation, je te la présente. Je t'aime plus que jamais et jusqu'à la mort. Dans ce moment je suis toi-même. Ne ferme pas ton cœur aux accents de l'amitié qui ressent toute ta peine. Pleurons ensemble nos amis, et fesons bientôt ressentir les effets de notre douleur profonde aux tirans qui sont les auteurs de nos malheurs publics et de nos malheurs privés (2). Mon ami, je t'avais adressé ce langage de mon cœur dans la Belgique. J'aurais déjà été te voir si je n'avais respecté les premiers moments de ta juste affliction.

Embrasse ton ami, ROBESPIERRE.

Nous n'avons pas de raison sérieuse de suspecter la sincérité de Robespierre lorsqu'il écrit à Danton : « Je t'aime plus que jamais et jusqu'à la mort. » Ce n'est pourtant que quatorze mois plus tard qu'il l'assassinait juridiquement.

Yet each man kills the thing he loves
By all let this be heard.

Le mot de Wilde devient ici vrai à la lettre : aux époques tragiques, tout homme finit par tuer ce qu'il aime, dans une embrassade s'il est lâche, d'un coup d'épée s'il est brave. Robespierre n'a pas dû ignorer tout à fait qu'en sacrifiant Danton, il se condamnait à mort. Au reste, Robespierre, comme ses amis et Danton lui-même, dans l'exaltation de la Terreur, sentaient monter en même temps un

(1) Collection de M. Christian Lazard.

(2) On notera que les « tyrans » sont responsables de tous les maux, même de la mort naturelle. De même aujourd'hui les rédacteurs des feuilles extrémistes portent au compte de la République ou du capitalisme tous les péchés de la terre et des cieux, de Rome, de Genève et d'Israel.

dégoût irrépressible pour eux-mêmes et pour toutes choses autant que pour leurs ennemis. Cette sourde lassitude qui les rendait stoïques n'était pas du tout, comme certains ont voulu le faire croire, un regret ou un remords, mais plutôt l'écœurement du vertige. Ils sentaient, comme un aviateur en perte de vitesse, que les commandes étaient molles; brusquement l'ensemble des causes leur échappait. La plupart des historiens récents ont tendance à considérer la période 1793-1794 comme une anticipation résumée du grand drame des siècles suivants ; il est vrai que si depuis cette époque le monde a connu des jours chargés de signification, des journées napoléoniennes jusqu'en 1918, il ne semble pas que nulle part et à aucun moment, la densité des événements symboliques ait été aussi grande que pendant la Terreur. Il y eut donc une année où les principaux acteurs eux-mêmes ne furent plus devant cette explosion de forces inconnues que d'impuissants spectateurs.

Si les premiers rôles semblent parfois considérer la Révolution comme un cataclysme naturel, comment n'en eût-il pas été de même pour les victimes ?... Anatole France a décrit cette épidémie de courage, cette soif de martyre sans croyance qui s'emparait de certains détenus. Nous trouvons à l'exposition de la Bibliothèque quelques pièces fort curieuses de la collection du Comte Aynard de Chabrillan, concernant la princesse de Monaco ; cette belle et jeune femme est montée dans la dernière charrette avec un calme étonnant ; par un dernier souci d'élégance, elle avait mis un peu de rouge sur son visage pour aller à l'échafaud. Déclarée suspecte, elle avait d'abord pris la fuite et s'était réfugiée chez une amie, mais pour ne pas la compromettre, elle la quitta et se laissa arrêter. Elle refusa de lire son acte d'accusation et fut condamnée à mort le 8 thermidor, c'est-à-dire le jour même où Robespierre subissait son premier grave échec à la Convention. Comme beaucoup de femmes qui voulaient gagner quelques jours, elle se déclara enceinte, mais le lendemain, alors même sans doute que

Saint-Just terminait la rédaction de son discours, elle faisait parvenir à Fouquier-Tinville une lettre (1) pour retirer sa déclaration. Elle expliquait qu'elle n'était point enceinte, et que si elle avait menti ce n'était pas pour éviter la mort, mais pour prendre le temps de se couper les cheveux elle-même. De ses cheveux, elle fit un dessin qu'on peut voir dans une vitrine et qu'elle adressa à ses enfants par l'intermédiaire de son domestique, auquel elle remit le billet suivant (rédigé la veille au soir) :

Voilà François un commencement de dessin. Remettez-le à Grimaldi Cadet quand vous le verrez, il est des cheveux de ma fille et des miens, ce présent lui sera cher, c'est le dernier, demain je ne serai plus.

Or, l'arrêt du tribunal qui la déclare non enceinte et ordonne que l'exécution ait lieu dans les 24 heures est du 9 thermidor. Dumas, l'un des signataires de l'arrêt, était déjà arrêté lorsque la charrette arriva à son but.

Sans doute Mme de Monaco ignorait-elle le cours des événements ; il semble pourtant étonnant qu'elle n'ait pas jusqu'au bout voulu courir sa chance, d'autant plus que l'on savait bien que la déclaration faite par beaucoup de femmes condamnées à mort, en se disant enceintes, n'était qu'un artifice employé pour gagner du temps et ne pouvait en aucune manière porter atteinte à l'honneur. Mais il semblait à ces dernières victimes que la Terreur ne relevait plus du gouvernement des hommes et leur indignation était tombée avec leur crainte en face de cette espèce de justice supérieure, de cette vengeance sociale pour laquelle la justice n'existe pas.

§

On peut chercher à la Terreur bien des explications. Les uns en font une crise économique ou même sociale ; M. Mathiez écrit par exemple :

La Révolution du 10 août avait été empreinte d'une défiance

(1) Cette lettre porte même la mention « très pressée ». — Je dois ces renseignements à la complaisance de M. Crozet.

évidente du parlementarisme, mais la Révolution du 10 aoûtavait épargné l'assemblée. Cette fois (le 2 juin), instruits par l'expérience, les sans-culotte font un pas de plus. Ils n'hésitent pas à mutiler la représentation nationale (en sacrifiant les Girondins), suivant d'ailleurs l'exemple que leur avaient donné leurs adversaires en mettant Marat en accusation. La politique de classe que les auteurs du 2 juin inaugurent à leur tour était mal à l'aise dans le cadre de la légalité antérieure. La fiction du parlementarisme est ébranlée (1).

D'autres y voient une querelle de personnes (surtout parmi les contemporains). Boissy d'Anglas écrit par exemple : « La révolution de 1789 était dans les choses, celle de 1792 fut dans les hommes. » Les recherches qui se poursuivent sans cesse autour du 9 thermidor feraient plutôt croire que c'est la fin de la Terreur ou du moins la chute de Robespierre qui a été amenée par de petites raisons, tandis que la Terreur elle-même était le résultat d'un conflit de forces très complexes et très profondes. Les intrigues des Comités ont probablement renversé Robespierre par une surenchère habituelle aux assemblées. Que plusieurs parmi les Conventionnels aient eu des raisons personnelles de souhaiter la fin de la Terreur, c'est évident. Mais que parmi les premiers thermidoriens il y en ait qui aient senti la nécessité sociale et morale de faire cesser l'angoisse, on ne le voit pas bien. La détente des esprits n'apparaît qu'ensuite, lorsque les conspirateurs, que la peur et l'ambition avaient rassemblés, restent stupides devant le cadavre et en découvrent la grandeur.

Il ne saurait être ici question de prétendre isoler une cause ou seulement un aspect nouveau du problème de la Terreur, mais un heureux concours de circonstances a rapproché dans la galerie Mazarine deux ou trois documents qui sont une confirmation très frappante de ce que beaucoup sentent plus ou moins confusément. La Terreur est avant tout la rançon de la fête de la Fédération. Au-des-

(1) *La Révolution Française*, tome II, page 222.

sus de la lutte entre Girondins et Montagnards et du duel Danton-Robespierre, dépassant la naissante lutte des classes, nous trouvons l'éternel conflit des oppresseurs et des opprimés. Aussi bien, pour Georges Sorel, le principe marxiste de la lutte des classes n'est-il qu'un aspect de ce conflit plus général. Or, ce conflit n'a cessé de se déplacer au cours même de la Révolution.

La nuit du 4 Août avait paru ouvrir une ère nouvelle ; il n'en était rien ; depuis longtemps déjà en France les privilèges féodaux étaient démonétisés. Ils pouvaient bien donner lieu à des « scandales », mais c'est précisément pour cela qu'ils se révèlent comme des survivances d'un état de choses nettement dépassé. 1789 a été une liquidation sans doute bienfaisante, parce qu'elle supprimait la trace et les restes d'un monde mort et encombrant, mais il n'y avait pas lieu d'en attendre immédiatement de très grandes nouveautés :

Le Système, note Boissy d'Anglas dans son carnet (1), a été l'une des causes éloignées mais puissantes de la Révolution de 1789, il a déplacé les fortunes et par là séparé la puissance de la richesse de la puissance mobilière et sacerdotale, et c'est cette puissance de la richesse qui a lutté contre l'autre et qui l'a sacrifiée en faisant la Révolution.

Toutefois cette liquidation s'est accompagnée d'un énorme tourbillon de sentiments et d'idées qui n'ont pas laissé à la crise économique le temps de s'apaiser. On a pris le point d'arrivée pour un point de départ et c'est sur ce malentendu initial que les Constituants ont fondé leurs espérances.

Rendons hommage à la vérité. Les Etats généraux renferment dans leur sein des hommes du premier mérite : on y compte des Prélats éminents par leur sagesse, leur onction, leur piété, des Curés distingués par leurs lumières, leurs vertus, leur patriotisme, des Gentilshommes plus illustres encore par leurs vues, leur génie, leur énergie, que par leur naissance, des Jurisconsultes

(1) Collection René Puaux.

célèbres par leurs talents, leur savoir, leur esprit, des Orateurs qui brillent dans tous les genres et qui auraient illustré la Grèce. *Mais on y compte peu d'hommes d'Etat...*

On trouve ces lignes dans une petite brochure publiée en 1789 chez Buisson par l'auteur de *l'Offrande à la patrie* qui n'est autre que Jean-Paul Marat. Il ajoute un peu plus bas :

La politique est une science comme une autre, elle a des principes, des lois, des règles, des combinaisons variées à l'infini, elle demande une étude suivie, des réflexions profondes, de longues méditations. Mais nous ne faisons que de naître à la liberté ; depuis dix mois nous nous sommes instruits au jour la journée.

Nous nous sommes instruits au jour la journée. A l'heure des premiers enthousiasmes, au temps serein de la nuit du 4 Août, près d'un an avant les embrassements de la Fédération, point culminant de l'optimisme révolutionnaire, Marat, encore modéré et admirateur de Montesquieu plus que de Rousseau, s'oppose déjà nettement aux députés (dont sans doute il envie le siège) par la mélancolie de son pronostic. Mieux encore que par le conflit des oppresseurs et des opprimés, l'opposition des doctrines successives aux prises pendant la Révolution s'exprime dans le conflit permanent de l'optimisme et du pessimisme en matière politique. Il est impossible de pénétrer dans la Galerie Mazarine, où presque côte à côte se trouvent l'écharpe que portaient les jeunes filles à la fête de la Fédération et les feuillets de *L'Ami du Peuple* tachés du sang de Marat ou les papiers trouvés chez Robespierre après le 9 Thermidor, sans découvrir aussitôt combien est non seulement poignante, mais instructive l'opposition des deux dates 1789-1793. Opposition point du tout valable, comme nous allons le voir, quant aux principes ou aux procédés de gouvernement : un mélange assez vague de la religion des lumières et de celle du Vicaire savoyard apparaît commun aux Constituants, à Robespierre et même à Bonaparte ; mais le jeu du droit et de la force s'organise entre ces deux dates,

de telle manière qu'aux cris de liberté et de fraternité poussés le lendemain de la prise de la Bastille, l'écho réponde quatre ans plus tard : « ou la mort ».

La nature inquiète de Marat, ce qu'il y avait en lui de morbide et qui devait l'entraîner jusqu'à la férocité sadique (mal en accord pourtant, au dire de ses amis, avec sa vie privée) lui donnèrent, dès le début de la Révolution, la prescience des événements. Quelques-uns, dès le 14 juillet 89 et les jours de la grande Peur, ont pu être fascinés d'épouvante et de désir par l'odeur de sang et de sacrifice qui se dégage des émeutes : dans certains cas, prévoir le mal, c'est en quelque sorte y participer ; comment savoir où finit le loyalisme, où commence le défaitisme des Cassandre. Si l'on trouve la pénétration de Marat entachée de passion mauvaise, il se rencontre d'autres esprits plus pondérés, aussi grands et d'ailleurs étrangers aux affaires, qui çà et là ont assez vite aperçu le danger. Voici une lettre de Pinel, le grand aliéniste du XVIIIe siècle, dans laquelle il raconte à son frère la mort du Roi (1). Il faut admirer avec quelle exactitude il rapporte les détails caractéristiques de l'exécution à laquelle il vient d'assister, ce même jour, en qualité de garde national, mais ce que le style ferme et lucide met encore mieux en valeur (2), ce sont les conséquences lointaines que Pinel aperçoit.

Paris, 21 janvier.

Je ne doute pas que la mort du roi ne soit racontée diversement suivant l'esprit de parti et qu'on ne défigure ce grand événement soit dans les journaux, soit dans les bruits publics, de manière à défigurer la vérité. Comme je suis ici à la source et qu'éloigné par principe de tout esprit de faction j'ai trop appris le peu de cas qu'il fallait faire de ce qu'on appelle *aura popularis*,

(1) Collection de M. le docteur R. Semelaigne.

(2) Pinel était grand admirateur de Tacite, on s'en aperçoit dans cette lettre où se rejoignent le psychologue et le psychiatre, où s'exprime « un heureux accord de la sensibilité et de la réflexion, une harmonieuse alliance de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse », comme l'écrit dans son étude sur *Pinel homme de lettres* M. Georges Deullin, qui a bien voulu attirer mon attention sur le texte publié ci-dessus.

je vais te rapporter fidèlement ce qui est arrivé. C'est à mon grand regret que j'ai été obligé d'assister à l'exécution en armes avec les autres citoyens de ma section et je t'écris le cœur pénétré de douleur et dans la stupeur d'une profonde consternation.

Louis qui a paru entièrement résigné à la mort par des principes de religion est sorti de sa prison du Temple vers les 9 heures du matin et il a été conduit au lieu de supplice dans la voiture du maire avec son confesseur et deux gendarmes, les portières fermées. Arrivé près de l'échafaud il a regardé avec fermeté le même échafaud et dans l'instant le bourreau a procédé à la cérémonie d'usage, c'est-à-dire qu'il lui a coupé les cheveux qu'il a mis dans sa poche et aussitôt Louis est monté sur l'échafaud; le roulement d'un grand nombre de tambours qui se faisait entendre, et qui semblaient apportés pour empêcher le peuple de demander grâce, a été d'abord interrompu par un geste qu'il a fait lui-même comme voulant parler au peuple assemblé, mais à un autre signal qu'a donné l'adjudant du Général de la Garde Nationale, les tambours ont repris leur roulement en sorte que la voix de Louis a été étouffée et qu'on n'a pu entendre que quelques mots confus comme : *Je pardonne à mes ennemis*, etc... mais en même temps il a fait quelques pas autour de la fatale planche où il a été attaché, comme par un mouvement volontaire ou plutôt par une horreur si naturelle à tout homme qui voit approcher sa fin dernière ou bien par l'espoir que le peuple demanderait sa grâce, car quel est l'homme qui n'espère pas jusqu'au dernier moment; l'adjudant du Général a donné ordre au Bourreau de faire son devoir et dans l'instant Louis a été attaché à la fatale planche de ce qu'on appelle la Guillotine et la tête lui a été tranchée sans qu'il ait eu presque le tems de souffrir, avantage qu'on doit du moins à cette machine meurtrière qui porte le nom d'un médecin qui l'a inventée. Le Bourreau a aussitôt retiré la tête du sac où elle s'engage naturellement et l'a montrée au peuple.

Aussitôt qu'il a été exécuté il s'est fait un changement subit dans un grand nombre de visages c'est-à-dire que d'une sombre consternation on a passé rapidement à des cris de « Vive la Nation », du moins la cavalerie qui était présente à l'exécution et qui a mis ses casques au bout de ses sabres. Quelques citoyens en ont fait de même, mais un grand nombre s'est retiré le cœur

fait de même, mais un grand nombre s'est retiré le cœur navré de douleur en voyant répandre des larmes au sein de sa famille. comme cette exécution ne pouvoit se faire sans répandre du sang sur l'échafaut. plusieurs hommes se sont empressés d'y tremper les uns l'extrémité de leur mouchoir, d'autres un morceau de papier ou toute autre chose pour conserver le souvenir de cet événement memorable, car il ne faut pas se livrer a des interpretations odieuses. le corps a été aussitôt transporté dans l'église Ste marguerite, après que des commissaires de la municipalité, du departement et du tribunal criminel ont eu dressé le procès verbal de l'execution. son fils le cydevant Dauphin eut un trait de naiveté qui interesse beaucoup en faveur de cet enfant demandoit avec instance dans son dernier entretien avec son pere d'aller l'accompagner pour demander sa grace au peuple.

il me seroit facile de m'étendre sur le jugement qu'a prononcé l'assemblée nationale et de faire voir jusqu'à quel point ou la prevention et la haine ont eclaté. je suis certainement bien loin d'être Royaliste et personne n'a une passion plus sincere que moi

navré de douleur en venant répandre des larmes au sein de sa famille. Comme cette exécution ne pouvait se faire sans répandre du sang sur l'échafaud, plusieurs hommes se sont empressés d'y tremper les uns l'extrémité de leur mouchoirs, d'autres un morceau de papier ou tout autre chose pour conserver le souvenir de cet événement mémorable, car il ne faut pas se livrer à des interprétations odieuses. Le corps a été aussitôt transporté dans l'église Sainte-Marguerite, après que des commissaires de la municipalité, de département et du Tribunal criminel ont eu dressé le procès-verbal de l'exécution. Son fils le cy devant Dauphin par un trait de naïveté qui intéresse beaucoup en faveur de cet enfant demandait avec instance dans son dernier entretien avec son père d'aller l'accompagner pour demander sa grâce au peuple

Il me serait facile de m'étendre sur le jugement qu'a prononcé l'assemblée nationale et de faire voir jusqu'à quel point la prévention et la haine ont éclaté Je suis certainement bien loin d'être Royaliste et personne n'a une passion plus sincère que moi pour la prospérité de ma patrie, mais je ne puis me dissimuler que la Convention Nationale s'est chargée d'une responsabilité bien redoutable et qu'en outre elle a dépassé ses pouvoirs. Dans tous les gouvernements réguliers le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif sont essentiellement distincts ou bien il règne la plus effrayante Tyrannie, car si le corps qui a le pouvoir de faire les loix a aussi celui de les appliquer suivant ses caprices et de les faire exécuter, quel est le citoyen dont la sûreté et la propriété ne sont pas menacées? Le corps législatif avait sans doute le droit de créer un Tribunal ou une commission pour le jugement du cy devant Roi prévenu d'avoir favorisé l'entrée des troupes étrangères, dans la France ; encore ne pouvait-on le juger que d'après les lois de la Constitution qui déclare dans deux cas la déchéance du Roi ; en supposant qu'on eût nommé une Commission extraordinaire, c'était encore aux Ministres ou Conseil exécutif provisoire de nommer les membres de ce Tribunal ; il aurait fallu établir un jury de jugement et un jury d'accusation et observer à la rigueur toute les formalités du code pénal. Alors la Convention Nationale eût été à couvert et ne se fût point exposée au repentir trop tardif d'avoir commis la plus grande infraction des lois éternellesde la justice. Dans le juge-

ment du roi anglais Charles Ier tu sais bien que le parlement d'Angleterre se garda bien de se charger de sa condamnation et on eut recours à la formation d'un Tribunal. Ce sont là des règles que les moindres connaissances en Politique rendent sensibles. La Convention Nationale a passé par-dessus toutes les formes et on a vu l'exemple révoltant d'un d'Orl... qui vote contre son propre parent et d'une foule de forcenés, prédicateurs éternels du massacre et d'une haine envenimée contre le Roi Louis.

Si on se livre à des considérations politiques on voit bien d'un autre côté dans quel abîme de maux peut nous plonger un jugement aussi illégal et aussi précipité, tandis qu'il paraît que la majorité de la nation aurait seulement voté pour la réclusion. Si tu connaissais comme moi tous les ressorts perfides, que les méchants font mouvoir pour entraîner dans le piège des députés des Départements qui arrivent ici sans expérience, si tu pouvais comme moi te former une idée des astuces perfides, de l'audace impudente et effrénée avec lesquelles se montre le crime dans ces temps de révolution et de trouble, en vérité tu serais à jamais dégoûté de vouloir te mêler d'aucune affaire politique. Tu sais que dans les premiers temps de la révolution, j'ai eu aussi cette ambition, mais ma vie ainsi que celle de mes confrères a été tellement en danger lors même que je ne demandais que la justice et le bien du peuple, j'ai conçu une si profonde horreur pour les clubs et les assemblées populaires que je me suis depuis cette époque éloigné de tous les postes publics qui ne se rapportent point à ma profession de médecin. Quelqu'un m'a dit que tu avais failli être nommé à l'Assemblée Nationale. Ah que tu dois te féliciter d'être loin de cet effrayant tourbillon qui menace d'engloutir tout ce qui se présente. En qualité de médecin et de philosophe habitué à méditer sur les gouvernements anciens et modernes et sur la nature de l'homme, je ne prévois qu'anarchie, que factions, que guerres désastreuses même pour les vainqueurs et certainement je connais bien maintenant ce pays cy et toute la valeur de tant de pigmées qui font un si grand bruit. Adieu, je t'estime heureux d'être dans la campagne et de n'avoir pas l'âme abreuvée d'amertume par le spectacle des factions et des sourdes intrigues et par les pressentiments les plus noirs et les plus mélancoliques. Adieu.

Bien mes amitiés à mon Père, mon Frère, ma b. Sœur, etc... ma femme qui se porte bien se joint à moi.

Un député a été assassiné hier pour avoir voté pour la mort du Roi.

Jeter en défi à l'Europe une tête de roi est sans doute un beau geste ; il se paye cher. Pinel n'était pas pourtant pessimiste de tempérament ; lorsqu'il pénétra avec Couthon dans l'Asile de Bicêtre où il voulait porter remède à l'abominable traitement dont les fous étaient l'objet, Couthon, tout habitué qu'il fût aux hurlements des foules humaines, s'étonnait que le médecin voulût faire tomber les chaînes de ces bêtes féroces, et Pinel lui répondit qu'il en faisait son affaire. L'événement prouva qu'il avait raison. C'est en vertu de cette intuition psychologique, qui participe de l'expérience et qui est proprement médicale que Pinel pronostiquait la Terreur le soir de la mort de Louis XVI : anarchie, factions, guerres désastreuses, *même pour les vainqueurs*, tout y est ; l'aspect grégaire ou pour mieux dire sentimental de la Révolution se présente à son esprit avec tous ses dangers.

Assurément, ce type de pessimiste est fort rare. Il joint à un inaltérable bon sens, c'est-à-dire à la vision simultanée du double aspect des choses (psychologique d'une part, économique de l'autre), une confiance en l'expérience qui n'a rien d'absolu et se traduit plutôt par l'abstention que par l'action. Pinel ne manqua pas de se tenir à l'écart de la politique. Il se trouva certainement aussi dans le marais conventionnel des gens de bonne volonté qui « vécurent » tout comme Sieyès et qui, plus que lui, souffrirent de leur silence. Mais il y eut, ailleurs, des hommes qui, emportés d'abord par la passion libérale et égalitariste ou plutôt optimiste, comprirent bientôt que les projets de loi ne s'adaptaient plus aux événements, et voulurent freiner.

On peut distinguer deux façons parlementaires de freiner. La première consiste à laisser s'emballer la Montagne,

« les gauches », et à les pousser doucement vers la roche tarpéienne, en excitant la surenchère suivant le précepte nietzschéen : c'est rendre service à ceux qui veulent mourir que de leur procurer une mort prompte. Cette manière est celle des sceptiques et, il faut le dire, des « traîtres ». La seconde est au contraire celle des exaltés, qui, pour reprendre contact avec le concret dont leur lyrisme les a éloignés, prennent les armes contre leurs suivants encore au début de leur essor et les ramènent de force vers la terre au nom des mêmes principes qui les avaient fait s'envoler au ciel. Ce sont ceux-là qui, en consacrant l'abolition de la peine de mort en droit commun, rétablissent avec beaucoup de sang-froid la peine de mort en matière politique. On les appelle « tyrans » ou « buveurs de sang ». Comment toutefois ne pas reconnaître que, dans les cas extrêmes, le terrorisme est le commencement de la sagesse et, lorsqu'on est allé trop loin, le seul moyen de gouvernement ?

A la première catégorie appartient sans conteste Boissy d'Anglas ; son carnet de notes est des plus intéressants, il peint ce curieux personnage qui fut assez adroit pour figurer au rang des héros de la Convention sans y laisser sa tête. Il se contenta, comme on sait, de saluer avec un à-propos héroïque la tête du député Féraud, que des citoyens excités par la misère lui présentaient au bout d'une pique lors de cette horrible journée de prairial an III où il eut l'honneur de présider l'Assemblée. Cela ne l'empêcha pas d'être député au Conseil des Cinq-Cents et, grâce à un bannissement sans effet après fructidor, de mériter un siège au Tribunat, puis sous l'Empire, un siège au Sénat et le titre de Comte. N'oublions pas de noter qu'il est mort pair de France sous la Restauration et qu'il avait fait ses débuts sous Louis XVI à titre de Maître d'Hôtel ordinaire de Monsieur. (Dans les notes qui sont jointes au carnet que M. René Puaux a bien voulu extraire de sa collection pour le confier à la Bibliothèque se trouve une enveloppe adressée à M. Boissy d'Anglas, Maître d'Hôtel ordinaire de Mon-

sieur de plusieurs Académies, Hôtel du cercle Royal, rue Richelieu à Paris.)

Ce n'est ni la félonie de Talleyrand, ni le honteux génie de Fouché qui ont conduit sa vie, il a pourtant comme eux servi tous les régimes, avec plus de dignité, sinon autant d'éclat. Ses notes sont écrites d'une écriture rapide, par phrases courtes et généralement séparées ; elles montrent une grande expérience et semblent avoir été rédigées pendant le Consulat.

A vrai dire, dans ce petit dossier il y a un certain nombre de « fiches ». J'en détache quelques-unes au hasard :

X m'a dit, et il dit le bien savoir, que Thibaudeau, après avoir eu l'air de protéger la famille de La Trémouille, a pressé sous main la vente de ses biens et les a fait acheter (*sic*) à vil prix par son père.

Cambacérès m'a dit il y a une douzaine de jours que l'on avait eu tort de ne pas laisser guillotiner Rewbel à son retour de Mayence comme le voulait le Comité de sûreté générale et notamment Vadier.

J'ai dîné le 9 Prairial an VIII avec Réal, conseiller d'Etat. Je ne lui ai rien dit, mais Portalis a eu avec lui une conversation fort amicale... Réal a dit qu'il était fructidorisant ; il a soutenu que le 18 Fructidor était excellent.

Outre les cinq cent mille livres qui étaient dans la commode du Directoire et que Sieyès et Roger Ducos se partagèrent, ainsi que je l'ai noté quelque part, ces mêmes hommes, etc...

Mais ce dossier contient aussi des notes éparses destinées à une étude sur les causes de la contre-révolution et, comme on pourra en juger, ces remarques ont généralement une grande portée.

Parmi les représentants de la seconde catégorie, l'un de ceux qui se détachent le plus nettement est sans nul doute l'archange Saint-Just. La collection de M. Charles Clark, à New-York, contient notamment le manuscrit autographe des *fragments sur les institutions républicaines*, que Nodier avait publié en 1831. Ces fragments sont constitués de notes

raturées dont certaines se répètent, l'auteur revenant plusieurs fois sur le même sujet. Plusieurs aphorismes essentiels, d'une écriture plus large, fière et généralement sans ratures, sautent aux yeux, isolés du reste du texte, parfois griffonnés comme à la hâte sur des bouts de papiers séparés : celui-ci par exemple :

Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. Je l'implore, le tombeau, comme un bienfait de la Providence pour n'être plus témoin des forfaits ourdis contre ma Patrie et l'humanité.

On pourrait citer, à l'appui de cette parole tout le discours pour la défense de Robespierre, qui, comme on sait, ne put être prononcé, interrompu, dès le début de la séance du 9 Thermidor, par Tallien. Mais peut-être ce passage du discours sur Danton est-il encore plus symptomatique :

Nous avons cru ne devoir plus temporiser avec les coupables, puisque nous avons annoncé que nous détruirions toutes les factions ; elles pourraient se ranimer et prendre de nouvelles forces ; l'Europe semble ne plus compter que sur elles. Il était donc instant de les détruire, afin qu'il ne restât dans la République que le peuple et vous, et le gouvernement dont vous êtes le centre inviolable.

Les jours du crime sont passés. Malheur à ceux qui soutiendraient sa cause ! La politique est démasquée. Que tout ce qui fut criminel périsse ! On ne fait point de République avec des ménagements, mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi. Que les complices se dénoncent en se rangeant du parti des forfaits. Ce que nous avons dit ne sera jamais perdu sur la terre.

On peut arracher à la vie les hommes qui comme nous ont tout osé pour la vérité ; on ne peut point leur arracher les cœurs, ni le tombeau hospitalier sous lequel ils se dérobent à l'esclavage et à la honte d'avoir laissé triompher les méchants.

Charles Nodier, qui réédita en 1831 ces notes de Saint-Just, les admire en dilettante et semble n'y avoir rien compris, lui qui comprenait tant de choses. Le bon Orléaniste qu'il était, en protégeant le romantisme, reprenait pourtant

sans s'en douter le chemin de la Révolution, et la tension affreuse à laquelle Saint-Just était parvenu, se trouvant à l'opposé de son état affectif, lui paraissait, hors du monde réel, un rêve apocalyptique. Qui ne penserait aujourd'hui que c'était Nodier le rêveur ? Ecoutez-le :

Grâce aux libertés progressives que les nations avaient acquises sous la dernière monarchie, grâce à nos communications multipliées avec un peuple voisin que d'heureuses circonstances de localité et peut-être de caractère ont fait notre prédécesseur à la conquête de la liberté ; grâce à ce torrent de la Révolution qui a accumulé sur nos têtes, en quarante ans des siècles d'expérience, la royauté constitutionnelle peut se fonder chez nous un trône populaire, entouré comme on l'a dit de plus d'institutions républicaines qu'aucune république n'en eut jamais. Tout homme qui tentera de nouveaux essais... ne sera peut-être pas essentiellement méchant, mais il sera essentiellement absurde et fou.

Je ne crois donc pas à la possibilité d'une république en France, à moins qu'on ne fasse une table rase des populations et des villes, mais je dois convenir que j'y croyais quand j'étais en rhétorique.

Des fictions de cette république imaginaire, si j'avais à choisir entre toutes ces utopies d'enfant sans en excepter les miennes, c'est celle de Saint-Just que j'aurais préférée : et c'est précisément pour cela que la presse ne m'a point effrayé, en la jetant pour la seconde fois sous les regards des hommes. Je ne connais rien en effet qui manifeste plus visiblement l'impossibilité d'une république chez un vieux peuple usé sous le poids d'une vieille civilisation, qui exploite péniblement depuis mille ans une terre vieille et immense qui est pressée de toutes parts entre des peuples plus jeunes, plus naïfs que lui, et qui traîne le poids de sa lourde caducité sous l'influence des riches et des avares à travers des troupeaux de courtisans, de courtisanes et de baladins. Ce serait, ma foi, une belle république à offrir aux temps actuels que celle qui aurait pour objet le travail... Que deviendrait cette forte et agissante jeunesse qui n'aurait même pas la parole dans les Assemblées publiques ? Que deviendraient les poètes restreints à l'ode et à l'épopée ? Que deviendraient les orateurs?... Que deviendraient l'industrie, le luxe et les arts, et comme il faut arriver

au dernier terme de cette progression effrayante, que deviendrait l'Opéra ?

Quelle belle sécurité d'esprit que celle du bon Nodier ! Au lendemain des trois glorieuses, il lui semblait en avoir fini pour toujours avec l'idéologie révolutionnaire. Au fond, il n'était pas loin de penser, mais avec plus de confiance, ce que répètent de nos jours un grand nombre de politiciens : « Aucune expérience ne vaut en matière sociale, rien ne recommence jamais. » Au contraire, quand on fait la part aux différences du temps ou du lieu, on a par là même accordé que dans tous les domaines quelque chose recommence toujours, Si c'est là le postulat scientifique, il est réduit à son principe psychologique, sans lequel aucun raisonnement, aucun langage, aucune vie même n'est possible. Tout ce qui a un nom et une forme continue à être : qu'on lui mette l'étiquette du passé ou de présent, c'est, suivant une pure convention, infiniment variable. On a raison de parler de lutte de classes en 1793, puisque le mot Révolution a gardé sa place dans les doctrines socialistes contemporaines. Les choses, c'est-à-dire les mœurs, ne changent qu'avec une extrême lenteur ; dans le domaine économique, matériel, les quantités peuvent bien varier, mais, à un siècle de distance, la manière dont se produisent les phénomènes sociaux, qui résultent de la combinaison entre le psychologique et le matériel, ne s'est guère modifiée.

§

De l'optimisme des Girondins au catastrophisme de Saint-Just ou au scepticisme de Boissy-d'Anglas se produit une évolution d'autant plus facile à observer qu'elle se reproduit constamment sous nos yeux ; on a d'abord une période de libéralisme : déclaration des droits, suppression des privilèges et triomphe du parlementarisme. Nul ne doute alors que la question sociale ne doive être résolue *politiquement*. Il est piquant de remarquer que la théorie du suffrage universel n'a jamais passé pour efficace que dans

les temps où elle n'était pas entrée en application (1). Mais, avant même que le libéralisme ait intégralement appliqué sa formule parlementariste, il se manifestait déjà sous ses deux aspects les plus dangereux, nationalisme d'une part, économisme de l'autre (2). Quand ils criaient : « Vive la Nation », les citoyens ne rendaient pas seulement les honneurs à la Révolution, mais surtout à l'Armée. Gœthe avait bien raison de penser que Valmy marquait le commencement d'une ère nouvelle, mais à la réflexion, son enthousiasme aurait dû lui sembler imprudent, à moins qu'il n'ait eu l'âme assez prussienne pour voir d'un œil favorable apparaître à l'horizon européen la course aux armements et le service militaire obligatoire. De même, lorsque tous les Constituants et, parmi les Girondins, le plus symbolique, c'est-à-dire l'incomparable Condorcet, entonnent l'hymne à la production et entrevoient le paradis futur de l'industrialisme (3), ils auraient bien pu s'apercevoir qu'ils reconstituaient ainsi avec plus de force les privilèges qu'ils venaient de détruire. Le règne de l'économique avait, s'il faut en croire Boissy d'Anglas, amené la chute de l'ancien régime (4) ; il devait provoquer la corruption de la république naissante.

(1) Il faut attendre 48, c'est-à-dire la réalisation pratique du suffrage universel, pour découvrir une démonstration complète de son insuffisance ; mais à ce sujet, les pages célèbres où Proudhon oppose la République à la démocratie parlementaire sont décisives.

(2) Ce néologisme prend ici la place du mot industrialisme, qui serait prématuré, ou du mot matérialisme qui est équivoque. Il se réfère naturellement à la théorie de l'homme économique.

(3) « Si nous passons aux arts dont la théorie dépend de ces mêmes sciences, nous verrons que les progrès qui doivent suivre ceux de cette théorie ne doivent pas avoir d'autres limites ; que les procédés des arts sont susceptibles du même perfectionnement, des mêmes simplifications que les méthodes scientifiques, que les instruments, que les machines ; les métiers ajouteront de plus en plus à la force, à l'adresse des hommes, augmenteront à la fois la perfection et la précision et le travail nécessaires pour les obtenir, alors disparaîtront les obstacles qu'opposent encore à ces même progrès, et les accidents qu'on apprendrait à prévoir, à prévenir, et l'insalubrité soit des travaux, soit des habitudes, soit des climats... » (Condorcet : *Tableau des progrès de l'esprit humain*, p. 174-175). On verra dans une vitrine de l'exposition le manuscrit des notes préparatoires de Condorcet pour cet ouvrage, rédigé dans les derniers mois de sa vie avec la confiance stoïque qu'on sait.

(4) Voir à ce sujet la remarque pénétrante sur le système, citée plus haut. Il

Croira-t-on que le souci de l'égalité, la base morale de la production individualiste aient pu rester intacts au contact de cette religion du progrès ? Quoi qu'il en soit en fait, il suffit, pour se convaincre des illusions girondines, de relire ces lignes de Condorcet (1) que M. Ford lui-même n'oserait peut-être pas écrire :

Ces différences entre les hommes ont trois causes principales : l'inégalité de richesse ; l'inégalité d'état, entre celui dont les moyens de subsistance assurés pour lui-même se transmettent à sa famille et celui pour qui ces moyens sont dépendants de la durée de sa vie, ou plutôt de la partie de sa vie où il est capable de travail ; enfin, l'inégalité d'instruction.

Il faudra donc montrer que ces trois espèces d'inégalité réelle doivent diminuer continuellement sans pourtant s'anéantir ; car elles ont des causes naturelles et nécessaires, qu'il serait absurde et dangereux de vouloir détruire ; et l'on ne pourrait même tenter d'en faire disparaître entièrement les effets, sans ouvrir des sources d'inégalité plus fécondes, sans porter aux droits des hommes des atteintes plus directes et plus funestes.

Il est aisé de prouver que les fortunes tendent naturellement à l'égalité et que leur excessive disproportion ou ne peut exister ou doit promptement cesser, si les lois civiles n'établissent pas des moyens factices de les perpétuer et de les réunir ; si la liberté du commerce et de l'industrie fait disparaître l'avantage que toute loi prohibitive, tout droit fiscal, donnent à la richesse acquise ; si des impôts sur les conventions, les restrictions mises à leur liberté, leur assujettissement à des formalités gênantes, enfin l'incertitude et les dépenses nécessaires pour en obtenir l'exécution, n'arrêtent pas l'activité du pauvre et n'engloutissent pas ses faibles capitaux ; si l'administration publique n'ouvre point à quelques hommes des sources abondantes d'opulence, fermées au reste des citoyens ; si les préjugés et l'esprit d'avarice, propre à l'âge avancé, ne président point aux mariages ; si, enfin, par la simplicité des mœurs et la sagesse des institutions,

écrit aussi : « Les grands seigneurs vendirent la liberté aux communes et le roi a vendu la noblesse aux roturiers ». Ces dernières lignes sont barrées dans le manuscrit.

(1) Condorcet, id., p. 167.

les richesses ne sont plus des moyens de satisfaire la vanité ou l'ambition, sans que cependant une austérité mal entendue, ne permettant plus d'en faire un moyen de jouissances recherchées, force de conserver celles qui ont été une fois accumulées.

Dans son ouvrage consacré aux *Illusions du progrès*, avec son sens critique ordinaire, Georges Sorel nous fait assister à la genèse de l'optimisme révolutionnaire. Il marque bien jusqu'où il peut aller avec cette citation de Condorcet (il s'agit de l'application du calcul des probabilités aux jugements) :

Ces applications ont appris à reconnaître les divers degrés de certitude où nous pouvons espérer d'atteindre ; la vraisemblance d'après laquelle nous pouvons adopter une opinion, en faire la base de nos raisonnements sans blesser les droits de la raison et la règle de notre conduite, sans manquer à la prudence ou sans offenser la justice. Elles montrent quels sont les avantages et les inconvénients des diverses formes d'élection, des divers modes de décisions prises à la pluralité des voix (1).

Sorel note avec beaucoup d'à propos l'admiration de Mme de Staël et des salons pour Condorcet. Comme on peut en juger par les documents exposés à la Galerie Mazarine, Mme de Staël n'a pas manqué par la suite de manifester son âme sensible en réprouvant les excès de la Terreur et en répandant d'abondantes larmes sur l'exécution de Marie-Antoinette, comme si cet enthousiasme pour la solution mathématique des problèmes sociaux n'avait pas, en quelque sorte, nécessité la politique de Robespierre.

Pour bien comprendre comment on passe de la doctrine libérale à la dictature robespierriste, il n'est pas inutile de comparer les deux aspects successifs de la pensée de Saint-Just. Il est un de ceux qui ont le mieux profité de la leçon de l'inflation des assignats, mais ne pouvant con-

(1) Condorcet, *id.*, neuvième époque, cité par Sorel : *Les Illusions du Progrès*, p. 162-163. — Sur la discussion relative à l'application du calcul des probabilités, on trouvera tous les renseignements nécessaires et l'opinion de Joseph Bertrand, Cournot, Stuart Mill, etc., exposés avec toute la clarté désirable par M. Emile Borel dans son récent livre sur *Le hasard*.

naître de l'économie politique que les principes physiocratiques (à la vérité assez vaguement), il crut toujours devoir expliquer le mal par les « commerçants » plutôt que par les « producteurs ». Il avait publié en 1791 son *Esprit de la Révolution* où, parlant de l'égalité des droits, il se montre hostile à ce qu'il appelle l'égalité naturelle. Voici les passages les plus significatifs.

DU PRINCIPE DE L'ÉGALITÉ.

L'esprit de l'égalité n'est point que l'homme puisse dire à l'homme : je suis aussi puissant que toi. Il n'y a point de puissance légitime ; ni les lois ni Dieu même ne sont des puissances, mais seulement la théorie de ce qui est bien. L'esprit de l'égalité est que chaque individu soit une portion égale de la souveraineté, c'est-à-dire du Tout...

Quelqu'un a dit que la division des classes troublait le sens de cet article des droits de l'homme : il n'y aura d'autre différence entre les hommes que celle des vertus et des talents. On pourrait dire aussi que les vertus et les talents blessaient l'égalité naturelle, mais de même que le prix qu'on y attache est relatif à la convention sociale, de même la division des classes est relative à la convention politique.

L'égalité naturelle était blessée à Rome où, selon *Denis d'Halicarnasse*, le peuple était divisé en cent-quatre-vingt-treize centuries inégales, qui n'avaient chacune qu'un suffrage, quoiqu'elles fussent moins nombreuses de proportion des richesses, de l'aisance, de la médiocrité, de l'indigence.

L'égalité naturelle est conservée en France ; tous participent également de la souveraineté par la condition uniforme du tribut qui règle le droit de suffrage ; l'inégalité n'est que dans le gouvernement, tous peuvent élire, tous ne peuvent être élus, la classe tout à fait indigente est peu nombreuse ; qui ne paye point de tributs n'est point frappé de stérilité ; elle est condamnée à l'indépendance ou à l'émulation et jouit des droits sociaux, de l'égalité naturelle, la sûreté et la justice.

Si la condition du tribut n'eût déterminé l'aptitude aux emplois, la constitution eût été populaire et anarchique ; si la condition eût été forte et unique, l'aristocratie eût dégénéré en

tyrannie ; les législateurs ont dû prendre un milieu qui ne décourageât pas la pauvreté et rendît inutile l'opulence.

Cette inégalité n'offense point les droits naturels, mais seulement les prétentions sociales.

Pour établir dans la république l'égalité naturelle, il faut partager les terres et réprimer l'industrie.

Si l'industrie est libre, elle est la source d'où découlent les droits politiques, et alors l'inégalité de fait produit une ambition qui est la vertu.

On a dit que là où les pouvoirs ne seraient pas séparés il n'y aurait pas de constitution ; on pouvait ajouter que là où les hommes seraient socialement égaux, il n'y aurait point d'harmonie.

L'égalité naturelle confondrait la société ; il n'y aurait plus ni pouvoir, ni obéissance, le peuple fuirait dans les déserts.

En conséquence, la liberté du commerce et de l'industrie ne paraît pas alors à Saint-Just devoir être en rien limitée.

Passons maintenant à son discours sur les subsistances (29 novembre 1792). Une députation du Conseil général de la Commune de Paris était venue exposer à la barre de la Convention la situation misérable faite au peuple par les accapareurs des subsistances. La députation demandait qu'on taxât les denrées de première nécessité. La réponse de Saint-Just est très curieuse. Il déclare d'abord : « Je ne suis point de l'avis du Comité, je n'aime point les lois violentes sur le commerce. » Il reste donc fermement partisan de la liberté. Il montre clairement que tout le mal dont souffre l'économie publique est dans l'inflation et la spéculation. Il prouve aussi pourquoi la taxation serait un remède inefficace :

Je ne vois plus dans le commerce que notre imprudence et notre sang : tout se change en monnaie, les produits de la terre sont accaparés ou cachés ; enfin, je ne vois plus dans l'Etat que de la misère, de l'orgueil ou du papier. Je ne sais pas de quoi vivent tant de marchands ; on ne peut point s'en imposer là-dessus ; ils ne peuvent plus subsister longtemps ; je crois voir dans

l'intérieur des maisons les familles tristes, désolées ; il n'est pas possible que l'on reste longtemps dans cette situation. Il faut lever le voile : personne ne se plaint, mais que de familles pleurent solitairement. Vous vous flattez en vain de faire une république, si le peuple affligé n'est point propre à la recevoir.

On dit que les journées de l'artisan augmentent en proportion du prix des denrées ; mais si l'artisan n'a point d'ouvrage, qui paiera son oisiveté ? Il y a dans Paris un vautour secret. Que font maintenant tant d'hommes qui vivaient des habitudes du riche ? La misère a fait naître la révolution ; la misère peut la détruire.

. . . .

Je ne connais presque point de remèdes provisoires aux malheurs qui naissent de l'anarchie et de la mauvaise administration : il faut une constitution excellente qui lie tous les intérêts. La liberté sans loi ne peut régir un Etat ; il n'est point de mesures qui puissent remédier aux abus, lorsqu'un peuple n'a point un gouvernement prospère : c'est un corps délicat pour qui tous les aliments sont mauvais. Y protège-t-on la liberté du commerce des grains : on accapare en vertu de la liberté ! Contraignez-vous les propriétaires, chassez-vous les facteurs : la terreur est l'excuse des marchands ! Enfin, il vous manque cette harmonie sociale que vous n'obtiendrez que par les lois.

Il explique avec une entière lucidité comment s'est établie la situation désastreuse dans laquelle la France est plongée et le *seul* remède à y apporter :

Je pose ce principe que le seul moyen de rétablir la confiance et la circulation des denrées, c'est de diminuer la quantité de papier en émission et d'être avare d'en créer d'autre.

Mais aussi il expose tout crûment son pessimisme :

Lorsque je me promène au milieu de cette grande ville, je gémis sur les maux qui l'attendent et qui attendent toutes les villes, si nous ne prévenons la ruine totale de nos finances ; notre liberté aura passé comme un orage et son triomphe comme un coup de tonnerre...

Et enfin, il a le mot le plus profond de son œuvre :

Tout le monde veut bien de la république, personne ne veut de la pauvreté ni de la vertu. La liberté fait la guerre à la morale, pour ainsi dire, et veut régner en dépit d'elle.

L'homme d'État qu'est Saint-Just se prononce toujours pour la liberté, mais ce n'est plus qu'avec résignation.

Revenons maintenant à ces notes manuscrites trouvées après le 9 Thermidor et réunies sous le titre de *Fragments des Institutions*. On se rappelle que le fameux discours du 9 Thermidor, qu'il ne put prononcer, se terminait par une proposition de décret destiné à hâter la rédaction définitive de ces Institutions dont les fragments ne sont visiblement qu'une première ébauche.

Voici d'abord quelques principes :

Un gouvernement républicain a la vertu pour principe ; sinon, la terreur. Que veulent ceux qui ne veulent ni vertu ni terreur ?...

La force ne fait ni raison, ni droit ; mais il est peut-être impossible de s'en passer, pour faire respecter le droit et la raison...

Un gouvernement faible est très pesant sur le peuple. Les membres du gouvernement sont libres, le peuple ne l'est pas...

Et plus loin, esquissés à traits hâtifs, les rapports nécessaires de la production privée et de l'Etat combinant le principe de la liberté avec le principe égalitariste ou plutôt *socialiste* :

Ouvrez l'histoire, et voyez quel fut partout l'effet des taxes. Julien l'empereur, ayant taxé les denrées à Antioche, y excita une affreuse famine. Pourquoi ? non parce que la loi des taxes était mauvaise, mais parce que les hommes étaient avares. Et ce qui fait que tout le monde achète sans frein lorsque tout est taxé et ce qui fait que personne ne veut vendre et ce qui fait que l'on vend cher, tout cela dérive de la même avarice et corruption.

La circulation des denrées est nécessaire, là où tout le monde n'a pas de propriété et de matières premières. *Les denrées ne circulent point là où l'on taxe.* Si vous taxez sans que les mœurs soient réformées, l'avarice s'ensuit. Pour réformer les

mœurs, il faut commencer par contenter le besoin et l'intérêt ; il faut donner quelques terres à tout le monde.

Il faut, par la même raison, *un domaine et des revenus publics en nature.*

Je défie que la liberté s'établisse, s'il est possible qu'on puisse soulever les malheureux contre le nouvel ordre de choses ; je défie qu'il n'y ait plus de malheureux, si l'on ne fait en sorte que chacun ait des terres.

Là où il y a de très gros propriétaires, on ne voit que des pauvres : rien ne se consomme dans les pays de grande culture.

Un homme n'est fait ni pour les métiers, ni pour l'hôpital, ni pour les hospices, tout cela est affreux. Il faut que l'homme vive indépendant, que tout homme ait une femme propre et des enfants sains et robustes ; il ne faut ni riches ni pauvres.

Un malheureux est au-dessus du gouvernement et des puissances de la terre ; il doit leur parler en maître. Il faut une doctrine qui mette en pratique ces principes, et assure l'aisance au peuple tout entier.

L'opulence est une infamie ; elle consiste à nourrir moins d'enfants naturels ou adoptifs qu'on n'a de mille livres de revenu.

Il faut tirer les assignats de la circulation en mettant une imposition sur tous ceux qui ont régi les affaires, et ont travaillé à la solde du Trésor public.

Il faut détruire la mendicité par la distribution des bien nationaux aux pauvres.

Le compromis reste évidemment peu satisfaisant et surtout peu pratique. Saint-Just n'a pu manquer de s'en apercevoir ; aussi le plan d'éducation qu'il trace sur un autre feuillet est-il destiné à créer cette vertu indispensable à la solution des difficultés économiques. Cela explique sa sévérité qui n'a jamais été dépassée, même dans les rêves les plus hardis des communistes contemporains :

L'enfant, le citoyen appartiennent à la patrie. L'instruction commune est nécessaire. La discipline de l'enfance est rigoureuse.

On élève les enfants dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs. Ils sont formés au laconisme du langage. On doit leur interdire les jeux où ils déclament et les accoutumer à la vérité

simple. Les enfants ne jouent que des jeux d'orgueil et d'intérêt ; il ne leur faut que des exercices.

Les enfants mâles sont élevés, depuis cinq jusqu'à seize ans, par la patrie.

Il y a des écoles pour les enfants depuis cinq ans jusqu'à dix. Elles sont à la campagne. Il y en a une dans chaque section et une dans chaque canton.

Les enfants, depuis cinq ans jusqu'à dix, apprennent à lire, à écrire, à nager.

On ne peut frapper ni caresser les enfants. On leur apprend le bien, on les laisse à la nature.

Celui qui frappe un enfant est banni.

Les enfants sont vêtus de toile dans toutes les saisons. Ils couchent sur des nattes et dorment huit heures.

Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau.

Les instituteurs des enfants, depuis cinq ans jusqu'à dix, ne peuvent avoir moins de soixante ans et sont élus par le peuple parmi ceux qui ont obtenu l'écharpe de la vieillesse.

L'éducation des enfants, depuis dix jusqu'à seize ans, est militaire et agricole.

Et cela continue sur ce ton. Il y a même un projet d'assemblée d'enfants :

Ce serait peut-être une sorte d'instruction propre aux Français que des société d'enfants présidées par un magistrat qui indiquerait les sujets à traiter, et dirigerait les discussions...

En face de cette affreuse rigueur à laquelle Saint-Just est logiquement parvenu, il faut placer maintenant le scepticisme de Boissy d'Anglas. Sur plusieurs points, ils semblent d'accord. Saint-Just écrivait :

J'entends dire à beaucoup de gens qu'ils ont fait la Révolution. Ils se trompent, elle est l'ouvrage du peuple Mais savez-vous ce qu'il faut faire aujourd'hui et qui n'appartient qu'au législateur même ? C'est la République.

Boissy d'Anglas écrit de son côté :

La royauté a été abolie sans que la République ait été pour cela créée.

Il a bien vu lui aussi que c'étaient les questions économiques qui avaient fait échouer la Révolution.

Le luxe perd les Etats, mais on n'a pas assez marqué de quelle manière il les perdait. Cette manière est différente suivant la différence des gouvernements ; mais toutes s'accordent en ceci qu'elles établissent une nouvelle puissance, celle de l'argent, laquelle envahit toutes les autres...

Il y a cette différence entre le papier monnaie et l'or monnayé que le premier, illimité dans sa quantité, est limité dans ses effets, tandis que le deuxième, limité dans sa quantité, est illimité dans ses effets.

Mais là où il se sépare de Saint-Just, c'est dans la critique de l'égalitarisme. Saint-Just est pessimiste comme Alceste, et Boissy d'Anglas comme Philinte :

Ce n'est pas la liberté que les hommes veulent, c'est la domination. La liberté n'est pas dans la nature, c'est l'ascendant de la force sur la faiblesse ; les sauvages ne sont pas libres, ils sont dominés les uns par les autres suivant qu'ils sont plus forts ou plus faibles. Dans les nations civilisées, ceux qui demandent le plus hautement la liberté sont ceux qui la veulent le moins ; ils ne la désirent que comme une garantie contre ceux qui voudraient les asservir et comme une assurance qu'ils pourront attendre sans danger l'instant où ils pourront asservir les autres... L'égalité n'a été acceptée de bonne foi par personne dans la révolution française. Chacun voulait abaisser celui qui avait été plus élevé que lui, non pour le retenir à sa hauteur, mais pour se placer lui-même au-dessus..... Ce n'est pas l'amour de la liberté qui a suscité chez les Anciens tous ces grands actes de vertu que nous admirons après tant de siècles, c'est l'amour de la patrie qui a sa source dans le besoin de dominer et qui, pour mieux dire, est le besoin de dominer soi-même par le secours du pays auquel on appartient.... On s'identifie avec lui tant par les sacrifices qu'on lui fait que par l'appui qu'on en obtient.

L'aventure bonapartiste a ramené Boissy d'Anglas à l'homme selon Hobbes pour qui la force seule compte.

Nous avons vu, depuis, le libéralisme optimiste renaître de ses cendres et grandir jusqu'à l'avènement du suffrage

universel. Malgré tous les obstacles auxquels il se heurte à partir de 48, il fleurit encore de nos jours en certains domaines sous sa forme la plus théorique — égalitarisme à la Condorcet — par exemple dans le suffragisme féministe et les principes wilsoniens.

Mais nous avons vu aussi, à côté du nationalisme hypertrophique, se développer et se flétrir les belles utopies saint-simoniennes ; nous avons vu surgir de terre les cités géantes et les sociétés anonymes ; les grandes inventions du XIXe siècle ont donné à l'industrialisme un prodigieux essor et l'hymne à la production, à la centralisation et à la division du travail ne cesse de retentir de plus en plus fort à nos oreilles. Les dantonistes avaient une manière très simpliste d'accepter la primauté de l'économique par la corruption parlementaire. Notre moderne croyance à la valeur de la production n'inspire-t-elle pas aujourd'hui à nos contemporains une aussi grande souplesse de conscience, de plus en plus honorablement adaptée à la naïveté des lois ?

La liberté, disait Saint-Just, *fait la guerre à la morale.* Nous avons vu venir le jour où l'économie libérale, au nom du machinisme et de Taylor, fait la guerre à la liberté. Les temps sont revenus où l'on va trouver les rentiers à côté des prolétaires en cette alliance étrange contre les puissances signalées par M. Mathiez dans une conférence sur les origines de la Révolution (1).

L'optimisme libéral devenu l'optimisme industrialiste, devant les difficultés croissantes n'est pas près de désarmer et nous rencontrons chaque soir un technicien, un réaliste, retour d'Amérique — quand ce n'est pas d'Allemagne, d'Italie ou de Russie — prêt à nous ouvrir sa valise d'universitaire ou de commis-voyageur, pour en tirer un plan bien tassé de redressement européen.

Les choses en sont au point qu'il y a des individus et des peuples chez lesquels la volonté de paix, c'est-à-dire de pro-

(1) A. Mathiez : *La question sociale pendant la Révolution française*, p. 15.

duction, pourrait devenir plus dangereuse que la passion de leurs pères pour la guerre fraîche et joyeuse.

Cependant, en face de cet optimisme colossal, nous avons vu se dresser un pessimisme égalitariste, d'abord diffus, puis, çà et là, révélé sous forme d'attentats anarchistes ou de grèves politiques, éclatant enfin après le plus horrible des conflits connus pour s'installer dans l'Est européen entre des vagues de terrorisme. Ruskin, Nietszche et Tolstoï ont réentendu sonner l'heure de Jean-Jacques : à l'urbanisme (1) demesuré répond déjà la clameur publique exaspérée par les gratte-ciels et la sociologie germano-américaine. Nous relisons tous les jours (2) en diverses langues, dans les quotidiens et les périodiques, la prosopopée de Fabricius.

§

A la vérité, cette opposition entre l'optimisme et le pessimisme en matière sociale s'était manifestée plus clairement peut-être encore que dans les faits, dès avant 89. Le schisme de Rousseau dans l'Eglise encyclopédique en est le symbole le plus frappant. A partir de 1750, le sentimentalisme devient l'ennemi de la croyance au progrès par le bien-être et le perfectionnement des moyens techniques. L'inspiration qu'eut Rousseau sur la route de Vincennes, ou le paradoxe que lui souffla Diderot, journaliste avisé, la prédication du retour à la nature, l'anathème jeté au luxe, aux sciences et aux arts, voilà le véritable pessimisme révolutionnaire : Rousseau, optimiste quant à la nature originelle de l'homme, pris individuellement, est aussi pessimiste que possible quant à son aspect social. Les contradictions mêmes qui sont reprochées à Rousseau, nous les

(1) A ce sujet, M. Abel Chevalley m'a signalé un intéressant ouvrage publié, il y a déjà quatre ans, par M. Mumford sur *La Pensée utopique*. L'auteur appelle les deux dernières utopies modernes : Coke-town, la cité industrielle, et Mégalopolis, la nation.

(2) Par exemple les articles de M. Daniel-Rops dans *Notre Temps* et la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier.

retrouvons en nous à tous moments et pour ainsi dire dans tous les actes de la vie moderne : alors que nous cherchons à précipiter le rythme de la production, nous soupirons aussi après le loisir, non moins nécessaire à notre équilibre moral qu'à la sauvegarde de la faculté d'invention.

Rousseau se montra donc plus conséquent que la plupart des révolutionnaires qui prétendaient s'inspirer de lui ; il vit dès l'origine l'opposition entre la liberté économique et la liberté individuelle. Son discours de *l'Inégalité parmi les hommes* contient, peu après la fameuse déclaration anarchiste contre la propriété, ce remarquable passage relatif aux principales sources d'inégalité...

On vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent ; mais pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. Aussi l'un et l'autre étaient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels ; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre : et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été sinon plus tôt, du moins plus constamment et mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en blé.

C'est tout le procès de l'industrialisme et de la civilisation moderne. Les plus rousseauistes des Constituants semblent avoir oublié ces lignes. Quant à Condorcet, c'était, comme Turgot, un encyclopédiste pur. Aussi bien le libéralisme, tout en se réclamant de Rousseau, en oublie le pessimisme essentiel et, comme nous l'avons vu, c'est la pression des événements qui a ramené Saint-Just et Robespierre à la véritable doctrine de leur maître, que leurs contemporains inclinaient à réduire à un bénisseur larmoyant.

Rousseau, il est vrai, affirmait le conflit sans le réduire ;

l'opposition qu'il laisse subsister entre l'inégalité physique et le désir social d'égalité est beaucoup plus irréductible qu'il n'a l'air de le croire. Boissy d'Anglas, qui n'est pas philosophe, en convient sagement : pour rendre les hommes égaux, fût-ce seulement en droits, il faut la loi, c'est-à-dire la force. Mais peu importe cette contradiction logique ; ce qui fait l'unité de la doctrine révolutionnaire, c'est un état affectif qui, chez les plus intelligents, se distingue des nécessités politiques ou économiques sans refuser de les connaître :

« Je n'appartiens à aucune faction, je les combattrai toutes. » Ainsi Saint-Just commençait le discours du 9 Thermidor ; ce mot n'est pas seulement la clé de sa politique, mais de l'affectivité révolutionnaire. Saint-Just et Robespierre étaient probablement sincères quand ils déclaraient vouloir faire l'économie de la violence. Dans le manuscrit de Saint-Just, *Fragments sur les Institutions*, je relève ces remarques significatives :

Il s'agit moins de rendre un peuple heureux que de l'empêcher d'être malheureux. N'opprimez pas ; voilà tout, chacun saura bien trouver sa félicité. Un peuple, chez lequel serait établi le préjugé qu'il doit son bonheur à ceux qui le gouvernent, ne le conserverait pas longtemps.

La liberté du peuple est dans sa vie privée, ne la troublez point.

Et aussi sur un petit morceau de papier, ces lignes qui me semblent encore plus claires :

Donner à tous les Français les moyens d'obtenir les premières nécessités de la vie sans dépendre d'autre chose que des lois, et sans dépendance mutuelle dans l'état-civil.

Autrement dit, l'Etat doit rester fonction de l'individu, la loi n'est qu'une limite, une pure négation ; témoins ces autres réflexions :

On dit ordinairement : Le citoyen est celui qui participe aux honneurs, aux dignités ; on se trompe. Le voici, le citoyen : c'est celui qui ne possède pas plus de biens que les lois ne permettent

d'en posséder ; celui qui n'exerce point de magistrature et est indépendant de la responsabilité de ceux qui gouvernent.

Quiconque est magistrat n'est plus du peuple. Il ne peut entrer dans le peuple aucun pouvoir individuel. Si les autorités faisaient partie du peuple, elles seraient plus puissantes que lui. Les autorités ne peuvent affecter aucun rang dans le peuple. Elles n'ont de rang que par rapport aux coupables et aux lois. Un citoyen vertueux doit être plus considéré qu'un magistrat...

Lorsqu'on parle à un fonctionnaire, on ne doit pas dire *citoyen* ; ce titre est au-dessus de lui.

Il ne faut pas oublier que cet individualisme est le centre auquel l'esprit révolutionnaire finit toujours par revenir. Saint-Just en offre un miroir fidèle quand il n'est pas étreint par l'angoisse. Si du reste on a quelque doute sur cet aspect fondamental de l'esprit révolutionnaire, le meilleur moyen d'en faire la preuve est de consulter d'autres miroirs. La Révolution Française s'est propagée au delà du politique et de l'économique ; la génération lyrique anglaise contemporaine, par exemple, a ressenti l'événement sous sa forme psychologique (1). Coleridge écrivait sa *Fall of Robespierre* presque au lendemain de Thermidor et il détachait précisément les paroles de Saint-Just : *I am of no one faction. I contend against all factions* . Je ne suis d'aucune faction, etc...

Certes, tous les lakistes, Coleridge (2) lui même, détestèrent-ils la Terreur et maudirent-ils Robespierre ; mais chez tous, la Révolution se présente à la fois sous sa forme libérale et sous sa figure apocalyptique. Le poète qui décrit le mieux ce double aspect est à coup sûr William Blake. Lui non plus ne comprit rien à la Terreur, mais il se trouva en rapports avec Thomas Payne, le conventionnel, il devint son ami et Blake, le plus grand créateur de mythes des temps modernes, exprima aussitôt la Révolution en images gran-

(1) L'influence de Godwin est un peu postérieure et concerne plutôt la seconde génération de poètes, notamment Shelley.

(2) Il faut rappeler aussi le plan de société anarchiste de Coleridge et Southey, la *Pantisocracy* .

dioses : il a écrit un poème sur la Révolution Française en 1791, dont M. Sampson a récemment retrouvé le premier livre et dont M. Pierre Berger a donné une excellente traduction (1) : Necker y joue un rôle de prophète et la Bastille y représente à la fois la religion et le destin. Ce n'est pas là-dedans qu'il faut chercher à voir clair dans la façon dont Blake posa le problème révolutionnaire de l'égalité. Déjà plus représentatif est *Le chant de la liberté* (1790), où l'on voit Urthona, qui n'est autre que l'esprit humain, se dresser contre la loi divine, parmi le tonnerre et la flamme, pendant que le chœur s'écrie : « Tout ce qui vit est sacré ». Mais la doctrine même de Blake, en affirmant qu'il n'existe qu'un seul homme dont nous ne sommes que diverses apparences, est la réduction la plus radicale de la contradiction rousseauiste. L'égalitarisme, incompréhensible au fond, se trouve remplacé par l'intuition de l'unité qui explique, mieux que toute considération sociale, la puissance affective révolutionnaire.

Entre le progrès et l'égalité, la conciliation ne saurait se faire que psychologiquement et par éclairs ; mais un seul de ces éclairs est suffisant pour susciter un poème de Blake, l'*ut mineur* de Beethoven ou déclancher l'œuvre de Rousseau. C'est sans doute l'expression lyrique qui peut le mieux nous faire comprendre quelle a pu être la force de la Révolution aux premiers jours de la *Marseillaise*.

ARNAUD DANDIEU

(1) Premiers livres prophétiques.

L'HOTEL DE VILLE
DE PARIS[1]

—

V

L'HOTEL DE VILLE A L'ÉTROIT. — PROPOSITIONS ET PROJETS. — L'EAU EN BOUTEILLES

Dès les débuts de ce XXe siècle, les locaux paraissent insuffisants, M. Le Corbeiller propose de réunir à l'Hôtel de Ville les deux anciennes casernes qui servent d'annexes, avec une cour intérieure. En 1911, seconde proposition du même, relative à un projet de décoration :

L'ancienne Grève, disait-il, élargie au siècle dernier, n'est pas une place à proprement parler. Un seul de ses côtés, celui de la Maison commune, est monumental. Le côté sud offre une admirable perspective sur Notre-Dame et la Cité. Le côté ouest est rempli par deux bâtisses d'une architecture sans intérêt, et le quatrième côté, celui du nord, est composé par plusieurs maisons de rapport sans caractère. Au milieu d'un cadre si incohérent, si disparate, on se rend vite compte que les œuvres d'art et décoration, mâts, balustrades, fontaines, etc., placées sur les refuges actuels, ne suffiront pas à donner le caractère de grandeur et de beauté que nous désirons. La place pourrait bien n'être entourée que de trois côtés constitués par des façades ordonnées et monumentales. Nous sommes donc fatalement amenés à élever rue de Rivoli, entre les rues du Temple et du Renard, un monument municipal capable de donner au côté nord de la place une ordonnance monumentale.

L'année suivante, troisième proposition de M. Le Corbeiller, répondant à la double nécessité d'agrandir les services et d'embellir la place.

(1) Voyez *Mercure de France*, N° 711.

Ces transformations seraient considérables. Infiniment plus modeste et plus réalisable apparut, en octobre 1918, l'idée de M. Georges Lemarchand : placer le buste de Georges Clemenceau, ancien président du Conseil municipal, dans le cabinet présidentiel.

Déjà, remarquait-il, nous y voyons Etienne Marcel, Juvénal des Ursins, Bailly, Gallieni, et la statuette de la République par Dalou. Face à celle-ci, la cheminée monumentale porte un léopard en bronze, surmonté d'une tablette. Cette tablette vide retient les yeux, comme s'il y manquait quelque chose. Pourquoi ne déciderions-nous pas de compléter cet ensemble? Quel sujet choisir?... Il en est un, messieurs, qui mérite de demeurer ici, face à la République : c'est Georges Clemenceau, le Tigre, au-dessus de ce léopard un peu insolite et qui devrait être un lion.

Deux ans après, M. Lemarchand, ligué avec M. Deville, amplifie sa proposition. Il s'agit de placer dans la salle de travail, à côté des bustes de Clemenceau, des maréchaux Joffre, Foch, Pétain, Gallieni, celui de Raymond Poincaré.

Ainsi, dit-il, la postérité retrouvera, unis dans la reconnaissance nationale, les mêmes hommes que notre temps a vus unis dans l'épreuve, dans la lutte et dans la gloire.

§

Hautes ou infimes, grandes ou petites, mille et une questions font l'objet des préoccupations municipales. Les « sans taudis » ont trouvé un défenseur pathétique en M. Godin, qui les a visités, en compagnie de membres de l'Armée du Salut conduisant une charrette où était aménagée une grande bassine de soupe chaude. « Je viens d'avoir, dit-il, la révélation de misères sociales dont je n'aurais jamais pensé que le spectacle pût être offert à des hommes du xx[e] siècle. » Il émet le vœu que le droit à l'abri soit, comme l'a été le droit à l'assistance, inscrit dans la loi.

M. Emile Massard dépose un projet sur les objets

trouvés et le développement de l'automobilisme, bizarre mélange.

En 1914, précise-t-il, il y avait 26 employés pour 91.000 objets trouvés; en 1921, 29 pour 116.000, et en 1925 on ne compte plus que 25 employés alors que le nombre des objets trouvés dépassera 170.000. Il en est de même au bureau des automobiles : actuellement 20 employés assurent ses besoins; en ce qui concerne les cartes grises, chaque guichet peut recevoir dans une journée 100 déclarations, ce qui fait 200 pour les deux guichets, alors que le nombre des déclarations est en moyenne de 300. La situation est identique pour les permis de conduire : la préfecture de police reçoit plus de 200 dossiers par jour de candidats qui ont été admis; or, les deux employés chargés de la confection des dossiers et des permis définitifs ne peuvent en établir plus de 100 par jour. En résumé, le service des objets trouvés a besoin de six unités supplémentaires, celui des cartes grises et des permis de conduire, de six également, et le service général, de quatre, ce qui fait au total seize unités.

La circulation dans Paris, avec les automobiles croissant en nombre et en vitesse, est devenue un problème. La capitale s'est bâtie sans ces prévisions. On cherche des palliatifs, on évite les sources du mal : « Cela durera bien jusqu'à nos fils; eux, ils feront comme nous, ils se débrouilleront! » En 1925, M. Massard et le préfet de police, après une visite à Londres, parlent de créer des « parkings » de stationnement; une commission, chargée de trouver les endroits, fit des recherches infructueuses. M. Massard alors propose :

Ne pouvant réussir en surface, nous sommes obligés d'essayer en souterrain. Quant à la traversée par les voitures et par les piétons de certains carrefours encombrés et dangereux, elle pourrait s'effectuer à l'aide de passages spéciaux.

L'aménagement de garages, de passages souterrains, les « sens interdits » et les agents-signaux peuvent-ils suffire devant la multiplication des automobiles? Plusieurs proposent d'élargir les chaussées en diminuant les trottoirs, débarrassés de leurs arbres. Pauvres arbres,

eux aussi sont d'un temps révolu! Cela n'amusa que les chroniqueurs en quête d'ironies.

Les villes de banlieue n'étant plus que des faubourgs de la capitale, la question des communications quotidiennes intéresse le département. Une délibération du Conseil général (novembre 1924) donne un avis favorable à la construction d'une ligne de transport suspendue entre Paris (porte de la Chapelle) et Saint-Denis.

Par la suite, M. Téneveau réclame des chemins de fer aériens. « Le remplacement du tramway par l'autobus, observe-t-il, ne peut être qu'une solution provisoire. Le Métropolitain et le Nord-Sud? la multiplicité des trains, la fréquence des départs, l'augmentation des rames et des voitures dans chaque rame, l'allongement des quais, ne peuvent aussi qu'être des palliatifs. Il faut un système qui ne gêne en rien la circulation, qui ne constitue plus à faire de Paris de vastes catacombes (?), il faut des chemins de fer aériens... Pour Paris, en raison de l'étroitesse des rues, il faudrait d'abord que le passage des trains s'effectuât à une hauteur supérieure à celle des immeubles riverains, soit 25 mètres environ; en outre, que ces lignes fussent parallèles à nos voies, ou écartées des dites voies d'une façon telle que les gares et les quais de stationnement fussent également placés au-dessus des constructions. Le passage des lignes sur les voies parisiennes serait en somme un simple croisement, qui ne projetterait aucune obscurité sur la chaussée, puisqu'il n'est pas besoin des lignes avec tablier comme sur nos boulevards extérieurs. L'accès des gares se ferait par ascenseurs circulant dans des puits établis dans les cours ou espaces libres. »

Oserai-je remarquer que ces « puits » me semblent plutôt des tours? Robida avait prévu tout cela.

Déjà, en 1923, à l'emplacement des fortifications, le même M. Téneveau avait proposé la construction d'une ligne métropolitaine circulaire, sur les boulevards de

la périphérie. Elle serait donc parallèle au chemin de fer de Ceinture? Sentant cette objection, M. Téneveau opposait la cherté du rachat, la durée des négociations, l'entrave des intérêts de l'Etat et des Compagnies en cause. Sans doute... mais établir une voie neuve le long d'une voie existante serait étrange.

Il faudrait des volumes pour le simple sommaire des milliers de propositions plus ou moins sérieuses, ou baroques, des édiles. Des soucis d'esthétique ne leur sont pas indifférents. Pour remettre un peu d'équilibre, je proposai — amicalement — de créer un Groupe des arts et des lettres, non politique, dont les membres, conservant toute liberté d'opinion ou d'appréciation, pourraient cependant se concerter sur les questions d'art ou de littérature. J'insistai inutilement sur l'influence bienfaisante d'un tel Groupe.

La même préoccupation m'avait amené à déposer une Note au sujet de l'esthétique parisienne :

Nous avons des besoins de viabilité, d'hygiène, de voirie, d'assistance; mais nous devons respecter les aspirations d'art et d'harmonie. Pour les avoir méconnues, des rues, des places, des jardins, des aspects qui constituaient le riant visage de Paris ont été abîmés. Notre population qui doit produire en qualité, et qui plus que nulle au Monde appelle une atmosphère de goût, ne s'aperçoit de cet enlaidissement progressif que lorsqu'il n'est plus temps de réagir et que l'empoisonnement visuel a commencé. Un site, un aspect, doit être « classé » comme un monument historique. Si nous avions observé cette loi, nous n'aurions pas eu à déplorer les coupoles de l'hôtel Astoria, ni les combles monstrueux de l'hôtel Régina, ni les panneaux-réclame de la place de l'Opéra; nous jouirions encore de l'esplanade des Invalides avec son cadre d'une si discrète mesure, et aussi du Champ de Mars couronné par l'Ecole militaire.

Certains projets suscitent l'étonnement du public, font jaser la presse. Cependant, des approbations réfléchies ne manquèrent pas, lorsque je demandai l'apposition

au socle des statues publiques d'indications sommaires sur le sujet représenté et sur son auteur.

La lecture même inconsciente de ces notules, disais-je, créérait une atmosphère d'enseignement. Nos rues, nos jardins, nos promenades ne doivent-ils pas être le véritable musée public, où l'on ne paie pas pour entrer, qui nous instruira chaque jour sans fatigue et sans pédagogie?

Il y a aussi l'installation au petit bonheur de sculptures nouvelles, d'où ma proposition tendant au regroupement des statues et monuments à personnages, dans un esprit de logique, de décor et d'enseignement :

Telle statue masque une perspective consacrée, offusque un édifice admiré, encombre sottement un décor parfait, gêne une circulation nécessaire, dépare une allée d'arbres, chahute avec les immeubles voisins. On désire faire plaisir au « comité d'amis », au sculpteur, à la famille, peu importe le reste. Périsse le décor d'une ville plutôt que l'admiration hypocrite et mutuelle des vivants! Et voici que le nombre s'ajoute à ces sottises : nos jardins publics deviennent des nécropoles insuffisantes, l'abus des statues s'avère une calamité. Je suis partisan des panthéons publics; encore faut-il qu'ils soient justifiés et organisés.

Toucher aux vieux usages suscite des rumeurs. J'en fis, une fois de plus, l'expérience, quand je conseillai de modifier la circulation funéraire : « Les derniers devoirs peuvent se rendre au domicile du défunt, au lieu du culte, au champ du repos. Le rendez-vous peut se donner à un de ces trois endroits, avec des transports à la volonté de chacun. Des salles d'attente, de réunion, même de culte, seraient aménagées à l'entrée du cimetière. Et pour celles des familles qui persisteraient à la conduite complète de leur défunt, des autobus funéraires feraient partie du convoi. » Cette idée provoqua une intense controverse. De nombreuses lettres l'approuvèrent. Des écrivains lui consacrèrent l'article de leurs grands quotidiens, et René Buzelin rima une ballade au *Canard enchaîné* :

Les morts ne vont pas assez vite,
Se plaint le conseiller Riotor,
Qui, très poliment, les invite
(En quoi d'ailleurs il n'a pas tort)
A presser quelque peu le rite,
Afin que les enterrements,
Causes de maints encombrements,
Suivent enfin le mouvement.

A l'affût d'innovations variées, M. Contenot a fait un gros effort pour l'alimentation en eau potable, conseillant une eau de source pure, vendue en bouteilles, avec garantie d'origine et estampillage officiel de la ville, en trois catégories, à 0 fr. 20, 0 fr. 15 et 0 fr. 10.

On ne manquera pas, rétorquait-il d'avance, de m'opposer la fraîcheur. Vraiment on exagère! Est-ce que les eaux minérales mises à la disposition des consommateurs sont vendues fraîches?

L'eau en bouteilles, on s'en souvient, eut du succès dans les conversations parisiennes. Et Besombes, sortant vacillant de la buvette, barytonnait : « Pouah! j'ai bu de l'eau du contenu de Contenot. »

§

On en parla moins, sans doute, dans les salles d'attente du Conseil municipal. Là, on ne vient pas se distraire. Elles sont toujours pleines, surtout en périodes de session. Le premier étage ne se garnit qu'après un filtrage au rez-de-chaussée. Les importants, ce sont des amis, le conseiller leur a donné rendez-vous; ce sont les secrétaires de syndicats, les délégations. La foule? Des quémandeurs innombrables, et les mendiants, les mendigots, qu'on nomme les « pilons », vu leur insistance renouvelée, leur obsession. Beaucoup de femmes, des jolies, parfumées et fardées, qui comptent là-dessus; des négligées, avec des nouveau-nés dans les bras, des gosses à leurs jupes, qui pleurent ou crient, et elles s'installent, ne veulent plus s'en aller, piquent leur crise.

VI

LE PRÉSIDENT ET LE PRÉFET. — LE BUDGET D'UNE CAPITALE. — UN PERSONNEL ARTISTE ET LITTÉRATEUR.

La Révolution n'a pas tout modifié en France. Jadis, le prévôt des marchands voyait au-dessus de lui le prévôt du roi. Les noms changent, les institutions restent : aujourd'hui, le prévôt des marchands se nomme président du Conseil municipal, et le prévôt du roi, préfet de la Seine. Ils jouent à qui sera le vrai maire de Paris.

Une localité française, sur trente-huit mille, n'est pas une commune : Paris, à cause des insurrections de 1848 et 1871. Alphonse Humbert, député, président du Conseil municipal, déposa fin octobre 1894 une proposition de loi sur ce régime d'exception. Il réclama la mairie de Paris, avec garantie des droits du pouvoir central, mais administration libre de cette ville, encore soumise aux lois de 1855, 1857, 1867 et 1871, abrogées partout ailleurs. La loi cependant plus large de 1884 conserva Paris en lisière. L'Etat républicain persista dans l'institution royale, déjà maintenue par les deux empires. Les protestations se renouvelèrent. Les « nationalistes », devenus majorité en mars 1901, en firent entendre. Le président Louis Dausset, en son discours, le 13, de la première séance de travaux, souhaita « que la cité puisse, un jour prochain, échapper à l'ingérence arbitraire de l'Etat ».

Ce fut M. Léon Say, préfet de la Seine, qui installa au palais du Luxembourg le premier Conseil municipal (4 août 1871). Après lui, M. Poubelle s'acquit une popularité en inventant les boîtes à ordures qui portent son nom. M. de Selves, dans son long séjour à l'Hôtel de Ville, eut des rapports quelquefois malaisés avec les syndicats ouvriers, la Commission de la Bourse du Travail. Sous la Grande Guerre, on eut M. Delanney; ensuite MM. Autrand, Juilliard, Naudin, Bouju. Et de

nos jours comme jadis, la conservatrice institution cause parfois des rapports un peu tendus entre les représentants de l'Etat et de la Ville, préfet et président.

La courtoisie traditionnelle assouplit ces relations. L'accueil fait le 20 novembre 1925 à M. Paul Bouju en témoigne. Le doyen d'âge, M. Ambroise Rendu, évoqua d'abord le passé :

Ce n'est pas sans mélancolie que je vois les préfets se succéder ici sans pouvoir donner leur mesure. J'entrai au Conseil municipal en même temps que M. de Selves, et je l'ai vu à son banc pendant une quinzaine d'années. Mais depuis son départ, la longévité préfectorale a beaucoup diminué, et ce n'est pas un avantage pour nos affaires qui sont lourdes, vous le savez. Je souhaite qu'il en soit autrement désormais, monsieur le Préfet, car vous aurez fort à faire pour remplir votre tâche.

Après ce vœu, M. Guillaumin, président, déclara fraternel et jovial, à M. Bouju :

Vous êtes admirablement préparé à remplir votre tâche. D'abord, vous êtes poète (*sourires*), et, en dépit d'un préjugé courant, je suis prêt à soutenir que la poésie est la meilleure introduction qui soit à l'administration, dans le sens élevé de ce terme.

M. JEAN VARENNE. — Si vous en dites du bien, on va nous l'enlever! (*Rires.*)

M. PAUL BOUJU. — Qu'il est doux d'être accueilli ainsi, au cœur de cet Hôtel de Ville, évocateur de si grands souvenirs! Cette assemblée, fidèle image de la cité en qui se résument l'ardent patriotisme de ce peuple, ses élans généreux, sa foi dans la démocratie, son idéalisme incorrigible, son culte passionné de l'art, trouvera en moi un exécuteur loyal de ses décisions, un collaborateur assidu dont l'unique ambition sera de vous aider à bien servir la ville et à faire aimer la République.

Il faut cet effort mutuel, cette solidarité, parmi de nombreuses et souvent très importantes questions, surtout la financière, que les malheurs du temps ont rendue des plus épineuses. Les recettes, 183.730.000 en 1871, atteignaient déjà 304.370.000 en 1899. Les grands

travaux étaient dotés, depuis 1871, au moyen d'emprunts remboursables. Janvier 1904 vit le vote d'un budget de 325 millions, dont 190 fournis par l'impôt, soit, pour 2.700.000 habitants, 70 francs par tête. En décembre de la même année, le rapporteur général est M. André Lefèvre, le budget atteint 387 millions et demi. Ces sommes allèrent s'amplifiant, la Grande Guerre les rendit fantastiques. Dans son discours précité, M. Rendu signalait : « Le montant des dépenses s'élèvera pour l'année prochaine à 1.874.441.000 francs; nous allons toucher les deux milliards ». En 1927, il est de trois milliards, le budget de la France voici un demi-siècle!

Les services de l'administration naguère encore occupaient la totalité de l'édifice. Le Conseil municipal les expulse peu à peu, s'empare des locaux pour ses commissions, ses archives, ses réceptions, les retraits particuliers de ses membres. Ses protestations contre la présence du préfet, assoupies, couvent sous la cendre. Quelque jour, l'assemblée reviendra à sa conviction d'antan, qu'elle est ici chez elle et que le représentant de l'Etat doit en sortir. Les querelles de préséance ont pris parfois le caractère aigu. Quel est, en définitive, le maire de Paris? Jamais le président du Conseil municipal n'admettra que ce soit le préfet. Et si celui-ci dispose de la maison, quelle tempête!

En 1887, le préfet Poubelle, craignant un mouvement populaire, permit à la Garde républicaine d'occuper le passage souterrain qui relie le palais à la caserne Napoléon. Le Conseil se réunit d'urgence, de lui-même, protesta violemment, somma le préfet d'avoir à lui remettre les clefs du passage.

Cependant une délibération du 22 juillet 1872 prévoit le logement du préfet avec ses dépendances. N'a-t-il pas habité déjà de 1805 à 1870? Depuis, il a suivi le Conseil au Luxembourg jusqu'en octobre 1879, puis au pavillon de Flore, où il resta jusqu'en juillet 1890. D'ail-

leurs, il payait son loyer. En 1890, le préfet Poubelle, en vertu d'un ordre formel du Gouvernement, s'installe dans les locaux prévus pour lui. On dit que ce fut sans enthousiasme, étant mieux chez Flore, devant les parterres du Jardin de l'Infante. L'aspect de la Morgue fut évidemment moins réjouissant.

§

Le personnel est d'une espèce particulière. Il fait de tout, un peu partout, vient quand il veut, tutoie les ministres et les présidents de la République. Il est courtier politique, poète, romancier, peintre, critique, bookmaker, sportif, philosophe, linguiste, et quelquefois même employé de commerce. Les jours de travail, les heures de présence, n'ont pour lui qu'une mince importance. Qu'il travaille ou non, cela se traduit par un état d'indemnités dit « heures supplémentaires ». Au bureau, il lit le journal, joue aux cartes, cuve son déjeuner, sinon reçoit ses amis, pérore. On le voit aussi traverser, affairé, les couloirs, remuant par gestes tout un monde de pensées.

Nombreux furent, et sont encore, les hommes de lettres, dans cette bienheureuse phalange. On y compta Alphonse Daudet, Henri Rochefort, Edouard Drumont, Paul Verlaine, poète ivrogne qui voisinait avec Léon Cladel, le quercynois chevelu; Alexandre Parodi, auteur du Théâtre-Français, Bertol-Graivil, dont le nom se lie aux Bataillons scolaires, le poète Albert Samain qui tenta de vains examens de rédacteur, Léon Frapié et sa *Maternelle*, Gabriel Randon, devenu le Jehan Rictus des *Soliloques du Pauvre*, Gustave Coquiot, athlète préparé à la critique d'art en boxant son chef de bureau, Jean d'Udine, musicographe, Dauphin Meunier, Armand Masson, Pierre Trimouillat, Alexandre Arnoux, Gandilhon Gens d'Armes, René Gilloin, qui hante Bergson et les philosophes, Marcel Clavié; et l'auteur même de ces lignes, qui vécut pai-

sible au milieu des chiffres, à brasser quelques poèmes, voire un roman, publié à *la Lanterne* sous M. Aristide Briand, secrétaire de rédaction.

Fagus erre, tête nue, sans col, sans pardessus l'hiver, dans les rues voisines, avec des haltes chez les limonadiers; Paul Dollfus, élégant, chapeauté, ganté, file à la Chambre pour son compte rendu dans un quotidien; Paul Gsell va voir Gémier, pour une pièce; Jean Royère se hâte chez le prince Ghika son élève; Tristan Klingsor se dirige vers le prochain Salon, où il accroche deux toiles.

A la Caisse municipale, sous-sol, rez-de-chaussée et entresol, on déjeune de grillades sur le gaz. Elle possédait des sous-préfets, des communards, Asperge, qui avait un faible pour le bazar de l'Hôtel-de-Ville et ses cadenas, dont un jour il emplit ses poches. Que pouvait-il faire de ces cadenas? L'aventure le fit licencier derechef. Le lendemain, il revint à son poste, flegmatique, disant : « J'ai des enfants; le receveur fera son testament si je suis mis dehors. » Informé, M. Courbet, receveur municipal, répliqua, résigné : « Qu'il reste! » — Le mot de Louis XVI, quand on lui annonça que les Etats Généraux ne voulaient pas s'en aller.

Ainsi donc l'Hôtel de Ville est plein d'occupants d'espèces diverses : fonctionnaires menus ou massifs et leurs sous-produits, commis, secrétaires, dactylos, gardiens de bureaux; conseillers municipaux et généraux, anciens, présents et futurs; journalistes ou pour ainsi dire; expectants qu'on retrouve partout, d'un rôle indéterminé, mobile et collant. Tout ce monde lèche ou mord, tour à tour, pour mieux se préparer à grignoter, à ronger, à digérer sa part de fromage. C'est la maison des rats, traduction libre de « rathaus », mot rapporté d'Allemagne par Téneveau, qui n'y entendait pas malice.

VII

LE SYNDIC, PERSONNAGE. — LES FÊTES MUNICIPALES. — LA CHANSON DE MAC-NAB. — LE DÉFILÉ.

J'ai mentionné le syndic. C'est un personnage. Il n'est rien et il est tout. Il ne figure pas officiellement dans le Bureau, et il prend place comme il veut avec les vice-présidents et devant eux, devant le président même, s'il l'ose. Le Bureau ne fait rien sans lui. Il a des secrétaires, des commis, des dactylos, de somptueux locaux, un directeur. Il dispose des aménagements intérieurs, des faveurs grandes ou petites. C'est lui qui accorde les invitations aux fêtes, distribue les théâtres, demande les permis de chemins de fer, paie les indemnités. C'est lui qui assure le départ du courrier, fournit des voitures; lui qui procure les insignes, les écharpes, les médailles, les agendas, les cartes de transport; lui qui veille à ce que la salle de travail soit garnie de journaux, d'encre et de papier. Je n'en finirais pas; et le règlement n'a pas prévu ce maître jacques.

S'il y eut des mazettes, il y eut des syndics puissants, réélus par acclamations, pour les deux assemblées, la municipale et la départementale, Bixio, Ernest Gay, Léopold Bellan, des années et des années. Il y a Aucoc, depuis 1918. On le connaît. Il a voiture, il invite les ministres, le président de la République, obtient les décorations, organise les buffets, traite avec les fournisseurs. — Et voilà que je me demande, effaré, ce que deviendrait un maire de Paris, devant cette omnipotence!

Lors d'une fête de Jeanne d'Arc, M. Durand, ministre de l'Intérieur, ayant déposé une couronne au pied de la statue, envoya la facture à l'Hôtel de Ville. Refus du syndic, insistance du ministre, intervention émue du préfet. Après des mots sévères, le syndic, tel un dieu, daigne s'attendrir : il paie les 600 francs dépensés par l'Etat. Patron d'un ministre! jusqu'où n'ira-t-il pas?

Les fêtes? L'ancien régime en vit de fastueuses qu'enregistrèrent les chroniques. Louis XIV fut reçu le 30 janvier 1687; deux ans après, on érige sa statue par Coysevox. Le 15 novembre 1744, Louis XV vient; une cantate est exécutée. Les 15 et 18 septembre 1786, accueil d'un buste de La Fayette, Louis XVI est acclamé, dans la tempête des Journées des 5-6 octobre 1789. Le 23 août 1855, on fête la reine Victoria; le 3 octobre suivant, un décret débaptise le boulevard de l'Hôtel-de-Ville, dès lors avenue Victoria. Enfin, le 13 juillet 1882, a lieu l'inauguration du palais reconstruit.

Les réceptions autres que de têtes couronnées furent nombreuses : savants, explorateurs, guerriers, diplomates, alternent avec rois, empereurs et sultans. M. Lucien Lambeau, dans son livre *l'Hôtel de Ville de Paris*, en énumère 277 de juillet 1882 à juin 1908; et encore il ne s'agit que de celles ayant motivé des rapports imprimés.

Les soirs de gala, les escaliers monumentaux sont majestueux. La lumière ruisselle sur les gardes vêtus de blanc et rouge, bottés haut, casques chevelus, sabre au clair, rangés immobiles de marche en marche. Le cortège égrène ses ors et ses couleurs dans une ascension d'apothéose. A peine songe-t-on à la médiocrité des crânes et des barbes, à celle des gens qui les portent. La foule, massée au sommet, d'avance est en fièvre pour les applaudir.

On sait que cette visite fait partie des itinéraires d'agences. Se glisser, en groupe, dans une réception officielle avec champagne, musique et discours, est le fin du fin.

Le bureau du Conseil, le syndic, sont obsédés de demandes. C'est le 19e congrès des médecins, c'est la 4e conférence internationale de psychotechnique, c'est la Société de l'art à l'école, c'est la Confédération des Travailleurs intellectuels... Tous les jours, tous les jours. Tous veulent la réception n° 1. Elle est ruineuse : un

buffet fleuri coûte dix mille francs, la musique cinq à six mille, le nettoyage des salons quinze cents. Il faut doser. Et puis à tous on doit un discours tapé à la machine en double et triple exemplaire, imprimé en placards d'abord pour la presse. Ce discours, il a fallu l'écrire, dans la note, dans les formes : d'où un fonctionnaire spécial, un compositeur de discours. Celui-là gagne soixante mille francs par an, mais il sort de l'Ecole normale supérieure et a suivi les cours de Bergson.

Pour les rois, les personnages de marque, on doit faire mieux encore, la maison pavoisée, illuminée, de multiples cadeaux, fleurs et buffets. Ceux-là, le gouvernement les impose à la ville, qui paie. Et ça coûte les yeux de la tête, des deux, trois cent mille francs!

Pendant vingt-cinq ans, deux bals annuels, en février et mars, étaient consacrés à la foule électorale, et c'était bien tout ce qu'on peut concevoir d'excessif dans le pittoresque et la vulgarité. L'abus des invitations, 14 à 15.000, passées de mains en mains, amenait une cohue inimaginable, d'un mélange réjouissant. Le chansonnier Mac-Nab cueillit un de ses succès les plus populaires, par son *Bal à l'Hôtel de Ville.*

L'aut'jour j'dis à ma femm' : Faudrait
Qu'j'aille à l'Hôtel de Ville;
Ya z'un bal épatant, paraît
Qu'on s'y fait pas trop d'bile.
Mais, mon homm', qu'é m'dit,
Tu n'as pas d'habit!
Ah! c'est pas ça qui m'gêne,
Pass'-moi mon complet
Qu't'as rafistolé
Pour la noce à Ugène!

Au bal, il admire les conseillers, qui ne sont pas « de la petite bière », veut régler une consommation. « C'est à l'œil qu'on consomme », lui dit-on.

Quand j'ai vu ça, j'm'en suis collé
Par-dessus les oreilles

Jamais j'avais tant tortillé
Ni tant sifflé d'bouteilles.
Mais comme on n'peut pas
Bouffer d'tous les plats,
J'en ai mis plein mes poches :
Quand on a bon cœur,
On pense à sa sœur,
A sa femme, à ses mioches.

Ce n'est que le 1[er] et le 4[e] couplets, et il y en a six autres, qui prennent des allures de documents.

Quel pillage aux tables, quelles batailles! Quels lacs de bière, quelles mains poisseuses essuyées aux sièges, aux tentures, quels vols cyniques de cuillers, glissées dans les sacs de femmes endiamantées, quelle rafle de fleurs, de victuailles! Les frères Teniers n'ont rien peint de semblable. Le peuple-roi s'en donnait à cœur joie. De l'aveu général, l'intensité de goinfrerie et de chapardage aurait rarement été dépassée; si bien qu'un jour éclata cette évidence : la ville avait tort de donner des bals. Elle les supprima.

Les doléances du public furent vaines; mais je ne crois pas au résultat économique de cette suppression. Il naquit tant d'occasions nouvelles! Ces bals coûtaient alors de 50 à 60.000 francs chacun; on les a remplacés par une vingtaine de raouts occasionnels à 20.000. Les festivités annuelles dépassent aujourd'hui le demi-million; toutefois, sous le populaire, on riait, on chansonnait; maintenant, sous le faste solennel, il n'est pas rare qu'on s'ennuie.

A tels banquets, dans la partie des salons dite « salle à manger », il y eut jusqu'à 540 couverts. Nulle cuisine n'existant, la fourniture doit venir du dehors, c'est une organisation de fortune dans les couloirs, les antichambres. L'énuméré de ces galas serait innombrable. N'oublions pas les reines de mi-carême, qui s'arrêtaient naguère, transies de froid, au perron, pour recevoir le cadeau municipal et le baiser de quelques officiels.

Une estrade avec banquettes était dressée dans la balustrade avancée. Il y eut jadis — bien oubliée depuis — la revue annuelle des bataillons scolaires, de 1880 à 1890. Ah! le bizarre défilé de ces gosses, armés de fusils de bois, encadrés d'officiers gymnastes. L'idée avait suscité un vif enthousiasme patriotique. L'éducation physique a pris depuis d'autres chemins.

Un autre usage est aboli, au moins fort amoindri, le défilé, en habits de fête, du personnel municipal le jour de l'an. En 1883, la cérémonie dura quatre heures. Que serait-ce aujourd'hui, avec plus de cent vingt mille personnes! Et pendant ce temps, que deviendraient les bureaux, mairies, tramways, métros, cette fourmilière!

Quand ce sont des têtes couronnées, des chefs d'Etat, de mondiales illustrations, procès-verbal de la réception est dressé sur un « Livre d'or », avec les signatures autographes. Président Kruger, rois de Portugal, d'Angleterre, d'Italie, de Grèce, de Danemark, du Cambodge, reine Ranavalo, reine de Hollande, bey de Tunis, empereur d'Annam, sultan du Maroc, lords-maires, savants, explorateurs...

La salle des Arcades est parfaite pour les réceptions de demi-teinte, avec ses chaises dorées convergeant vers une estrade bordée de plantes, sur laquelle gravement la célèbre musique de la Garde républicaine donne une page de Saint-Saëns. Trois marches, un microphone écouteur, puis successivement le président du Conseil municipal, le préfet, le récipiendaire chef de la société, gravissent une marche, lisent un papier. On applaudit discrètement. On se lève, cérémonieusement, en cortège, guidé par un inspecteur du service des beaux-arts de la ville, on parcourt les salons, — on contemple par les fenêtres l'église Saint-Gervais, bombardée le vendredi-saint 1918 par la bertha allemande, — on revient le long des escaliers de marbre, on examine en passant, avec de mélancoliques pensées, le vase en porphyre vert de l'Ou-

ral offert par le tsar Alexandre III, et les fresques immortelles de Puvis de Chavannes (malheureusement endommagées par les fumées des calorifères). On convient que ce sont là de magnifiques salons.

Pour les suprêmes galas, on utilise l'immense salle des fêtes doublée d'un promenoir, surmontée d'une galerie observatoire, tellement chargée d'ornements, peintures, dorures, que le regard ne sait où se fixer. Une vaste estrade, où se sont agitées jusqu'à dix-huit danseuses, — elles se gênaient et faillirent renverser le microphone, — occupe le centre. Les chanteurs et le ballet y alternent, accompagnés par un orchestre de l'Opéra. Sinon, tout au fond se dresse un théâtre de toiles peintes pour un spectacle plus corsé, — dans ses prétentions littéraires. On le vit bien pour la réception de la famille Victor Hugo, après le don à la ville de Hauteville-House. Vingt personnages romantiques peuplant le salon de Charles Nodier sortirent pour déclamer le tréfonds de leur sac. Le dixième rang n'entendait rien.

Feuilletons quelques-uns de ces programmes historiques :

Le 24 juin 1922, la municipalité reçoit Sa Majesté Khai-Dinh, empereur d'Annam. La salle Saint-Jean est aménagée en jardin d'été où resplendissent mille variétés de roses. Des rideaux suspendus à des treillages d'or dissimulent les issues. Les candélabres sont agrémentés de coupes fleuries d'où s'échappent des roses en chutes abondantes. Des massifs de verdure complètent ce décor. Les autres salles sont également fleuries. Est convié le « dessus du panier », officiel ou non. Le président du Conseil municipal et le préfet de la Seine portent le Grand Cordon du Dragon d'Annam. Arrivent deux superbes vases d'argent ciselé, offert par Khai-Dinh; ils précèdent de peu l'empereur et sa suite. Sa Majesté est revêtue du costume guerrier d'apparat que portait son père. La musique joue la *Marseillaise*. En tête du

cortège règne M. Aucoc, syndic (vous ai-je informé de cette puissance?). Toutefois, c'est bien l'empereur qui est reçu.

Le 16 mai 1924, c'est Son Altesse le prince Taffari, héritier d'Ethiopie, accompagné des ras. Le président de la République s'avance avec le prince. Musiques, chœurs, visites en lent cortège, très lent, infiniment lent, toasts, cadeaux, etc., comme ci-dessus.

Le 13 juillet 1926, Sa majesté Moulay Youssef, sultan du Maroc, arrive au Palais en compagnie de M. Doumergue, président de la République. Musiques, toasts, etc. Le surlendemain, eut lieu l'inauguration de l'Institut musulman et de la mosquée, sur un terrain concédé par le Conseil municipal.

De ces réceptions, il y en eut de plus sensationnelles. Le jeudi 26 mai 1927, celle du jeune Américain Charles Lindbergh, qui réussit le premier à traverser l'Atlantique en avion. D'abord, il ne fut question que d'une séance en la salle ordinaire, Lindbergh face au Bureau, occupant la place du préfet, les conseillers à leurs fauteuils, la tribune du public dévolue à leurs femmes. Les communistes demandèrent que ce fût populaire, l'Hôtel de Ville ouvert tout grand à la foule. On imprima des cartes d'accès aux salons, vertes pour ces dames, rouges pour le public. La cérémonie fut mouvementée, remuante, enthousiaste. Lindbergh parla, et aussi M. Myron Herrick, ambassadeur des Etats-Unis pendant la Grande Guerre, qui avait célébré déjà, à l'Hôtel de Ville, l'entrée en ligne des soldats de son pays. Les Parisiens acclamèrent le hardi aviateur, apparu comme un nouveau symbole de l'amitié des deux peuples.

On eut ensuite Chamberlin et Lévine, le commandant Byrd, beau comme un jeune dieu dans son uniforme blanc et or, et ses héroïques compagnons. S'excusant d'être mauvais orateur, il dit : « Les perroquets sont bavards, mais ils volent très mal. »

VIII

LE CONSEIL GÉNÉRAL. — MAIRES DE BANLIEUE. — UNE RÉCEPTION MOUVEMENTÉE. — RÉPLIQUES ET COLLOQUES. — CONCLUSION.

Le Conseil général est cousin germain du Conseil municipal. Ses cent vingt membres : quatre-vingts municipaux, quarante départementaux, forment l'union des maires de banlieue et des représentants de Paris.

Assemblée d'un caractère plus spécial, il semble que les séances orageuses y soient plus fréquentes. On y entend des injures, des apostrophes violentes. Il y eut des pugilats. Les éléments sont divers, l'esprit moins homogène. Les communes sont différentes de sol, d'instincts, de population. Depuis 1925, l'esprit révolutionnaire parut accentué, quand le Conseil fut augmenté de dix-huit sièges par le dédoublement de certaines circonscriptions. Et puis, c'est ici qu'aboutissent les vœux politiques, qu'on morigène le pouvoir et qu'on joue au Parlement.

La politique envoie des hommes de toutes classes. Sur le papier, la poussée démocratique est logique; en fait, elle vagabonde. J'aime voir ces arrivants, pleins de confiance dans une valeur qui s'affirma par leur organe vocal. Des intellectuels, certes! Morizet, qui a des peaux d'âne, Bachelet, surveillant de collège, depuis partis tous deux au Sénat. Des manuels, des ouvriers « augmentés », combien plus précieux! Dherbécourt, qui fut sellier, promène sa barbiche à la d'Artagnan du siège présidentiel d'ici à celui de sénateur. Marsais, tapissier, ah! quel coup de gueule, et qu'il tient bon celui qu'il attrape! Marin fut chef de rayon d'une importante maison de vêtements, il administre Saint-Maur, une des plus vastes communes du département, toute la boucle de la Marne. Henri Naudin, distillation et vins; Caujole, médecin; Chavany, architecte; Bloud, éditeur. D'anciens instituteurs, Chapelain, socialiste; Lecesne, communiste; Doussain et Bris-

son, radicaux nationaux. Voici Mounié, pharmacien à Montmartre, maire à Antony, sénateur de par sa bonne façon de plaire. Voici Marrane, qui a écharpé de rouge sa mairie d'Ivry et tous les bustes qu'elle contient!

Dans la salle Saint-Jean, le Conseil général tient sa manifestation souveraine les jours d'élections sénatoriales. Car Paris, avec ses trois millions d'habitants, n'a que 147 suffrages; la banlieue, avec deux millions seulement, en détient 932. Au total, 1079. C'est dans cette salle que se déroulent le scrutin et les opérations du dépouillement, que se fait la proclamation, quelquefois tardivement dans la nuit. Les portes, gardées, filtrent les électeurs, des curieux indiscrets. Les groupes s'examinent, d'abord amicaux; puis, à mesure que l'heure s'avance, plus enfiévrés. On commente les listes. Des colloques s'échangent, des quolibets.

Conseiller général : le mandat vaut d'êre brigué. Depuis le 1er janvier 1927, l'indemnité journalière est fixée à 75 francs, pour 365 jours, avec peut-être 20 séances. Le président a de plus une indemnité annuelle spéciale de 12.000 francs.

La réception des municipalités suburbaines et des conseillers d'arrondissement, le 16 juin 1923, restera comme un des curieux spectacles de la maison. Les conseillers et députés communistes, parés de leurs insignes, postés aux entrées, distribuaient des tracts illustrés en faveur de Marty, même à des généraux en tenue, qui remerciaient, croyant que c'était le programme . Il s'agissait de protester contre le maintien en prison de l'officier mécanicien, élu conseiller d'arrondissement une douzaine de fois. On voyait là MM. Strauss, ministre de l'Hygiène, Maunoury, ministre de l'Intérieur, Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat, les deux préfets, Seine et police. A peine Paul Strauss eut-il terminé son discours, qu'éclatèrent le roulement des sifflets, des cris aigus : « Marty! Marty! » mêlés de : « A bas Maunoury le tor-

tionnaire! » Louis Sellier demanda la parole, le petit Camille Renault hurlait comme un possédé en jetant un paquet de tracts sur la tête de Gaston Vidal. Puis ce fut *l'Internationale*. On entendait la voix puissante de Joly, « une trompette sous un crâne », dominant le tumulte, les sifflets qui stridaient de plus belle. Le hourvari devint si violent que le préfet de police Naudin n'hésita plus à utiliser la force armée. Montrant le vétéran Jean Colly, il cria aux gardes : « Enlevez-moi ça! » Les soldats obéirent, sans enthousiasme, il faut le constater. Ce fut presque dramatique. Louis Sellier, qui résistait, fut emporté à bout de bras. Quant à Joly, haut et musclé, il grondait : « Touchez pas! » mais bientôt il se résigna, saisi par quatre hommes aux poignets et aux épaules. Tous furent traînés dans une salle de commission, mis sous clé. Les discours purent continuer.

Le projet d'acquisition du château de Franconville, en vue d'un sanatorium, souleva, à la séance du 30 décembre 1923, une longue et pénible discussion, où les passions politiques prédominaient.

Que les électeurs de M. de Puymaigre, dit le rapporteur Henri Sellier, qui ont la possibilité de se faire soigner à prix d'or, dans des établissements privés, se désintéressent de cette opération, c'est possible.

Plus loin :

M. GUILLAUMIN. — C'est une tactique trop visible, dont nous ne voulons être ni les dupes ni les victimes. (*Bruit.*)

M. LUQUET. — Dupes de qui et de quoi?

M. GARCHERY. — C'est la presse vénale qui essaie de vous faire marcher, messieurs de la majorité, les maîtres-chanteurs, la presse de vendus qui tente de vous influencer.

M. CHAUSSE. — Je croyais qu'on ne faisait pas de politique ici.

M. MISSOFFE. — Ne dites pas, vous un ancien président, qu'on ne fait pas de politique au Conseil général. Je dis qu'aujourd'hui, dans un vote comme celui-ci, je fais uniquement de la politique.

A la première séance de la session suivante (30 janvier 1924), M. Emile Desvaux — qui devait mourir brusquement à 48 ans en décembre 1927 — revint sur ce sujet :

J'ai été étonné d'apprendre que M. le Préfet de la Seine, à la suite d'une démarche faite auprès de lui par un certain nombre de nos collègues, avait décidé de surseoir à l'exécution d'une délibération du Conseil général, qui, autant que je connaisse la loi, me paraît directement exécutoire.

La discussion fut mouvementée, bruyante; le président, M. Frédéric Brunet, suspendit la séance. A la reprise, suite de la discussion, ardue, tenace de part et d'autre.

M. HENRI SELLIER. — Dans un journal du soir, a été publiée une interview de M. de Tastes, dans laquelle mon action et mon honorabilité personnelles étaient mises en cause.

M. LEVILLAIN. — C'est là le côté dégoûtant de l'affaire!

Le ton au Conseil général est, on le voit, plus vif qu'au municipal. L'affaire continua le 6 février. « L'incident est clos », déclara le président. Mais il l'avait déjà dit aux séances précédentes. Aussi l'incident reprit-il le 13 du même mois :

M. GUILLAUMIN. — Aujourd'hui nous discutons dans le calme et la confiance.

M. MARIN. — Ne réveillons pas le chat qui dort.

M. GUILLAUMIN. — Nous devons nous montrer non seulement tolérants les uns envers les autres, mais confiants les uns envers les autres.

M. MARSAIS. — Que messieurs les assassins commencent!

En une autre séance, M. Le Provost de Launay questionna sur un traitement à base de piqûres au cyanure de mercure, appliqué aux enfants d'une école de Suresnes (!).

M. ANDRÉ MORIZET. — Vous n'avez rien à faire avec le peuple.

M. LE PROVOST. — Si vous en êtes encore à invoquer de

tels arguments vis-à-vis de moi, je dis à ceux qui les formulent qu'ils sont des malheureux et que je les méprise.

Plus loin :

M. HENRI SELLIER. — Vous voyez, mon cher collègue...

M. LE PROVOST. — Vous m'avez traité tout à l'heure de menteur, je vous serai reconnaissant de ne pas me traiter de cher collègue.

... Evidemment, mais ce n'est qu'un usage, une formule.

Fut infiniment plus courte, et passa dans un calme souriant, une subvention à la Fédération française des « Eclaireuses ».

Un vœu tendant au rétablissement des relations entre la France et la République des soviets (séance du 2 juillet 1924) fit déclarer au préfet de la Seine :

Il s'agit d'une question qui échappe aux attributions du Conseil général. Si l'assemblée veut se plier à la légalité, elle ferait bien de s'abstenir.

M. Philippe, maire de Saint-Denis, défend son vœu :

« Ce n'est pas la première fois que le Conseil général est saisi d'un vœu ayant un caractère politique... La Russie, à un siècle de distance, n'a fait que suivre l'exemple de la Révolution. Avant la guerre, il existait, entre la République française et le régime de Russie, qui n'avait rien de démocratique, des rapports ordinaires et permanents. »

L'ordre du jour du 4 juillet 1925 comprenait une discussion sur la guerre du Maroc. M. Adrien Oudin, en vertu de l'article 15 du règlement stipulant : « Le Conseil ne peut délibérer ni procéder à un vote que lorsque la majorité des membres en exercice assiste à la séance », demanda l'appel nominal. Protestations de l'extrême gauche. L'appel signale que 54 membres seulement, sur 120, sont présents. La discussion s'engage quand même, par des « moyens de fortune ». Comme preuve :

M. OUDIN. — Vous connaissez mon opinion.

M. JOLY. — M. Oudin a fait la guerre de 1914 dans les conseils de guerre, c'est pour cela qu'il a peur du débat.

M. OUDIN. — Le conseil de guerre devrait bien être appliqué aux traîtres et aux lâches.

M. JOLY. — Je répète que M. Oudin a fait la guerre dans les conseils de guerre; c'est pour cela qu'il est décoré.

M. OUDIN. — Vous en avez menti. Etc...

Et, longtemps après, à la fin, M. Colly :

L'ordre du jour de M. Delsol, l'ordre du jour de M. Godin, l'ordre du jour de M. Le Troquer, tout cela, c'est de la bouillie pour les chats.

§

Ce tomber de rideau du Conseil général complète le drame sommaire de l'Hôtel de Ville et de « ce qui s'y passe ». Après tant de vœux à la tribune, il me vient le désir d'en formuler encore un, — je ne dis pas un dernier!

Il vient de loin, l'Hôtel de Ville. Ses quartiers de noblesse démocratique, oserai-je dire, par la Maison aux Piliers, le Parloir aux Bourgeois, les Nautes, remontent aux siècles de Lutèce. Des erreurs, des fautes même, parsemèrent cette longue histoire; mais elles ne comptent guère, en présence des services rendus, de l'administration vigilante, bienfaisante, des prévôts, des échevins, des conseillers, et souvent de leurs sacrifices. Ces édiles, généralement modestes, sincères, avertis des réalités, ont peu à peu consolidé Paris, et par leur influence aidé à constituer la banlieue. Ils ont même représenté l'opinion de la France, et presque toujours su tenir le rôle qu'il fallait aux pilotes d'une capitale de siècle en siècle plus grande, plus difficile à gérer.

Un tel passé oblige. Mon vœu, je l'énonce en brève conclusion, sans le commenter, persuadé qu'il sera compris et que chacun saura lui trouver des motifs probants :
— C'est que l'Hôtel de Ville se voue à son rôle essentiel,

et que les conseillers s'occupent avant tout d'administrer ce vaste domaine, en laissant, autant qu'il est humainement possible, les divergences politiques sur le perron, avant d'entrer.

LÉON RIOTOR.

LE CAFÉ DU COMMERCE[1]

—

VIII
AU CLAIR DE LA LUNE

1. — EN PLEIN VAUDEVILLE.

Six semaines s'étaient écoulées et Teddy Weldon avait achevé la conquête de Brineau avant que le jeune Goyer-Labrosse eût encore entrepris celle de Mlle Céline Chamboreau. Chaque fois qu'il lui avait été donné de la rencontrer, il avait remis au lendemain sa déclaration officielle. Le don de l'éloquence manquait à cet athlète complet, et la peur du ridicule le retenait sur le bord des aveux. Il ne trouvait point les termes qu'il eût fallu pour exprimer le désir qui le tenait de cette amie d'enfance dont l'altière beauté le décontenançait, et son instruction résolument primaire ne lui fournissait aucun de ces sujets d'entretien d'où tant d'autres eussent su faire naître des prétextes à d'aimables et faciles galanteries.

Céline avait pris son parti d'attendre. Résignée à subir le fiancé que lui imposaient ses parents et la complicité de toute la ville, elle jouissait de cette attente comme une écolière jouit des derniers jours de grandes vacances.

Loyalement elle avait tenté plusieurs fois d'encourager celui que la chronique brinelloise lui donnait comme « prétendu ». Mais le ton même de bonne camaraderie

(1) Copyright by Albin Michel, 1927. — Voyez *Mercure de France* nos 707, 708, 709, 710 et 711.

qu'elle avait pris avec lui achevait d'intimider son amoureux transi.

André Goyer-Labrosse ressemblait par beaucoup de côtés à ces jeunes sportsmen anglais qui ne conçoivent d'autre façon de faire leur cour que se promener côte à côte, en se tenant par la taille et en se donnant de malicieux coups de coude ou de joviales bourrades. Mais il sied de reconnaître à son avantage qu'il n'eût jamais osé traiter Céline avec cette cordiale familiarité. Elle lui en imposait et l'admiration qu'il avait pour elle se voilait d'un sincère et profond sentiment de respect qui paralysait ses effusions.

Cependant, un autre admirateur à qui Céline ne songeait guère, ourdissait une trame obscure et ténébreuse!

... Le succès qu'il avait remporté à la Fête de la Sous-Préfecture avait enivré l'avantageux Agénor Miquet et lui avait fait entrevoir les plus hautes destinées. Un cèdre ne sent pas une rose à sa base, et l'ex-chansonnier montmartrois n'avait point daigné s'aviser que ce soir-là il avait conquis un cœur ingénu et inspiré une secrète passion à la fille d'un riche fermier des environs... Mlle Euphémie Pigeard, celle-là même que Teddy Weldon avait cueillie au début de son séjour à Brineau au moment où elle tombait de sa bécane, et qui lui avait si naïvement confié son désir de faire du cinéma.

Mais Agénor avait conçu de plus nobles ambitions.

Devenu, par la protection de son illustre parent, Prosper Chamboreau, Contrôleur en chef des Impôts surérogatoires, il se considérait comme un des personnages officiels des plus importants de la cité. Grâce à sa pingrerie, qui lui valait l'estime de ses concitoyens, et à son entregent, qui lui valait la sienne propre, il avait su depuis la fin de la guerre amasser sou à sou une petite fortune, augmentée encore par quelques heureuses opérations de Bourse et il ne se croyait point indigne d'obtenir la main de Céline Chamboreau.

Mais il ne voulait la tenir que d'elle-même, pour se mieux venger ainsi de l'affront que lui avait fait Mme Chamboreau en le reniant. Bien qu'il lui dût sa situation, il n'avait jamais pardonné à la belle Laure le mépris qu'elle lui avait montré au début de la guerre, quand il s'était présenté à elle dans son uniforme d'embusqué.

Il avait confié à qui voulait l'entendre toutes les raisons qui auraient dû lui assurer un autre accueil. Partout où il le pouvait sans danger et sans risque de se faire tirer les oreilles, il s'était vanté d'avoir été l'amant de Laure. Mais n'ayant nulle lettre d'elle... pas de portrait, pas de cheveux, il s'était heurté à l'incrédulité des fins matois de province qui font semblant d'écouter ce qu'on leur dit, mais qui n'ont que la foi de saint Thomas et qui exigent des preuves.

L'insuccès de ces médisances l'avait conduit tout droit à la calomnie. Ne pouvant réussir à diffamer la mère, il avait tenté de compromettre la fille en répandant de doucereuses infamies sur l'amitié de Céline et d'Hélène Rauchverger, sur leurs voyages à Paris, sur leurs promenades nocturnes à travers les dancings et les cabarets.

Quelques bonnes âmes avaient accordé à ces potins d'autant plus de crédit que Tout Brineau commençait à se demander pour quelles raisons une aussi belle fille et aussi riche que Céline ne se décidait pas à se marier.

— Quand je serai parvenu à la faire passer pour une gourgandine, se disait Agénor, je me présenterai comme le sauveur... comme l'amant passionné qui pousse la ferveur jusqu'à oublier le passé; je saurai profiter d'un moment de trouble et de désarroi, je brusquerai même les choses s'il le faut. La petite mâtine doit être à la page et, quoique au fond je n'en sache rien, il y a des chances, jolie comme elle est, pour que d'autres l'aient déjà initiée à certains jeux qui doivent être rudement

agréables avec elle. On ne me fera jamais croire qu'une gamine qui a montré ses mollets jusqu'à quinze ans et qui depuis est allée se promener à Paris, en garçonne... Enfin je m'entends! Il suffira de la saisir au bon moment.

Puis la rêverie d'Agénor prenait d'autres chemins... Il se voyait déjà gendre de Chamboreau, maître de la plus belle fortune du pays, promis au plus bel avenir politique, député, ministre, qui sait?

Ne serait-ce pas une juste compensation du déboire qu'il avait éprouvé par la faute de cet imbécile d'Américain qui lui avait fait rater une si belle affaire, en dévoilant l'importance de ce gisement qu'Agénor s'était cru seul à connaître.

S'il avait été courageux, Miquet eût volontiers cherché noise à ce métèque de Teddy, à cet autre métèque de Samuel Lévy qui avait montré une probité si inopportune, et à ce plaisantin de docteur Bareau qui était en train de devenir archi-millionnaire sans avoir rien fait pour cela — et qui ne paraissait même pas se douter de sa nouvelle fortune!

... Quand le bruit se répandit dans Brineau que les Chamboreau étaient sur le point d'accueillir André Goyer-Labrosse comme le fiancé officiel de leur fille, Agénor se dit qu'il n'était que temps d'agir.

— D'où revient ce jeune godelureau? se demanda-t-il. — Céline l'avait déjà refusé une fois. Et voilà maintenant qu'elle laisse dire que l'affaire est presque conclue. Qu'est-ce que cela signifie? Ma jolie cousinette en aurait-elle assez du célibat? Il est vrai qu'elle va coiffer Sainte-Catherine... Et, sans doute, son innocence enfin commence à lui peser! C'est qu'il est fort riche, ce petit imbécile... presque aussi riche qu'elle. Bah! ses parents ont dû lui forcer la main. Il n'est pas possible que ce jeune sot ait su lui plaire. Et je la connais... Si l'on cherche à la contraindre, elle sautera sur la pre-

mière occasion de faire la nique à Papa et à Maman.

Le bel Agénor venait justement de recevoir l'invitation annuelle, que les Chamboreau adressaient vers les premiers jours de septembre à plusieurs intimes, de venir passer quelques jours à leur château de Givray-Chanterey.

Cette année-là, comme les autres, Mme Chamboreau avait bien essayé d'évincer cet hôte malencontreux. Mais son mari lui avait fait justement observer que cette rigueur intempestive ne manquerait point de susciter des commentaires malveillants... et Laure s'était soumise en évitant de laisser entendre à M. Chamboreau qu'il avait bien plus raison qu'il ne le pensait.

... Agénor tournait et retournait l'invitation.

— Les rosses! se disait-il... Ils m'invitent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement et qu'ils ne veulent pas avoir l'air de me désavouer... Sans compter qu'ils ont besoin de moi pour animer et ordonner leurs petits divertissements. Ma foi! c'est trois ou quatre bonnes journées à l'œil... bonne table, bon gîte et peut-être le reste. Qui sait? Je pourrai voir Céline... lui demander un rendez-vous. Samedi soir je couche au château! Le temps est superbe, il fera clair de lune.

Et Agénor prit la décision de frapper un grand coup.

... Or, par une de ces coïncidences dont s'extasiait feu Georges Ohnet — et qui arrivent si souvent dans les batailles de la vie — le même jour, à la même heure, André Goyer-Labrosse prenait la même décision!

C'est pourquoi le samedi suivant, au château de Givray, Mlle Céline Chamboreau, qui savourait dans son lit un chocolat velouté, vit entrer dans sa chambre sa fidèle Mathurine, gentille soubrette, alerte et narquoise, qui lui dit en lui remettant le courrier :

— Mamzelle fera attention qu'il y a deux lettres, même qu'elles n'ont pas de timbres, vu qu'elles m'ont été remises par deux messieurs qui sont au château.

— Eh bien! Tu fais un joli métier, Mathurine, dit Céline en souriant.

—Au jour d'aujourd'hui, on gagne sa vie comme on peut!

— Et qui t'a donné ces deux lettres, friponne?

— Y en a une de M. Miquet, l'autre de M. Goyer-Labrosse. Y en a un qui m'a donné cent sous, l'autre cent francs.

— Ne les nomme pas, Mathurine, c'est inutile!

Et ayant décacheté d'abord celle où elle reconnut l'écriture d'André, elle lut :

Mademoiselle,

Bien que vous connaissant depuis votre plus tendre enfance, je n'ai pas encore eu jusqu'ici l'occasion de vous exprimer les sentiments dont mon cœur déborde et que la vue constante de vos charmes a fait naître dans mon esprit.

Depuis votre âge le plus tendre, je puis proclamer qu'il ne s'est pas passé un seul jour sans que j'aie longuement rêvé d'être l'esclave de cette beauté que j'ai vu naître et grandir. Ma pensée ne peut se fixer sur aucun autre objet. Continuellement, je vois votre pure image, votre délicieux sourire et les attraits innombrables qui ont fait de vous la reine incontestée de notre belle cité.

Enfin toutes mes facultés ne sont occupées que de vous : votre vue a fait éclore dans mon cœur un sentiment qui est devenu de jour en jour plus ardent; je me suis ainsi accoutumé à la douce pensée de vous associer à ma vie.

Vous serez peut-être étonnée, Mademoiselle, à la lecture de ces lignes. Le fait est qu'ayant eu souvent le moyen de vous voir, il semble que j'aurais pu en profiter pour vous faire savoir ce que j'ai à vous dire. Mais, je vous l'avoue et vous saurez comprendre ma réserve et ma discrétion et les interpréter comme des preuves de ma sincérité : à chaque occasion qui s'est offerte, le courage m'a manqué pour vous dire les choses qui motivent cette lettre. Ces choses peuvent se résumer en un mot qui dit tout : Je vous aime, Mademoiselle. Cet aveu ne doit pas vous surprendre : car vous réunissez tout ce qu'il faut pour plaire et qu'il m'eût été difficile de résister à la puissance de vos attraits, même si

j'en avais eu la volonté. Mais cette volonté, je ne l'ai pas eue.„

J'ose donc, Mademoiselle, solliciter de votre bienveillance l'honneur d'un rendez-vous où je pourrai formuler la demande officielle qui brûle le cœur fervent que je mets à vos pieds.

ANDRÉ.

Quelque banales que fussent ces pauvres phrases, quelque naïve leur forme, Céline ne laissa pas d'en être surprise et touchée. Elle n'eût jamais cru André assez courageux ni même assez instruit pour écrire pareille lettre.

Mais qu'est-ce que pouvait lui écrire Agénor Miquet, ce vague cousin pour lequel elle n'avait que du mépris? Elle pensa d'abord à ne pas ouvrir sa lettre, et à la lui renvoyer immédiatement par Mathurine. Mais la curiosité prit le dessus et elle déchira l'enveloppe. Après avoir parcouru les cinq ou six premières lignes, Céline se frotta les yeux, comme interdite, puis reprit la lettre d'André, celle d'Agénor, les plaça l'une près de l'autre et se mit à les comparer. Elle suivait ligne par ligne; et quand elle eut terminé cette lecture, elle se laissa aller au plus espiègle et au plus franc accès de gaîté!

Les deux lettres étaient *identiques*. Une seule différence : André écrivait « Mademoiselle »; Agénor, « Ma chère cousine ».

— Evidemment, se dit Céline, tous les deux ont recopié la lettre dans le même livre; mais dans lequel? Sans aucun doute dans un *Secrétaire galant* quelconque.

Et Céline se rappela que feu Goyer-Labrosse avait fait un jour hommage à ses parents de ses Œuvres complètes, en 147 volumes, parmi lesquels celui qui peut-être avait le plus contribué à sa popularité :

LE SECRÉTAIRE GALANT

Recueil de lettres pour toutes les circonstances de l'Amour et de la Passion.

Céline courut au salon où se trouvait la partie de la

bibliothèque contenant les œuvres de quelques auteurs modernes. Elle eut vite trouvé le livre de Goyer-Labrosse; et à la page 46 l'original de la lettre qu'elle venait de recevoir en deux exemplaires.

Cette petite découverte l'enchanta par son imprévu, en même temps qu'elle lui apportait une certaine désillusion. Car si son mépris pour Agénor Miquet n'en devenait que plus vif, le vague sentiment de tendre camaraderie qu'elle se forçait d'éprouver pour André Goyer-Labrosse venait de disparaître tout d'un coup.

Elle avait cru jusque-là qu'André lui portait une affection profonde, et qu'il voyait en elle non seulement une sportive, mais une femme à laquelle il serait fier de donner son nom. Pour lui, Céline en était sûre, la question de la dot n'avait joué aucun rôle, puisque sa fortune égalait presque celle des Chamboreau. Si, au lieu de lui envoyer cette circulaire stupide, André l'avait tout simplement prise dans ses bras, peut-être Céline eût-elle fini, de guerre lasse, par consentir à ce mariage où tous semblaient la pousser.

Mais la niaiserie de son amoureux transi l'exaspéra. Oser lui envoyer cette platitude pour midinette ou pour femme de chambre! Elle n'eût jamais cru André capable de commettre une telle gaffe.

Elle n'en souffrit d'ailleurs que modérément et son espièglerie naturelle vit là un moyen joyeusement vaudevillesque d'évincer d'un seul coup ses deux grotesques prétendants.

Tout en souriant de sa décision, elle écrivit en deux exemplaires ces quelques mots :

« Ce soir à 11 h. sur le banc près de l'étang ».

Puis elle mit chaque billet dans une enveloppe, et sonna sa femme de chambre.

— Mathurine, lui dit-elle, vous allez porter une de ces enveloppes à M. Miquet, et l'autre à M. Goyer-Labrosse.

Le même soir, vers dix heures trois quarts, par un clair de lune splendide qui bleuissait les grands arbres du parc, André Goyer-Labrosse en arrivant au lieu du rendez-vous fut désagréablement surpris de trouver déjà assis sur le banc désigné par sa cousine, cet Agénor Miquet qu'il avait rencontré à deux ou trois reprises chez les Chamboreau et qui lui inspirait la plus solide antipathie.

Comment éloigner ce terrible écornifleur?

... Il commença par paraître enchanté de cette rencontre sublunaire. Et s'asseyant délibérément à côté d'Agénor :

— Quelle nuit splendide, n'est-ce pas? s'écria-t-il, je ne comprends pas que les invités de nos hôtes préfèrent rester enfermés dans les salons à jouer au bridge ou à danser le charleston!

— C'est qu'ils préfèrent sans doute la transpiration à l'inspiration, répliqua Agénor d'un ton qu'il voulait rendre spirituel et badin.

Lui non plus ne savait comment éloigner le jeune Goyer-Labrosse.

Le rendez-vous de Céline l'avait gonflé de fatuité. Il ne doutait plus du triomphe. Il avait repassé dans l'après-midi les plus troublants morceaux de son répertoire : il apportait à Céline la fleur de cette sentimentalité populacière qui s'accommode à plusieurs titres de la complicité de la lune. Il comptait évoquer le souvenir de Roméo et Juliette, de Faust et de Marguerite, de Mignon et de Werther, de tous les couples d'opéra... Il se sentait prêt à toutes les séductions.

Et voilà que cet intrus, d'autant plus gênant qu'il passait pour le fiancé de Céline, venait lui couper l'herbe sous le pied!

Comme son éducation première ne lui permettait pas de distinguer la franchise de la grossièreté, il résolut

de prendre le taureau par les cornes et s'adressant à André :

— Mon Dieu, cher Monsieur, lui dit-il... je n'irai pas par quatre chemins. Vous devez bien penser que le sentiment de la nature ne m'a pas seul amené ici... je suis sûr d'avoir à faire à un galant homme : c'est pourquoi je vous avouerai franchement que j'ai pris rendez-vous sur ce banc avec une jeune femme de chambre du château. Ne cherchez pas laquelle! elles sont huit en service et plus jolies les unes que les autres. Et ne vous étonnez pas! Vous constaterez plus tard que les amours ancillaires peuvent offrir d'aimables surprises. Mais la personne que j'attends est, comme sa situation le comporte, fort craintive et fort timide. Si elle vous aperçoit près de moi, elle se retirera... *Fugiet ad salices.*

— Vous dites? demanda Goyer-Labrosse, vaguement inquiet.

— Je dis en latin qu'elle fichera le camp et que vous m'aurez fait manquer une heure de plaisir.

— Je vous remercie, monsieur Miquet, répondit André, de m'avoir pris pour confident. Cela me met à l'aise pour vous avouer que, moi aussi, j'ai rendez-vous ici même avec une autre des huit femmes de chambre du Château et que pour rien au monde je n'y voudrais manquer.

En même temps, André regardait sa montre. Elle marquait onze heures moins cinq.

Agénor Miquet observait de Conrart le silence prudent.

— Ecoutez, Monsieur Miquet, reprit le pauvre André qui sentait qu'il commençait à s'enliser, je ne vous ai pas dit toute la vérité! Celle que j'attends est une jeune femme mariée... vous comprenez ce qu'elle risque en venant ici! C'est au galant homme que je m'adresse, moi aussi.

— Vraiment, s'écria Agénor du ton le plus naturel, la vie réelle est pleine de coïncidences qui paraîtraient

invraisemblables dans un roman! Moi non plus je ne vous ai pas dit toute la vérité... et la personne que j'attends est aussi une femme mariée. Vous voudrez bien reconnaître d'ailleurs que j'étais arrivé ici avant vous et que j'ai donc le droit du premier occupant.

...André Goyer-Labrosse, qui sentait croître sa colère, allait peut-être faire appel à son évidente supériorité athlétique... quand une forme blanche apparut soudain au tournant de l'allée et se dirigea vers eux d'un pas souple et rapide.

— Mlle Céline! s'écrièrent-ils d'une même voix. Et ils se levèrent tous les deux.

Mlle Chamboreau tenait à la main leurs deux lettres jumelles.

— Bonsoir, mes chers amis, leur dit-elle... Vous ne vous étonnerez pas que je vous aie donné le même rendez-vous... puisque j'ai reçu de vous ce matin deux déclarations exactement semblables et écrites dans les mêmes termes choisis... choisis dans un livre... Après cela, il ne vous reste, je pense, qu'à me tirer à la courte paille, ou à me jouer à pile ou face! C'est ce que je viens vous proposer.

La gaminerie de Céline suscita chez les deux prétendants, si lestement évincés, des réflexes fort différents.

André Goyer-Labrosse, timide et gauche par nature, en resta pantois... comme le brave Crillon et ne trouva rien à répliquer.

Quant à Agénor, il comprit tout de suite qu'il avait perdu la partie avant de la jouer et que Céline se moquait outrageusement de lui. Déçu et furieux, il ne sut pas se retenir et cria d'une voix canaille :

— Bien joué, cousine!.. Autrefois, Madame votre Mère m'a déjà infligé un affront. Allez-y à votre tour. Ça ne sort pas de la famille! Mais j'aurai ma revanche.

Il n'en dit pas plus long... Car André, qui lui imputait sa défaite et ne lui pardonnait pas de se montrer

grossier envers Céline, le saisit par le col de son smoking et lui botta le derrière avec une maëstria irrésistible. Agénor ne pesait pas lourd entre les mains d'un des plus redoutables athlètes de France, et il roula sur le sol.

Après s'être relevé péniblement, il disparut en se tenant les côtes, non sans lancer à André et à Céline de vagues menaces dont ils ne se donnèrent pas la peine de démêler le sens.

— Merci, André, dit Céline en tendant la main à son défenseur. Vous venez de me délivrer d'un vilain bonhomme, importun et odieux. J'espère que vous ne m'en voulez déjà plus de ma petite plaisanterie... Mais je dois vous avouer que cette circulaire que vous m'avez adressée m'a causé la plus vive déception.

— C'est que je ne savais pas comment vous dire... balbutia André.

— Enfin cela n'empêche pas que vos sentiments ne soient très sincères, je le vois bien... Et d'autres jeunes filles seraient, j'en suis sûre, heureuses et fières de porter votre nom. Mais hélas! mon pauvre André, le cœur a ses raisons et l'amour ne se commande pas. J'ai pour vous la plus franche affection. Mais je crois que le sort nous a fait rencontrer pour être frère et sœur et non pas mari et femme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous aimer autrement qu'un ami... je suis certaine aujourd'hui que je vous rendrais malheureux!

— Céline, vous aimez quelqu'un!... s'écria le pauvre André.

— Vous êtes le premier à le savoir, répondit Céline. Ecoutez, André, voulez-vous rester à jamais mon ami?

— Oh! de tout mon cœur, balbutia le pauvre soupirant qui venait de comprendre qu'il ne lui restait plus qu'à faire contre infortune bon cœur.

— Alors, proposa gentiment Céline, embrassez-moi comme un frère.

André Goyer-Labrosse ne se le fit pas dire deux fois, il se pencha sur le charmant visage qui se tendait vers lui... et embrassa Céline sur les lèvres, avec une passion fougueuse et maladroite.

— Oh! André! protesta Céline en l'écartant doucement. Est-ce ainsi que vous comptez respecter nos conventions?

— Excusez-moi, Céline, supplia le pauvre garçon, je suis si malheureux. Je vois bien que tout est fini.

— Il y a d'autres jolies filles que moi en ce monde!

— Il n'y en a qu'une pour moi, Céline...

Elle le sentit près de sangloter et, pour ne pas céder à un attendrissement qui eût tout compromis :

— Allons, mon cher ami, dit-elle, ne regrettez pas une femme qui n'aurait pu se donner franchement à vous. Et maintenant, laissez-moi seule, j'ai l'habitude de me promener chaque soir une heure dans le parc...

André indiqua d'un geste la direction dans laquelle s'éloignait Agénor.

— Non, non, ne craignez rien. Vous l'avez si bien arrangé qu'il ne présente en ce moment pour moi aucun danger.

André embrassa les deux mains de Céline, et d'un pas rapide retourna au Château.

— Il ne comprendra donc jamais! s'écria Céline, sur laquelle le baiser d'André avait produit un effet dans lequel il n'y avait rien de « fraternel ».

Cette lettre d'amour, cette chaude nuit d'août, cette odeur enivrante du parc nocturne, cette lutte sauvage de deux hommes qui se battaient à cause d'elle, tout ça provoqua en Céline une grande agitation. Elle ne pouvait plus tenir en place et s'était mise à marcher autour de l'étang.

2. — EN PLEINE IDYLLE!

Tout à coup une ombre sortit d'une allée.

Céline crut d'abord à un retour offensif d'Agénor Miquet et elle eut un recul instinctif.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle, cria une voix joviale et bien timbrée... N'ayez pas peur, ce n'est que moi!

— Vous, docteur! fit la jeune fille en reconnaissant Bareau... Je ne m'attendais guère à vous rencontrer... surtout en cette tenue!

En effet, le docteur Pierre Bareau arborait, sous le divin clair de lune, un pyjama de soie bleue sombre qui d'ailleurs lui seyait à merveille et faisait valoir la solide anatomie de l'aimable chirurgien.

— Ben oui! comme vous voyez, répliqua-t-il sans embarras. J'ai déjà changé ma tenue de soirée pour un costume plus... comment dirai-je... plus sommaire.

— Vous ne serez jamais sérieux, docteur!

— J'y compte bien... mais enfin on ne sait jamais. Mon excuse, c'est que je croyais me trouver bien seul à cette heure-ci dans le parc. Mais on croirait, ma parole, que le Syndicat des Pêcheurs de Lune s'y est donné rendez-vous. J'y ai déjà rencontré deux chauffeurs, un jardinier et trois jolies femmes de chambre qui se livraient aux charmes d'un entretien vif et animé, votre brillant cousin Agénor Miquet, qui faisait du pas gymnastique, sans doute pour lutter contre son obésité précoce, — et votre fiancé officiel, le jeune Goyer-Labrosse, qui, lui, faisait des pas de polka comme on marche à la Comédie-Française, quand la situation tourne au tragique!

Céline ne put retenir un sourire. Et dans sa bouche étroite et franche, aux lèvres charnues, ses dents brillèrent sous un rayon de lune...

Bareau qui n'aimait pas les phrases toutes faites (comme la précédente) évita fort à propos de comparer

les dents nacrées de Mlle Chamboreau à des perles dans un écrin.

— J'oserai même insinuer, continua-t-il, que ce brave garçon m'avait l'air sombre et désespéré. Il ne m'a pas même vu.

— C'est sans doute, dit Céline, parce que je venais de lui déclarer que décidément je ne pouvais pas me résigner à devenir sa femme...

Le docteur, qui marchait à pas lents près de Céline le long de la grande allée toute blanche de lune, s'arrêta brusquement.

— Vous dites? demanda-t-il, comme s'il craignait d'avoir mal entendu.

— Je dis que j'ai renoncé à l'honneur de devenir Mme Goyer-Labrosse.

Bareau saisit d'un geste vif et spontané les deux mains de la jeune fille.

— Mais, alors... dit-il d'une voix haletante et entrecoupée... alors, vous êtes libre?

— Sans doute..., mais qu'avez-vous, docteur?

— Ce que j'ai, s'écria Bareau... j'ai que je me retiens de danser au clair de lune comme Atta Troll dans le poème d'Henri Heine! J'ai... j'ai que la joie monte en moi comme la mer! Vous êtes libre! Je vais donc enfin pouvoir vous dire que je vous aime!

La jeune fille laissa ses petites mains dans celles du docteur.

— Non? C'est vrai? C'est bien vrai? dit-elle... Vous m'aimez?

— De toute mon âme... et depuis des années! Vous n'aviez pas seize ans que je vous aimais déjà...

— Et vous avez attendu jusqu'à ce soir pour me le dire?

— Eh! parbleu, avais-je le droit de penser à vous?.. J'étais pauvre comme tous ceux qui n'ont que leur métier pour vivre. Je craignais de vous paraître intéressé

comme tous ceux que vous avez déjà refusés... Quand le bruit s'est répandu que vous aviez agréé ce brave petit Goyer-Labrosse, je me suis incliné. Je me disais que celui-là, du moins, était au-dessus du soupçon, puisque sa fortune égale la vôtre. Et puis je croyais que vous l'aimiez.

— Je n'ai jamais aimé personne jusqu'à ce soir, mon ami.

Pierre Bareau crut entendre la musique des anges... et le vieux parc aux ombres bleues lui apparut soudain comme une succursale du Paradis. Un tel bonheur l'envahit qu'il tomba à genoux dans le sable fin de l'allée et couvrit de baisers les petites mains qui s'abandonnaient et frémissaient sous ses lèvres.

— Je vous adore, Céline, reprit-il... et j'ose vous le dire à présent que la fortune me sourit et que je vous sais libre... Vous venez de dire quelques mots qui me permettent de tout espérer.

— Relevez-vous, mon ami! dit Céline Chamboreau.

Et elle ajouta, avec un délicieux mélange d'innocence et de mutinerie :

— Je vous permets même de m'embrasser, Pierre!

Le docteur prit la jolie bouche qui s'offrait et étreignit longuement la jeune fille dont il sentait, sous l'étoffe légère de la robe, le corps tout entier palpiter et défaillir.

— Savez-vous bien, monsieur. reprit-elle, que je devrais vous dire comme la Belle au Bois Dormant : Vous vous êtes bien fait attendre?

— Chérie! vous venez de me dire vous-même que vous n'avez jamais aimé personne avant ce soir!

— Sans doute... Mais si vous m'aviez dit que vous m'aimiez, je me serais aperçue que je vous aimais aussi. Et nous aurions gagné deux ans, trois ans peut-être.

— J'aurai donc beaucoup à me faire pardonner, dit Bareau, mais je ne désespère pas d'y parvenir. Seulement, voilà, il n'y a pas une minute à perdre!

Et avec la tranquille audace de ceux qui se savent aimés, il l'enlaça tendrement.

Ils marchèrent ainsi côte à côte pendant quelques minutes. Le bonheur qui les avait envahis tous les deux était trop grand pour s'exprimer en paroles. Ils se trouvèrent soudain dans la partie la plus reculée et la plus abandonnée du parc, devant le petit bosquet où, quinze ans auparavant, Mme Chamboreau avait succombé dans les bras du bel Agénor.

— Ecoutez, Céline, dit Bareau d'une voix tout à fait changée, il faut que nous rentrions au château. Cette soirée merveilleuse, cette lune, cet immense bonheur que vous m'avez annoncé tout à l'heure... Céline, je ne me possède pas, je crains d'abuser de votre bonté, j'ai peur...

— Ne craignez rien, mon chéri. Je suis à vous ce soir et pour toujours... Et je pense qu'une honnête fille ne doit pas se détailler et qu'elle a le droït de se donner tout entière... Et il n'y a plus rien au monde que nous deux...

IX

P. P. C.

1. — LA PANNE

Cependant, Teddy Weldon, ayant accompli sa mission et répandu ses bienfaits sur Brineau et les environs, se préparait à regagner, non sans espoir de prompt et prochain retour, l'Amérique sèche et sa fiancée impatiente. Il avait reçu d'elle une lettre dont le ton pressant, à la fois anxieux et tendre, l'avait surpris et enchanté.

Fier d'avoir recueilli sur la France moyenne les renseignements les plus inédits et certain de publier, dès son arrivée à New-York, un livre qui ferait sensation, il avait retenu une cabine de pont sur *la Ville de Paris*, qui devait quitter Le Havre le samedi suivant, et accepté le banquet que lui avaient offert les Membres Fondateurs et

les Ingénieurs de la *Société Franco-Américaine pour l'exploitation des Mines de Dagny, Chênerolles, Sizay et la Chapelle-sur-Dorzière.*

Prudemment il s'était réservé deux derniers jours de repos pour faire ses préparatifs de départ et ses adieux aux nombreux amis qu'il laissait à Brineau, et deux autres journées de séjour à Paris pour retrouver un peu l'atmosphère de cette capitale qui depuis longtemps n'avait plus de secrets pour lui... Au moins, il se plaisait à le penser. Or, ce soir-là, le dernier mercredi de septembre, il faisait doucement du 40 à l'heure sur la levée de la Loire en rentrant de Dagny où il était allé rendre sa dernière visite aux ingénieurs américains, et aux ouvriers polonais, italiens et russes arrivés depuis un mois et installés dans des baraquements sur les chantiers déjà en pleine activité. Le résultat des *prospections* avait été magnifique et les premières fouilles justifiaient les plus belles espérances.

— *All right,* se disait Weldon en pilotant sa 6 chevaux Rigaudier (petite voiture d'une marque locale qu'il avait louée au mois chez l'ami Paturel)... Plus que six kilomètres à abattre! Dans quinze minutes je serai à Brineau... Je m'offrirai un bon dîner, le dernier de la série, chez Maman Péronneau, je rentrerai vers dix heures et demie à l'Hôtel du Progrès et de la Boule d'or... Catherine viendra me retrouver dans ma chambre entre onze heures et minuit : le coup de l'étrier, comme on dit par ici. Et demain matin, en route pour Paris, par le rapide de 9 h. 35!.. Le crépuscule sur la Loire semble s'arranger à souhait pour me donner plus de regrets de quitter la France! Mais, bah... dès le printemps prochain, je reviendrai ici en voyage de noces avec cette chère Bella. Et qui sait si nous ne finirons pas par installer notre bonheur dans ce doux pays! Tout le monde m'aime ici... Sauf cet Agénor Miquet qui a disparu brusquement, je n'y laisse que des amis... Quels braves gens! Le banquet qu'ils

m'ont offert m'a vraiment touché. La brave mère Péronneau s'était surpassée. Et quels vins de Loire! Quel Vouvray 21! Quel Savonnières! Et quel Heidsieck!.. Allons, je crois bien que je finirai mes jours en France. Jamais nulle part je ne me suis senti plus chez moi...

Et Teddy se forgeait une félicité qui l'eût fait pleurer de tendresse, si son moteur ne se fût mis soudain à donner des signes de défaillance.

Malgré tous les efforts du conducteur, la 6 chevaux roula péniblement pendant une centaine de mètres... puis s'arrêta à la grille d'un jardin entourant une petite maison, style Renaissance angevine, que Teddy connaissait pour être la retraite où s'abritait la solitude du marquis d'Arthenay.

— C'est la panne! se dit Weldon furieux.

Il grommela quelques jurons dans sa langue maternelle, sauta au bas de la voiture, souleva le capot, examina en connaisseur les bougies, l'admission, le réservoir.

— Une bielle fondue! conclut-il... Et bien! me voilà frais... Ah! ma foi, tant pis! S. O. S.! S. O. S.! je vais corner et claksonner tant et plus! Il passera bien d'ici quelques minutes une voiture qui me ramènera à Brineau.

... Au cinquième appel, la grille s'entr'ouvrit et le marquis d'Arthenay apparut sur le seuil.

Teddy fit quelques pas et se présenta, à l'américaine.

— Oh! Monsieur Weldon, vous n'êtes pas un inconnu pour moi, dit M. d'Arthenay d'un ton aimable. Nous avons bien déjeuné trente fois côte à côte chez notre bonne madame Péronneau... Et s'il ne s'est trouvé personne pour nous présenter, c'est que je suis un vieil ours qui ne fréquente plus grand monde... Mais vous voilà en fâcheuse posture! Il n'en arrive jamais d'autre avec ces satanés outils! En quoi puis-je vous être utile?

— En me permettant, monsieur le Marquis, répondit Weldon (qui croyait que l'usage est de donner les titres,

comme dans les romans de Georges Ohnet), de téléphoner de chez vous au Garage Paturel qui m'enverra chercher d'ici une demi-heure... Car je commence à craindre qu'il ne passe plus guère de voitures sur la route... Il est près de huit heures...

— Téléphoner d'ici! s'écria le marquis en riant... Hélas, monsieur Weldon, je n'ai point le téléphone à *Bois Fleury*. Et je n'aurai jamais, je crois, l'occasion de m'en servir... J'allais me mettre à table... Le plus simple, c'est que vous me fassiez le plaisir de partager mon très modeste dîner, si toutefois le tête-à-tête avec un vieux bourru comme moi ne vous effraie pas trop.

L'offre avait été faite de si bonne grâce que Teddy résista mollement. Au fond, il était enchanté d'être introduit dans cette demeure qui passait pour impénétrable, et de connaître, au dernier moment, ce vieux gentilhomme qui passait pour inabordable.

— Voilà qui est entendu, fit M. d'Arthenay en passant le bras sous celui de son hôte. Dans une demi-heure, quand le jour sera tout à fait tombé, mon fidèle Baptiste viendra mettre une lanterne à votre voiture, qui se trouve heureusement sur le bord de la route. Et quand nous aurons dîné, il attellera Fédor au tilbury et vous reconduira à Brineau, à moins que vous ne préfériez coucher ici. J'ai une chambre à vous offrir.

— J'aurai le regret de ne pouvoir accepter votre aimable hospitalité, monsieur le Marquis, répondit Weldon... Car je quitte Brineau demain matin et il me reste encore quelques préparatifs.

— Comment? Vous nous quittez déjà? protesta gentiment le marquis,... Non sans espoir de retour, j'espère, — car vous êtes devenu un de nos compatriotes.

— Rien ne pouvait me flatter davantage que de me l'entendre dire par vous, monsieur le Marquis, repartit Weldon qui se mettait au diapason et se laissait aller au charme d'une politesse qu'il ne croyait plus de ce monde.

Cependant le marquis l'avait introduit dans une grande salle ronde qui servait d'antichambre.

— Débarrassez-vous, lui dit-il... Et mettons-nous tout de suite à table. Car Mélanie serait furieuse si nous laissions refroidir la soupe! C'est une bonne cuisinière et je lui dois des égards! Elle est depuis trente-sept ans à mon service.

— Depuis trente-sept ans! s'écria Weldon. Voilà qui paraîtrait invraisemblable en Amérique!

— Mais elle n'est pas la doyenne de mon personnel! riposta M. d'Arthenay en riant... Mon fidèle Baptiste qui ratisse le jardin et soigne le potager est avec moi depuis cinquante ans..., et il a comme moi soixante-sept ans. Il est né chez mes parents au château de Givray-Chantenay, que nous possédions alors. Nous avons grandi ensemble, nous avons fait ensemble notre service militaire, la guerre de 70 et quelques campagnes coloniales... Mais je m'excuse de passer devant vous : c'est pour vous guider, car il faut que nous traversions le salon pour atteindre la salle à manger. Dans mon vieux repaire, toutes les pièces se commandent.

Teddy ne put retenir un cri d'admiration... Le salon qu'ils traversaient était une merveille d'ordonnance et de goût.

— Mais vous avez là une fortune, monsieur le Marquis, s'écria-t-il.

— La seule qui me reste, répondit M. d'Arthenay, avec un sourire mélancolique... Monsieur Chamboreau m'a laissé reprendre pour très peu d'argent ce mobilier en Aubusson qu'il trouvait un peu rococo... et ces deux commodes Louis XV... Je crois qu'il les regrette aujourd'hui.

Weldon s'était arrêté en extase devant deux cadres.

— Ces portraits sont d'admirables copies de Drouais! dit-il.

— Non, monsieur Weldon! Ce sont deux originaux.

Une arrière-grand'mère et une arrière-grand'tante. Elles ont été guillotinées en 93. J'ai là aussi deux Largillière... Mais excusez-moi, je suis le plus déplorable des hôtes.

Il s'approcha de la cheminée et agita un cordon de sonnette.

— Vous pouvez constater, dit-il, à quel point le confort moderne manque ici. Point de sonneries électriques ! Et je m'éclaire avec des bougies et de bonnes vieilles lampes Carcel.

Un vieux domestique à favoris blancs apparut sur le seuil.

— Baptiste, lui dit M. d'Arthenay, fais mettre le couvert de Monsieur qui dîne avec moi, et dis à Mélanie qu'elle peut servir.

Baptiste s'inclina et disparut comme une ombre.

— Je le tutoie, s'excusa M. d'Arthenay, car il est un peu de la famille.

En entrant dans la salle à manger, Weldon eut un nouveau sursaut d'enthousiasme ; toute la pièce, de forme circulaire, comme l'antichambre d'entrée, était entourée d'admirables boiseries du plus beau Louis XVI.

— Décidément, monsieur Weldon, vous êtes un connaisseur, dit le Marquis. Ces boiseries méritent en effet votre admiration : elles sont l'œuvre d'un vieil ouvrier d'art angevin, le propre père de David d'Angers, le fameux sculpteur romantique. Quelques critiques d'art estiment que le père avait plus de talent que le fils.

— Mais vous vivez dans un véritable musée ! s'écria Weldon en prenant place en face de son hôte.

— Oh ! non, protesta M. d'Arthenay. Vous verriez de bien plus belles choses dans la plupart des châteaux de la Loire qui ne sont pas encore devenus la propriété des mercantis et des marchands de bien. Toutes nos vieilles familles ne sont pas encore ruinées, grâce au Ciel, et elles ont conservé leurs meubles d'époque.

Weldon dégustait un consommé dont le velouté lui

paraissait égaler sinon surpasser l'art même de Mme Péronneau. Il ne crut point devoir le cacher à son hôte. Et M. d'Arthenay paru très flatté du compliment.

— Je reconnais, fit-il, que Mélanie est un vrai cordon bleu. Elle a gardé les traditions de notre bonne cuisine tourangelle, dont tout le mérite tient dans la simplicité. Mais vous ne pouvez guère la juger ce soir, où je n'attendais aucun convive. Il va falloir vous contenter de mon très modeste ordinaire. La soupe et le bœuf... oui, le bœuf du pot au feu! Et une fricassée de poulet à la manière de chez nous... Des légumes du potager, des fruits du jardin... Mais en compensation je vais pouvoir vous faire goûter d'un Montlouis 21 et d'un Chambertin 1911 comme vous n'en avez sûrement pas en Amérique sèche!

Teddy Weldon croyait vivre dans un conte de fées. A chaque instant, il sentait mieux la grâce et la noble simplicité de cet accueil.

Evidemment, aux yeux des gens de Brineau, le marquis d'Arthenay passait pour beaucoup plus pauvre qu'il ne l'était en réalité. On se souvenait encore de son faste et de son luxe d'antan, des fêtes splendides et des chasses à courre qu'il avait données quand le château de Givray lui appartenait encore. Et, par contraste, on s'apitoyait — non sans une joie vengeresse — sur le dénûment de son existence actuelle. Personne d'ailleurs à Brineau n'eût songé à attribuer la moindre valeur à toutes ces vieilleries dont le marquis était entouré, et que le moindre épicier enrichi eût reléguées au grenier. D'autre part, le marquis d'Arthenay, qui avait eu *naguerre* (1) un domaine de mille hectares... un grand train de maison, une écurie de courses, une meute et tout le luxe d'un grand seigneur, s'imaginait de bonne foi qu'avec les quelques trente mille francs de rente qui lui restaient, il se trouvait presque réduit à la mendicité.

(1) Les adverbes *naguerre* (avant la guerre) et *blagapart* sont les deux seuls néologismes inventés par M. Curnonsky.

— Excusez mon indiscrétion, dit Weldon, qui dégustait une terrine de gibier délicieuse (supplément imprévu de ce menu improvisé), mais comment se fait-il qu'ayant un cordon bleu comme Mélanie, vous veniez plusieurs fois par semaine déjeuner à Brineau?

— Je pourrais vous répondre, monsieur Weldon, fit le marquis en souriant, que c'est par un vieux goût malsain de l'aventure et des expéditions lointaines! Car j'ai, moi aussi, beaucoup couru le monde! Mais je me contenterai de vous dire, au risque de passer pour un vieux marcheur, que je vais à Brineau pour la joie de la promenade : ces six kilomètres le long de la Loire, — et aussi pour la satisfaction d'un besoin d'amitié : le conservateur du Musée de Brineau est, je pense, le seul ami qui me reste et nous sommes, je crois, les deux derniers Français vivants qui aient conservé la passion du trictrac, ce vénérable ancêtre du jacquet... Or mon vieil ami Loriot possède une admirable table de trictrac — un délicieux meuble Louis XVI.

— Consentirait-il à la vendre? demanda étourdiment Teddy... Mon futur beau-père... car je vais me marier dans quelques semaines... est un champion de trictrac et j'aurais une grande joie à lui faire un si beau cadeau, si M. Loriot...

— Mon ami Loriot ne vendrait son trictrac à aucun prix... pas plus que je ne consentirais à tirer de l'or de toutes ces vieilleries qui m'entourent. Mais quelle étrange idée vous faites-vous donc de la France? Croyez-vous vraiment que tout y soit à vendre?

— Je vois bien que non, repartit le jeune Yankee un peu confus. Et permettez-moi de le regretter, car votre admirable pays est riche de merveilles inconnues, dont il lui suffirait de réaliser une petite partie pour améliorer le cours de son change!

Le marquis d'Arthenay considéra son hôte avec un sourire narquois.

— Eh! quoi, monsieur Weldon, dit-il, seriez-vous donc un de ces créanciers exigeants?

— Non point certes! protesta Weldon. Mais j'adore votre pays et je voudrais le voir retrouver son crédit d'avant-guerre.

— Ne vous inquiétez pas trop, monsieur Weldon : les Français, au cours de leur histoire, ont toujours été pris au dépourvu... et se sont toujours tirés des plus mauvais pas. La France est un peu comme ces ménagères étourdies qui ne comptent jamais sur la note du gaz... Malgré notre ancien culte pour l'Epargne... un culte qui n'a plus guère d'autels!.. nous constituons une espèce de Société des Imprévoyants de l'avenir! Nous sommes pareils à ces joueurs qui comptent sur la suite des cartes... Nous espérons toujours en quelque homme providentiel!

— Parbleu, s'écria galamment Weldon, vous l'avez toujours trouvé depuis Charles Martel!

— Et nous trouverons encore, j'en suis sûr, l'homme qu'il faut pour résoudre la question des changes... Mais que dites-vous de mon Chambertin?

Weldon sut trouver les mots qu'il fallait pour célébrer la généreuse chaleur du vin glorieux entre tous... Il en parla si bien que M. d'Arthenay manifesta quelque surprise.

— Vous êtes, Monsieur, dit-il, le premier que j'aie encore rencontré de vos compatriotes qui sache vraiment déguster un de nos vins!

— Ne suis-je pas presque Français? s'écria Teddy avec une juvénile ardeur... J'ai fait la campagne de 1918 en France, où j'étais déjà venu plusieurs fois avant la guerre. Je crois parler correctement votre admirable langue.

— Mieux certes, Monsieur, que la plupart de nos politiciens... pour ne citer qu'eux!

— ...Je n'ai jamais trouvé nulle part au monde ce charme d'intimité, de bon accueil, de politesse, cette douceur de vivre... enfin.

— Oui, je vois que vous aimez vraiment ce pauvre grand pays, — le plus méconnu et le plus détesté qu'il y ait au monde.

— Oh! monsieur le Marquis, s'écria Weldon, nous autres, Américains, nous vous avons prouvé, ce me semble...

— Je le reconnais, et d'enthousiasme!... Je crois en effet que la France est aimée de quelques rares pays jeunes et enthousiastes comme le vôtre... parce qu'ils ne sont pas ses voisins! Mais nous vivons entourés d'autres peuples qui ne nous aiment guère.

— Cela tient, dit Teddy, à ce que vous êtes trop bien logés! Vos voisins de palier ont toujours rêvé d'occuper votre appartement... Et comme ils se sont toujours fait mettre dehors, il est naturel que cela vous attire quelques haines...

— Voilà, ma foi, conclut le marquis, toute l'histoire de la France résumée avec humour et concision!

Weldon ne se sentait pas de joie.

— Vous m'encouragez, monsieur le Marquis, dit-il, à publier dès mon retour en Amérique le gros volume d'information que je rapporte de mon séjour en France.

— Je croyais, dit M. d'Arthenay, que vous étiez venu à Brineau pour affaires. Je sais d'ailleurs la bonne action que vous avez faite en arrachant à de redoutables mercantis l'exploitation de ce gisement de minerai... Je vous sais gré surtout d'avoir par votre intervention rétabli dans ses droits notre brave et charmant docteur Bareau, qui fait honneur à notre ville — et qui vous devra, je crois, le bonheur de sa vie.... Mais, permettez-moi de vous le dire, je ne pense pas qu'un si court séjour parmi nous suffise à vous documenter.

— Eh! quoi! protesta Weldon, ne suffit-il pas d'aimer pour comprendre?

— Oh! je suis bien sûr que le livre que vous voulez publier sera tout à notre éloge, comme ce bel ouvrage

de Barrett Wendell qu'on a trop peu lu chez nous... Mais je crois que pour bien nous comprendre, il faut une lente initiation.

— Maïs je viens de vivre, et pour la cinquième fois, plusieurs mois de votre vie française la plus intime!

— Croyez-vous? Je vous disais tout à l'heure que la France est sans doute le pays le plus détesté du monde entier... justement peut-être parce qu'elle a inventé « l'humanité », cette religion des Aliborons. Mais c'est aussi, avec la Chine, le pays le plus inconnu — et le plus méconnu qu'il y ait!... La famille française, par exemple, pour un étranger, est aussi fermée et impénétrable que les sociétés secrètes de Canton ou de Han-Kéou.

— Mais j'ai été invité partout! protesta Weldon.

— Le jour où l'on reçoit tout le monde! Vous avez assisté à la Fête de la Sous-Préfecture, passé quelques heures dans un milieu que je qualifierai, par euphémisme, de cosmopolite... Cela ne vous a pas plus renseigné sur notre pays qu'une soirée dans un Music-Hall ou dans un Dancing!

— Les Chamboreau m'ont reçu à Givray!

— Comme tous les passants... Les Chamboreau sont des parvenus d'ailleurs parfaitement honorables, mais qui ne vivent que pour la façade... Mais connaissez-vous les Tissier-Flandin, les Reverdier, les Jardillières, les Martineau, les Brichard-Pradier... qui sont les familles bourgeoises les plus anciennes et les plus caractéristiques de la ville? Vous a-t-on dit qu'il existait à Brineau un vieux céramiste, René Juhier, qui est un des plus grands artistes de ce temps? Vous a-t-on conduit chez les Jeandreau, cette admirable famille d'artisans, qui sont en train de renouveler l'art du vitrail? Savez-vous que le général Chambier, qui commande la division, est un des héros de la guerre et un tacticien hors ligne? Savez-vous que mon vieil ami Loriot, le conservateur du musée, est un grand historien d'Art et que ses travaux sur l'Enlu-

minure médiévale font autorité dans toute l'Europe? Avez-vous visité ces merveilleux châteaux de Verdeuil, de Ligny, de Sercourt et Chalentrey... qui ne sont point compris dans les tournées touristiques... mais où vous auriez trouvé des trésors d'Art et deux bibliothèques admirables?

— N'en jetez plus! cria gaîment Teddy.

— Et je ne vous parle point, poursuivit M. d'Arthenay, impitoyable, de cette vieille noblesse brinelloise qui vit claustrée dans ses hôtels du quartier Sainte-Perpétue et qui abonde en types originaux et en figures pittoresques... les unes surannées et un peu ridicules... les autres comme les demoiselles de la Tour-Monbault, qui ont donné de leur vivant toute leur fortune à l'Hôpital et qui y passent leur vie auprès des malades, ou comme ce vieux comte de la Daguenière, dont les quatre fils ont été tués au front et qui a fondé une œuvre admirable pour les Aveugles de la guerre... Je parie que vous ne connaissez même pas notre Evêque, Mgr le Perdriel.

— Ma foi, j'avoue, dit Weldon en souriant, que ces Messieurs du Café du Commerce ne m'ont pas offert de me présenter à Sa Grandeur!

— Je le pense bien! Maïs vous eussiez connu en lui un Prélat d'une finesse d'esprit exquise, un Français de vieille race et un parfait helléniste... Et il va sans dire que ces Messieurs de la Belotte ne vous ont point appris non plus que le Supérieur des Visitandines, le R. P. Piocher, est un botaniste dont le *Traité de la Fonction Chlorophyllienne* est traduit en huit langues et que le Chanoine Vidier a écrit une merveilleuse *Histoire de l'Art ogival!*

L'excellent Teddy Weldon, réduit au silence, donnait tous les signes de l'accablement.

— Ah! jeune homme, conclut M. d'Arthenay, vous avez perdu l'occasion de connaître bien des Types qui vous eussent fait comprendre que Balzac est le plus grand des historiens. La Province française a toujours ses Gran-

det, ses Brideau, ses Gillet qui vivent peut-être d'une vie plus intense que vos rois du Pétrole et du Celluloïd; elle a ses héros... bien qu'elle en ait perdu quinze cent mille... ses poètes, ses savants... Mais je ne veux pas verser dans la redoutable éloquence qui est la gangrène de notre pays... Préférez-vous que Baptiste nous serve le café et les liqueurs ici ou dans le salon?

— Nous sommes si bien ici, monsieur le Marquis, dit Weldon... Je ne puis vous dire assez quel souvenir je garderai de votre accueil. J'emporterai de France le grand regret de vous avoir connu trop tard.

— Je le partage, monsieur Weldon... Mais je veux croire que nous nous reverrons — et que vous nous reviendrez. J'espère même que vous finirez par être des nôtres... Vous aimez notre pays avec un enthousiasme et une sincérité qui vous valent toute ma sympathie. Il mérite que vous le connaissiez mieux encore. Mais quand vous y aurez passé quelques années, vous ne songerez plus sans doute à en faire le sujet d'un livre... Rappelez-vous ce délicieux Lafcadio Hearn, qui après tant d'années de séjour au Japon finit par conclure qu'il ne savait pas grand'chose des Japonais... Un jour viendra où vous vous aviserez que les peuples ne peuvent pas plus se comprendre et se juger entre eux que les individus... et que « l'Information » est une vaine baliverne et une de ces superstitions dont notre incroyance a encombré le cerveau des pauvres gens!

2. — ENCORE UNE BELOTTE, UNE DERNIÈRE BELOTTE!

(Air connu.)

Par ce doux soir de fin septembre, M. Redoublot (Sigismond) et M. Pécherain (Antoine) achèvent un jacquet sous l'œil bienveillant de Mme Leclampier.

Redoublot. — Vous êtes encore aplati, monsieur Pécherain. Je sors avant vous et tous mes pions sont sur l'as et le deux! Cinq et deux...

PÉCHERAIN (*abattant son cornet*). — Tous les six!.. Vous permettez, monsieur Redoublot?

REDOUBLOT. — Je m'en fous, monsieur Pécherain! Il ne me reste plus que six pions! Deux et as!

PÉCHERAIN. — Tous les cinq! Il ne m'en reste plus que quatre...

REDOUBLOT. — Cinq et trois! !

PÉCHERAIN. — Et re-tous les cinq! ! Vous permettez, m'sieur Redoublot? Comme ça, c'est gagné!

REDOUBLOT. — Ce n'est plus du jacquet, c'est de l'assassinat, monsieur Pécherain! Voilà trois parties que vous gagnez avec une chance... que je préfère ne pas qualifier!

PÉCHERAIN. — La vertu de madame Pécherain est au-dessus de vos soupçons, monsieur Redoublot! !

BAREAU (*surgissant tout à coup*). — Encore à vous engueuler!

REDOUBLOT. — M. Pécheraïn n'a pas le triomphe aimable! Et d'ailleurs j'en ai assez du jacquet : c'est un jeu de cochers. Voilà où nous en sommes réduits depuis que notre belotte est désorganisée!

BAREAU. — Excusez-moi, chers amis, si depuis quinze jours je vous ai quelque peu négligés pour faire ma cour à ma fiancée... Mais nous devons nous marier dans les premiers jours d'octobre.

REDOUBLOT. — Et vous serez perdu pour nous! Vous allez commencer par faire votre voyage de noces, et puis vous irez habiter Paris.

BAREAU. — Jamais de la vie!

REDOUBLOT. — Tiens? Le bruit court ici que vous venez d'y acheter un appartement Villa Saïd?

BAREAU. — Pour y passer trois mois par an, en deux ou trois fois. Vous ne pensez pas que je vais lâcher ma clinique.

PÉCHERAIN. — Ah, docteur! Si j'avais votre fortune... car enfin vous voilà riche à présent et votre jeune femme

est à l'abri de la misère... comme je plaquerais du jour au lendemain cette petite ville où il ne se passe rien!

BAREAU. — Où il ne se passe rien! Que vous faut-il, Pécherain? Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles? Comment! Il nous tombe de l'autre monde — c'est le nouveau que je veux dire! — un jeune Américain providentiel qui enrichit toute la région, et moi tout le premier, qui transforme tout le pays...

REDOUBLOT. — Oui! Parlons-en! Il a fait de jolie besogne, votre Weldon! Grâce à lui, nous allons être envahis de métèques, de levantins et de mercantis qui vont nous apporter leur vermine, leur bolchevisme et leurs mœurs inavouables. Toutes les jolies filles seront troussées ou violées par des Ruthoslovènes ou des Yougo-valaques!

BAREAU. — Rassurez-vous, Redoublot! Puisque notre fortune nous le permet, nous allons fonder, ma femme et moi, auprès des mines une grande cité industrielle, avec des logements à prix réduits, des coopératives, un hôpital modèle, des terrains de jeux, une bibliothèque.

REDOUBLOT (*amer*). — Et des dancings, sans doute? Et un cinéma?

BAREAU (*impavide*). — Trois cinémas, Redoublot! Et un théâtre populaire!

PÉCHERAIN. — Bravo, voilà de la bonne besogne! Et votre ville modèle deviendra, je l'espère, un centre de politique humanitaire.

BAREAU. — Non, Pécherain. On n'y fera point de politique... Ma ferme intention est d'en éloigner les redoutables orateurs et les professionnels du gâchis. J'y veux plus de hauts fourneaux que de hauts parleurs.

PÉCHERAIN. — Tant pis! ! Il y avait là une belle œuvre de régénération sociale. J'entrevoyais déjà une série de grands meetings internationaux où tous les leaders d'extrême gauche seraient venus répandre la bonne parole dans toutes les langues.

BAREAU. — Les Tours de Babel ont toujours péché par

la base. Et je voudrais réaliser quelque chose d'utile et de solide. Mais, comme on dit au théâtre, voici justement nos fidèles Lévy et Tricotel.

REDOUBLOT. — Tricotel... Encore un qui va devenir un homme d'intérieur ! ! Mais puisque le voilà, nous allons pouvoir faire une belotte!

BAREAU. — La dernière! Car je pars ce soir pour Paris où je vais faire quelques achats.

SAMUEL LÉVY (*d'un ton égrillard*). — La corbeille!!

BAREAU. — Comme vous dites, vieux satyre... Et vous, Tricotel, à quand la noce?

TRICOTEL. — Quelques jours après la vôtre, docteur! Quand M. le Sous-Préfet aura quitté Brineau, car je tiens à ne pas l'inviter... Et Mme Plantereau est d'avis qu'il ne faut pas faire de scandale... Dans le commerce, vous savez, on ne doit être d'aucun parti. Toutes les opinions sont légitimes.

PÉCHERAIN. — Ce n'est pas mon avis, monsieur Tricotel! J'ai su faire de ma modeste épicerie un bureau de propagande.

REDOUBLOT. — ... qui n'a pas pu empêcher votre candidat d'être battu par 3.665 voix au premier tour!

PÉCHERAIN. — Vous allez voir si cette fois-ci Paturel ne passera pas comme une lettre à la poste!

REDOUBLOT. — Parbleu! Tous les conservateurs voteront pour lui.

PÉCHERAIN. — Oserez-vous soutenir, mossieu, que Paturel a donné des gages à la réaction?

REDOUBLOT. — Pas si bête! C'est un de ces socialistes de précaution qui transformeront votre Grand Soir en une petite sauterie bourgeoise... D'ailleurs je voterai pour lui.

PÉCHERAIN (*s'étranglant*). — Vous voterez pour Paturel?

REDOUBLOT. — A quatre mains, Mossieu Pécherain.

BAREAU. — Et vous aurez raison! En province, on ne

vote pas sur des idées, mais sur des gueules!.. Paturel a la gueule sympathique.

PÉCHERAIN. — Je connais des gens dont on ne pourrait pas en dire autant!

REDOUBLOT (*se levant*). — Est-ce une allusion, Mossieur Pécherain?

BAREAU (*le rasseyant d'une main ferme*). — Mon cher ami, quand on s'engueule tous les jours depuis quinze ans, comme vous et Pécherain, l'antipathie est fondée sur l'estime réciproque. Si vous tenez à faire une belotte, je n'ai plus qu'une heure devant moi!

SAMUEL LÉVY (habitué à se résigner). — Sosthène! *L'Illustration* et un bitter curaçao!

TRICOTEL. — Sosthème! Un piquet, le jeu du docteur, n'est-ce pas? Et un Picon Menthe!

REDOUBLOT. — Vous savez que notre pauvre vieux Panachard file un mauvais coton! Je l'ai vu hier soir. Il est déjà entouré de toute une cour de neveux et de nièces qui rappliquent de tous les côtés.

PÉCHERAIN. — ... et qui, naturellement, en bons bourgeois qu'ils sont, vont s'empresser de débarquer et de dépouiller ces deux braves filles du peuple, Sidonie et Léontine.

REDOUBLOT. — Ne vous frappez pas, monsieur Pécherain. Le sort de ces deux aimables personnes est assuré depuis belle lurette! En plus de tous les cadeaux qu'il leur a faits... en maintes occasions, Panachard leur a remis de la main à la main cinq cent mille francs à chacune. Et je vous réponds que leurs fonds sont bien placés. Les parents éloignés du Colonel auront tout juste à se partager les frusques, le mobilier et trois cent quarante mille francs. Quant à son petit hôtel, il le lègue à la ville, avec les dotations nécessaires pour en faire un Musée de la Guerre!

PÉCHERAIN. — Un musée de la Guerre! à Brineau!! C'est une insulte gratuite au Pacifisme local.

REDOUBLOT. — Gratuite... Cela vous plaît à dire, Mossieur Pécherain... Mais n'insinue-t-on pas que vous devez léguer toute votre fortune aux cellules communistes?

PÉCHERAIN. — Moi!! déshériter mes enfants!

REDOUBLOT (*caustique et triomphant*). — Allons donc... Je ne vous le fais pas dire! Ce culte bourgeois de la famille vous fait honneur.

BAREAU. — Voyons! Belottez-vous, oui ou non? Les rois rouges ensemble...

SAMUEL LÉVY (*s'arrachant tout à coup à la lecture de « l'Illustration »*). — Ah! nom d'un chien!! Ah! par exemple! En voilà une bien bonne ! ! !

REDOUBLOT. — Qu'est-ce qu'il vous prend?

SAMUEL LÉVY (*tendant « l'Illustration » ouverte comme un lutrin*). —Là! Là! Sur la page de gauche, en bas...

TRICOTEL. — La photo du jeune André Goyer-Labrosse!

BAREAU (*inquiet*). — Ah! mon Dieu! lui qu'on supposait perdu, faute de nouvelles depuis quinze jours...

TRICOTEL. — Aurait-il trouvé la mort dans un raid d'aviation?

REDOUBLOT. — Ou serait-il devenu champion du monde de hockey?

SAMUEL LÉVY (*fermant* l'Illustration *et s'accoudant dessus*). — Rien de tout cela! Ce qui lui vaut la grande vedette... je vous le donne en mille! !

PÉCHERAIN. — Il serait bien plus simple de nous laisser lire...

SAMUEL LÉVY. — Vous ne pourriez pas lire tous les quatre à la fois! Et puis vous n'en croiriez pas vos yeux!

BAREAU. — Il ne s'est pas suicidé, au moins?

SAMUEL LÉVY (*éclatant de rire*). — Suicidé! Lui! ! et pour qui? et pour quoi? Non... je vous le donne en cent mille... Il vient de fonder un prix littéraire! Un prix de deux cent mille francs par an, à décerner au livre le

plus amusant de l'année! En mémoire de son illustre père, le grand romancier populaire!

BAREAU. — Il m'a toujours été sympathique, ce petit gas-là!

SAMUEL LÉVY. — Et l'article ajoute qu'il vient d'acquérir une magnifique villa près d'Antibes, et qu'il compte en faire une maison de retraite pour cinq hommes de lettres pendant tout le reste de leur vie, et une maison de plaisance gratuite pour cinq ménages d'écrivains pendant les trois mois de l'hiver. L'Académie Goncourt sera chargée de désigner les bénéficiaires : les cinq pensions annuelles seront de vingt-cinq mille francs.

PÉCHERAIN. — Quelle ineptie! Alors qu'il y a tant de braves ouvriers qui vivent dans des taudis!

REDOUBLOT (*aigre et pinçant*). — Jusqu'au jour où vous leur distribuerez votre fortune...

BAREAU. — C'est très chic, ce qu'il fait là, Goyer-Labrosse!.. Il assure la tranquillité de quelques braves gens. On ne pourra plus dire qu'il n'y a que les pauvres qui partagent.

SAMUEL LÉVY. — Savez-vous que notre illustre Agénor Miquet va se marier avec Euphémie Piégeard qui a une grosse dot?

REDOUBLOT. — Encore un Brinellois qui se marie! Il semble qu'une vraie épidémie de *conjungo* sévisse sur notre cité.

PÉCHERAIN (*tragique et sombre*). — Toutes ces unions prépareront des catacombes pour les guerres futures! !

SAMUEL LÉVY. — Des catacombes?

BAREAU. — Faites pas attention! Il a voulu dire : hécatombes!

REDOUBLOT. — J'avais compris! Ne nous a-t-il pas dit, avant-hier encore, que la ligne de Paris à Vierzon venait d'être électrocutée!.. (*S'adressant à Pécherain qui suit ce conciliabule avec inquiétude*). Il n'empêche, mossieu Pécherain, que le jour où il y aurait cent millions de

Français, vous et vos amis vous pourriez déclarer la paix au monde!

PÉCHERAIN. — Si vous me la f...ichiez en attendant, mossieu le célibataire?

REDOUBLOT. — Si vous connaissiez le drame de ma vie, mossieu Pécherain, vous hésiteriez peut-être à m'adresser un tel reroche!.. Fiancé, dès ma vingtième année, à une idéale jeune fille, qui disparut prématurément dans la catastrophe du Côte d'Azur express...

BAREAU. — Mes chers amis, le mien part à 10 h. 15! Je n'ai plus que quarante-trois minutes, le temps de repasser chez moi prendre ma valise.

TRICOTEL. — Alors? Une, en 750! Les rois rouges ensemble... Vous êtes avec moi, docteur!

REDOUBLOT. — Le hasard nous accouple cette fois-ci, mossieu Pécherain! Attention, je vous prie! Et n'allez pas mettre avec des bigorneaux!

BAREAU. — Garçon! Picon!! Glaçon!!! Siphon!!!! Citron!!!!!

EPILOGUE

Monsieur Prosper Chamboreau, industriel, Commandeur de la Légion d'honneur, et Madame, née Laure Miquet, ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille, Mademoiselle Céline-Honorine-Marie Chamboreau avec Monsieur Pierre Bareau, Chirurgien, ancien interne des Hôpitaux de Paris.

Et vous prient d'assister à la Bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le 15 octobre 1926, à midi très précis, en la Cathédrale de Brineau-sur-Loire.

Château de Givray-Chanterey
Brineau-sur-Loire (Loire-Inférieure).

—

Monsieur et Madame Raoul Miquet ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils Monsieur Agénor Miquet, Contrôleur en chef des impôts surérogatoires à Brineau-sur-Loire, avec Mademoiselle Euphémie Pigeard.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée dans l'intimité le mercredi 29 Octobre 1926 à Paris, en l'église de Saint-Paul.

94, rue Simon-le-Franc, Paris (IVe).

—

Monsieur Cicéron-Démosthène-Napoléon de La Limonadière, Chevalier de la Légion d'Honneur, Résident de Nac-Bihn et Mademoiselle Hélène Rauchverger ont l'honneur de vous faire part de leur mariage, qui a eu lieu le 3 Janvier 1927 à la Basse-Terre.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée dans l'intimité en l'église de l'Assomption, par Monsignor l'Evêque de la Guadeloupe.

—

✝M

Vous êtes prié d'assister aux Convoi et Enterrement de

MONSIEUR LE COLONEL JUSTIN PANACHARD,

Officier de la Légion d'honneur, Chevalier de l'ordre Orange-Nassau, décédé le 17 Octobre 1926, en son domicile, Boulevard Liénard 29, à l'âge de 69 ans, muni des sacrements de l'Eglise,

Qui se feront le 19 octobre à midi très précis, en la Cathédrale de Brineau-sur-Loire.

De Profundis

On se réunira à la Maison Mortuaire.

De la part de Madame Charles Panachard, sa cousine; de Madame Veuve Rouiller, sa tante; de Monsieur et Madame André Costes et leurs enfants, de Monsieur et Madame Durand et leurs enfants, de Mesdemoiselles Sophie et Ernestine Coste, de Mademoiselle Rouiller, ses neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces;

Et de toute la famille.

L'inhumation aura lieu au Cimetière de Sainte-Radegonde.

L'IMPARTIAL DE BRINEAU-SUR-LOIRE

15 décembre 1926.

MONDANITÉS.

* Nous apprenons avec un vif plaisir le mariage de M. Tricard de la Tricardière, le chef bénévole du protocole à Bri-

neau-sur-Loire, avec Madame de Beaugency, notre charmante divette. Les jeunes mariés sont partis à Biarritz pour passer sur la côte Basque leur lune de miel.

* On nous prie d'annoncer le mariage du peintre de grand talent M. René Morillon avec Mademoiselle Justine Péronneau, fille aînée de la propriétaire de la célèbre auberge *L'Ecu de France*. Contrairement aux coutumes, les jeunes mariés ne sont pas partis en voyage de noces, parce que M. Morillon travaille à un grand tableau destiné au prochain salon.

* Monsieur et Madame Paturel ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur fils Henri-Théodore-Jean Paturel.

Nos meilleures félicitations aux heureux parents du jeune républicain.

—

New-York Herald, 20 décembre 1926. — New-York, 19 décembre. — At Saint-Patrick's Cathedral Fifth Avenue, miss Arabella Smith, the daugther of Mr Jonathan Smith, the well known millionnaire, was married yesterday morning to Teddy Weldon, the distinguished journalist.

CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

L'Amour et l'Esprit gaulois à travers l'Histoire, du XV au XX* siècle.* Préface d'Edmond Haraucourt. Tome premier. Libr. Martin Dupuis. — *Œuvres de Saint-Evremond*, mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol, 3 vol., La Cité des Livres. — Mémento.

Sous le patronage de M. Edmond Haraucourt qui, dans une belle préface, examine les diverses physionomies morales de la France à travers le temps et constate que ce pays remédia à tous ses maux en usant de deux panacées : l'Amour et le Rire, une anthologie vient de paraître, bien différente des précédentes, n'offrant point, comme celles-ci, un ramas incohérent de morceaux juxtaposés, digne par son attrait de capter l'attention des lettrés et des curieux. Elle porte le titre : **L'Amour et l'Esprit gaulois à travers l'Histoire, du XVe au XXe siècle**. Elle est composée d'études synthétiques, concentrant une ample matière documentaire, et d'extraits des manuscrits et ouvrages anciens et modernes présentant les caractéristiques les plus nettes de l'existence d'autrefois dans le double sens envisagé.

Elle n'a point, comme pourrait l'indiquer son titre particulariste, pour dessein de stimuler des curiosités spéciales, mais, par son texte et son illustration, de nous révéler des aspects peu connus, souvent même ignorés de nos mœurs que l'histoire générale, avide de chronologie et de faits politiques, laissa dans l'ombre. On peut dire qu'elle se cantonne à peu près exclusivement dans cette chronique des mœurs dont l'importance paraît singulièrement méconnue, peut-être par ignorance. A ce titre, elle offre un intérêt constant et elle complète à merveille les gloses de nos annalistes officiels.

Le Moyen âge, comme l'ont très bien compris les collecteurs

de cette anthologie, doit garder, dans un travail de cette nature, une place éminente. Il constitue la période de formation où la personnalité française se dégage des brumes qui l'enveloppaient encore. Il n'entrait pas dans le projet général de l'œuvre d'en publier les textes, d'une lecture souvent difficile. Du moins, MM. Léon et Frédéric Saisset se sont-ils chargés, avec beaucoup de soin, d'intelligence et de savoir, d'en dégager, dans une introduction pleine d'observations judicieuses, les courants d'idées que nous subissons encore.

Ils montrent particulièrement par suite de quelle évolution des mœurs la femme, qui apparaît tout d'abord, dans les chansons de geste (lesquelles exaltent la virilité et glorifient la violence), comme une créature méprisée, prend, avec l'avènement de l'esprit chevaleresque et courtois, figure de divinité. L'amour, dès lors, règne en maître sur une société plus encline à la douceur et contribue, malgré son caractère un peu artificiel, à la civiliser.

A cette époque, la gaieté et son corollaire, la satire, tiennent peu de place dans la littérature romanesque et dans la vie. L'une et l'autre naissent bientôt sous l'influence du bourgeois qui ne souhaite point, à l'exemple du noble, de se repaître de fumée. Le fabliau, expression écrite de cette humeur joyeuse et caustique, peut être considéré comme la contre-partie du poème courtois. Il est la réponse des réalistes aux idéalistes perdus dans leurs nuées. Il fournit une image complémentaire des mœurs.

De même, deux romans de cette période lointaine, enveloppés tous deux dans l'allégorie, le *Roman de la Rose* et le *Roman de Renart*, sous une forme plus sereine et plus haute, reflètent les tendances opposées des classes sociales. Cette dualité d'esprit, nettement établie dès le moyen âge, persistera à travers le temps. Les guerres, les misères publiques, les tribulations sans nombre ne l'empêcheront nullement de se manifester. Tantôt l'esprit de galanterie triomphera de l'esprit de raillerie et tantôt ce dernier prendra sur l'autre la prééminence. Le plus souvent, ils se tempéreront l'un l'autre.

L'anthologie qui nous est offerte se propose de nous offrir, sous leurs physionomies infiniment diversifiées, les témoignages écrits de ce double esprit. Dans les textes qu'elle contient, choisis avec beaucoup de discernement, on perçoit, en effet, à tra-

vers chaque période littéraire, sa persistance et que, dans les âmes comme dans les œuvres, le rêve et la réalité gardent leurs positions d'adversaires irréductibles.

Mme Jehanne d'Orliac, écrivant pour cette anthologie une belle notice consacrée aux fastes du château de Blois, s'y montre résolument favorable au parti courtois. Elle met en scène, dans ce cadre fait pour le plaisir et pour la joie, Charles d'Orléans, le doux poète de l'Amour. D'autres collaborateurs : MM. Georges Verdal, Marcel Hervieu, Léo Larguier, Louis Sonolet, traitant d'autres matières, partagent ses inclinations. M. Auguste Rouquet consacre à l'existence galante des peintres et aux œuvres que cette existence leur inspira des pages excellentes. Amadis paraît dans cette anthologie où l'on voit également figurer, dans leurs extraits les meilleurs, Boccace et Straparole, Alain Chartier, Marguerite de Navarre. Les livres remarquables de Pierre Champion et de Marcel Schwob sur Villon, de Pierre de Nolhac sur Ronsard, fournissent leurs passages les plus vivants. La poésie et le théâtre sont représentés par des poèmes ou par des scènes caractéristiques. Les railleurs comme Rabelais, les satiriques comme Régnier, les sceptiques comme Montaigne, les réalistes comme Noël du Fail, soutiennent, par d'agréables morceaux, la cabale qui préfère bonne vie à belle chimère. Le roman picaresque, qui tient par des attaches solides à la littérature matérialiste, n'est point oublié dans cette anthologie. Il est aujourd'hui peu lu, et c'est dommage. Des extraits du *Baron de Fœneste*, d'Agrippa d'Aubigné, donnent une idée très nette de son pittoresque.

L'amour et l'Esprit gaulois est illustré avec un goût très sûr et un désir visible d'éviter les banalités. Disons tout de suite que nous n'apprécions guère les compositions en couleurs exécutées pourtant avec talent par des artistes modernes. Elles forment un contraste trop désavantageux pour elles avec les reproductions d'œuvres anciennes. Celles-ci sont empruntées à des miniatures, à des manuscrits, à des bois originaux du plus vif intérêt. L'architecture, surtout religieuse, la sculpture, la peinture fournissent des témoignages extrêmement curieux. Les portraits, les scènes les plus typiques de la vie de cour, de la vie bourgeoise, de l'existence populaire, du théâtre, etc..., ajoutent au texte un élément d'attrait et constituent l'une des plus complètes ico-

nographies des mœurs qu'un ouvrage de cette nature ait encore offertes au public.

§

Depuis une cinquantaine d'années, Saint-Evremond a été l'objet d'une foule d'études, monographies, etc... La réputation de cet épicurien, longtemps médiocre, grandit peu à peu à notre époque. Des Allemands ont fait, de son œuvre, de magnifiques traductions illustrées.

On se demande, avec quelque gêne, sur quels textes les biographes et les commentateurs se sont appuyés pour juger de l'intelligence de leur personnage et établir, avec certitude, les nuances de ses idées. Saint-Evremond écrivait pour son plaisir, pour satisfaire des amis désireux de le voir, après une conversation sur un sujet attrayant, fixer quelques points de sa doctrine philosophique ou bien préciser son sentiment sur un genre ou sur une œuvre littéraire. Il se faisait volontiers pamphlétaire dans l'ombre. Il était un agréable et fécond épistolier. Ses vers, souvent négligés dans leur forme, rachetaient ce défaut par leur gentillesse.

En fait, l'homme, grand seigneur, fort désordonné, ne faisait point ouvertement profession d'écrivain. Il ne souhaitait pas que ses œuvres fussent publiées en opuscules ou même recueillies dans les anthologies Hors quelques-unes qui, à son avis, présentaient plus d'importance, ayant pour but de répandre dans la société le goût du scepticisme et de l'épicurisme, ces œuvres lui apparaissaient comme bagatelles et amusettes indignes de subsister.

Quand il fut obligé de s'exiler, pour une incartade de plume, il continua à adresser à ses amis parisiens, de Hollande tout d'abord, puis d'Angleterre, les productions de son esprit. Il avait acquis si bonne renommée que les éditeurs recherchèrent ses écrits et les publièrent sans se soucier de son assentiment. En 1666 paraissait son *Jugement sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme* à la suite d'une édition subreptice des *Satires* de Boileau. Au cours du temps, d'autres pièces, vraiment sorties de sa méditation, allaient ainsi voir le jour. Puis des éditeurs, moins scrupuleux que les précédents, lui firent l'honneur ou le désagrément de lui attribuer tout ce qui leur semblait, par quelque mérite de pensée ou de style, digne de son intelligence. Si bien que,

le XVIIIe siècle venu, l'œuvre de Saint-Evremond, alors disparu de ce monde, grossit au point de former dix volumes.

Il est bien évident que la moitié de ce fatras n'appartient pas au subtil ami de la duchesse Mazarin. On y trouve, en effet, toutes sortes d'écrits circulant alors sous le manteau, et notamment le *Dialogue sur les Héros de Romans* de Boileau. Jusqu'en 1865, la plupart des éditions de Saint-Evremond contiennent des pièces d'origine douteuse. A cette date, Charles Giraud entreprit de décharger le pauvre homme de tant d'attributions ridicules. Les trois volumes qu'il publia de la sorte sont honorables, mais fort incomplets. Il sont établis selon un ordre chonologique qui gêne le classement des pièces selon leur genre. La partie biographique abonde en digressions où pullulent les balourdises.

Récemment, M. René de Planhol, sous le titre : **Œuvres de Saint Evremond**, vient de nous donner un texte de ces œuvres, bien supérieur à celui de Giraud. Dans ses trois volumes, les écrits du philosophe sont rangés par genre et permettent ainsi de suivre très exactement ses tendances d'esprit, d'ailleurs assez uniformes La chronologie, souvent défectueuse dans Giraud, est ici rectifiée, mais n'est pas encore toujours certaine. Les comédies de Saint-Evremond, *Les Académiciens*, que Giraud ne publie pas, et surtout la moins connue et la plus curieuse d'entre elles : *Sir Politick Would Be*, permettent d'admirer, sous un aspect particulier, le souple talent de l'écrivain. La correspondance est enfin aussi complète que possible. Elle contient par exemple les lettres, si intéressantes, à Anne Herwart, le financier Giraud ne les connut point.

Peut-être M. René de Planhol a-t-il trop souvent accordé pleine confiance à Des Maizeaux, premier biographe de Saint Evremond, homme d'une érudition médiocre. Ses notes nous paraissent un peu succinctes. Leur rejet à la fin des volumes les rend d'une consultation malaisée. Sa notice biographique, très exacte, pèche par sa brièveté. Nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir ajouter à son travail un index alphabétique indispensable.

Nous le félicitons néanmoins, et malgré ces quelques réserves, d'avoir mis à la disposition des lettrés des textes purs et qui contribueront à servir la mémoire de Saint-Evremond. Il ne manque plus maintenant à la gloire de ce dernier que de rencontrer un

biographe véritable, soucieux de pénétrer tous les mystères, encore si nombreux, de sa vie.

MÉMENTO. — Revues : *Chronique médicale du 1er Janvier 1928*, sous la direction du Dr Cabanès : *Les quartes historiques*, excellent article de M. le Dr Alcide Treille, qui donne des renseignements sur la salubrité de Port-Royal et sur les causes qui provoquèrent les fièvres quartes, si fréquentes, de ses habitants. — *Fondation Victor Hugo — Bulletin trimestriel. Décembre 1927.* [illegible] tenant des détails sur les finances, de cette fondation et sur l'inauguration du cours Victor Hugo. Texte du magnifique discours de M. Ferdinand Brunot.,

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

J.-P. Samson : *Emploi du Temps*, « au Sans-Pareil ». — Noël Jeandet : *Affinités*, Imprimerie T. G. P et Cy. Ld., Port-Louis, Ile Maurice. — Pierre Parceval : *Mathématiques*, « aux éditions d'Art humain ». — René Francès : *Sourires amers et larmes douces*, Beresniak. — Gilbert Trolliet : *Cadran*, « éditions de la Pensée Latine ». — Charles d'Eternod : *Le Thyrse Irrité*, « les Facettes ». — Lucio Dornano : *La Divine Orgie*, Girard et Bunino. — Giovanni Moscatelli : *Neurasthénie*, « la Caravelle ».

Emploi du Temps, — « Nous ne partirons pas », nous confie l'auteur, M. J.-P. Samson, « baudelairiens fidèles, pour chercher *du nouveau* », — il s'attache à l'observation des lieux où il vit, ou bien : « Nous partirons pour retrouver ce qui ne change : tout le visage de la terre dans un coin de paysage » ; — ou encore et surtout :

... Compagnons de notre marche au long des côtes,
Au haut des cols,
Mêlé au paysage sous le mensonge des idées,
Réalité sur le mensonge du paysage,
Cet immobile mouvement
Qui est nous-mêmes.

Mais de quoi donc se compose ce « nous-mêmes », sinon, au gré de cet *immobile* mouvement, de ce *mensonge des idées* ? N'est-il point curieux de mettre sa foi en soi-même, précisément lorsqu'on n'attache d'importance aux choses que dans la mesure où on les voit, où on les touche, où on en souffre, et aux idées que pour autant qu'elles soient englobées en le vague abstrait de quelque formule amère ou exaltante : *liberté*, ou telle autre vacuité de signification, si ne s'y mêle précisément un influx fécond d'idées ?

J'ai l'air de chercher querelle à M. J.-P. Samson ; je m'en excuse. Il se peut que les idées soient mensonges, à la double condition toutefois que tout ce qu'elles présentent à la réflexion ou représentent à l'imagination soit mensonge également et qu'on ne croie pas plus à soi-même qu'à ce qui est extérieur. Cette attitude n'est point la seule, essentielle au poète ; elle se justifie, c'est tout ce que je prétends établir, non moins que l'inverse, non moins qu'une autre, coordonnée et logique.

M. J.-P. Samson appartient à cette classe d'écrivains qui, de parti pris, répudient (je ne leur en fais pas un grief) les pensées ou opinions communes, mais y substituent avec autorité et sans discussion celles qu'ils ont puisées chez des maîtres du *moi* (Nietzsche, Dostoïewsky — sans doute aussi soit Karl Marx, soit Lénine) à leur sentiment incontestables, ou celles qui, durement, volontairement rigides, se sont pétrifiées en leur cerveau.

Si j'insiste sur ce caractère parfois inquiétant et lassant des poèmes de M. Samson, c'est que, quand il s'abandonne, n'affiche pas d'opinions se disant sociales ou philosophiques — (ou, parfois, jusqu'en certains morceaux qui tendent à y revenir) — son talent, tantôt humoristique (*Complainte de Gay-Sçavoir*, *Epicure*, *Souvenir*), tantôt plus grave (*Paysage*, *Sous le Signe de Marsyas*, — et les nets, satisfaisants, clairs, désintéressés poèmes en vers réguliers) sont loin d'être dépourvus de mérite. Il ne déclame jamais, jamais il ne manque de contrôle sur son invention ni sur son expression ; il se veut solide et y parvient souvent, et, quand il passe à l'usage du poème en prose, ce n'est pas pour s'octroyer une apparente facilité ; non, ce sont des études très réfléchies et très précises, une nécessité lui est apparue et à son examen s'impose.

Je ne connaissais jusqu'à présent de M. J.-P. Samson, dont la production paraît être assez considérable déjà, que la traduction, parue dans *les Humbles*, d'un drame farouche et poignant d'Ernest Toller, *Hinkemann*, dont la puissance âpre et réaliste m'a surpris.

Il y a au recueil **Affinités**, de M. Noël-Jeandet, des poèmes pensifs, douloureux ou tendres, d'une belle venue grave ou d'une bonne souplesse rythmique. Des vers sont charmants, plusieurs s'enflent de majesté ou de lumière suave, mais aussi des impropriétés, des insuffisances, des négligences que le jeune poète

mauricien n'aurait, s'il voulait, guère de peine à corriger, à éviter s'il continue à écrire. Quoi qu'il en soit, c'est un début intéressant. Quelque chose cependant de moins soutenu, de moins sûr, évoque en lui le souvenir, bien qu'affaibli, de Leconte de Lisle.

Durant les vacances 1924, M. Pierre Parceval s'est adonné au plaisir de voir « dans son ensemble ce que le savant n'a pu voir que dans le détail ». Telle est la tâche, selon lui, du poète. « L'un synthétise au lieu que l'autre analyse. C'est pourquoi on les rencontre souvent en un point où on les différencie mal ». **Mathématiques**, c'est une suite de poèmes dédiés par l'auteur à Jean Cocteau avec (je suppose, et selon une expression qui lui est propre) des « sentiments choisis »... parmi quels autres sentiments ? En vérité, je me le demande. Donc, et voici ce qu'il importe de noter, écrire :

Le soleil a passé sur nous
emportant l'heure de manger,

c'est synthétiser ; encore :

Une éclaircie dans le ciel
diligente vers l'horizon
hésite
à polluer la mer de son sang

à moins que simplement M. Parceval s'élève au point où l'on *différencie* mal s'il est un poète ou un savant.

M. rené francès nous enseigne que son « cœur est un jardin qu'un grand souffle a fauché », mais, afin que la pensée ou la sensation apparaisse nouvelle, il nous enseigne cette vérité sans lettre majuscule au début d'aucun vers, ni à son nom, ni à celui de son éditeur, au titre du volume ou au nom de son préfacier. Elle est intéressante, cependant, cette préface où il est affirmé du poète que « nous n'apercevons ses sourires qu'à travers le miroir déformant de ses larmes », qui analyse les sentiments s'y trouvant exprimés, savoir qu'elle se demande si même existe « la technique de ces vers ». Et M. maurice montias conclut que « c'est bien là une œuvre instinctive et qui plaira.., par sa spontanéité, une œuvre qui restera gravée dans les cœurs qui ont souffert et aimé ». Tels sont donc, et je n'y saurais contredire ni rien ajouter, **sourires amers et larmes douces**, poèmes de rené francès.

Il y a plusieurs sonnets bien construits, deux ou trois poèmes en longue laisse de vers libres habilement menés, des fantaisies ou caprices amusants — et beaucoup de déchets — dans le recueil de Gilbert Trolliet, **Cadran**, le cadran de ses ennuis. L'auteur se doute assurément de ces disparates ; il donne l'impression que cela lui est parfaitement égal, pourvu qu'il ait dérobé quelques instants à l'*Ennui*, ce qui importe seul ; car, s'il ne se vante pas en assurant avoir souffert du même tourment que Baudelaire, il diffère par la patience et aussi le don, le savoir de l'artiste, qu'il aime et révère et à qui il consacre un de ses sonnets les meilleurs.

« Pour justifier le titre » de son ouvrage, **le Thyrse Irrité**, M. Charles d'Eternod a écrit une ballade où nous est révélé que nous vivons dans un monde corrompu de suborneurs et de traînards, de pâles mignons, de pochards, de catins et de péronnelles : « Nous vivons parmi des bâtards. » Ma foi, il n'est pas impossible ; mais ne suffit-il pas de s'en détourner, de l'oublier et de dédaigner d'être quelqu'un de tous ceux là ? Il demeure quelques bons compagnons encore, quelques femmes franches et saines, des artistes que l'air du temps n'a point contaminés. Et, entre nous, je me le figure peut-être à tort, l'air de notre temps, s'il n'est pas plus pur que celui de tous les autres temps, n'est pas plus malsain non plus. Au surplus, il y a dans les inventions virulentes de M. Charles d'Eternod de la verve, de la véhémence, une sincère indignation ; il a droit, comme il aspire, à « prendre position aux côtés de l'auteur de l'Espadon Satyrique ».

La Divine Orgie, triptyque, treize sonnets bien frappés, fait partie des *Messes Païennes*, dont s'annonce aussi une édition complète. C'est, aux choses matérielles de l'Amour, transportée la véhémence contenue et savante de Charles Baudelaire. Ainsi, avant M. Dornano, l'ont interprété et transposé parfois Maurice Rollinat et plus fréquemment M. Maurice Magre. Il y a là, dans l'inspiration, des effluves troubles de luxure et de mysticité, une atmosphère lourde de parfums entêtants, mais aussi beaucoup de tenue, d'adresse et de clarté dans l'expression, qui peut aller presque jusqu'à faire croire à de la nouveauté dans la passion, parce qu'on la sent, si malheureuse soit-elle, parfaitement sincère.

Neurasthénie, *presque des poèmes*, avoue le jeune auteur,

M. Giovanni Moscatelli. Il est modeste. Pourtant, il a assez le sentiment de sa valeur propre pour s'être dérobé à la préface de présentation ou de complaisance que tout débutant obtient aisément. Ses vers vaudront ce qu'ils pourront, il ne prétend pas que le lecteur soit abusé d'avance — ou amusé — sur leur valeur. Mais qu'il se rassure ! Ce joli début vaut plus qu'une promesse. Il est discret sans doute, presque timide, mais charmant. Les petits poèmes qui le composent sont bien et sûrement rythmés. Les images ingénues, sinon très nouvelles, sont gracieuses, simples et fraîches. M. Moscatelli a le pouvoir — donc le devoir — d'écrire des poèmes plus emplis d'audace et d'assurance, plus ailés et plus personnels. Nous attendons avec confiance ce que sera son second livre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (1re partie). Dr J.-C. Mardrus : *Histoire charmante de l'adolescente Sucre-d'Amour*, E. Fasquelle. — Franz Toussaint : *La sultane de l'Amour*, André Delpeuch. — Paul-Pierre Guébhard : *La compagne de la brousse*, Editions du Monde Moderne. — Pierre Valmigère : *Otani*, Renaissance du Livre. — Cl. Chivas - Baron : *Confidences de Métisse*, E. Fasquelle. — Henri Thomas : *Près de la haie de jujubiers*, Picart. — Elissa Rhaïs : *Par la voix de la musique*, Plon. — André-Marie Prat : *La servante du Palais Hindou*, E. Fasquelle. — Claude Breton : *Bilali ou la vengeance du lion*, E. Flammarion.

Le Dr J.-C. Mardrus, à qui nous devons une traduction magistrale des *Mille et une nuits* (je relisais dernièrement le début de ce chef-d'œuvre dans la très belle édition qu'en publie M. H. Piazza), nous offre, aujourd'hui, un grand récit inédit d'Orient : **L'Histoire charmante de l'Adolescente Sucre-d'Amour**, où s'affirme son art de transposer dans notre langue, sans altérer leur éclat ni la saveur de leur poésie, les fruits merveilleux de l'imagination musulmane. Moins précis, peut-être, que Richard Burton qui, le premier, présenta en Europe une version exacte des contes de Sheherazade, — c'est-à dire point adaptée au goût de la cour de Versailles, comme celle de l'abbé Galand, ou accommodée au *cant* victorien, comme celle de Lane — le Dr Mardrus l'emporte en pittoresque sur son émule britannique, et il prodigue ici la même verve que dans sa célèbre traduction. Il ajouterait plutôt, sans doute, qu'il ne retrancherait au texte d'une si éblouissante fantaisie dont il nous révèle les

richesses, et je suis presque tenté de croire que, s'étant fait l'âme d'un *rawi*, il supplée par des images de son cru à celles de son modèle, quand elles lui paraissent insuffisamment hautes en couleur.... Comme il est conforme à la tradition orientale, c'est l'intelligence servie par la ruse la moins scrupuleuse, et ne reculant même pas devant la cruauté, qui, dans l'histoire de Sucre-d'Amour, triomphe de la sottise pour le plus grand bonheur de la jeunesse et de la beauté. Dans cette histoire, sur l'origine ou l'attribution de laquelle le Dr Mardrus ne nous renseigne pas (se rattache-t-elle à l'ensemble mentionné par Masudi ou appartient-elle au cycle de la Princesse Homai ?), l'esprit ingénieux d'Omm El-Hol, la mère de Sucre-d'Amour, fait, d'ailleurs, la joie d'Haroun Al Raschid, comme, dans *Les Mille et une Nuits*, le bien dire de Sheherazade faisait celle de Shahriar, « roi de l'Inde et de la Chine ». On retrouve, en outre, le même insolite mélange d'obscène et de voluptueux, de grotesque et de poétique dans le nouveau récit du Dr Mardrus que dans *Les mille et une nuits*. Mais c'est son caractère hétéroclite qui fait l'originalité de ce récit, fort allègrement mené, au surplus, et qui réjouira tous les lettrés.

Le Dr Mardrus a un disciple ou un continuateur en M Franz Toussaint, qui s'est fait une charmante spécialité des histoires orientales, et nous donne aujourd'hui, avec **La Sultane d'Amour**, un conte digne d'entrer dans le cadre des *Mille et une Nuits*. Mais, tandis que, des récits de Sheherazade, le Dr Mardrus s'était surtout amusé à reproduire dans *Sucre d'Amour* le caractère burlesque, M. Toussaint a particulièrement développé le côté fantastique ou féerique de ces récits. Seule, Omm El-Hol, la mère de Sucre d'Amour, en se livrant à une incantation, nous rappelait dans l'histoire du Dr Mardrus le rôle important que joue la sorcellerie, les enchanteurs et les magiciens dans les narrations persanes. Avec M. Toussaint, en revanche, nous sommes comblés sous le rapport du merveilleux et il nous montre l'indispensable génie ou *efrit*, prompt aux métamorphoses, sans la protection duquel ne saurait vivre une fille de khalife qui se respecte, c'est-à-dire qui rassemble sur sa personne toutes les beautés célébrées par « Le Cantique des Cantiques ». Ici, c'est contre les tortueuses manœuvres d'un guerrier, dépêché par son maître farouche, le sultan Mâlik, que cette protection s'exerce ; et un souvenir de la chevalerie — de cette chevalerie

dont le code de galanterie n'a pas laissé d'influencer l'esprit musulman — revit, en outre, dans *La Sultane d'amour*, plus aristocratique, à cet égard, que populaire. Mais il m'a semblé que le conte de M. Toussaint finissait court ou ne comportait pas le dénouement que faisait attendre, sinon prévoir, son début.

Depuis le poncif créé par Loti, le thème des amours des blancs avec des femmes de couleur n'a cessé d'évoluer du romanesque au réalisme, où il semble s'être définitivement fixé. Il a même fourni matière, avec *Mambu et son amour* de M. Louis Charbonneau, à une œuvre charmante, et qu'on peut dire une œuvre-type, où se révèle l'intelligente sympathie de nos compatriotes pour les races inférieures. Cette fois encore, dans **La compagne de la brousse**, c'est — mais plus sommairement — l'histoire des rapports sexuels et bientôt sentimentaux d'un officier français avec une africaine (une Peuhl) que M. Paul-Pierre Guébhard nous raconte. Son récit ne manque point d'un certain pittoresque, s'il n'est guère accidenté ; mais il est surtout, je crois, véridique. Ce qui m'incline, en particulier, à faire confiance à M. Guébhard, c'est que, contrairement aux écrivains coloniaux qui prétendirent nous initier aux mœurs des noirs, il ne nous présente pas ceux-ci comme des monstres de lubricité. Point de tam-tam se terminant chez lui en scènes de débauche comme dans *Batouala*. Il nous assure, en effet, que l'Afrique est le pays de la pudeur, celle des êtres nus des premiers âges et que, si les rites phalliques y sont toujours en honneur, on les célèbre sans dépravation. Une telle assertion est conforme à ce que pensait Diderot et à ce que l'on peut savoir des primitifs et de l'obligation où la crainte du danger met l'homme qui vit à l'état de nature de pratiquer l'acte sexuel à l'abri de toute surprise et donc dans le secret de la solitude (voyez Havelock Ellis). Le nègre, ajoute M. Guébhard, est d'ailleurs de tempérament lymphatique. Il n'obéit pas à l'attrait voluptueux, mais aux seules incitations de l'instinct, et ce n'est que quand la civilisation l'a stimulé en le pervertissant qu'il devient priapique. Il fallait un certain courage pour dire ces choses. Mais la probité me semble la principale vertu de M. Guébhard. Son livre est un document.

Peut-être la merveille de certaines créations artistiques et littéraires ne saurait-elle autrement s'expliquer que par la théorie, si

séduisante, de la réincarnation... Et que la plupart des hommes n'aient pas souvenir de leurs existences antérieures, cela ne saurait infirmer cette théorie, pour bien des raisons qu'il serait trop long d'approfondir ici. Mais la principale de ces raisons est, sans doute, que du fait d'avoir perdu sa première enveloppe charnelle, l'esprit qui entre dans un corps nouveau ne saurait garder de sa vie précédente qu'une impression confuse, faute de l'instrument qui lui permettrait d'en réveiller les états de sensibilité. Tant d'heureuses coïncidences sont nécessaires à ce réveil qu'il ne se produit guère qu'une fois par hasard entre des millions d'êtres. M. Pierre Valmigère nous présente l'un de ces cas extraordinaires dans **Otani**, où un jeune officier de marine, à la veille de partir pour une reconnaissance dont il sait qu'il ne reviendra pas, raconte le roman d'amour qu'il a vécu quand il était Japonais. J'ignore si M. Valmigère a inventé de toutes pièces son histoire, ou s'il en a connu le héros ; mais il a bien du talent. L'art est d'une séduisante délicatesse avec lequel il nous instruit de la passion malheureuse d'Otani pour Miyoko, tout en évoquant des paysages d'une légèreté digne des dessins à l'encre de Chine de Sesshiu, de Sessou et de Soami. On ne saurait plus habilement donner l'impression nostalgique d'un monde comme rêvé, avec des moyens en apparence plus simples que les siens.

C'est pour plaider la cause des enfants faits par les blancs aux indigènes de l'Indo-Chine que Mme Cl. Chivas-Baron a écrit ses **Confidences de métisse**, en les poussant un peu au noir, peut-être, mais dans le but, je pense, de frapper l'attention. Il paraît — et Mme Chivas-Baron s'en indigne — que nous ne reconnaissons pas aux métis la qualité de Français, et que leur condition de bâtards fait d'eux des parias. On se demande pourquoi, du moment que nos administrateurs et colons ont toute liberté de s'unir en Asie avec des jaunes comme ils s'unissent en Afrique avec des noirs, la République refuse aux produits de leurs amours ce qu'elle accorde à n'importe quel individu, venu s'installer dans la Métropole, de n'importe quelle partie du monde... Autrefois, un pays prenait tout naturellement le nom de ses habitants, et ainsi, la terre occupée par les Gaulois s'appelait la Gaule. Mais aujourd'hui nous avons changé tout cela. C'est la nation qui donne son nom aux gens qui y sont nés ou seulement qui sont venus s'installer chez elle, et un Canaque a le

droit de se dire Français, comme vous et moi, pour peu qu'il ait accompli certaines formalités. On ne voit pas, dès lors, quelle objection valable on pourrait faire au désir des indigènes mêmes de nos possessions de jouir d'une faveur si généreusement prodiguée qu'elle s'étend jusqu'aux citoyens des pays qui furent hier nos ennemis, et qui le seront peut-être encore demain... Mais pour en revenir au livre de Mme Chivas-Baron, il est émouvant, bien écrit, et très joliment évocateur des mœurs et des paysages d'Extrême-Orient.

Il y a bien du pittoresque et de la poésie dans le récit de M. Thomas : **Près de la haie de jujubiers**, récit marocain, suivi de quelques contes qui nous transportent, le premier en Chine, les autres dans une France légendaire, au temps des Croisades ou de la Belle au Bois Dormant. M. Thomas, qui a des dons d'observation, ne peint jamais, cependant, pour le seul plaisir de peindre, et il y a toujours du rêve autour de ses évocations les plus réalistes. Sa sensibilité exalte lyriquement ce qu'il voit, ou son imagination le transpose sur le plan chimérique. Aussi bien en est-il encore à la période où l'écrivain songe moins au lecteur qu'à lui-même et à son plaisir quand il crée. Mais son petit livre abonde en trouvailles, et pour un début retient l'attention.

Mme Elissa Rhaïs connaît parfaitement les mœurs arabes, et les romans qu'elle écrit sous une forme un peu négligée sont parmi les plus révélateurs qui existent de ces mœurs. C'est dans la famille d'un musulman algérien, attaché au cabinet du Gouverneur, qu'elle nous introduit cette fois pour nous montrer combien sont tenaces — en dépit des apparences — les liens qui attachent les âmes musulmanes à la religion et aux traditions des ancêtres. Vieux thème, certes, mais qu'elle rajeunit par la nouveauté des détails. **Par la voix de la musique**, les enfants de Sid Mouloud se laissent reprendre au charme des choses du passé, en dépit de l'instruction à l'européenne qui leur a été donnée. Chassés du domaine de leur père, ils deviennent les servants d'orgies dionysiaques dans un café louche... Il y a là de vives et touchantes peintures, un peu mélodramatiques, mais dont la véracité ne saurait être mise en doute.

Sous la forme d'une sorte de journal de bord, tenu par un jeune officier de marine, M. André-Marie Prat évoque dans **La Servante du Palais hindou** la vie des réfugiés russes à

Constantinople. Son tableau exact et non sans couleur ne fait pas oublier, toutefois, *Nuit des Princes* de M. Joseph Kessel, si l'histoire d'amour qu'il raconte et qui se termine par la trahison du jeune officier et par la mort de la Russe pour laquelle il trahit est d'un romanesque qui rappelle celui de M. Pierre Benoît.

M. Claude Breton narre dans **Bilali** l'histoire d'un nègre soudanais qui croit descendre du grand Warba, le Lion, et participe un jour, involontairement, au meurtre de son ancêtre, le roi de la brousse... Des calamités s'ensuivent, que M. Breton retrace alertement, avec humour et pittoresque.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Vient de paraître; 4 actes de M. Edouard Bourdet, au théâtre de la Michodière. — *Les Oiseaux*, d'Aristophane, au théâtre de l'Atelier. — La Loïe Fuller.

Passé hier un après-midi point désagréable à *la Michodière*. Mon fauteuil était au second rang, j'ai donc pu suivre aisément le dialogue, et aussi le jeu. Ce petit théâtre est bien tenu ; les ouvreuses y ont une discrétion qui n'est pas coutumière autre part. Pour moi, qui n'aime guère d'être importuné, la simple absence d'une gêne habituelle devient un agrément. Ce n'est d'ailleurs point le seul que j'ai eu. **Vient de Paraître** est une assez jolie pièce, — légère d'étoffe et avec coutures visibles ; puis excellemment jouée.

Ce sont des scènes de la vie éditoriale et littéraire. Assez intéressantes pour un public qui n'est pas initié aux mœurs récentes dans le monde du livre. Mais pour en former *une pièce*, l'auteur n'a trouvé à relier ces scènes que par un fil assez inconsistant. Et c'était difficile autrement.

Acte I. — (Manigances éditoriales à propos du « prix Zola ».) C'est le meilleur, le plus neuf. Mais c'est un prologue, ou plutôt un tableau, un sketch indépendant. Quand le rideau tombe sur l'attribution du prix à un *outsider* tout à fait inconnu, on ne voit pas du tout comment la pièce rebondira. Et l'auteur aurait très bien pu s'arrêter là. C'est un tableau curieux, point chargé, plus amusant que mordant au fond. M. Beucler, dans l'éditeur, est impayable : roublardissime, mais sans canaillerie, rond, jovial, plein d'entrain. Il est manifeste que l'auteur, par certains traits, a

songé à un personnage précis, un éditeur très connu, c'est l'évidence. Mais il n'a pas poussé du tout au portrait spécial. On ne peut s'empêcher de le regretter, car il y avait matière à une comédie dramatique des plus actuelles et des plus originales ; peut-être même à une œuvre vigoureuse, très représentative d'une époque de trouble transition, où le héros dans la pièce, bien peint, pourrait prendre grande allure, avec ses qualités voraces, excessives, audacieuses, écrasantes, au profit d'un fait : la réussite, passagère ou non ; et aussi avec ses horribles défauts : une suffisance, une illusion folles sur d'autres qualités qu'il n'a point, un orgueil inouï, égaré sur des velléités, au lieu qu'il ne trouve, cet orgueil, sa justification sur de l'acquis, du réussi, du prouvé, enfin sur tout ce que, personnellement, j'acclame volontiers chez l'éditeur en question.

Sur une fournée nouvelle de serviteurs, qui s'offraient aux plus gros payeurs, cet éditeur a posé délibérément sa main rapide et brutale. Il a mis autant de colliers qu'il fallait à tant de cous qui se tendaient. Il les a tenus en laisse avec un bonheur audacieux, insolent, de hardi condottière. Il a formé et assemblé des auteurs sous son bâton, brassé, à force, le public selon ses vues, violenté enfin le succès ; un succès effarant, prompt dans ses rafles, adéquat aux nouvelles aspirations de ce public qui ne demandait aux préparations de ses fournisseurs aucune substance originale ou de fond, mais seulement quelques cliquetis, quelques outrances, et à qui peu importait si ce qu'on lui servait n'était que troisièmes moutures de Barrès, ou miettes d'Apollinaire : pourvu que cela pût préparer son sommeil. Et, fût-ce à bon compte de qualité, son ignorance des lettres s'en contentait. Le directeur d'une fameuse collection de la maison, adroit serviteur du toujours vivant M. Jourdain, ne me disait-il point lui-même il y a trois ans : « Remy de Gourmont, vous l'avez connu ? il est mort ? c'était un critique, n'est-ce pas ? » Je dus l'assurer que c'était surtout un grand voyageur...

Mais, à propos, que disais-je ? Oui : que M. Bourdet n'a fait qu'une aimable comédie, où il y avait matière à bien davantage. N'importe, restons, revenons avec lui, puisque, au surplus, il a su nous distraire ; et c'est beaucoup, au train actuel.

Acte II. — Pas très rempli ni très scénique. Comme le *un*, pourrait aussi être considéré comme un prologue pour la comédie

légère en deux actes qui va suivre. — Le lauréat *outsider* est « vidé »; il faut lui ingérer quelque chose pour le regarnir. L'éditeur décide de procurer une aventure à sa femme, qui devra tenir un cahier, à l'insu de celui-ci et pour lui servir ensuite de canevas.

Acte III. — A Dinard, dans la villa de l'éditeur. La femme du lauréat — comme il est convenu entre elle et l'éditeur — la femme du lauréat épuisé (Mme Blanche Montel, très bien dans un rôle d'honnête femme, aimable, tendre — et coquette) se laisse courtiser par le romancier Maréchal (Roger Gaillard — un fat, espèce de Vadius), mais elle se prend au jeu et elle en néglige de tenir le journal convenu, agacée d'ailleurs par les maladresses de son mari, et celui-ci n'échappe que de justesse à la minotaurisation. — Dans cet acte, peu de chose sur les mœurs littéraires, sauf une *interview* à la F. Lefebre (que j'ai baptisé il y a deux ans d'une jolie image qui a fait fortune : « L'homme qui écrit avec les jambes ») : Maréchal remet une interview toute préparée d'avance au reporter qui n'a plus qu'à signer.

Acte IV. — Dans le ménage du lauréat. Deux ans après le *trois*. C'est d'ailleurs un procédé commode que de laisser au spectateur le soin d'imaginer, de reconstituer tout le *processus* qui a pu se passer dans cet intervalle. Le ménage est revenu à une vie uniforme, sinon à un concert parfait. Le mari est rentré à son bureau, aux Finances, et paraît avoir renoncé à la littérature. Madame, résignée, fait ses chapeaux. Le ménage, qui n'a pas réduit son train depuis sa période de splendeur, est criblé de dettes. Madame, tout en ayant résisté à Maréchal, et ne l'ayant pas revu depuis ces deux ans, est toujours troublée par son souvenir. Mais survient Maréchal qui lui apprend qu'il a fait une nouvelle sur leur petite histoire. Ça l'indigne et la dégoûte (pourquoi ?), et la guérit complètement dudit Maréchal. Bientôt après, elle apprend que son mari a fait en cachette, au ministère, un roman, et même deux volumes de roman, sur l'aventure. Interloquée d'abord, elle s'y fait vite, d'autant que l'éditeur survient, qui donne des acomptes et publiera le roman avec accompagnement de grosse caisse. L'épouse *tapera* gaiment la copie de son mari, — qui paraît dorénavant aiguillé sur la littérature ; cependant, il a la sagesse de ne pas démissionner au ministère, ne fût-ce que pour y travailler, dans une tranquillité assurée, à ses futurs

romans (rôle joué par Victor Boucher, avec toutes ses qualités aimables et un peu timides). Par parenthèse, ce garçon est, sinon imaginatif, du moins industrieux pour avoir su faire deux volumes sur une simple inquiétude conjugale ! Et que, dans ces interminables notations sur le thème de la jalousie, un éditeur roublard ait présumé un gros succès de tirage, c'est assez surprenant !

Bref, ce n'est pas un chef-d'œuvre. Notamment, la psychologie des gens de lettres a été traitée ailleurs avec plus de vigueur et de bonheur, dans *Charles Demailly*, des Goncourt — et je crois dans plusieurs œuvres de Balzac.

L'intrigue proprement dite est bien mince : un simple marivaudage, et point neuf ; l'idée centrale est très pauvre : une honnête femme est près de se laisser prendre ; mais elle s'aperçoit à temps qu'elle est « désirée » et non « aimée »... Reste que M. Bourdet est un bon auteur dramatique pour le temps qui court. Sans originalité, il se rattache à la vieille école qui, mon Dieu, auprès de ce qui sévit, a son bon côté ; il a du métier, sait faire quelque chose avec rien ; il a de l'esprit sans trop chercher « les mots ». Je note — sans en rien conclure — que l'auteur hardi de *la Prisonnière* a fait une pièce vertueuse. Il aurait, d'ailleurs, pu faire « coucher » les gens, au lieu de les faire seulement se frôler, sans que cela ait grande importance. Bref, il y a le premier acte qui est un tableau sans prétention, assez bien vu, nouveau, enlevé de verve.

Je l'ai dit, le sujet pouvait inspirer mieux. L'auteur aurait pu faire, ce semble, une comédie *dramatique* au lieu d'une comédie *légère et fantaisiste* : quand un homme, sans grand fond, qui n'a eu du talent qu'une fois par hasard, se trouve subitement « lancé », se laisse momentanément griser, ne doit-il pas tomber bientôt dans la ruine matérielle et morale, — sans place, sans femme, réduit aux plus basses besognes ? — Ici, grâce à la jalousie, on lui procure un *rebondissement*. Mais après ?

L'auteur semble nous laisser entendre qu'il concevrait comme un assez pauvre homme un personnage qui ne saurait faire un roman s'il n'est pourvu de matériaux à mettre en œuvre. Assurément, ce n'est pas là un romancier professionnel capable d'alimenter indéfiniment la librairie, comme W. Scott, Dumas père, Balzac, Eugène Sue, George Sand, Bourget, Montépin, etc.

Pour écrire, vaille que vaille, des douzaine de romans, il faut posséder l'imagination spéciale et la fécondité. Mais il y a, tout de même, des gens qui, sans être aptes à fournir carrière dans le roman (ou sans vouloir y viser), ont cependant su faire un des chefs-d'œuvre du roman, quand ils ont, par hasard, trouvé matière dans leur propre vie ou autour d'eux : par exemple Mme de La Fayette avec *la Princesse de Clèves*, Benjamin Constant avec *Adolphe*, Chateaubriand avec *René*, Fromentin avec *Dominique*. Et la liste pourrait être allongée.

Pour en revenir au héros de M. Bourdet, s'il manquait *d'invention*, il devait aussi y avoir paresse dans son cas, car il y a bien des *trucs* pour simuler l'invention. Il suffit de voir tous les actuels produits de la librairie.

§

Parmi les pièces d'Aristophane, **Les oiseaux** est une de celles qui sont le plus mortes pour nous. Je n'ai jamais pu la lire sans ennui. Il s'agit d'Athéniens qui, dégoûtés de leur pays, se transportent dans la république des oiseaux. Ils l'organisent de façon à établir un blocus entre le ciel et la terre ; les dieux sont forcés de venir à composition. Ça fourmille d'allusions perdues pour nous. Entre autres personnages il y a divers oiseaux (comme dans *Chantecler*, mais c'est le seul rapport). Je ne suis pas allé à l'Atelier voir la représentation. Volontiers nous nous intéressons à l'Atelier, que ses tentatives de nouveautés ou d'exhumations soient excellentes ou médiocres. N'avons-nous pas, il y a peu de temps, consacré à l'Atelier toute une chronique (*La vie est un songe*) ? *Mercure* dramatique retrouvera sans doute une meilleure occasion de récidiver.

§

La Loïe Fuller vient de mourir. L'année précédente déjà, une autre danseuse célèbre, Isidora Duncan, avait, elle aussi, définitivement cessé le mouvement. Mais combien de danseuses encore, en un an, figurantes du « théâtre » ou du « monde », langoureuses ou trépidantes, ont dû passer à l'immobilité, dans ce temps où la danse a tant d'adeptes pour avoir si bien fait avouer, à une multitude de femmes, leur office prédestiné d'être mues principalement par les vertèbres pour l'ondulation captivante à l'ordre de l'espèce...

Parmi les danseuses professionnelles, nos contemporaines d'avant la guerre, la Loïe Fuller fut certainement l'une des plus sympathiques, au moins par son charme personnel, alors qu'ensuite Isidora Duncan n'apporta guère, et avec une présomptueuse suffisance, que d'énormes dislocations et grimaces, qui se donnaient pour atteindre le sublime alors qu'elles en étaient si loin !

La Loïe Fuller se contint dans des trouvailles et d'excellents exercices serpentins du vêtement, sous l'enivrement des projecteurs. Notamment elle apparaissait comme un papillon environné d'un feu qui gagnait les cintres. Elle obtenait ainsi des exhibitions excentriques, colorées et variées, qui ne manquaient pas d'un certain intérêt relatif. Mais ce n'était que très artificiel, aux effets bonnement kaléidoscopiques, d'ailleurs bien en rapport avec le degré du public de music-Hall où la Loïe Fuller a mené le meilleur de sa carrière. Ce meilleur se montra naturellement à ses débuts, alors qu'elle employait des moyens, des expédients, encore relativement peu compliqués. Le perfectionnement, dans ce genre de choses, va toujours à l'encontre de ce qui pourrait, par la petite originalité et la relative simplicité de l'exécution, se réclamer, si peu que ce soit, d'un art quelconque. Chez la Loïe Fuller, les effets étaient bonnement du même genre que ceux de ces décorations mobiles, vulgaires, auxquelles on peut rattacher les fameuses fontaines lumineuses, clou de l'Exposition de 89, ou encore les enguirlandages actuels nocturnes de la tour Eiffel par les cascades multicolores électriques de M. Citroën ; ou enfin tout ce à propos de quoi *le Journal* nous disait dernièrement : *La publicité lumineuse, gloire de ce début de siècle, a donné naissance à un art...* La Loïe Fuller a eu surtout le bonheur et l'esprit de trouver et de suivre une bonne idée industrielle.

En suite de ses agréables premières exhibitions, lorsque la Loïe Fuller voulut faire mieux, elle ne sut que perdre la certaine fraîcheur d'invention de ces réussites initiales. Il est d'ailleurs remarquable que bien souvent les danseurs et les chanteurs de Music Hall, parfois très intéressants à leur première période, gâchent généralement leurs dons spontanés, naturels, par un travail qui voudrait les rendre plus « artistiques », plus « sérieux » ; ils éteignent leurs dons sous leurs aspects séduisants ; et même on les voit, avec surprise, comme presque honteux de leur première compagne : l'originalité. Je pense, en écrivant cela, à

Mme Yvette Guilbert, autrefois si curieuse, si particulière, tellement grivoise avec une inoubliable acidité, parmi l'appareil de sa robe jaune et de ses gants noirs! mais je ne compare pas Mme Yvette Guilbert avec la Loïe Fuller pour aucune équivalence de leurs talents respectifs, chacune dans sa branche; celle-là s'étant montrée, dans son bon temps, si particulière, et celle-ci, ma foi, seulement toujours d'un agrément modéré, simplement hasardeux et irréfléchi, obtenu surtout par un usage à outrance des lampes colorées, déferlant leurs feux sous les manettes de l'ouvrier électricien chargé d'en incendier, d'en dévorer cette Loïe Fuller charmante, aujourd'hui consumée.

Mémento. — Intéressante encore pour nous l'approbation de *la Epoca*, le plus ancien et le plus sérieux des journaux espagnols, sous la signature de Luis Aranjo Costa, à propos de la question Valéry, que j'ai fait surgir le premier ici même, et dont on sait quelle importance elle a prise dans le monde lettré :

« Mais ce retour à la tradition religieuse, morale et littéraire dans le courant du bon sens, de la clarté, du classicisme et du respect de la vieille rhétorique, ne sera-ce pas, en dernière analyse, l'opinion isolée d'un retardataire sans intérêt, une voix dans le désert, voix d'un écrivain peu fameux, mal avec son siècle et avec ses compagnons en littérature ?

« Non. Dans *Mercure de France* (15 août), nous rencontrons un article de Rouveyre contre Valéry. Le nouvel et brillant académicien qui ne put supporter sur son visage, pendant la séance de réception sous la coupole, la lumière méridionale et classique de son prédécesseur Anatole France, a pu lire dans le *Mercure de France* de bonnes et dures vérités : « Valéry, écrit Rouveyre, exprime obscurément, ou de façon très entortillée, des pensées banales. Il arrive à dégoûter par l'abondance de ses thèmes pâteux sans substance raisonnable. » Ensuite il le taxe d'emphatique, de creux, et il dit que les révolutions dans la métrique ne sont que paresse et ignorance des lois fondamentales d'une langue. Rouveyre proclame aussi la nécessité d'être simple et clair. »

Faut-il rappeler que les meilleurs écrivains d'Espagne et des pays de langue espagnole ont toujours, dans leurs appréciations, précédé de beaucoup d'années le classement, par la postérité, de nos écrivains authentiques : Gourmont, Gide, etc., étaient illustres là-bas, quand ici la critique les tenait dans une criminelle obscurité. Par complément, ils savent juger aussi nos artificieuses célébrités mondaines.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. Wetzel : *Les méthodes modernes d'éclairage*, Eyrolles. — P. Maurer : *Eclairage électrique*, Gauthier-Villars. — Ch. Fabry : *Introduction générale à la photométrie*, Revue d'optique. — Ch. Fabry : *Optique*, Les Presses universitaires. — *La Société pour le perfectionnement de l'éclairage*.

Le public qui vit loin des laboratoires scientifiques et industriels n'a pas manqué de remarquer que l'après-guerre a enregistré des progrès importants, en ce qui concerne l'amélioration de l'éclairage. Le problème de l'éclairage dépend à la fois de la physique et de la physiologie ; peu de questions sont sous une dépendance plus étroite de la science pure.

Un simple coup d'œil conduit à distinguer l'*incandescence* des lampes électriques et la *luminescence* des longs tubes rouges et bleus, qui font fureur dans les réclames lumineuses. Quel que soit l'avenir possible de la luminescence, l'éclairage actuel repose principalement sur l'incandescence.

L'incandescence, à l'inverse de la luminescence, est la lumière dont l'émission est due à la chaleur seule : toute « lumière froide » est de la luminescence. C'est un ensemble remarquable de physiciens allemands qui établit les lois de l'incandescence, préludes de l'éclairage rationnel et, aussi, points de départ de ces mystérieux quanta, qui sont à la base de notre explication de l'Univers. Ces Allemands et Autrichiens, précurseurs des progrès de l'éclairage, ont nom : Gustav-Robert Kirchhoff, Joseph Stefan, Ludwig Boltzmann, Wilhelm Wien, Max Planck. Grâce à leurs travaux, il a été possible de déterminer quantitativement le rendement des sources lumineuses et de préciser les moyens de l'améliorer.

Au point de vue physiologique, trois facteurs de la vision interviennent :

1° L'*adaptation*, ou diminution du diamètre de la pupille sous l'influence d'une lumière trop intense. La surface utile du cristallin peut varier automatiquement dans le rapport de 20 à 1 ; on a donc intérêt à employer des diffuseurs, car, la pupille subissant une moindre contraction, l'œil pourra recevoir plus de lumière, bien qu'on lui en envoie moins ;

2° L'*éblouissement*, c'est-à-dire cette gêne vraiment pénible qui se produit lorsque l'œil se trouve dans le champ de lumières trop brillantes ou trop rapprochées. Un éclairage rationnel, qu'il

soit direct ou indirect, ne doit jamais laisser voir de lampes nues. C'est pour combattre l'éblouissement que les ouvriers portent des verres fumés quand ils regardent les métaux incandescents et que les promeneurs en portent aussi contre la « réverbération » de la mer ;

3° La *sensibilité* de l'œil, qui est extrême, puisque, dans les conditions les plus favorables, une bougie est visible à 27 kilomètres. Si l'énergie qui parvient ainsi à l'œil était absorbée par un gramme d'eau et que nous voulions élever d'un degré la température de cette eau, il faudrait que la bougie restât allumée pendant dix millions de siècles. Cette énorme sensibilité atténue le mauvais rendement des lampes électriques les plus perfectionnées, puisque les grosses lampes à atmosphère gazeuse (dite demi-watt) transforment en lumière à peine trois pour cent de l'énergie électrique qu'on leur fournit. Indiquons d'ailleurs en passant que les lampes à vide (lampes à filament de tungstène en zig-zag) sont plus économiques que les lampes demi-watt pour les intensités inférieures à 50 bougies, mais que leur rendement ne dépasse pas un et demi pour cent. Ne soyons pas trop fiers de nos lampes si brillantes : une lampe à incandescence, c'est presque exclusivement un radiateur et, même, un radiateur qui chauffe mal.

§

Les « éclairagistes » français ont commencé par le plus pressé : se mettre au courant de ce qui s'est fait à l'étranger et, à ce point de vue, ils s'avèrent disciples — disciples un peu serviles — des Américains. Ce qu'ils décorent du nom de « principes scientifiques », n'est, au fond, qu'un empirisme encore assez peu cohérent.

On ne pouvait donc s'attendre, de leur part, qu'à des mises au point médiocres, où l'essentiel des problèmes est laissé de côté et où on a l'impression qu'ils expliquent des principes fondamentaux qu'ils n'avaient pas compris. C'est le cas des ingénieurs M. Wetzel, **Les méthodes modernes d'éclairage**, et surtout P. Maurer, qui, avant de rédiger 140 pages sur l'**Eclairage électrique**, aurait pu se donner la peine (p. 59 et 77) d'apprendre ce qu'est la réflexion de la lumière (1).

(1) C'est aussi le cas des ophtalmologistes : témoin H Truc, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier qui, dans son livre *Hygiène oculaire et*

Somme toute, les praticiens, abandonnés, à leurs propres forces sont incapables d'exposer convenablement les sujets qui les concernent. Quelle différence avec les ouvrages des meilleurs universitaires ! J'ai mentionné en son temps (1) le petit livre d'Auguste Blanc, *Rayonnement, éclairage* (Colin). L'excellent professeur qu'est Charles Fabry (de la Sorbonne) vient de fonder une « encyclopédie photométrique » et en a écrit le premier tome intitulé **Introduction générale à la photométrie**. Pour lui, les grandeurs photométriques (flux, intensité, brillance, éclairement) doivent être définies à partir de la puissance rayonnante totale et de la radiance spectrale, en passant par l'intermédiaire de la courbe qui donne l'efficacité lumineuse des radiations; c'est ce que je m'étais moi-même appliqué à faire, indépendamment, en m'adressant d'ailleurs, à un public différent (2). Dans l'ensemble, cet ouvrage est tout à fait satisfaisant : c'est en quelque sorte le « code » auquel les éclairagistes doivent se reporter chaque fois qu'ils auront conscience de quelque incertitude dans la connaissance des principes de leur propre technique.

Signalons, en passant, une note (p. 84) qui fixe heureusement la terminologie sur un point délicat :

Un *facteur* est un simple rapport numérique (quantité de dimensions zéro) qui entre comme produit dans les formules (facteur de transmission, facteur de luminosité...) Un *coefficient* intervient aussi dans un produit, mais n'est pas de dimensions zéro ; sa valeur numérique dépend des unités choisies. Un *pouvoir* est une quantité qui s'introduit comme terme d'une somme ; ainsi les pouvoirs d'affaiblissement de plusieurs appareils successifs s'ajoutent.

Le précédent ouvrage de Ch. Fabry, **Optique** (*Interférences, propagation et diffraction de la lumière, spectroscopie, optique des rayons X, polarisation*), est, lui aussi, parfaitement recommandable. Regrettons que la rigueur des temps nous le présente dactylographié (et non typographié) ; la lecture en est rendue moins aisée, et les lapsus abondent. Cette rédaction est en

***inspection du travail*, publie, sur l'éclairage artificiel, des bourdes retentissantes. Prenons garde que « parler de ce qu'on ignore » ne devienne une tradition française !**

(1) *Mercure de France*, 15 juillet 1924, p. 472-476.

(2) « La mesure de la lumière et les progrès de l'éclairage », *La Science et la Vie*, septembre 1927, p. 181-190.

quelque sorte un rajeunissement du *Cours* (calligraphié) de Gabriel Lippmann, où les physiciens de ma génération avaient appris les premiers éléments de l'optique physique.

§

La **Société pour le perfectionnement de l'éclairage** est une société non commerciale, subventionnée par les secteurs électriques et les fabricants, pour fournir sur simple demande des renseignements et des projets gratuits (1). Elle a installé des salles de démonstration et édite des brochures de propagande, abondamment illustrées: notions d'électricité, lumière et vision, réflecteurs et diffuseurs, unités et mesures photométriques, projets d'éclairage, coefficients d'utilisation, éclairage des magasins et des devantures, éclairage des ateliers, éclairage des habitations (2). Ces brochures sont une mine de renseignements pratiques; il s'y est malheureusement glissé un assez grand nombre d'inexactitudes et d'erreurs scientifiques.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Raymond Mallet : *Les Obsédés*, G. Doin. — Albert Deschamps et Jean Vinchon : *Les maladies de l'énergie*, troisième édition refondue, Alcan. — Dr J. Héricourt : *Le terrain dans les maladies*, Flammarion. — Paul Moinet : *Au temps des Césars*, médecine et chirurgie, Soc. d'impressions typographiques, Nancy. — Dr E. Granon : *L'enseignement clinique à la Faculté de Montpellier*, impr. A. Chastanier, Nîmes. — Dr Ch. Claoué : *Oreille interne, étude anatomo-pathologique et clinique*, N. Maloine. — Dr Henri Bouquet : *La chirurgie*, Hachette. — Charles Chassé : *Deux stigmatisées bretonnes*, Oberthur, Rennes. — Landry et Franquet : *Application de l'Ionothérapie à l'oreille*. — Jean Séval : *L'encéphalite léthargique est elle une intoxication ?* — Dr André Chevalier-Lavaure : *Contribution à l'étude des rapports des troubles mentaux avec les accidents de travail*, Montpellier. — Dr Proschowky : *Comment éviter les maladies vénériennes ?* Editions de l'En-dehors, Orléans.

Le docteur Raymond Mallet passe à juste titre pour un des psychiatres les plus brillants d'Europe. Clinicien subtil, psychologue éminent, il écrit une langue d'une pureté absolue. Dans le domaine littéraire, ses petits livres, *Le Pavillon H*, *Dévastations*, l'ont classé parmi nos meilleurs écrivains médecins. Au point de vue scientifique, sa *Séméiologie mentale*, dans le grand

(1) 134, Boulevard Haussmann. De même, la Société *Ap-el*, 41, rue Lafayette, s'occupe des autres applications domestiques de l'électricité

(2) En préparation : éclairage des bureaux, éclairage des voies publiques.

Traité de Pathologie médicale de Sergent, Ribadeau-Dumas et Babonneix, est considérée comme une merveille d'enseignement. Nous retrouvons les mêmes qualités dans le petit volume de cent pages : **Les Obsédés**, dans la collection des Actualités de Médecine Pratique qui paraît chez Gaston Doin. Malades des plus touchants, dit-il, parce que souvent clairvoyants et incompris, être humains pitoyables dont beaucoup dans la vie cachent leur souffrance. Derrière les symptômes de premier plan, mentaux ou physiques, on retrouve le même trouble fondamental de la synthèse organo-psychique, le même état de conscience inquiète. « Malades qui, longtemps ignorés, sont devenus la proie de théories médico-psychologiques qu'on a vues envahir la littérature, le théâtre, les salles de conférences mondaines et faubouriennes, le cinéma même. La théorie en a pâti, et les malades ». Mallet les examine sans système d'école, cherche à les comprendre, à les apaiser, non à les enserrer, si fragiles, dans quelque étau de thérapeutique préconçue. On les a englobés dans tous les systèmes, on a tour à tour invoqué les troubles de la volonté, ceux de l'émotivité, ceux de l'intelligence, on les a rangés dans « la folie lucide », puis dans « la dégénérescence », dans la « psychose maniaco-dépressive », dans la « schizophrénie », suivant que ces entités vraiment phagédéniques tenaient l'actualité de la psychiatrie, science ductile et malléable où l'obéissance des disciples permet à chaque grand maître d'une époque de faire le trust des syndromes. Mallet n'a cure de ces choses, et s'il revient à la théorie affective de Morel, théorie qui reprend aujourd'hui la première place, à la suite des études nouvelles sur la pathologie du sympathique, il le fait avec un sens clinique toujours en éveil, ne discutant de la pathogénie, après l'étude des formes cliniques, de l'évolution, du pronostic, que pour formuler les indications thérapeutiques qui en découlent. J. Séglas qui, avec Gilbert-Ballet et Chaslin, aujourd'hui disparus, fut le maître de ce brillant élève, dans une excellente préface signale la part d'indiscutable originalité d'un tel livre, qui est avant tout le fruit de la grande expérience personnelle du docteur Raymond Mallet.

Le docteur Albert Deschamps, directeur d'une importante maison de santé où se succédaient les obsédés, les neurasthéniques et les inquiets, a publié chez Alcan un ouvrage considérable sur

les Maladies de l'énergie. Le succès en a été de suite immédiat. Il obtint le prix Herpin, à l'Académie de Médecine. Une seconde édition ne tarda pas à suivre. Albert Deschamps en préparait la troisième édition, quand la mort l'a surpris, au milieu de ses notes et de ses livres. Sa fille, Mlle Odette Albert-Deschamps, a pieusement rassemblé les documents et les a communiqués au Dr Jean Vinchon. Nul choix ne pouvait être meilleur. Celui-ci a porté dans ce livre fondamental, et dont les deux premières éditions sont aujourd'hui épuisées, tous les appoints nouveaux de la science sur le problème de l'énergie, en particulier les notions nouvelles du métabolisme basal et la mesure de l'acidité ionique. Le métabolisme est l'ensemble des échanges effectués avec le milieu par la matière vivante ; assimilation, désassimilation sont à la base de l'énergie. Toutes les conditions en sont étudiées dans ce livre qui nous apporte les moyens récents mis en œuvre pour mesurer avec précision nos dépenses d'énergie. Les relations de la fatigue et de l'angoisse avec le système nerveux sympathique (vagotonie, sympathicotonie), avec la schizoïdie, la cyclothymie sont indiquées comme il convient. Malgré sa technicité, ce livre s'est signalé par son succès autant auprès des malades que des médecins. Aujourd'hui encore le « bréviaire du neurasthénique », comme disait Albert Deschamps, est plus utile qu'aux temps où il fut pensé et écrit. La vie n'est pas clémente aux faibles qui ont perdu leurs soutiens matériels et moraux dans cette société aux cadres disjoints. Mais celui-là n'est pas un vaincu qui a appris à ménager ses forces ; et Deschamps et Vinchon se sont proposés ici de faire connaître les moyens de parvenir à cette forme pratique de la sagesse.

Pourquoi tel organisme offre-t-il un terrain favorable aux germes morbides, alors que tel autre leur oppose un terrain résistant ? Telle est la question angoissante que bien souvent les médecins se posent au lit des malades ; et telle est aussi la question d'intérêt primordial, que doivent se poser toutes les personnes soucieuses de préserver leur santé et leur vie.

Si l'on a beaucoup écrit sur les microbes, causes des maladies infectieuses, on a beaucoup moins exploré la constitution des terrains sur lesquels ils peuvent s'ensemencer, et l'on ne connaît encore que très imparfaitement les éléments qui rendent ces terrains plus ou moins propices à leur végétation.

A cette étude ardue, l'ouvrage du Dr Héricourt, **le Terrain dans les maladies**, véritable enquête sur les rapports entre germes et terrains, apporte tous les documents fournis par la médecine expérimentale et par l'observation clinique, capables de donner des arguments à la solution du problème posé.

Le professeur Charles Richet, de l'Institut, a écrit pour le livre de son ami et collaborateur, le Dr Héricourt, une préface du plus grand intérêt.

Le rapprochement de ces deux noms sur un ouvrage traitant du « Terrain dans les maladies » était d'ailleurs bien indiqué ; car inventeurs de la sérothérapie, Richet et Héricourt ont fait beaucoup, on peut l'affirmer, pour la réalisation des terrains réfractaires aux germes morbides.

J'ai eu souvent l'occasion de signaler ici que les études sur la médecine primitive démontraient que les anciens étaient infiniment plus savants que nous ne le pensions. Le travail de M. Paul Moinet, consacré à la médecine et à la Chirurgie **au temps des Césars**, vient encore fortifier cette constatation. D'érudits chercheurs nous ont déjà révélé l'essentiel des connaissances médicales grecques et même égyptiennes, bien peu se sont intéressés aux romaines. Et pourtant, Rome la Raffinée ne dut pas laisser dans l'ombre un côté aussi important de la science de vivre. Dès que César eut accordé le titre et les privilèges de citoyen romain à tous les médecins de Rome, ceux-ci purent enfin pratiquer leur art ouvertement, dans des conditions matérielles que Moinet nous montre excellentes, et la concurrence qui tout aussitôt s'éleva entre eux donna une impulsion rapide à la médecine. Les noms d'Asclépiade, d'Antonius Musa, de Chariclès, de Vettius Valens, d'Andromaque et surtout de Celse sont parvenus jusqu'à nous. Le résumé du *De artis medica* de Celse, qui parle une langue « merveilleusement pure et claire », prouve que les médecins romains savaient parfaitement observer. Quant aux chirurgiens, leur arsenal chirurgical était d'une richesse insoupçonnée.

Des fouilles pratiquées sur le sol de France, à Corsa dans l'Aveyron ou à Reims ou à Fonvielle dans l'Allier, par exemple, ont ramené au jour quantité de stylets, de spatules, de curettes, de scalpels, d'érignes, de pinces, de rugines, de crochets de toute sorte, généralement en bronze, et tels que les chirurgiens actuels en utilisent encore. Mais

ce sont surtout les fouilles d'Herculanum et de Pompéi qui ont révélé à nos yeux surpris des instruments chirurgicaux véritablement perfectionnés, comme tel spéculum, telle pince-tenaille ou tel clystère à pompe foulante. — Notre actuel coton antiseptique était remplacé par la laine bouillie et desséchée au soleil, ou par des éponges, ou de la charpie. Les bandes à pansement étaient en lin et l'on avait remarqué qu'un pansement ne doit pas être trop épais en été. Leur liquide antiseptique de prédilection était le vinaigre, mais l'eau chaude était très employée. — Après une blessure ou avant une opération, la diète était de rigueur, le vin interdit pendant la fièvre et l'inflammation. Dans toutes les tumeurs ou plaies suppurantes, le principe voulait que dès la maturation on donnât issue au pus et qu'on nettoyât autant que possible le fond de la plaie. — Toute partie gangrenée devait être éliminée, soit par les caustiques, soit par le fer. — Les corps étrangers encombrants ou dangereux, tels que pierres, échardes de bois ou flèches, étaient retirés, etc... »

C'était là de l'excellente chirurgie.

Excellent travail aussi d'histoire de la médecine est le livre que le docteur E. Granon consacre à **l'Enseignement clinique à la Faculté de Montpellier**. Quatre grandes dates pourraient servir de blason à cette vieille École. En 1340, la première, elle organise des dissections anatomiques. En 1598, seule en France, elle possède un Jardin des Plantes. En 1794, elle a l'honneur de créer l'enseignement clinique. En 1795, celui d'aménager les premières cliniques hospitalières. Préface du Professeur Paul Delmas. Remarquables bois gravés d'Henri Martin dont le talent s'affirme dans *Septimanie*, cette somptueuse revue dirigée par le docteur Paul Duplessis de Pouzilhac, dont le succès honore sa province.

Le docteur Charles Claoué publie chez N. Maloine un important travail de vulgarisation et de recherches personnelles sur **l'Oreille interne**.

La Chirurgie du Dr Henri Bouquet est un des meilleurs livres de la Bibliothèque des Merveilles de la maison Hachette. On y retrouve l'agréable talent de vulgarisation d'un des maîtres du journalisme médical, qui sait rendre attachant comme un roman l'exposé le plus technique. Bonnes gravures.

Dans les *Annales de Bretagne*, publiées à la Faculté des Lettres de Rennes, Charles Chassé donne l'observation de **deux stigmatisées bretonnes**, celle que le P. Marsenne signala

à Descartes, qui ne s'en laissa pas accroire, et Françoise Hellegouarch que le Professseur Pitres, en 1898, considéra comme une simulatrice.

L'Ionothérapie, découverte par le Professeur Bergonié de Bordeaux, consiste à faire pénétrer dans l'organisme, par le moyen du courant électrique, des médicaments dissous dans une solution dont on imprègne la partie malade. Le docteur Cantonnet dans la thérapeutique oculaire, les docteurs Landry et Franquet, de Reims, dans les otites chroniques, en particulier dans la surdité par sclérose du tympan, disent en avoir obtenu d'excellents résultats.

Le docteur Jean Séval se plaint, dans le *Journal des Praticiens* du 19 novembre dernier, que la presse scientifique et quotidienne n'ait pas souligné les observations et théories du docteur Veillard (d'Orléans) au sujet de cette **Encéphalite Léthargique** qui s'est multipliée pendant et depuis la guerre. Elle serait due, d'après cet auteur, à des farines avariées ou toxiques. Séval attribue « la consigne du silence » à la force des intérêts menacés et parle « d'empoisonnement public solidement organisé ». Veillard trouve cette maladie, si grave, *toujours* en corrélation avec l'absorption de mauvais pain, contenant des farines de *Phascolus lunatus* (haricot de Java, de Birmanie), des *Lathyrus* divers (pois chiches du Japon, gesse, etc...). Il a montré des coïncidences troublantes de dates entre l'importation massive des farines toxiques et l'apparition consécutive de de l'encéphalite.

Dans sa thèse inaugurale : **Contribution à l'étude des rapports des troubles mentaux avec les accidents du travail**, le docteur André Chevalier-Lavaure admet comme ayant droit à l'indemnité de la loi de 1898 les troubles mentaux de nature émotionnelle. Il est évident que chacun de ces cas devra être étudié avec une attention toute particulière et qu'il faudra surtout apprécier l'action indiscutable de la prédisposition.

La brochure du docteur Proschowsky : **Comment éviter les maladies vénériennes, sans réglementation de la prostitution ni police des mœurs**, expose les démêlés de son auteur avec les services spéciaux du Danemark et, non sans une certaine vivacité agréable de forme, des idées personnelles qui ne manquent pas d'intérêt.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

QUESTIONS COLONIALES

Robert Raynaud : *Le Roman du Sahara*, Peyronnet et Cie, éditeurs. — Arthur Girault : *Législation coloniale*, société du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot.— La revue *La Vie*.

Tout arrive et c'est pourquoi la question du Transsaharien, qui a déjà fait couler tant d'encre, est maintenant mûre, je veux dire que l'accord s'est réalisé, entre les Ministères, sur la nécessité de construire le chemin de fer qui unira l'Afrique du Nord à l'Afrique Noire par le grand Désert. Au cours du mois de décembre dernier, la Chambre a voté 12 millions pour la mise en vente des travaux. Mais quels efforts il a fallu accomplir et quel héroïsme il a été nécessaire de déployer pour vaincre le Sahara et les bureaux de Paris, d'Alger et de Dakar ! C'est cette victoire saharienne que nous décrit avec une émotion contenue, que déguise mal un style alerte, M. Robert Raynaud dans le livre qu'il vient de publier dans la collection coloniale de l'éditeur Peyronnet et qui a pour titre **Le Roman du Sahara**.

Nous trouvons dans l'ouvrage de M. Robert Raynaud, condensé en de substantielles pages, tout ce qu'il importe de savoir sur le grand désert africain et sur l'histoire de sa conquête, histoire qui forme un des chapitres les plus attachants de l'épopée africaine française. L'auteur a évité toute pédante discussion, tout étalage de science inutile et, cependant, nous donne une notion des plus exactes de la question saharienne. Après avoir rappelé « ce qu'on savait du Sahara au commencement du XIXe siècle » et cité l'Encyclopédie, M. Robert Raynaud nous apporte une exacte vision géographique du Désert si longtemps mystérieux ; erg, hamada, dunes, massifs montagneux surgissent donc devant nos yeux, ainsi que la flore et la faune sahariennes. Passant ensuite à la géographie humaine, l'auteur étudie les « hommes voilés » que les Arabes ont appelés les Touaregs, ce qui signifierait « les abandonnés de Dieu » ; nous pouvons ainsi pénétrer dans la vie de cette étrange race qui présente, à côté de caractéristiques empreintes d'une sauvage cruauté, des traits de noblesse qui la rendent malgré tout sympathique. « L'indépendance est leur raison d'être » ; cette constatation permet de mesurer à sa juste valeur l'œuvre de pacification accomplie par nos « sahariens ».

La tragique histoire du Sahara, car on peut donner ce titre

aux annales de ce pays de la soif dont certaines parties comme le Tanezrouf sont appelées les « pays de la peur » par les Touaregs eux-mêmes, nous est admirablement contée par M. Robert Raynaud. La prise de Tombouctou en 1893 fut, en somme, la première étape de la conquête du Sahara, que devait compléter l'exploit de la mission de Foureau-Lamy, partie d'Algérie et ayant traversé tout le Désert pour infliger à Rabat la défaite qui, non seulement nous débarrassa d'un ennemi des plus dangereux, mais synthétisa la jonction des trois « Afriques françaises », Afrique du Nord, Afrique Occidentale, Afrique Equatoriale, jonction effectuée sur les bords du Tchad. Puis, après avoir montré le Sahara dompté, M. Robert Raynaud évoque les victimes que les sables et les Touaregs ont fait disparaître : pères blancs, mission Flatters, Douls, Morès et tant d'autres.

Les lecteurs du *Roman du Sahara* parcourront, d'autre part, avec un réel intérêt les pages consacrées au général Laperrine et aux méthodes que cet officier a su dégager au cours de longues années de Sahara. Celles-ci ont, en fait, permis la pacification du Désert en utilisant nos adversaires d'hier, devenus ces « méharistes » qui font, désormais, la police de ces immenses territoires.

C'est grâce à cette œuvre de pénétration et grâce aux progrès de la technique qu'à la première phase de la conquête, réalisée à l'aide du méhari et de son cavalier, rallié au drapeau français et encadré par les nôtres, a fait place maintenant celle de la victoire définitive par l'automobile et l'avion. A ce sujet, M. Robert Raynaud nous fournit un attrayant et vivant récit des différents raids qui, depuis 1921, se sont succédé à travers le Sahara et qui ont mis Bourrem, cité dont les paillotes se reflètent sur le Niger, à sept jours d'Alger la Blanche!

Et tout naturellement, l'auteur du *Roman du Sahara* est conduit à envisager la question du Transsaharien : « Traversé désormais de part en part, le Sahara découvre ses mystères, mais aussi longtemps que le rail ne l'aura pas définitivement dompté, il gardera sa figure popularisée par une vaste plaine, à l'horizon, le profil aux arêtes nettes d'un homme voilé sur un chameau. » Une forte et précise étude du prestigieux essor économique qui est réservé à l'A. O. F. permet à M. Raynaud d'apporter la preuve que le « transsaharien » ne sera pas seulement un indis-

pensable instrument « impérial » soudant l'Afrique du Nord à l'Afrique Nigérienne, mais aussi « l'amorce d'un transafricain reliant par la voie la plus directe l'Europe au Congo belge, à la colonie anglaise du Cap ».

Le très distingué doyen de la Faculté de Droit de Poitiers, M. Arthur Girault, vient de faire paraître la cinquième édition de son remarquable ouvrage **Principes de Colonisation et de Législation coloniale**, ouvrage classique et qui fut publié pour la première fois en 1894. Il s'agit du Ier tome qui est consacré aux « généralités et aux notions historiques » ; ce tome est sans conteste le plus intéressant pour les lecteurs qui ne sont pas obligés de faire des études du droit colonial ou d'utiliser l'ouvrage de M. Girault pour remplir leurs fonctions administratives. Sa lecture suscite, en effet, pour eux qui s'intéressent au problème colonial dans son ensemble, maintes idées, maintes réflexions et nous amène à faire de la « philosophie coloniale », nous conduisant vers les plus lointaines conceptions de l'économie sociale et de l'évolution du Monde moderne. L'historien trouvera, d'autre part, dans les quatre cents pages consacrées à l'Histoire de la Colonisation française, l'étude la plus nette et la plus documentée qui ait été faite jusqu'ici de l'essor de notre nation à l'Extérieur.

La préface de cette cinquième édition est fort instructive ; elle met en relief combien en France il reste à faire encore pour créer cette ambiance coloniale qui, seule, sera le levier nécessaire à la réalisation du vaste programme de mise en valeur de nos plus Grandes Frances. M. Arthur Girault écrit, en effet, à ce sujet ces lignes : « L'enseignement de la législation coloniale n'a malheureusement pas pris dans les Facultés de Droit le développement qu'il était permis d'espérer et que commandaient les intérêts généraux du pays. Dans la moitié des Facultés de Droit cet enseignement n'a jamais été donné ou a été abandonné au bout de quelques années. Dans les autres, il a joué de malheur. Simple matière à option, concurrencée par beaucoup d'autres plus faciles à étudier et à enseigner, parce que moins variées et moins changeantes, ce cours n'a jamais réuni que des auditoires variés. Le fait que, depuis de longues années, un sort aveugle n'a pas permis à la législation coloniale de figurer parmi les épreuves du concours d'agrégation, a détourné nos jeunes maîtres des études

coloniales qui offraient cependant à leur initiative scientifique un champ d'études merveilleux. »

Ce qui est vrai pour l'enseignement du Droit colonial l'est aussi, dans nos Facultés des Lettres, pour la Géographie et l'Histoire coloniales. Mais cette carence se constate également dans les autres programmes d'enseignement supérieur et dans ceux de notre enseignement secondaire. Or, si l'on veut faire une jeunesse française « coloniale », il faut lui apprendre, tout d'abord, ce qu'est notre Domaine Extérieur et comment il a été forgé par l'énergie des générations dont elle doit prendre la place. Nos jeunes, d'ailleurs, nous en sommes persuadés, sont tout prêts à répondre à l'appel, mais encore faut-il lancer cet appel !

La Vie, l'active revue que dirigent les frères M.-A. Leblond, fait depuis quelque temps une place de plus en plus grande aux colonies. Le problème colonial est évoqué dans les colonnes de la *Vie* sous ses aspects les plus divers et cette diversité même qui n'exclut pas, loin de là, une forte documentation, permet justement aux lecteurs de suivre cet essor colonial qui est de jour en jour davantage un des plus attachants aspects du mouvement national. MM. Leblond savent, pour y avoir participé, tout le charme de la vie créole et ils nous le font connaître, mais ils se rendent aussi compte, avec la claire vision de leur génie français, que la mise en valeur de nos terres lointaines nous assurera seule la véritable indépendance économique, partant permettra à la France de conserver envers et contre tous son rôle de Grande Puissance. Ils savent que la foi coloniale ne naît pas d'elle-même et qu'il faut faire pénétrer dans l'opinion française le sentiment que notre Pays est un pays colonisateur. Ce sentiment, c'est aux organes qui, comme la *Vie*, donnent aux questions coloniales la place qu'elles méritent, que l'on devra de le voir s'implanter chez le Français moyen.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

Revue franco-belge ; P.-J. Proudhon : opinion sur la poésie ; prévision de 1870, sept ans plus tôt ; une phrase de Sainte-Beuve sur la propriété. — *L'Opinion* : Wilde et Jack London dictent de l'au delà. — *Revue heddomadaire* :

Maurice Barrès, l'Académie, Marcel Proust et les gens du monde. — *Europe*: poèmes de M. Henri Dalby. — Mémento.

La **Revue franco-belge** (novembre, décembre et janvier) a inséré un très curieux « Bruxelles, refuge des conspirateurs », de Mme M. van de Wiele, où l'on trouve de précieuses indications sur les républicains chassés de France par le second empire. L'auteur a eu la bonne fortune de trouver, dans un exemplaire des œuvres de Hugo, des notes manuscrites de P. J. Proudhon. Si le grand sociologue manque d'amour pour le grandissisme poète, il ne se désintéressait pas de la poésie. Voici le rôle qu'en 1861 il lui assignait dans l'avenir du siècle :

Où retrouver la poésie et comment? Dans l'étude même de l'humanité. L'humanité menée par sa justice, voilà qui est poétique! La Révolution à comprendre et à développer, c'est notre poésie! L'égalité à établir, la guerre à anéantir, c'est de la poésie! L'amour à discipliner, à honorer, l'amour créateur de justice et de vertu, c'est de la poésie! Ces choses vous semblent abstraites? Ce sont des réalités. C'est que vous êtes matérialiste, que vous ne comprenez la poésie qu'à l'aide de choses palpables. Voilà pourquoi vous vous rejetez vers le passé. Contradiction surprenante : les Romantiques ont reproché aux Classiques l'abus ridicule de la Mythologie, mais ne sont-ils pas tombés dans la même faute en remettant à la mode les gothiques et les plus absurdes superstitions? Toujours du rétrograde. La vraie littérature du dix-neuvième siècle n'est point là... Elle est dans cette poésie encore au berceau, qui a pour but de faire parler le peuple, d'exprimer les besoins nouveaux...

Mme van de Wiele voit là — avec raison — une « espèce de prophétie » : le « réalisme » annoncé par Proudhon. Dès 1863, celui-ci prévoyait 1870 et ses conséquences.

Si vous eussiez été là, écrit le célèbre pamphlétaire, faisant allusion à une visite qu'on lui avait promise depuis longtemps et qu'on différait sans cesse, si vous eussiez été là, nous eussions parlé de la France... et de la Révolution qui vient lentement, majestueusement, comme la marée. Elle ne ressemblera en rien à celle de 89. En 89, la génération était forte, morale, pleine d'ardeur et d'espérance, pleine de foi, surtout, en elle-même et dans ses principes. Aussi, quel chemin parcouru en dix ans : de 89 à 99! Aujourd'hui la génération est lâche, sceptique, dévergondée, sans énergie...

La lettre prend trois feuilles de papier, grand format, et elle est tout entière consacrée à la définition des fatalités de la guerre, « d'une guerre, dit Proudhon, perdue d'avance par mon pays! et d'un boule-

versement social dont sortira, c'est certain, une troisième République française. » Les termes en sont d'un moraliste inflexible et désabusé, mais aux pressentiments sûrs et au jugement sain.

A propos de P.-J. Proudhon, quelqu'un a écrit, commentant les théories de l'économiste révolutionnaire :

La propriété est un privilège dont il convient, à chaque génération, de renouveler et de justifier les titres par le travail.

Cette phrase est de Sainte-Beuve, membre de l'Académie française, sénateur de l'empire !

§

M. E. de Morsier communique aux lecteurs de **L'Opinion** (7 janvier) des textes parvenus d'outre-tombe et certifiés sincères par sir Arthur Conan Doyle, qui ajouteraient aux écrits de Dickens, de Wilde et de Jack London.

Ceci concerne les deux derniers de ces écrivains :

M. Werner Laurier vient de publier, sous le titre : *Messages psychiques d'Oscar Wilde*, une série de pièces transmises par la main de Mrs. Dowden, qui n'est nullement un médium de profession. Sir Conan Doyle déclare que ce n'est pas là « seulement du Wilde typique, c'est de l'exquis Wilde ». A côté de ce style d'une poésie unique et surprenante, on y retrouve l'humour élégamment cynique et l'impénitent dandy. Wilde aurait fait savoir qu'il « transmettait » ces messages, afin que le monde sût qu'il n'était pas mort, mais qu'il vit « dans le cœur de tous ceux qui sont sensibles à la beauté des formes et des sons, dans la nature ». Voici un message obtenu par le truchement du médium, dans la séance du 8 juin 1923 :

« Je suis un voyageur. J'ai erré par le monde, cherchant des yeux par lesquels je pusse voir. A certain moment, il m'est donné de pouvoir percer ce voile étrange d'obscurité, et à travers des yeux pour lesquels mon secret reste caché, j'admire à nouveau la grâce splendide du jour. »

C'est Edward Païn, un ancien ami intime de Jack London, qui, par l'intermédiaire d'une dame de la société dont il garantit la bonne foi, aurait recueilli également des messages de l'au delà transmis par le défunt romancier. Sir Conan Doyle en donne des exemples qui sont frappants comme caractéristiques du style de Jack London. Il y a également de curieuses réflexions philosophiques, comme celles-ci :

« La mort m'a appris ce que la terre me cachait. Je regarde la mort depuis l'autre côté, sa douce et amicale face. Et la vie est indestructible. Il n'y a pas de catastrophes. Tout est en ordre. Je suis un soldat

de la marche éternelle. Qu'y a-t-il de plus important que de faire savoir au monde que je suis occupé à défaire le mal que j'ai fait ? »

Si peu valait-il de nous parvenir de si loin ?

§

La **Revue hebdomadaire** (14 janvier) achève la publication de « Mes années chez Barrès. » Ce livre, après tant d'autres, fait honneur à MM. Jérôme et Jean Tharaud. Nous leur devons un Barrès vivant, neuf, vrai. De leur maître, à propos de l'Académie, ils écrivent : « Il y comptait quelques amis. Il y admirait peu de monde. » Et ils content la jolie anecdote que voici :

Les jeux de la maison ne le passionnaient pas. Il ne savait jamais bien quels étaient les candidats, leurs titres, et qui les patronnait Une candidature le surprenait toujours. Un matin que j'arrivais chez lui : « Imaginez-vous, me dit-il, que Proust est venu me voir hier soir, sur le coup de dix heures, au moment où j'allais me coucher. J'avais reçu de lui une lettre, il y a déjà quelques jours. Il me demandait d'aller le voir, car il était malade et ne pouvait se déplacer. Naturellement je lui ai répondu que je le recevrais chez moi, le jour où il serait mieux portant. Hier soir, il est venu à cette heure impossible. Je ne l'avais pas vu depuis vingt ans. Quel homme ! Emmitouflé dans un énorme cache-nez, pas rasé, et l'air en effet de quelqu'un qui sort du lit. Et savez-vous pourquoi il se dérangeait ainsi, au risque de mourir en chemin ? Pour me demander si je ne pensais pas qu'il fût temps de répondre au vœu des personnes qui l'appelaient à l'Académie. La singulière idée ! Mais personne, là-bas, n'attend personne !... » Ce qui le surprenait, c'était moins la visite de ce valétudinaire à une heure si indue, que le sentiment exagéré (et pourtant bien légitime) que Proust lui semblait avoir pris tout à coup de son importance. Il avait ouvert, comme il faisait d'habitude, *Du côté de chez Swann* ; la pâte de la langue l'avait tout de suite rebuté, et surtout la matière même sur laquelle Proust travaillait. Le snobisme, la vie parisienne ne l'ont jamais intéressé. Il n'allait jamais au théâtre, n'entendait jamais un concert, ne visitait jamais une exposition de peinture. Un jour que son amie la comtesse Murat lui demandait ce qu'il pensait des ballets russes qui faisaient courir tout Paris : « Pourquoi irais-je aux ballets russes ? Si je veux voir un beau ballet, j'aime mieux aller à la messe. » Les gens du monde l'ennuyaient. Il ne comprenait pas que Proust pût mettre tant de complaisance à la peinture de personnages que, pour sa part, il s'appliquait avec soin à éviter dans la vie. « Pourquoi un homme de lettres irait-il chez les gens du monde ? me disait-il quelquefois. Leurs histoires ne nous intéressent pas. Et, il faut bien le voir,

nous sommes toujours des intrus parmi eux. On accepte leurs dîners et l'on s'aperçoit qu'ils n'ont rien à vous dire, et que vous n'avez rien à leur dire. Le curieux, c'est qu'on y retourne. »

§

« Traduit des fleurs » est le titre d'une suite de poèmes que donne M. Henri Dalby à **Europe** (15 janvier). Cette pièce, typique du talent de l'auteur, ranimera bien des mémoires :

PAVOT

Naguère, dans les soirs grillagés de fusées,
Vous sembliez fleurir ces jardins de la guerre
Qui, mortes les maisons et loin les jardiniers,
N'avaient plus pour terrain que le fond des nuées.

Et Reims en flamme était l'usine de ces teintes.

Un de vous quelquefois descendait jusqu'à terre.
Pavot de la bataille en plein ciel effeuillé,
Un obus s'étalait comme un jet d'arrosoir.

Ses pétales un temps gardaient un éclat rouge.
Un étrange sommeil prenait ceux qu'ils touchaient.
On eût dit qu'alentour la guerre
Ne faisait tant de bruit que pour les éveiller.

Mais, fleurs d'opium, leurs yeux ne se sont pas rouverts.

Le « Volubilis » inspire au poète de gracieuses strophes où les images, nouvelles, illustrent toujours un sens :

Volubilis marqués des teintes de l'amour,
Blanc de chair, bleu des yeux, rouge rose des sexes,
Vous m'avez dessiné le cœur.

Femmes au dur support des principes tenues
Qui de grâce enroulez vos chaînes,
J'ai quelquefois été le voleur attendu
De vos baisers, fleurs prisonnières.

Vous n'étiez pas toujours faciles à rejoindre.
Je me suis fait souvent bien mal pour vous atteindre.
Et que cela m'excuse,
O ! celles que j'ai blessées.

Mémento. — *L'Europe nouvelle* (31 décembre) : « Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du

xxe siècle », par M. E. Vermeil, d'après les documents officiels allemands. — (14 janvier) : « La liberté des capitaux », par M. R. Auboin.

Les feuilles libres (décembre-janvier) : « Conversations », par M. Paul Claudel. — « Sainte Barbarie », par M. Marcel Jouhandeau. — « Le clair Abélard », par M. Antoine Artaud. — Et 9 « dessins » de Arp, effarants.

Etudes (5 janvier) : « Au Mexique », par M. de Lanversin. — « Sourciers d'aujourd'hui », par M. Henry de France.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : « Le calvaire de Cimiez », par M. Henri Bordeaux. — « Les trois crises de la littérature contemporaine », par M. R. Johannet.

La Nouvelle revue (15 janvier) : « Hommage à Berthelot », poème de de M. A. Villeroy.

Revue Mondiale (1er janvier) : « Talleyrand et Royer-Collard », par M. Lacour-Gayet. — « Les dessous de la dictature espagnole », par M. S. de Souza. — « Poèmes », de M. A. Flory.

Cahiers rhodaniens (janvier) : De Stendhal : « Suicide de M. de Cernanges », texte établi par M. H. Rambaud. — « La poésie du Véda », par M. Louis Renou.

Le Divan (janvier) : « L'astucieuse hôtelière », par M. Th. Raucat. — « La première manière de P.-J. Toulet », par M. H. B., son neveu. — Poèmes de MM. J. Pourtal de Ladèveze et Jean Lebrau.

Revue Universelle (15 janvier) : « L'année de Damiens », par M. de Nolhac.

Nouvelle revue française (1er janvier) : « L'homme blanc », poème de M. Jules Romains. — « Syracuse », par M. Paul Morand. — « Sur le Logone », par M. André Gide (page 37 : un souvenir de Pierre Louys adolescent, ému par Goethe). — « Petits textes », de M. Paul Valéry.

La Revue de Paris (15 janvier) commence un nouveau livre, bouleversant, des plus beaux que Mme Colette ait écrits : « La Naissance du jour » — et « Une vie d'Edouard Manet », par M. A. Flament. — « Le centenaire de Charles de Coster », par M. E. Vandervelde.

La Revue de France (15 janvier) : « Les princes d'Orléans captifs à Marseille », par MM. C. Vergniol et J.-B. Samat. — « Lautréamont », par M. L. Pierre-Quint. — « Poèmes » de M. A. Godoy.

Le Crapouillot (janvier) : « Mots, propos et anecdotes », d'un esprit bien séduisant, de M. Paul Léautaud.

Revue bleue (7 janvier) : « En lisant Flaubert », par Miguel de Unamuno. — « Vieux figurant », un très beau poème de M. Joseph Mélon. — « De Montaigne au Prix Goncourt », par M. Lucien Maury.

La Vie (janvier) : fascicule consacré à « La Grèce ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une lettre inédite de Sardou au sujet de « La fourchette de Théodora ». (*Le Journal des Débats*, 9 janvier). — L'Afghanistan et sa poésie populaire (*L'Intransigeant*, 28 janvier).

Le Journal des Débats nous conte (c'est M. Paul Courteault, le conteur amusé) la petite histoire de « La fourchette de Théodora ».

Ceux qui avaient vingt ans en 1885, nous dit-il, n'ont pas oublié les discussions que suscita, au lendemain de la première de *Théodora*, la fourchette mise par l'auteur aux doigts de Sarah Bernhardt « dans la scène où elle dégustait le fricot de la magicienne Thamyris ».

Le directeur des Gobelins, Darcel, la dénonça comme un anachronisme. « Théodora, dit il, mangeait avec ses doigts ou à l'aide d'un couteau, comme tout le monde l'a fait, riches et pauvres, grands et peuple, jusqu'à la fin du seizième siècle et comme on le fait encore en Orient. » Un collectionneur, M. Bonaffé, prétendit prouver que la fourchette ne datait que du règne de Henri III. Sardou riposta par des citations de Lactance, Philon, Vopiscus, Pierre Damien, Winckelmann, Rich. La polémique n'en fut pas éteinte, elle se ralluma lors de la reprise de *Théodora*, en 1902. Quand *l'Illustration théâtrale* publia, pour la première fois, le texte de la pièce, dans son numéro du 7 septembre 1907, elle la fit précéder d'une préface sous forme d'interview de l'auteur. Sardou y rappelait l'histoire de la fourchette et avouait en souriant que l'affaire avait été chaude. « La fourchette, disait-il, est vieille comme le monde !... L'homme primitif qui présentait des lardons de viande à la braise embrasée à l'aide d'une brochette de bois, d'une longue épine ou d'une arête de poisson, inventait la fourchette. Il l'a même perfectionnée, témoin celle en os, à trois dents, trouvée récemment près de Lugasson, dans la grotte de Fontarnaud.

Lugasson est un village de la Gironde, dans la charmante région de l'Entre-deux-mers. Le curé de ce village, l'abbé Labrie, un de ces prêtres aussi modestes que savants qui travaillent dans leur presbytère à accroître notre trésor scientifique national, y avait découvert, en 1895, une caverne préhistorique. Il la fouilla de 1898 à 1906. Elle était de l'époque magdalénienne, de l'âge du renne. Entre autres objets curieux, il y trouva « une sorte de petite fourchette en bois de cerf — et non en os, comme l'a écrit Sardou — à trois branches. Elle a, disait-il, huit centimètres et est munie à la base d'une saillie ou bouton, destiné à retenir l'objet de la main ».

L'abbé Labrie communiqua sa trouvaille au congrès de l'Associa-

tion française pour l'avancement des sciences, tenu à Montauban en 1902. Un de ses amis, M. Henri Carrère, membre de la Société historique de Gascogne, eut l'idée de la signaler à Sardou. L'abbé Labrie, après s'être documenté à l'aide du *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio, se convainquit que l'objet qu'il avait découvert était bien une fourchette. Il en fit part à l'auteur de *Théodora* et lui envoya un moulage, avec le texte de sa communication. Voici la réponse inédite de Sardou :

Paris, 64, boulevard de Courcelles.
31 octobre 1903.

Monsieur l'abbé,

Je vous suis fort obligé pour l'envoi de cette intéressante brochure. Vous aviez eu déjà la complaisance de m'envoyer une reproduction en bois de la fourchette magdalénienne recueillie par M. Carrère, et je la conserve précieusement. Je ne sais si j'aurai jamais à revenir sur cette question de l'antiquité de la fourchette. C'est probable. Permettez moi de vous signaler dans la *Lecture pour tous* (Hachette) d'octobre, sixième année, n° 1, à la page 52, une petite gravure représentant la fourchette à deux dents des anthropophages des îles Fidji. Il est bien évident que pour faire griller la viande à la braise ardente les peuplades les plus sauvages ont eu de tout temps recours à de longues épines, à des arêtes de poissons, à des brochettes de bois qui leur permettaient de faire ces grillades ou de piquer la chair rôtie sans se brûler les doigts. Elles n'ont pas attendu pour cela que la *première fourchette* fût découverte sous les Valois, comme l'a dit avec aplomb M. Bonnaffé dans une brochure parfaitement ridicule ! Savoir d'amateur !

Agréez, avec ma reconnaissance pour vous-même, Monsieur l'abbé, l'assurance de mon cordial dévouement.

VICTORIEN SARDOU.

La fourchette est vieille comme le monde, écrit avec assurance Victorien Sardou. Oui, peut-être la fourchette pour présenter au feu et laisser griller la viande, mais la fourchette individuelle qui sert à porter les mets à la bouche sans se salir les doigts? Je pense, malgré l'érudition de Sardou, que Théodora devait manger avec ses petites mains d'impératrice, et les présenter ensuite à l'esclave qui lui versait l'eau parfumée d'une amphore.

Est-ce qu'actuellement encore les Musulmans de l'Afrique du Nord, qui représentent pourtant une très vieille et très raffinée civilisation, ne déchirent pas le mouton rôti avec leurs doigts ?

Avant la guerre encore, la plupart des paysans français mangeaient avec leurs couteaux, se contentant de poser la viande cueillie au plat commun sur une tartine de pain. Et nous-mê-

mes, gens d'une si haute civilisation qui changeons volontiers de fourchette à chaque plat et qui avons inventé, pour manger avec la dignité qui convient, toute une gamme d'instruments compliqués — nous savons très bien nous contenter d'un couteau de poche et d'un morceau de pain comme assiette, lorsque nous nous donnons le plaisir de manger sur l'herbe du veau ou du poulet froid. Mais si nous avons la fantaisie de faire cuire ce veau ou ce poulet à la lisière d'un champ ou d'une forêt, nous saurons très bien, comme les nègres de l'Afrique centrale fabriquer une broche avec une branche d'arbre, ou une petite fourche du même bois, pour présenter la viande à la flamme sans nous brûler les doigts.

Mais sans doute Sardou a-t-il eu raison d'armer la main impériale de Théodora d'une fourchette, car le public eût accepté difficilement de voir une impératrice rutilante de pierreries manger avec ses doigts comme un poilu de Barbusse. La couleur locale et historique, surtout au théâtre, doit très humblement, pour être vraie, s'adapter aux idées du public. Un directeur de théâtre, s'il remontait actuellement *Théodora*, ne manquerait pas d'illuminer son palais à l'électricité la plus fulgurante, et il n'oublierait certainement pas la fourchette de Théodora, au festin de la magicienne Thamyris.

§

L'Afghanistan est un pays mystérieux situé du côté du golfe persique. A part les spécialistes de la géographie, presque aucun Français ne connaît ni les limites ni la dimension de ce singulier royaume qui ressemble à ceux que Gulliver visita. Les journalistes qui savent se renseigner nous ont dit que ce pays, dont le Roi est venu nous visiter, ne possède pas de chemins de fer et que sans doute on n'en construira jamais en Afghanistan parce que l'automobile les remplace avantageusement. Il se trouve ainsi que ce sont les nations civilisées depuis très longtemps qui demeurent encombrées de vieilles machines archaïques ne correspondant plus aux exigences de la vie actuelle. Le roi Amanoullah sait bien qu'avec l'argent qu'il faudrait dépenser pour couvrir son royaume d'un réseau de chemins de fer il pourra acheter des milliers d'autos et d'avions.

Bienheureux les pays neufs qui peuvent s'adapter instantané-

ment à la vie actuelle. Ils ne sont pas encombrés comme nous de vieux monuments qui, nous dit-on, représentent l'esthétique pure dont nous avons perdu la formule, et qui par leur présence et leur exemple retardent notre évolution. Ils ne sont pas encombrés du fatras, qui devient inquiétant, de notre littérature, dont on n'ose pas encore faire du feu. On est vraiment effaré d'apprendre, par les journalistes encore, qu'à lui tout seul et sans y être obligé par aucun tribunal, M. Abel Hermant, le nouvel académicien, a confectionné plus de *cent quinze* volumes.

L'Afghanistan ne possède et ne possédera sans doute jamais de pareils prodiges de production littéraire, mais écoutons M. Franz Toussaint nous révéler l'éclat des poésies de ce pays, « dont les étendards, écrit-il dans **l'Intransigeant**, ont flotté sur la Perse, sur l'Inde, et gardent dans leurs plis la gloire de Darius, d'Alexandre, de Tchenghiz Khan, de Timour-Leng ».

La plupart de ces chants afghans, extrêmement populaires, ont été improvisés, en *pouchtou*, par des bardes errants qui peuvent être égalés aux plus illustres poètes de l'Orient. Ils s'appellent Mirza Rahchân Kayil, Mouhammadji, Iza Akhounzada, Talib Goul, Hamid Goul. Écoutons ce dernier :

Est-ce un bijou sur ton front, ou l'étoile du matin ?
Est-ce une tasse de porcelaine chinoise, ou ta bouche ?
Est-ce de l'essence de rose, ou les perles de tes larmes ?
Est-ce l'éclair d'un sabre, ou ton regard ?
Est-ce ta voix, ou la chanson d'un oiseau ?
Est ce la lune de la quinzième nuit, ou ton visage rayonnant ?
Est-ce ton sein, ou la coupole du ciel ?
Est-ce la brise parfumée, ou ton haleine ?
Est-ce le rossignol qui gémit, ou le cœur de Hamid Goul ?

Et voici une étincelante poésie de guerre. Elle est de Mirza Auçari :

Nous t'avons dédié notre victoire, ô Mohammad ! L'ennemi fuyait en désordre. Nos chevaux, que nous retenions, piaffaient dans le sang. Là-bas, vers Samabour, la lune magnanime inondait d'argent la plaine où nous avions patiemment attendu.

La plaine où, désormais, les chants des insectes nocturnes proclameront notre vaillance ! La plaine où les fils de nos fils iront se recueillir !

Aux Anglais vaincus par les armes afghanes, Talib Goul décochait cette *Ballade de la Guerre de Bouner :*

Voici que la lutte a commencé entre les Infidèles et l'Islam ! Voici que s'empourprent les fleurs des Jardins du Paradis !

En vérité, la force des Anglais est terrifiante ! Ils ont des bottes, de l'alcool,

des lunettes, des poneys et des Sikhs. L'éclat de leurs armes ternit l'éclat du soleil, quand il se cache derrière les nuages.

Voici que la lutte a commencé entre les Infidèles et l'Islam ! Nous n'aurons pas à nous fatiguer...

Dans quelles littératures peut-on trouver une *Berceuse* aussi exquise que la suivante :

Ne venez pas ici, voleurs ! Il y a, là-bas, une corbeille pleine de fruits...

Ne venez pas ici, voleurs ! Mon petit garçon dort comme une fleur dans un livre.

Ne venez pas ici, voleurs ! Allez tout doucement de l'autre côté de la route. Il y a un coffre plein de roupies...

Par Allah ! chat, va-t'en ! Par Allah ! voleurs, ne venez pas ici ! Mon petit garçon dort comme un sucre d'orge dans une boite.

Il y a certainement plus de vraie poésie dans tel de ces petits poèmes que dans les œuvres complètes de beaucoup de nos grands écrivains momentanément célèbres.

R. DE BURY.

ART

La 39e Exposition des Indépendants. — Les Indépendants interrompent leur flux de présentation d'œuvres nouvelles par des rétrospections de sociétaires décédés. Six toiles bien choisies commémorent Ottmann, six Castelucho, six Sérusier, six Girau Max ; simple marque de déférence.

D'Ottmann, un de ses meilleurs tableaux : le paysagiste à la campagne, entouré de femmes élégantes, en claire robe d'été, qui regardent quelque peu le paysage, quelque peu le peintre et sa peinture. Leur rôle est d'être des silhouettes d'une élégance parfaite, de belles fleurs sur la pelouse vert pâle.

Sérusier était un bon peintre, très indécis. Dans le souci louable de varier ses six toiles, les Indépendants notifient son manque d'unité. Il a souvent hésité devant sa note particulière, qui se trouve dans ces fileuses bretonnes, en costume médiéval, d'une jolie élégance de geste et d'attifement, disposées comme pour servir à un carton de tapisserie. C'était un décorateur. Il y a tout de même de l'intérêt dans son paysage d'automne breton, très doux, et dans une nature morte, une cuisine encombrée d'objets usuels, d'une luminosité tendre.

Girau Max, peintre subtil et souvent inquiet, est représenté par des études d'Espagne, rythmes de danses locales. Castelucho

était un peintre espagnol qui a surtout aimé Paris, le Paris d'été, des soirs d'été, le Paris de fête et de plaisir. De là nombre de silhouettes de danseuses, de claires terrasses de restaurants coquets, de fines évocations de silhouettes féminines, bien vues, bien notées et peintes d'une matière agréable et très alerte. Je crois bien que les amateurs conserveront le souvenir de cette œuvre pimpante et sans monotonie.

§

Les Indépendants en sont à leur 39e Exposition. Les cinquante peintres qui figurèrent au baraquement de bois près du Pavillon de Flore ont presque tous disparu. La Société compte actuellement plus de deux mille cinq cents artistes, parmi lesquels nombre de jeunes. Cette année, faute de place, cinq cents sont restés dehors.

Au début, les Indépendants, c'était un petit groupe d'assez mauvais peintres, à côté d'un groupe encore moins nombreux de peintres novateurs.

Aujourd'hui, c'est une vaste exposition, où l'on peut chercher et trouver des débuts heureux, des indications de jeunes talents qui se développent.

Paul Signac, parmi les maîtres modernes, est le seul qui demeure de la première exposition. Il a d'ailleurs débuté à l'âge où les autres font leur rhétorique ou sollicitent l'entrée à l'Ecole des Beaux-Arts. Il expose un bord de Seine, avec un boqueteau d'arbres dorés par l'automne, et un port de La Rochelle qui semble se passer en pleine féerie de nuages en pierreries sur les émaux des eaux lourdes et des bateaux diaprés de mille reflets. Or, cette féerie, c'est la vérité vue et notée par un vrai peintre. Il n'y a parmi les plus récents qu'un seul peintre qui donne à la nature cette richesse authentique d'interprétation : c'est Victor Charreton.

Après tant de paysages émus et de belles représentations de la vie ouvrière et du travail, Maximilien Luce s'amuse.

Il nous donne une grande vignette pour laquelle je crois bien que seules ont posé une belle nuit bleuâtre et calme, une nuit d'Idumée, eût dit Mallarmé, et une maison de banlieue, intéressante d'être silencieuse. Ses hôtes ne font pas de bruit. Ce sont des cambrioleurs qui, à pas feutrés, enlèvent de lourds

ballots de butin. Reprise individuelle organisée par une petite collectivité.

Parmi ceux qui après Seurat, Signac, Cross, Dubois-Pillet, Luce, assurèrent la gloire des Indépendants, il y en a peu qui exposent cette année.

Urbain a deux paysages. C'est d'un art extrêmement harmonieux et (avec le moins de théorie possible), d'une permanente invention de moyens nouveaux. Il n'est point d'artiste qui obéisse aussi fidèlement aux ordres du motif et de l'atmosphère. Il note avec une absolue vérité. Sa composition colorée est toujours juste. L'effet rare est mis en place avec une justesse parfaite. Les gammes de couleurs de son port de Toulon innovent par la sobre et complète transcription des eaux basses.

Charles Guérin a deux portraits, tous deux excellents, mais dont l'un, celui d'une femme au kimono bleu pâle, séduit davantage par la jolie légèreté du faire et la douceur tendre de l'atmosphère.

Leveillé montre un bon portrait de Paul Signac, le crayon à la main, au moment d'esquisser un de ces larges dessins sur lesquels il étaie ses polychromies. Le portrait a été très creusé. La vérité physionomique est remarquable.

Igounet de Villers, qui si longtemps a été un peintre de Paris, absorbé par tous les effets de la lumière, sur la Cité, le Pont-Neuf ou le Louvre, rapporte de Bretagne une très belle étude de poissons à sec, déposés par les pêcheurs au bas d'un rocher grisâtre.

Adrienne Jouclard, dont la galerie Marcel Bernheim montre en ce moment une très belle série de paysages (villages lorrains et terrains du Rupt de Mad d'une atmosphère très particulière) et un préau d'école d'une extrême vivacité de notation, expose le passage d'un troupeau de moutons dans un village et un dancing parisien.

C'est un dancing populaire. La salle est à peu près nue où de très nombreux figurants se trémoussent. La souplesse de dessin d'Adrienne Jouclard lui donne comme une série d'instantanés. Tous les mouvements sont justes et collaborent à une arabesque très ordonnée et d'expression puissante.

De Gaston de Villers, un bon portrait de femme, mi-nue, che-

veux dénoués, et une jolie étude d'une prestesse singulière, de grain passager sur la côte normande.

Marius de Buzon, excellent orientaliste, nous montre les murs de Ghardaia garnis d'une foule féminine multicolore. Il semble que les modes parisiennes pénètrent ces points lointains d'Algérie. Il a aussi un bon *foudouk*, bien primitif et tout encombré de chameaux, pittoresquement traduit.

Marcel Bach, que nous connaissions surtout par ses paysages, nous montre une nature-morte de la meilleure tenue.

Koyonagui a un tableau de fleurs tout à fait juste.

De Belay donne de tumultueux aspects du port de Concarneau et du pardon de Sainte-Anne-d'Auray. Il excelle à des silhouettes rapides, non seulement de personnages, mais de foules. C'est à la fois très épisodique et très décoratif et d'un incontestable effet.

Chenard-Huché : une belle nature-morte de fruits et un large paysage de la plaine de Castellet, d'une mise en page intéressante, l'attention attirée vers la structure de la colline et la variété de nuances de ses terrains. Recherche de vérité, pleinement réalisée.

C'est en Provence aussi, mais au bord de la mer, que Clergé a choisi ses motifs. C'est, sous une belle lumière, un déjeuner de pêcheurs et une barque drapée de noir. Elle est en deuil de son patron : vieil usage provençal. L'harmonie en est plus simple que celle des plus récents tableaux de Clergé. Les thèmes le lui commandaient. Ce jeune peintre est en voie d'incessants progrès. Il semble qu'il puisse devenir un de nos paysagistes les plus complets.

Robert Mortier compte parmi les meilleurs chercheurs de polychromie rationnelle du paysage.

Jean Peské donne un bel aspect de la cathédrale du Mans, silhouette architecturale résumée dans la grâce des jardinets qui l'entourent.

Balande exprime tout le ciel et tout le flot des côtes de Saintonge, par ce large et tumultueux ourlet d'eau blanchâtre qui se plie et glisse le long d'une grève désolée. Sehreiber a de beaux paysages de Corrèze. Deltombe un beau portrait. Dreyfus-Stern deux tableaux de fleurs de très agréable harmonie. Des fleurs de Val.

Marie Howet montre une remarquable étude d'Ardenne. C'est un artiste au talent le plus souple et le plus véridique et qui traduit gens et paysages de la Semoy, recueillis et graves avec autant de vérité qu'elle a décrit des étincellements de soleil d'Orient.

Mme Suzanne Fegdal interprète le silence et l'atmosphère d'un petit village groupé autour du rectangle blanc et verdâtre de son cimetière.

Voici un essai assez vif de grande décoration de Ghy Loë ; les paysages de Paris d'une remarquable observation d'Henri Feschotte ; les fantaisies harmonieuses de Drouet-Cordier, de Marie Droppe, de J.-J. Dufour ; les bons paysages de Raymond Dufrêne, d'Eismchutz, les natures mortes de Paul Favé ; les chômeurs, bonne peinture de Mané Katz. Henri Lejeune note un aspect du canal de Venise aux architectures somptueuses et une vision panoramique des îles Borromées, d'une sereine douceur d'atmosphère. Georges Carré expose un bon portrait du romancier Deberty et un paysage d'une très belle tenue. Pierret est le bon peintre des côtes de Bretagne. C'est en Bretagne, presque toujours, que Marie-Jeanne Barbey choisit les thèmes de ses tableaux d'une luminosité tranquille et nuancée. Cette année, une pastourelle sur la lande, et un ru s'irisant à ses grosses pierres, au bord duquel des laveuses s'évertuent, en mouvements vifs.

De Denis-Valvérane, un marché aux Fleurs, avec un écrasement ordonné de bouquets en large plaque de couleur et de fines silhouettes de passantes. Berjonneau s'affirme de plus en plus nettement. Sa série de l'Ardèche, exposée chez Drouant, avait démontré sa maîtrise à traduire la poésie d'un paysage de montagnes vertes et de petits étangs profonds et calmes. Ses paysages de ce Salon captivent par leur air de fête, par la présence de silhouettes féminines très bien décrites et joliment situées dans le décor.

Jules Joets, au-dessus d'une nature morte, expose un grand bœuf écorché, aux tons sanguinolents, assombris, d'une vigoureuse structure.

Voici, de Mme Mania Mavro, deux paysages de Creuse, dans sa manière personnelle et fougueuse. Elle est une des meilleures interprètes du paysage mouvementé. Elle donne le rythme des

collines alternant leurs cimes et leur déclivité et les remous des eaux rapides. C'est d'un art fort intéressant.

C'est dans le grand soleil que Bonanomi sculpte, autant qu'il les peint, ses personnages rustiques. En voici cinq, arrivant en ligne au labeur des champs, d'une démarche lente et presque solennelle. Autre tableau, le mouvement d'une lessive, les contorsions des grands linges blancs aux mains robustes des travailleuses traitées avec vigueur.

P.-E. Colin expose de nobles paysages des côtes napolitaines et Siciliennes dans sa manière pure et classique. M. Kohn continue de reproduire, dans ses petits tableaux, des scènes de vie juive avec une patiente méticulosité et une parfaite connaissance de son sujet.

M. Jean d'Esparbès écoute trop son imagination. Certains détails de son tableau, sa table par exemple, sont du métier le plus amusant, mais ce thème de la mort se déguisant en femme, ou plutôt en mannequin, pour courir le monde, s'apparie trop à certaines fantaisies que les petits romantiques empruntèrent à Lénore et autres ballades fantastiques.

Il faut noter les débuts picturaux de Mme Delamare. Elle expose deux toiles d'un art, très sérieux, simple et en même temps décoratif. La couleur n'intervient que pour servir le dessin, en place et en ordre, et la sobriété de l'harmonie ne l'empêche point d'être riche et nuancée. Les thèmes sont pris dans la vie courante. Une femme pique à la machine ; une jeune fille boit un bol de lait. Mais quelle vérité de mouvement ! C'est là le début d'un peintre de grand avenir.

Ces qualités de vérisme et de simplicité ne sont point celles de M. Despujols. Il ne manque point, malgré l'uniformité de sa présentation, d'habileté technique. Au fond, il fait, en lourd, les mêmes recherches où triomphent l'élégance, la justesse et les jolies tonalités de Jaulmes.

M. Denier a un fort joli portrait. Maillols un très délicat portrait de jeune femme. La chair, en ses teintes claires et légèrement rosées, est d'une réussite remarquable. Gabriel Veuet se montre un paysagiste d'un art très nuancé. Par la finesse de la touche et la justesse de la mise en place, il arrive à mettre en valeur tous les détails, les reflets, les accessoires colorés de son paysage, tout en donnant très fermement la ligne essentielle.

Mlle Lulu Jourdain expose des natures mortes tout à fait séduisantes, de capricieux arrangements et de matière très vivante et solide.

M. Pierre Marseille a l'instinct très sûr du paysage méridional. André Verdilhan distribue les clartés d'une belle matinée marseillaise autour de la silhouette expressive, à la face d'énergie tendue, d'une marchande de poissons, qui a réuni dans des corbeilles les émaux les plus variés et les mieux embués.

De bons paysages de La Fourcade, de curieuses scènes juives de Menkés, des paysages de Suzy Naze, de Lucienne Bernard ; de Maxa Mordau, des nus de jolie couleur et de bon dessin.

Voici, de Monteret, un restaurant de nuit qui atteste un peintre tout prêt à saisir la vie moderne, dans le jeu de ses lumières et la vérité de ses silhouettes.

D'Emile Compard un métro qui continue bien la belle série d'études de mouvements et d'aspects du machinisme moderne qu'a entrepris ce peintre très doué, vigoureux et savant, par ailleurs excellent observateur de la vie, comme le démontrent ses beaux portraits.

Vallée, un des meilleurs tenants de la technique pointilliste, montre une nature morte, pommes et vieilles assiettes de la plus jolie coloration, et vraiment séduisante par le bel accord des tons et des volumes. Vallée est un observateur patient du Parc Montsouris. Il en a fait son domaine. Il y décrit les groupes échoués sur les bancs de soleil, les rondes de fillettes, la beauté des corbeilles de fleurs. Il ajoute tous les ans quelques feuillets à cette savoureuse monographie. Il n'y manque point à ce salon.

Petitjean a des baigneuses toutes parées d'émaux mobiles. André Delauzières a très bien traduit la quiétude de la vie provinciale, dans de vieilles maisons à Saint-Aignan, et a peint un bon portrait.

Bibal, le peintre du pays basque, a une bonne étude de danseurs et toute la vivacité d'une partie de pelote très bien traduite.

Citons d'amusants portraits de femmes, japonisants et aussi bosshardisants, de Mlle Okounoyé, deux beaux portraits dessinés d'Han Ryner par M. Alexandrovitch, des paysages de Jacob Bilite, les Paris de Lefort, les portraits caractéristes, poussés à la caricature, de Chabaud, les jardins de Burgun, le paysage de Botton, la lecture de Bottema, les marines peuplées de chaluts

d'Andrey Prévost, le nu et le paysage vigoureusement traités par Béatrice Appia; une rue encaissée, s'évasant brusquement de Saint-Martin de Ré, décor d'Antral, le curieux et mouvementé marché de Chambéry, de Jean Saint-Paul, qui expose aussi un bon nu, l'étude de danse et la nature morte de Cominetti, les visions de Provence de Bagarry, d'un métier très sûr et d'un art fort intelligent, les nus très étudiés de Romain Jarosz, les jeunes filles de Gloutchenko, et aussi Gotlib, Angelina Belott, excellent graveur, bon peintre aussi, Auspach, paysagiste robuste, Fotinsky, Olmer Hecht, Madet-Onwald, Buyle, Descossy Mme Picard-Pangalos, Gerdo Wegener, Glukmann, Einar, Constantin Pangalos, Delatousche et ses rues de Paris, Yvonne Duguéret au talent robuste, sinon tout à fait acquis, Desnoyer, Gerbaud, Sarfatti dont le nu a des qualités de robustesse, Andrée Joubert qui fait se promener près des murailles rose pâle d'une vieille ville provençale une sorte de petite Laure ou de Béatrix vêtue d'un rose plus vif: Klein-or avec d'intéressantes mysticités et sa pratique habile de la fresque, Levin avec des portraits sans grande technique, mais d'un certain caractère, Paul Petit avec de bons paysages, Paul Ramond, coloriste ardent et instruit.

§

Pourquoi Carles Reymond nous a-t-il donné un portrait de Robert Macaire ? Il en avait certes, strictement, le droit. Mais y avait-il nécessité, ou utilité ? Ce bon artiste a-t-il voulu notifier qu'il décorerait fort bien un foyer de théâtre, peuplé de figures célèbres ? En ce cas, la preuve est faite, car le portrait est fort bien campé, d'après la tradition Frédérick-Lemaître. Il y en a une autre, celle de Banville, toute prête à conférer à Robert Macaire une beauté quasi-surhumaine.

Yvonne Mareschal donne un intéressant aspect du port de Villefranche.

Kosloff a une bonne étude de toits et un paysage séduisant: le *Pommier*. Il est maître d'un excellent métier. Une étude de M. Retauv, *la Partie de Cartes*, est d'un grand naturel d'expression et d'une bonne technique. *Les jeunes filles sous un arbre*, de Daniel Schoen, sont intéressantes, comme tout ce que produit cet artiste quelque peu compliqué.

Le peintre catalan Biosca, qui nous avait montré l'an dernier un si remarquable portrait de sa mère, nous donne, de la même

sûreté et de la même sobriété de pinceau le portrait du bon poète catalan Placid Vidal.

Mme Selmersheim-Desgrange a de beaux tableaux de fleurs. Notons les paysages très fins de Pierre Thevenet, les nus un peu durs et d'une orchestration trop simple, bien dessinés d'ailleurs, de René Thomsen, de bonnes toiles de Texcier, de Carraud, de Saint-Delis; des barques sous un joli ciel tranquille de Provence, un paysage d'Algérie un peu renoirisant, mais très délicat, d'André Thomas; des rues et bars de Paris, de Stanby, avec un éparpillement de reflets, hasardeux mais amusant; un grand paysage très harmonieux de Rodo : une vue de village, au travers d'un encadrement de grands arbres d'une belle unité; un excellent auto-portrait de Mme Schomberg-Szymberska, de la plus aimable tonalité; les Fleurs à la fenêtre et la Seine d'un si joli mouvement de Renefer, la nature morte très animée de Mme Gabrielle Roger, la tête de fillette de Paul Séailles, la neige de Gabriel Robin, l'étude de visage féminin de Mme Makowska; les paysages pointillistes de M. Lew, et le beau paysage suédois d'Andrée Karpelès, la savante évocatrice de tant de mythes d'Orient; qui nous montre cette fois, à côté de son paysage nordique, un portrait de pasteur, d'un beau vérisme.

Notons Harboë, Guggenbuhl, Langermann, Pierre Noury, Iker, Claudot, Tanaka, Henri Rioux et son beau rocher de lumière, Mme Tallichet, Ysern y Alié, Mme Waltz, Thorndicke, excellent peintre, Wenbacem à la claire vision et à la sobre exécution, Saldo et son intéressante église Saint-Médard, Mme Pissarrevska et ses belles études algériennes, Mme Van Parys, Claire Valière, Tzanck, Raingo. Pelousé, pittoresque comme Terechkovitch, Skip, hardi et curieux, Mme Mary Georges avec une très jolie frise d'enfants, très pure.

A la sculpture : Popineau, Gimond, Indenbaum avec de belles études de nu féminin, Mme Camille de Sainte-Croix avec des statuettes de travailleuses des champs, bien saisies dans la vérité de leurs allures, Raymond de Broutelles, Martinet avec un remarquable portrait du peintre Le Wino. La sculpture est l'art difficile entre tous. Mais on arrive en quelques mois à fournir un semblant de sculpture, une sorte de boursouflement du plâtre, que l'on met sous les auspices de l'art nègre. Vous pensez bien que si l'on peut exposer, par le simple paiement de cotisations, il y a des

amateurs qui s'en donnent et mettent au milieu des salles des bornes informes, et font le plus grand tort par leur voisinage aux quelques bons artistes qui exposent de la sculpture aux Indépendants. La bonne sculpture s'y noie dans une énorme plate-bande de navets.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les remaniements du Musée de Cluny. — Inauguration des jardins restaurés de l'hôtel Biron. - Exposition de la Révolution française à la galerie Mazarine. — Exposition de la Société des peintres-graveurs français à la Bibliothèque Nationale. — Autres expositions. — Mémento. — Erratum.

La grève dont le *Mercure* a pâti a retardé plus qu'il n'aurait fallu les comptes rendus qu'on va lire et qui, à l'heure qu'il est, devraient être remplacés par ceux de nouvelles expositions déjà ouvertes. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser.

Le 16 décembre a eu lieu la réouverture du **Musée de Cluny**, fermé depuis quelques mois pour cause de remaniements. Rattaché depuis le mois de février 1926, comme nous l'avons dit, au département des objets d'art du Musée du Louvre sous la direction commune de M. Marquet de Vasselot, il avait été déjà l'objet, peu après, d'un heureux remaniement portant sur la section des verreries et des céramiques (1). Ce travail de reclassement a été poursuivi cette année dans les autres séries, et c'est un musée transformé, moins encombré, plus logiquement et plus clairement présenté, et aussi — ce qui sera fort apprécié des visiteurs — enfin visible grâce à l'installation de la lumière électrique dans cette demeure si sombre, qui vient de nous être rendu. Il faut remercier M. Marquet de Vasselot de cette agréable surprise et souhaiter que le public prenne de plus en plus le chemin de ce beau musée, si riche en merveilles de l'art du Moyen Age et de la Renaissance.

Au rez-de-chaussée, la première salle est consacrée maintenant aux bronzes et dinanderies, la deuxième, comme autrefois, aux bois sculptés, à la suite desquels sont venues se placer, comme nous l'avions demandé jadis, les belles boiseries provenant du château du cardinal d'Amboise à Gaillon. Les salles suivantes, qui flanquent le couloir et l'escalier à droite et à gauche, sont

(1) V. *Mercure de France*, 15 novembre 1926, p. 222.

restées telles que précédemment (1). Au premier étage, on se trouve en présence du magnifique ensemble, dont nous avons parlé il y a un an, des faïences italiennes et hispano-moresques ; entre les vitrines qui les renferment on a placé de petites sculptures en pierre qui commençaient à s'abîmer dans le sous-sol des Thermes (ne songera-t-on pas à sauver également de la ruine menaçante, comme nous le réclamons depuis longtemps, d'autres statues, ainsi que les deux bas-reliefs de Jean Goujon ou de son école, *La Seine* et *La Marne*, provenant de l'ancienne porte Saint-Antoine, qui sont placés dans le jardin et que rongent les intempéries et les mousses? Si on ne juge pas à propos de les exposer dans le musée, ne pourrait-on pas les déposer au Louvre, où d'ailleurs devraient se trouver bien des sculptures de Cluny importantes pour l'histoire de l'art français, comme l'*Adam* provenant de Notre-Dame et les *Apôtres* de la Sainte Chapelle ?). Plus loin on admirera particulièrement la salle des ivoires, reclassés méthodiquement, et celles des bijoux dont les couronnes des rois goths et l'autel de Bâle constituent les pièces maîtresses. Enfin, au second étage on a réuni, à côté des objets en cuir, toutes les sortes de tissus, broderies et dentelles avec, aux murs, comme fond de décor, toute la suite ininterrompue de la belle tenture de la *Vie de saint Etienne* provenant de la cathédrale d'Auxerre.

§

Depuis la mise sous séquestre en 1904, par suite de la loi de Séparation, du couvent du Sacré Cœur, les **jardins de l'hôtel Biron**, où il était installé, étaient demeurés à l'abandon. On sait quels furent les avatars de cette magnifique demeure, construite en 1728 par Jacques Gabriel et Jean Aubert pour un parvenu, Peyrenc de Moras, qui mourut peu après, habitée ensuite successivement par la duchesse du Maine, par le maréchal duc de Biron, par le cardinal Caprara, légat du pape près de Napoléon, enfin par les dames de l'ordre du Sacré-Cœur fondé par Mme Barat, que l'Eglise canonisait l'an dernier, et quelles incertitudes depuis 1904 pesèrent sur son destin : menacée d'être vendue à des marchands de biens qui l'eussent démolie, acquise heureusement par l'État, puis, en attendant que son sort fût fixé.

(1) Il aurait été souhaitable cependant de ne pas laisser plus longtemps se tourner le dos l'ange et la Vierge d'Annonciation placés à l'entrée de la salle des grandes sculptures.

louée en partie à divers écrivains ou artistes, dont Rodin qui délaissa pour elle le Dépôt des marbres où il avait eu jusque-là son atelier, elle fut enfin, en 1916, à la suite d'une campagne de presse menée par notre confrère Gustave Coquiot et Mlle Judith Cladel, mise en entier à la disposition du grand sculpteur pour s'y installer à vie, en échange de la donation par lui à l'Etat français de toutes ses œuvres et collections, destinées à former dans l'hôtel, restauré à ses frais, un musée qui porterait son nom (1). Pendant ce temps, le parc, que l'administration des Domaines, incertaine de l'avenir, ne s'était pas souciée d'entretenir, retournait peu à peu à l'état sauvage ; la nature, retrouvant sa liberté, prenait lentement et implacablement sa revanche de la discipline à laquelle elle avait été jadis contrainte, envahissant d'herbes folles les allées et les boulingrins, enguirlandant et enserrant de lierre les troncs et les branches des vieux arbres, étendant de toutes parts les plus capricieuses végétations et transformant le jardin classique du XVIIIe siècle en un domaine enchanté de Belle au bois dormant. Mais il était devenu nécessaire, à la longue, de mettre un frein à cette exubérance et de redonner à l'hôtel le complément logique des nobles lignes du parc d'autrefois. Grâce à l'initiative des administrateurs du musée — dont le président, M. le baron Arthur Chassériau, disons-le en passant, vient enfin, au grand plaisir de tous les amis de l'art, de recevoir le bout de ruban qui aurait dû depuis longtemps récompenser ses libéralités à l'égard de nos musées, — grâce aux soins diligents et intelligents de M. Georges Grappe, successeur à la tête du Musée Rodin du regretté Léonce Bénédite qui n'avait pas eu le temps d'accomplir cette tâche, grâce enfin au concours généreux d'amis des jardins et de techniciens dont on trouvera les noms dans la notice historique qui sert de préface au catalogue des collections, c'est aujourd'hui chose faite, du moins en partie, et l'on nous a conviés, le 14 décembre dernier, à l'inauguration d'une première tranche de ces jardins restaurés. Du perron de l'hôtel leur noble ordonnance apparaît maintenant dans toute la pureté de lignes qu'elle offrait jadis, jusqu'au delà du rond-

(1) On trouve toute cette histoire retracée en détail dans l'attachante notice que M. Georges Grappe, conservateur du musée, a placée en tête de l'excellent catalogue qu'il vient de publier et où il donne avec des notices historiques très précieuses la reproduction de *toutes* les œuvres, par ordre chronologique, composant les collections dont il a la garde.

point central où l'on a dressé quelques-unes des grandes statues de Rodin : l'*Age d'airain*, l'*Ève*, l'*Ombre*, l'*Adam*, autour de l'ancien bassin retrouvé sous un tertre et au milieu duquel on a placé (ce n'est peut-être pas là l'idée la plus heureuse) une fonte de l'*Ugolin*. Mais pour l'instant, devant ces lignes nettes et précises, que dans cette saison les squelettes dénudés des arbres contribuaient à rendre plus sèches, et qu'on eût bien dû, plutôt que par cette lugubre journée d'hiver, nous faire admirer parées des chaudes diaprures de l'automne dernier ou des fraîches verdures du printemps prochain, on regrettait un peu la poésie et le mystère du décor évanoui. Souhaitons qu'on en conserve un peu dans l'aménagement du petit bois situé au fond du parc, que l'administration du musée vient d'acheter à la Ville et à l'orée duquel le *Faune* de M. Dardé ricane dans l'ombre.

§

Mais venons-en, sans plus tarder, à la plus récente de ces solennités officielles : l'ouverture, le 26 janvier, dans la galerie Mazarine à la **Bibliothèque Nationale**, de l'**Exposition de la Révolution française** (1). On connaît l'histoire de Mazarin, malade et sur le point de mourir, se levant la nuit pour aller en se traînant revoir ses chères collections, et soupirant : « Il faudra donc quitter tout cela ! » Si son ombre revient encore dans ces lieux où elles furent rassemblées, quel ne sera pas son saisissement d'y retrouver, non plus comme l'an dernier, les souvenirs glorieux de son temps, mais, sous une voûte d'étendards aux devises farouches, des images de révolte, de guerre civile et de tueries qui lui rappelleront — mais devenus combien plus tragiques ! — les pires jours de la Fronde. Elles détonnent un peu dans ce cadre somptueux, entre ces lambris dorés et sous ce plafond aux peintures galantes, avec lesquels s'harmonisait si merveilleusement l'Exposition du siècle de Louis XIV, mais la présentation matérielle de l'exposition actuelle, due, comme les précédentes, à l'active ingéniosité de M. Roland-Marcel, secondé par le zèle et l'érudition des conservateurs de la Bibliothèque et des Archives nationales, auteurs du catalogue modèle

(1) Elle restera ouverte jusqu'au 5 mars et sera accompagnée de conférences par MM. Aulard, Funck Brentano, Benjamin Crémieux, Georges Girard, Julien Cain et Georges Huisman (tous les samedis à 16 h.).

destiné aux visiteurs, et au premier rang desquels il faut citer M. Emile Dacier et M. Pierre Caron, est, ainsi que le choix des pièces au nombre de plus de 900, des mieux réussies. Sous des guirlandes de chêne et de laurier unissant des drapeaux aux vives couleurs, copiés d'après ceux qui servirent à la fête de la Fédération, la double rangée des vitrines, avec les tableaux, les dessins, les images populaires, les gravures accrochés aux murs, évoquent par d'innombrables documents empruntés à nos archives, à nos bibliothèque, au Cabinet des médailles, à celui des estampes et à nos musées (parmi lesquels les précieux dessins de Prieur appartenant au Louvre) la suite des événements qui vont se dérouler durant dix années, et en même temps la vie publique et les mœurs durant cette époque troublée.

Et d'abord, les précurseurs dont les idées et les écrits vont contribuer à déclencher ce formidable mouvement : l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, le *Contrat social* de Rousseau (avec le manuscrit des *Confessions*), le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1), l'*Esprit des lois* de Montesquieu, la constitution des Etats-Unis d'Amérique. Puis voici les cahiers de doléances du Tiers-état, la réunion des Etats généraux, le procès-verbal du serment du Jeu de Paume avec le dessin de David appartenant au Louvre, la lettre par laquelle Louis XVI congédia Necker, et, retracée par quantité de pièces, gravures, documents et souvenirs de toute espèce, la prise de la Bastille, cependant que dans son *Journal* (exposé vis-à-vis dans une vitrine) où il note les événements qui le frappent, le roi, à cette date du 14 juillet, ne trouve à inscrire que le mot : « Rien » ! Voici maintenant la Déclaration des Droits de l'homme ; la constitution civile du clergé ; l'abandon des privilèges dans la nuit du 4 août ; la fête de la Fédération ; l'émigration (avec le fameux manifeste de Brunswick et — souvenir précieux — le petit volume d'Homère que Chateaubriand, à l'armée de Condé, portait dans son sac et qu'il annota) ; la fuite du roi et son arrestation à Varennes ; le rapport de Kellermann sur la victoire de Valmy, et les paroles prophétiques de Gœthe ; l'ordre donné, le 10 août

(1) Dans un joli volume qui vient de paraître, *Une comédienne sous la Révolution : Marie-Elisabeth Joly, sociétaire de la Comédie Française (1761-1798)*, M. Paul Tisseau a conté en détail la première représentation de cette pièce et retracé également — ce qui ajoute à son livre un intérêt d'actualité — l'histoire tourmentée de la Maison de Molière pendant la Révolution.

1792, par le roi aux Suisses ses défenseurs de cesser le feu, et la conséquence : son arrestation et sa mise en accusation. Plusieurs vitrines, remplies de documents émouvants (auxquels il faut ajouter par la pensée ceux de Carnavalet et du petit musée de la Conciergerie) sont consacrées à la détention de la famille royale au Temple, au procès du roi et de la reine et à leur exécution : on verra notamment le *Journal* de Cléry, une lettre de Sanson demandant quelles mesures il doit prendre pour l'exécution de Louis XVI, une lettre du célèbre médecin Pinel racontant à son frère cette exécution à laquelle il avait assisté, le brouillon de la plaidoirie de Malesherbes et de de Sèze, les adieux de la reine à ses enfants tracés par elle, le matin de sa mort, sur son livre de prières, le saisissant croquis de David qui la montre assise dans la charrette qui la conduit à l'échafaud. Depuis longtemps le sang coule : on a déjà mis sous nos yeux l'état général des personnes massacrées en septembre 1792 dans les prisons de Paris ; deux beaux dessins de David en vue d'un tableau malheureusement perdu, mais dont il existe une unique gravure (exposée ici) représentent Le Peletier de Saint-Fargeau assassiné ; et voici l'assassinat de Marat et les souvenirs qui s'y rattachent : le passeport accordé à Charlotte Corday et une lettre d'elle à son père après le drame, des feuillets de l'*Ami du peuple* tachés du sang de sa victime, le magnifique tableau de David (prêté par le Musée de Bruxelles) et un dessin du même représentant Marat mort. Puis, le soulèvement de la Vendée ; la création du Tribunal révolutionnaire et du Comité du salut public ; le procès des Girondins, celui des Dantonistes, et les innombrables victimes de la Terreur (parmi lesquelles André Chénier dont on verra les derniers vers écrits dans sa prison) ; les Terroristes arrêtés à leur tour : et voici la table du Comité de salut public sur laquelle Robespierre fut étendu blessé et les couteaux dont se frappèrent les derniers Montagnards pour échapper à l'échafaud. A côté de tant de ruines et de sang versé on a rappelé, à juste titre, les grandes créations de la Convention : l'Institut de France, le Muséum des Arts, l'Ecole polytechnique, l'organisation de l'enseignement public où l'on inculque aux petits écoliers l'amour de la République, l'établissement du système métrique, etc. Puis, ce sont les expéditions d'Italie et d'Egypte, les traités de Tolentino et de Campo Formio, la gloire naissante de Bonaparte, le Directoire (avec

d'amusantes images de ses modes), le 18 Brumaire, évoqué par une estampe et, vis-à-vis, dans une vitrine, par la proclamation de celui dont la main de fer va enfin remettre de l'ordre dans la maison dévastée... Aux documents rappelant ces événements sont joints des textes et autres effigies (malheureusement en trop petite quantité: on regrette en particulier l'absence du beau portrait de Saint-Just par Prud'hon de la collection Victor Nodet, admiré en 1922 au Petit-Palais), des almanachs et des jeux de cartes révolutionnaires, la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, la *Carmagnole*, le « *Ça ira* », les feuilles publiques et pamphlets de l'époque : l'*Ami du peuple*, le *Père Duchêne*, les *Actes des Apôtres*, une collection de pièces sur la franc-maçonnerie et la secte des théophilanthropes ; enfin, dans le vestibule, des cartes (parmi lesquelles la première de la France divisée en départements), le livre de bord du vaisseau *Le Tyrannicide* où est relatée la perte du *Vengeur*, etc. Tout cela compose un ensemble qui, certes, ne saurait être comparé au spectacle, d'une si noble ordonnance, d'une magnificence si tranquille, qui l'an dernier, à cette même place, éblouit notre esprit et nos yeux : c'était alors le triomphe de l'ordre, le rayonnement de la grandeur dans la discipline ; c'est aujourd'hui le triomphe de l'anarchie et du plus sanglant despotisme, auxquels il faut ajouter le stupide vandalisme — que rien ne rappelle ici — qui, s'attaquant aux monuments de la « tyrannie » et de la « superstition », fit subir à notre patrimoine artistique tant de pertes irréparables (1). Objet d'admiration pour les uns, pénétrés de la phraséologie des « grands ancêtres », de répulsion mêlée de tristesse pour les autres, cette tragique leçon de choses n'en constitue pas moins la plus émouvante des évocations.

§

A cette même **Bibliothèque Nationale** avait eu lieu, en décembre, tandis que s'achevait au pavillon de Marsan l'exposition, dont nous avons parlé, des « Painters-etchers » de Grande-

(1) Ceux qui désireraient être renseignés sur l'étendue de ces pertes à jamais déplorables en trouveront le tableau dans l'ouvrage scrupuleusement documenté (et où cependant toutes ces destructions sont loin d'être énumérées) de M. Gustave Gautherot, *Le Vandalisme Jacobin : destructions administratives d'archives, d'objets d'art, de monuments religieux à l'époque révolutionnaire*. (Paris, Beauchesne, 1914, ill.).

Bretagne, la 15ᵉ exposition de notre Société des peintres graveurs français. Belle occasion d'établir entre nos maîtres et ceux d'outre-Manche des comparaisons intéressantes et instructives... qui ne sont pas au désavantage de nos artistes, car, pour ne parler que de quelques-uns d'entre eux, un Forain, un Besnard, un Jacques Beltrand, un Chahine, un Paul-Emile Colin, un Frélaut, un Leheutre, un Pierre-Louis Moreau ne craignent aucun voisinage, et, dans leur ensemble les créations de nos graveurs apparaissent d'une technique moins sèche et leur interprétation de la nature d'un sentiment plus pénétrant et plus délicat. Cette exposition en fournissait amplement et magnifiquement la preuve. On y avait joint une section rétrospective comprenant un choix d'œuvres des sociétaires décédés depuis la dernière exposition : Steinlen, Renouard, Raffaëlli, Cottet, Courboin, Helleu, Moreau-Nélaton et Loys Delteil, et l'on avait invité quelques artistes étrangers, dont le plus remarquable, à côté du Belge James Ensor et de l'Ecossais Mac Laughlan, était le Gantois Jules de Bruycker, auteur de paysages et surtout de portraits de la facture la plus magistrale.

§

Faute de place, nous ne pouvons que signaler, en attendant d'y revenir, les expositions, ouvertes dernièrement (mais dont la dernière est déjà fermée), de poteries marocaines au Musée de Sèvres, — des récents enrichissements du Musée du Louvre, — d'un ensemble de tableaux et de dessins de Delacroix à la galerie Paul Rosenberg, — de l'œuvre de peintre, d'illustrateur et de céramiste d'Etienne Moreau-Nelaton au Musée des Arts décoratifs, qui, après la Bibliothèque Nationale, devait bien cet hommage à celui qui l'a enrichi d'une si précieuse donation.

Mémento. — La belle collection des Maîtres du Moyen Age et de la Renaissance, dirigée par M. Edouard Schneider, dont nous avons loué ici les premiers volumes consacrés à *Fra Angelico* et aux *Primitifs siennois*, vient de s'enrichir d'une monographie non moins excellente : *Albert Dürer*, par M. Pierre du Colombier (Paris, Albin Michel, in-4, 190 p. avec 59 planches ; 90 fr.). Admirablement informé de tout ce qui concerne son héros et de tout ce qu'on a écrit sur lui (témoin le chapitre final touchant la bibliographie de son sujet), unissant à une documentation précise mais sans sécheresse une présentation très vivante, l'auteur, après avoir brossé le tableau de Nuremberg au mo-

ment où Dürer y naît à la fin du xv° siècle, milieu de patriciens, de commerçants et d'érudits que commencent à griser les premiers souffles de la Renaissance, et avoir évoqué Dürer dans son intérieur familial, le suit pas à pas dans toute sa carrière, étudiant dans leur ordre chronologique ses productions successives, peintures, dessins et gravures, retraçant leur histoire, montrant leurs sources d'inspiration ou leurs attaches, dégageant leur caractère propre, les analysant avec une pénétration qui en met en valeur toutes les beautés. C'est certainement là, avec le beau livre, trop peu connu, de Charles Ephrussi — cet érudit plein de goût et de finesse, auquel nous avons été heureux de voir M. du Colombier rendre hommage — sur *Albert Dürer et ses dessins*, l'ouvrage le plus complet, tenant compte des plus récentes découvertes, et le meilleur que nous possédions en France sur le maître de Nuremberg (1), celui qui donne, il nous semble, le portrait le plus véridique non seulement de l'artiste génial, consciencieux jusqu'au scrupule, mais aussi du fils tendre, de l'homme bon et profondément religieux (ce que M. P. du Colombier écrit de son rôle et de ses sentiments au moment du schisme de Luther nous semble de la psychologie la plus juste) que fut Dürer. Ne manquons pas de louer également le choix des œuvres reproduites dans les 59 planches, l'excellence de celles-ci en général, et la présentation pleine de goût de tout le volume, avec ses en-tête de pages et ses culs-de-lampe empruntés au célèbre *Livre d'Heures de Maximilien* (2).

Dürer encore — ou du moins l'une de ses œuvres — a été récemment l'objet d'une autre publication de l'éditeur viennois Anton Schroll, présentée avec le goût qui distingue tous les ouvrages d'art provenant de cette maison. Faisant partie d'une collection de reproductions, en fac-similés très fidèles, des plus belles pièces de la riche collection de

(1) Il n'y a qu'un point sur lequel nous ne soyons pas d'accord avec M. du Colombier : la question de la maladie dont mourut Dürer. L'hypothèse qu'il émet nous semble bien gratuite et en contradiction formelle avec le dessin du Musée de Brême, croquis destiné sans doute à être envoyé à son médecin, où Dürer s'est représenté le torse nu, montrant du doigt une tache sur son côté gauche avec ces mots : « *Dort ist mir we* [*weh*] (Là est ma douleur) ». Si l'on joint à ce document le témoignage de Pirkheimer au dire duquel Dürer, dans ses derniers jours, était devenu « jaune et desséché comme de la paille », on pensera plutôt qu'il succomba à un cancer.

(2) Que l'auteur nous permette seulement quelques petites critiques, portant sur la traduction et l'écriture de certains noms. Pourquoi l'appellation peu compréhensible d' « armoire aux sacrements » donnée au tabernacle (*Sacramenthœuschen*) sculpté par Adam Krafft à l'église Saint-Sébald ? Pourquoi appeler Schongauer : « Schœngauer », et, étant donné que l'auteur adapte l'orthographe des noms allemands à la prononciation française (et écrit par exemple Durer sans tréma sur l'u) pourquoi supprimer ce tréma dans le nom du peintre Grün, que le public français non averti pourra alors prononcer Grin ?

l'Albertina à Vienne, elle concerne la série de dessins de Dürer connue (à cause du ton du papier sur lequel ils sont exécutés) sous le nom de *Passion verte* (*Albertina-Facsimile Dürers Grüne Passion*; in-folio, 11 planches avec 3 pages d'introd.) On sait que Dürer a traité à diverses reprises ce thème de la Passion, du Christ (*Grande Passion*, gravée sur bois ; *Petite Passion* sur cuivre) ; la suite de l'Albertina, dessins à la pointe d'argent rehaussés de blanc, manifeste une conception différente de celle de ces gravures, une composition d'allure plus souple et une recherche du clair-obscur, qui rendent ces esquisses particulièrement séduisantes. Les reproductions qu'en donne l'album dont nous parlons en traduisent toute la délicatesse.

La librairie Crès a publié dans la série de ses grandes monographies d'artistes italiens, où avaient déjà paru *Giotto*, *Botticelli* et *Michel-Ange*, un nouveau volume, non moins beau, sur *Piero della Francesca* (in-4°, 206 p. av. 186 planches ; 150 fr.) La vie et l'œuvre du peintre florentin y sont retracés et étudiés de façon approfondie par M. Roberto Longhi dans un texte dont les historiens apprécieront l'érudition, et auquel s'ajoutent un catalogue critique et une bibliographie complète du sujet, ne comprenant pas moins de 262 titres d'ouvrages et d'articles, tandis que 186 excellentes reproductions d'ensemble ou de détail mettent sous les yeux du lecteur *toutes* les œuvres du peintre austère de la *Légende de la Croix* de Saint-François d'Arezzo, du portraitiste incisif du *Duc Frédéric d'Urbin* de la Galerie des Offices.

A la même librairie, dans la jolie collection des « Cahiers d'aujourd'hui » in-4°, 60 fr.). M. Claude Roger-Marx, qui a de quoi tenir, a évoqué avec un sentiment très fin et très juste la vie et l'œuvre du maître délicat que fut *Eugène Boudin*, dont 52 planches, sans parler de croquis disséminés dans le texte, reproduisent les œuvres les plus typiques, — et M. Léon Werth publie une étude non moins excellente et non moins magnifiquement illustrée sur *Claude Monet*.

Et voici encore une nouvelle collection de monographies d'artistes (c'est bien, au moins la neuvième ou dixième qui voit le jour chez nous depuis celle des « Artistes célèbres » créée par Eugène Müntz). Publiée par la librairie Riéder sous le titre de « Maîtres de l'art ancien » en pendant à celle des « Maîtres de l'art moderne » et, comme celle-ci, sous l'intelligente direction de notre confrère Tristan Klingsor, elle est inaugurée par un volume consacré à *Giotto* (in-8, 64 p. av. 60 pl. ; 16 fr. 50) où M. Marcel Brion a étudié de façon pénétrante d'abord l'art italien avant Giotto, puis les créations de celui-ci, qui, continuant l'œuvre d'affranchissement ébauchée par Cimabué, viennent infuser un sang nouveau à un art figé, en lui apportant la vie puisée à la source de la nature, et enfin analysé leur technique et montré l'heureuse influence qu'elles exercèrent sur le développement de la peinture italienne. Le

texte est complété par une bibliographie sommaire et le catalogue de l'œuvre du maître est accompagné de 60 planches en héliogravure de l'exécution la plus délicate.

Nous ne ferons pas le même éloge — tant s'en faut — de quatre volumes sur *Léonard de Vinci*, *Rubens*, *Rembrandt* et *Velasquez*, les premiers d'un « Petit Musée » où l'éditeur Figuière se propose de « vulgariser par des études sérieuses et plaisantes l'œuvre des grands maîtres éternels de la peinture ancienne et moderne » (in-24, 35 p. av. 7 grav. ; 3 fr.) Nous ne saurions, en conscience, les recommander au public qui, si minime qu'en soit le prix, n'en aurait même pas pour son argent : les textes (dont nous n'aurons pas la cruauté de nommer l'auteur, professeur dans un de nos grands établissements publics) ne sont, en vérité, ni « sérieux » ni « plaisants », mais du pur verbiage semé d'inexactitudes (1); les « magnifiques reproductions en couleurs » ne sont que des chromos des plus vulgaires et presque illisibles, qui trahissent outrageusement les œuvres qu'elles sont censées représenter, et — chose encore plus grave — il suffit d'ouvrir n'importe laquelle de ces brochures pour tomber sur des erreurs de ce calibre : dans le *Léonard de Vinci* on a reproduit comme étant de ce maître, sous le titre *Une rue de ville à Rome* (?) les *Jardins de la Villa Médicis* de Velazquez (!) ; dans le *Rembrandt*, le *Ménage du menuisier* est intitulé *Le Maître de forges* (avec plus de prudence, la *Saskia* du Musée de Cassel est simplement dénommée *Portrait*) ; et goûtez la saveur de ces titres : *Le Syndicat des drapiers*, *L'aveuglement de Sanson* (avec un *n*), etc., etc. Naturellement aucune désignation de musée n'accompagne ces reproductions. Une telle ignorance, compliquée de tant de désinvolture, ne mérite pas seulement le silence : elle fait un devoir au critique de mettre le public en garde contre un enseignement si scandaleusement faux.

Nous ne pouvons guère recommander davantage, en dépit de l'intérêt de curiosité que suscitent les noms accouplés de l'artiste étudié et de son biographe, une brochure intitulée : *Van Dongen raconte ici la vie de Rembrandt et parle, à ce propos, de la Hollande, des femmes et de l'art* (Paris, Flammarion ; in-16, 160 p. ; 10 fr.). Elle appartient au genre, aujourd'hui à la mode, des biographies romancées de grands hommes, où l'on admet volontiers que l'imagination puisse avoir sa part dans la présentation des faits ; encore faut-il, cependant, que ceux-ci restent au fond exacts. Or ce n'est pas le cas ici : pour ne citer qu'un exemple entre plusieurs détails sujets à caution, le voyage de

1) N'en citons qu'une, prise au hasard (le courage et le temps nous ont manqué pour les relever toutes) : la servante et fidèle compagne de Rembrandt, Hendrickje Stoffels, dont tous les visiteurs du Louvre connaissent bien le nom, y est appelée Hendrickje Jaghers !

Rembrandt en Italie en compagnie de Saskia est une pure invention, et si intéressante que soit la lecture de ces pages truculentes, écrites avec la verve que M. Van Dongen apporte à brosser ses toiles, on leur préférera, en fait d'évocation d'un artiste par un autre de même race, celle non moins colorée et d'une documentation plus sûre tracée jadis par Émile Verhaeren.

Nous avons plaisir par contre, en terminant cette revue bibliographique, à signaler dans le magnifique numéro de Noël publié par l'*Illustration*, un excellent article accompagné de 12 belles reproductions, de M. Louis Hautecœur sur *Les Dessins de la collection Walter Gay*, où un portrait de femme attribué à Van Eyck, une *Vierge* de Van der Weyden et de nombreux et merveilleux Rembrandt sont mêlés à des Poussin, des Claude Lorrain, des Fragonard, des Boucher, des Watteau des Gabriel de Saint-Aubin, des Guardi, etc., qui tous sont autant de petits chefs-d'œuvre.

ERRATUM. — Dans notre dernière chronique (15 décembre 1927, p. 689, ligne 25), au lieu de « tête en bois peint », lire : « tête en calcaire peint ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Lucien Dubech et Pierre d'Espezel : *Histoire de Paris*, Payot. — J. Vacquier, *Visite aux Invalides*, Delagrave.

Le volumineux ouvrage consacré à l'**Histoire de Paris**, par MM. Lucien Dubech et Pierre d'Espezel a au moins une qualité : de tenir en un volume. C'est, du reste, le plus souvent, un commentaire beaucoup plus qu'un historique des faits, un ouvrage de discussion beaucoup plus qu'une narration. Or, on a déjà bien des volumes sur l'histoire de Paris ; les faits ne varient guère, mais surtout leur interprétation. Après avoir exposé assez longuement les avantages de la position géographique de Paris et les indications qui nous sont parvenues sur les premières époques de la vieille cité, et fourni de curieux détails sur le mur qui défendit la ville contre les Normands et le siège fameux qu'eurent à soutenir les habitants à ce moment, les auteurs indiquent que ce mur a été retrouvé à environ trente mètres de la rive nord de la Seine. C'est à ce moment que commence réellement l'histoire de Paris, sous les rois de la troisième race, et surtout Louis VI et Louis VII. Dès cette époque, du reste, Paris était devenu une ville militaire et se trouvait relié aux autres centres

du pays, Autun, Rouen, Evreux, Beauvais, Rennes, etc., par tout un réseau de routes. C'est une époque surtout d'extension et où les églises se sont multipliées.

L'enceinte générale date de Philippe Auguste et la ville se développe surtout sur la rive droite. En 1190, le roi, avant de partir pour la Croisade, ordonna d'entourer la partie au nord de la Seine d'un mur continu, garni de tourelles et de portes fortifiées. Sur la rive gauche, la muraille partait de la tour Philippe Hamelin (plus tard tour de Nesle) et aboutissait à la tour de la Tournelle. C'est l'époque où la Hanse, ou association des marchands, qui existait bien antérieurement, constitue la municipalité. On sait que les archives se trouvaient déposées dans une tour dite la Tour Carrée et que les délibérations avaient lieu dans un local proche qui fut le premier *Parloir aux Bourgeois*. C'est la période où s'élevèrent Notre-Dame et quantité d'autres églises.

C'est également l'époque où l'on établit les premières Halles, mais qui ne prendront que plus tard leur place actuelle. La Sainte Chapelle date de saint Louis, et la plupart des constructions qui subsistent du vieux Palais, devenu Palais de Justice, datent de Philippe le-Bel. C'est à cette époque aussi qu'eut lieu le procès des Templiers, dont le donjon ou tour du Temple, qui servit de prison à Louis XVI, fut démoli sous la Restauration. On parle plus loin de l'organisation municipale, la police et le grand Châtelet. La populace entre en scène avec les émeutes de la régence de Charles V et les ambitions d'Etienne Marcel, —dont le personnage mis en scène au théâtre est assez différent de celui que montre l'histoire. C'est l'époque encore, on le sait, où fut établie l'enceinte garnie de tours qui engloba la nouvelle ville. A l'ouest et à l'est se trouvaient deux forteresses, le Louvre et la Bastille.

C'est enfin l'époque où l'on établit l'hôtel Saint-Paul, dont il ne reste que le souvenir — et divers noms de rues. On nous dit cependant quelles étaient, à ce moment, les fonctions du prévôt des marchands. La population, alors, semble avoir été d'environ 200.000 âmes. Vers 1.388, on bâtit les Tournelles qui durèrent jusqu'à Catherine de Médicis. Avec François Ier commencèrent les travaux du nouveau Louvre. La transformation des Halles date de 1549-72. La reconstruction de l'Hôtel de Ville commença vers 1533. L'ouvrage donne cependant un bon chapitre sur les

guerres de Religion et la Ligue. Louis XIII (1629) rebâtit le rempart de Charles V, qui fut bientôt remplacé par de nouvelles fortifications et suivait la ligne des boulevards. L'ouvrage est abondant d'ailleurs et nous devons abréger. Un chapitre est consacré à la Fronde et à Louis XIV, qui vit une des premières transformations de Paris ; un autre concerne la Révolution et l'incapable Louis XVI, à propos de quoi on parle de la Bastille, dont la prise fut un fait assez banal qu'on a grandi jusqu'à l'épopée. C'est ensuite le règne de Napoléon Ier, — celui de Louis XVIII dont le temps fut fertile en transformations pour la capitale, — Louis-Philippe et Napoléon III, qui acheva, avec le baron Haussmann, les ravages que Rambuteau avait antérieurement commencés.

Nous n'insisterons pas davantage, car nos conclusions seraient un peu différentes de celles des auteurs. Ils ont réuni en un seul volume la matière d'un ouvrage qui, habituellement, en comporte un bon nombre. Néanmoins, ils ont fait un livre de valeur, intéressant à lire et dont il convient de les féliciter.

§

Chez Delagrave, M. J. Vacquier a publié une intéressante **Visite aux Invalides**, et qui sera sans doute bien utile à nombre de visiteurs aussi bien français qu'étrangers. C'est l'historique du monument, la description de ses parties diverses, — le jardin de l'Esplanade, la façade, l'église et le dôme, le tombeau où dort Napoléon, etc.

Dans le jardin se trouvent dix-huit canons, montés sur affûts de fonte, de provenances très diverses, composant la *batterie triomphale* qui annonça tant d'événements importants.

Après l'entrée monumentale, que décorent deux statues allégoriques, et des deux côtés de laquelle se développent les nobles ordonnances de la façade, on entre dans la cour que décore, à l'étage, une statue de Napoléon Ier provenant de la colonne Vendôme, et au rez-de-chaussée, sur le périmètre, les nombreux trophées provenant de la dernière guerre. Le Musée d'Artillerie et le Musée de l'Armée s'ouvrent, face à face, sur la dite cour.

Après avoir quitté la Cour d'honneur, on signale une pièce des plus curieuses de l'Hôtel : l'*ancienne infirmerie*, corridor d'Alger, dont la décoration est particulièrement remarquable. Du côté

opposé, s'ouvre un long couloir qui passe devant les cuisines et finit par aboutir à droite de l'Eglise, sur la place de Breteuil où se trouve la façade postérieure de l'édifice.

L'Eglise, où sont appendus de nombreux drapeaux pris à l'ennemi et dont le petit volume de M. J. Vacquier donne une longue description, est en communication avec le Dôme où se trouve le tombeau de Napoléon Ier, entouré de diverses sépultures de généraux et d'hommes de guerre, parmi lesquels Turenne, La Tour d'Auvergne et Rouget de l'Isle.

Des deux côtés de la Cour d'honneur s'ouvrent, nous l'avons dit, le Musée d'Artillerie et le Musée de l'Armée.

Dans ce dernier musée on peut voir de très nombreux documents relatifs aux guerres de la période moderne.

Le Musée d'Artillerie est remarquable pour ses armes, ses armures ; une série de costumes reconstitués du moyen âge à l'époque actuelle. Dans une petite cour, de superbes pièces d'artillerie, malheureusement démontées et gisant sur le sol, qui proviennent du siège de Rhodes, etc.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Brochures (rapport Mayet, brochures Arthaud, Gattefossé, Betavand rapport Champion). — Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — Une lettre de M. Ch. Bruston. — Revue de la presse.

Brochures — Dans le *Bulletin de la Société Linnéenne* de Lyon, janvier 1928, on trouvera un rapport du Dr Mayet sur le problème de Glozel. Il demande : « Pourquoi ne pas essayer de déchiffrer la mystérieuse énigme de Glozel dans le calme et la sécurité qu'impose un difficile problème scientifique ? » Oui, pourquoi ? C'est la question que je pose depuis le début. La réponse est simple ; Mayet l'indique en termes mesurés : c'est que, depuis le début, les Fradin et Morlet, Mlle Picandet et Clément ont été l'objet d'attaques et de manœuvres incessantes ; comme épithètes, Mayet cite : aliéné, crétin, piqué, délirant, imbécile, olibrius, canaille, ignare, faussaire, fumiste ; j'ajoute naufrageur, truqueur, truffeur, saleur et anabaptiste. Mais, en appliquant la méthode statistique, je constate que ces épithètes viennent dans la proportion de 75 pour 100 des antiglozéliens. Mayet pose de nouveau les termes exacts du problème et conclut, en réponse à une question du secrétaire général :

Je regarde ce gisement comme préhistorique ; j'admets son âge néolithique ; je n'ai aucune explication satisfaisante des dessins de Renne sur les galets de Glozel ; si je peux affirmer l'authenticité de ce que j'ai trouvé ou vu trouver en place dans le sol de Glozel, j'ai examiné trop sommairement les centaines et centaines de pièces du musée Fradin pour me porter garant de l'origine de chacune d'elles. En matière de science, seuls les faits bien constatés ont quelque valeur.

Or, comme aucune des pièces du musée Fradin n'a, je crois, été extraite du sol par Emile seul, mais toujours en présence et avec la collaboration de Morlet, l'argument suspensif de Mayet n'est que de style.

Le Dr Gabriel Arthaud a publié aux Presses Universitaires une *Etude sur le Syllabaire de Glozel* où il déclare d'abord que « les suspicions des antiglozéliens sont anticipées et paraissent ne pas se fonder sur des preuves de fait ». Il a étudié non pas les textes découverts les premiers, mais ceux qui ont été extraits sous la surveillance d'Espérandieu. Au lieu de chercher l'explication des signes dans les alphabets méditerranéens, Artaud les compare aux signes syllabiques dits ougro-finnois, dont les inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi sont les mieux connues. Mais les raisons linguistiques du rapprochement laissent rêveur. On n'a pas le droit, de nos jours, de dire tout uniment que les langues « ougro-finnoises ont des affinités multiples avec le basque, l'albanais et le berbère » (p. 10), qui sont précisément typiques de familles non apparentées. Cela seul vicie tout le reste du raisonnement. Même les caractères de Montespan, signalés dans le *Mercure* par Cazedessus, seraient du turc archaïque !

Selon Arthaud, comme selon Jullian, les textes seraient magiques. Ainsi sur une hache on lirait : « chevelures denses ; trop touffues ; charognes puantes ; une simple incision ; la chevelure est perdue tout à fait ; vengeance passe ». Cette hache aurait donc servi de tondeuse ? Quoi qu'il en soit, les théories ethnologiques qui terminent la démonstration me font dresser les miens, de cheveux, sur la tête. Mais ce sera peut-être une consolation pour les Fradin que d'apprendre que leurs prédécesseurs parlaient turc.

Nord-africaines par contre sont les interprétations de M. R. Gattefossé, *Les Origines préhistoriques de l'Ecriture*, Lyon, anciens établissements Legendre, et de F. Butavand, *Glozel et*

ses inscriptions néolithiques, Paris, Chiron. Dans la première brochure, on apprend que « la langue berbère est d'origine nordique », qu'il y eut une écriture, mère de la plupart des écritures des peuples méditerranéens (c'est justement ce qu'il faudrait démontrer, le mot *plupart* permettant toutes les divagations) ; qu'une « écriture primitive est simple pour de multiples raisons » (or dans quelques cas où on a vu naître une écriture, comme celle des Vaï ou celle du Bamum, c'est juste le contraire : le primitif est le compliqué). Puis vient une étude de l'écriture tifinagh (proto berbère) avec des interprétations symboliques qui auraient fait le désespoir du P. de Foucauld et de René Basset. Ici aussi, en définitive, les Berbères sont rattachés aux Finnois.

C'est encore dans le tifinagh que Butavand va chercher ses explications; mais cela ne l'empêche pas de combiner au berbère du phénicien et de l'hébreu, langues qui appartiennent à une tout autre famille. Dans la combinaison de trois éléments, *m*, *s*, *t*, suivie de *b* accentué, il découvre même le vieux mot égyptien *mastaba !* Je ne nie pas l'ingéniosité de Butavand ; je lui en trouve trop, au contraire. Quoi qu'il en soit, l'inscription du fascicule II de Morlet, n° 13, signifierait :

On lit : Livre des Morts ; septième caveau ; de Lalla Tiret, épouse de Mas — Agmama (nom propre d'homme, littéralement : frère, fils de la mère) ; chapitre des Morts ; Deuxième Mastaba.

Plus amusante est la lecture *Dusau* sur une autre brique. La conviction de Butavand dans l'authenticité des trouvailles est entière. Mais pourquoi donc vouloir dès maintenant, avant l'achèvement des fouilles, élaborer des explications ?

Le rapport de M. Champion a paru dans le numéro de janvier-mars de la *Revue anthropologique* (Emile Nourry, éditeur) et en tirage à part. Il est court, mais bête. On se demande, en pesant chaque mot, si Champion s'est moqué de lui-même ou des autres. D'abord, il avoue n'avoir pas fouillé, n'avoir observé qu'un « grand nombre d'objets », et déclare que tous ceux qu'il « a examinés avec attention sont le produit du travail du métal pour tout ce qui est gravure, percements et forages dans les pierres ». Le malheur est que Champion n'a pas eu les objets en mains, n'a pas pu les examiner à loisir, et qu'il a commis des erreurs énormes d'observation.

Comme le rapport est très court, on ne peut guère le résumer :

l'argumentation porte ... a erforation des haches ; sur la fabrication des cupules : sur les traits incisés représentant des animaux ; sur le procédé de polissage et d'affûtement des haches ; sur la fabrication des outils en os, à propos desquels je signale cette bourde énorme : « Les ossements paléolithiques ou néolithiques ne sont jamais formés que de matière minérale et n'ont pas la moindre trace de matière organique. » Ceci est du Champion ; mais voici du Boule (*Les Hommes fossiles*, p. 62) : « Les ossements que renferment les dépôts de l'âge du Renne sont à peine fossilisés. » Autrement dit : renferment beaucoup de matières organiques.

Sur tous ces points de détail et d'autres, je renvoie à la réfutation sage, sobre, précise, avec documents à l'appui, publiée par Morlet dans le *Moniteur du Puy-de-Dôme* du 23 janvier.

A. VAN GENNEP.

§

Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — On nous écrit :

Paris, 19-1-1928.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 janvier, M. Van Gennep, à propos de l'interpellation de M. Massabuau, sénateur de l'Aveyron, écrit : « Vayson de Pradenne s'était fait passer d'abord pour un Américain qui voulait acheter la collection, déguisement qu'il avoua au Dr Morlet. Pourquoi donc les journaux n'ont ils pas relevé ce détail ? etc... »

J'ai déjà rectifié, dans le *Mercure* même, l'allégation mensongère me représentant comme un acheteur qui a convoité la collection. Quant à l'idée que j'ai voulu me faire passer pour Américain, je ne sais de quelle imagination fantaisiste elle émane. Si les journaux n'ont pas « relevé ce détail », c'est sans doute pour le même motif que moi ; on m'avait fait savoir qu'il serait superflu de donner un démenti à des propos auxquels personne au Sénat n'avait attaché la moindre importance, ainsi que cela résulte visiblement de l'ensemble des débats publiés à l'*Officiel*.

Mais puisque le *Mercure* s'ouvre à ces ragots, j'en dénonce la fausseté.

De même l'affirmation de M. Van Gennep que je « me méfiais » et « ruinais d'avance » le rapport de la Commission est absolument inexact. Au contraire, je me suis toujours refusé à croire, même quand les journaux le proclamaient, que les membres de la Commission dont je savais la compétence aient pu tomber dans les pièges enfantins de l' « Esprit de Glozel ».

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer cette petite rectification et d'agréer, etc.

A. VAYSON DE PRADENNE.

§

Une lettre de M. Ch. Bruston. — On nous écrit :

Montauban, 3 janvier 1928.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire avec encore plus de stupéfaction que d'indignation dans le dernier numéro du *Mercure* (15 décembre 1927, p. 698) : « C. Jullian avait lu sur une tablette [de Glozel] le conseil d'aller prendre des bains dans le Sichon, Bruston celui de *faire l'amour toute la nuit* » (!..)

Sur la même tablette que M. Camille Jullian, je crois en effet avoir lu le mot latin *nox*, la *nuit*, et j'ai cité, à cette occasion, le vers:

La nuit s'avance et nous menace tous.

Vous voyez de quelle nuit il s'agit : celle de *la mort*, et non *de l'amour !*

Dans la certitude que vous voudrez bien insérer cette rectification absolument *nécessaire* et urgente dans le plus prochain numéro du *Mercure*, je vous prie d'agréer, etc.

CH. BRUSTON.
Doyen honoraire de la Faculté de théologie
de l'Université de Toulouse.

§

Revue de la Presse. — Des lecteurs aimables m'ont envoyé des coupures de journaux provinciaux ou étrangers où on parle de Glozel. Pas tous les articles, certes. Me Campinchi constitue son dossier et Me Garçon s'amuse parce qu'il a, dès les débuts, renseigné par divers antiglozéliens, suivi cette affaire dont *Candide* déclarait, le 5 janvier, par la plume de Pierre Veber, qu'elle était éminemment éducative. Le *Salut Public* de Lyon du 11 a consacré une colonne et demie à la communication Mayet, dont je parle ailleurs ; l'*Eclaireur de l'Est* (qui me croit Suisse) met ses lecteurs au courant des diverses phases de ce « branle-bas de combat » ; le *Télégramme de Toulouse* suit l'Affaire de près ; le 10, il a donné le compte rendu suivant, dont le texte mérite de survivre :

La salle ordinaire du cours de Loth était bien trop petite pour ceux qui étaient venus là pour écouter un des trois anabaptistes glozéliens. Ceux qui espéraient apprendre quelque chose de nouveau et entendre

une discussion vraiment scientifique ont été fortement déçus. M. Loth a en effet rebâché (*sic*) toutes les affirmations sans preuves qui traînent depuis deux ans dans le *Mercure de France*, les élucubrations du docteur Morlet, de Van Gennep, de Salomon Reinach et les siennes. Rien de sérieux.

Mais s'il ne discute pas les arguments de la commission, qu'il affecte d'ailleurs d'appeler la commission Bégouen, il se livre selon l'habitude des Glozéliens, à des attaques personnelles contre les membres de la commission et son promoteur. Cela n'est pas du goût du public qui, par ses murmures et ses interruptions, rappelle l'orateur à plus d'objectivité et de justice. La façon discourtoise dont il parle de M. Bégouen met le feu aux poudres, c'est bien le cas de le dire, car un pétard est lancé par un des auditeurs mécontents. Son œuvre de dénigrement écœure le public de plus en plus.

... N'ayant pas convaincu son auditoire, M. Loth annonce encore trois séances du même goût. A noter qu'un microphone était installé devant l'orateur afin que les sans-filistes ne perdent pas un mot de ses diatribes. Comment ceux qu'il a attaqués pourront-ils se défendre ?

Je ne sais pas pourquoi l'anonyme auteur de ce compte rendu m'accuse d'*élucubrer* ; j'ai dit ce que j'ai vu, à Glozel, sans rien inventer, et suis fort honoré d'être mis par lui dans le même sac que Morlet et les « trois anabaptistes ». La réponse ? Ce fut une plainte en diffamation de Bégouen contre Loth, fait inouï dans les annales de la « Science française ». De quel côté sont les mœurs « discourtoises ? » Si un professeur ne peut plus discuter les théories du voisin, ou récuser ses arguments, les déclarer pour diverses raisons, fût-ce personnelles, entachés de nullité, fermons le Collège de France et les Facultés.

Autre remarque : on sait maintenant que la Commission a été formée indépendamment du Congrès d'Amsterdam et selon le choix de Bégouen, en laissant de côté Mendès-Corréa, pourtant membre du Bureau ; Bégouen a été fier de son initiative ; il l'a fait savoir partout dans la presse ; et voici maintenant que si, pour éviter de longs mots, nous parlons de la « Commission Begouen » tout court, il regarde cela comme une injure au lieu d'un titre de gloire. Craint-il donc déjà la responsabilité encourue?

Cette même formule abrégée se retrouve dans un témoignage paru dans la *Dépêche de Vichy et du Centre* du 8 janvier ; un ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, M. Nicolas, a étudié de près le Rapport et lui reproche :

1° de n'avoir donné aucun détail précis sur la situation, l'état du sol, etc., lors de la découverte de « l'idole » n° 8 ; or « l'idole » a été trouvée en terrain compact ; pourquoi n'avoir pas donné les détails comme lors de la découverte de la brique ? Il faut admettre que la Commission n'avait pas d'abord de méthode scientifique de fouilles et n'a prétendu en avoir une qu'après la découverte de la brique. De plus, supposer que celle-ci a été enfouie récemment est une opinion, non pas un exposé de faits. Bien mieux, sur treize objets trouvés, deux étant en position presque verticale, la Commission établit une loi générale en les prétendant faux ; mais si les onze autres sont vrais comment en explique-t-elle l'existence à Glozel ? Nicolas conclut : « Il a fallu que l'imagination de la Commission fût bien circonscrite, ou simplement obsédée par une idée fixe. »

J'ai parlé dans la chronique précédente des découvertes du *Matin* : naturellement les antiglozéliens ont récusé la compétence de Guitet-Vauquelin et de Clérisse ; cette campagne n'a eu d'ailleurs que peu d'échos dans la presse, dont un dans l'*Illustration* où Robert de Beauplan fait d'abord un historique clair et impartial de la « grande querelle de Glozel », puis dit que la preuve fournie par les envoyés du *Matin* n'est valable que « si vraiment leur expérience a été entourée de toutes les précautions de contrôle désirable pour qu'ils n'aient pas été eux-mêmes victimes de truqueurs ». C'est l'argument par excellence des antiglozéliens : ils nient toutes les évidences, mais se gardent toujours d'aller faire des fouilles eux-mêmes. Robert de Beauplan conclut d'ailleurs qu'on attend toujours les révélations sensationnelles promises par Dussaud ; Salomon Reinach a fait la même promesse, mais celle-ci a été tenue par le *Matin*, la *Liberté*, les découvertes de Mercier ; et d'autres viendront encore...

A noter que le Président de la Commission commence à décliner ses responsabilités. Interviewé par le *Matin d'Anvers*, le 16 janvier, sur l'âge des bracelets de schiste découverts jadis par Francis Pérot à Montcombroux (à 45 kil. de Glozel), de même type que ceux qu'on a trouvés à Glozel même, il se déclare incompétent tout en les pensant d'un âge du métal ; et quant au Rapport de la commission, il dit :

Un rapport n'est jamais définitif... et si j'ai pris part à la discussion finale d'interprétation du rapport, je n'ai point analysé les objets

découverts après mon départ, mais j'avais déjà procédé à l'examen détaillé du musée.

Si le lecteur veut bien consulter l'historique des fouilles, il constatera que la carence de Pittard porte justement sur les objets déclarés faux, à savoir le galet, l'idole et la tablette. Jamais je n'aurais accepté de signer quoi que ce soit à propos d'objets que je n'aurais pas vu extraire et que je n'aurais pas eus en mains à ce moment. Ce scrupule, Pittard ne l'a pas éprouvé, parce qu'il avait confiance dans la compétence de ses collègues. Ce qui l'honore.

Le *Journal des Débats* a continué sa série de *Querelles glozéliennes*, qui tiendra dans l'historique de l'Affaire une place importante. Le 15 janvier, lettre de M. Bosch-Gimpera, qui revient sur l'incident de miss Garrod ; elle n'aurait fait que «contrôler les signes mis dans le plâtre la veille pour reconnaître s'il était intact... et en même temps les signalait avec son grattoir ; il se peut qu'elle ait appuyé avec ce grattoir .. il est injurieux de supposer que miss Garrod ait pu commettre quelque incorrection ». Enfin, Bosch-Gimpera confirme la version de Peyrony. Même jour, lettre de Bégouen contre Mendès-Corréa ; il explique pourquoi il n'attache plus aucune importance à l'analyse des os ; il voudrait cependant l'analyse des harpons « suant la graisse ». Bref, comme on ne sait d'où proviennent les os, « leur analyse est sans intérêt scientifique ».

Je l'ai dit : aucun argument ne compte pour les antiglozéliens ; avec une souplesse merveilleuse, ils nient aujourd'hui ce qu'ils affirmaient la veille. Enfin, note sur le cours de Loth et lettre du correspondant des *Débats* à Genève sur le cas Pittard. Il paraît qu'il reçoit des « douzaines de lettres d'injures » (des douzaines ?) où « on le traiterait de boche » (???). Il paraît aussi que « l'un des plus illustres glozéliens français lui a adressé une lettre qui débute par ces mots : « Monsieur, jusqu'à ce jour je vous tenais pour un honnête homme. » Mais Pittard « parle le moins possible de l'affaire de Glozel ». Ma foi, je ne comprends pas : si, dans une Commission officielle, j'avais, étant président, été obligé de partir, j'aurais d'abord donné ma démission de président et n'aurais en tout cas signé un rapport quelconque que relatif aux faits dont j'aurais été témoin oculaire. C'est peut-être cela que signifie l'apostrophe de « l'illustre glozélien ».

Le 18, lettre de Salomon Reinach, à l'emporte-pièce comme de coutume ; relevant une inexactitude frappante de Begouen, lequel disait que « la Commission a démontré ». Reinach rappelle le texte authentique du Rapport et demande si ce n'est pas Begouen qui truque ; il s'étonne aussi que les antiglozéliens ne veuillent plus d'analyses, après avoir fait de cette exigence l'un des pivots de leur argumentation. Autre lettre, de Morlet, rectifiant Bosch-Gimpera à propos de l'incident Garrod : deux témoins, dont Tricot-Royer, ont vu nettement la miss anglaise, « enfouie dans la tranchée, creuser un trou, fait qu'elle nia d'abord, et dont elle convint ensuite ». En ces matières, il n'y a pas de galanterie qui tienne, même quand c'est une femme qui fait le trou (voir plus loin le *satisfecit* accordé à miss Garrod dans l'*Echo de Paris*).

Le 20, texte du rapport Champion, moins les dessins, avec courte introduction et petite conclusion de Varigny, prudente : il a l'air de prendre l'argumentation de Champion au sérieux, mais constate qu'elle ne prouve rien contre l'authenticité de Glozel : « Le néolithique a connu le métal ; on n'en trouve pas à Glozel, c'est vrai ; mais il a pu disparaître avec le temps (renvoi à Franchet ; oui, mais Varigny oublie que Franchet a tranquillement et gravement supprimé le néolithique tout entier) ; plus que jamais, il faut fouiller et épuiser Glozel. » Sage parole; mais pourquoi avoir empêché les fouilles par une instance en classement ?

Le 19, lettre de Bégouen contre Reinach : « la question même de Glozel scientifiquement n'existe plus ; les observations techniques de M. Champion lui portent le coup de grâce ». Voilà trois fois, sinon quatre, que Bégouen répète la même chose : alors, pourquoi discute-t-il ?

Le 21 janvier, lettre de Reinach, si juste, tellement *ad rem* que j'en donne le texte :

Le rapport technique de M. Champion, écrit avec une évidente bonne foi, ne peut éblouir que l'incompétence. Le point capital, c'est, à ses yeux, l'emploi d'outils en acier pour graver, percer, etc. Or, cet emploi laisse toujours des traces, particules minimes de métal que révèle le microscope ou le spectroscope. Aucune étude de ce genre n'a été faite par la Commission, dont c'était pourtant le devoir strict. M. Champion prononce au jugé, comme on l'eût fait il y a trois siècles. Il n'examine même pas si le travail, tel qu'il est, n'a pu être fait avec

une pointe de pierre volcanique très dure, alors qu'on a trouvé de pareilles pointes à Glozel. Il prétend, après beaucoup d'autres, que le faussaire a copié, en les altérant exprès, des modèles connus, mais il ne cite pas — et pour cause — un seul de ces modèles. Les objets les plus caractéristiques de Glozel ne ressemblent à rien de publié, et c'est même une des raisons des suspicions qu'ils éveillent, les archéologues mesurant volontiers le connaissable à la mesure de leurs connaissances. Enfin, M. Champion, qui signale avec raison une certaine uniformité de style dans le musée de Glozel, fait du faussaire un être psychologiquement impossible, maladroit, ignorant et pourtant sans cesse préoccupé de dissimuler son travail à l'outil métallique sous des apparences de travail au silex. Cela ne tient pas debout.

Le 23, résumé de la leçon de Loth du 22 ; il n'a pas fait allusion à une lettre de Bégouen, dont les *Débats* donnent le texte en entier (on croyait que Bégouen affirmait la querelle close !) Bégouen n'est pas content que Loth ait parlé pour la T. S. F. et déclare qu'il y a « délit de diffamation » ; il a eu une enfance studieuse ; s'est occupé très tôt de préhistoire ; grâce à des protecteurs puissants, il est entré « dans la bonne maison des *Débats* où il compte encore tant d'amis » ; il a travaillé en Tunisie avec Delattre et en France avec Cartailhac, Capitan, Obermaier et d'autres ; il a même « découvert avec Breuil les peintures du Mas d'Azil » ; etc. Bref, il donne en détail son *curriculum*. Ce qui suit, sur les défauts de l'enseignement de la préhistoire en France, est exact et à retenir : ici Bégouen a raison ; et il a raison aussi de prendre à gloire, non à injure, le terme « d'amateur ». Puis recommencent les énumérations de titres scientifiques (conférences à l'étranger, etc.) ; affirmation que l'histoire du télégramme de Porto à propos des « analyses effectuées par mon ami le professeur Mendès-Corréa », est exagérée. Bref, il compte sur une *loyauté* des autres égale à la sienne. Enfin, le même jour, annonce de la plainte des Fradin.

Le 24, longue lettre de Mendès-Corréa, très importante : il expose la genèse de la Commission, montre comment on l'a laissé de côté dans les négociations (en fait, on a tout combiné derrière son dos), réclame ses droits de membre du Bureau de l'Institut anthropologique international, déclare que le Rapport est à la fois faux et incomplet, car la Commission n'a pas exécuté le vœu voté ; ajoute que Champion n'a pas de droits supérieurs aux siens ; qu'on n'a pas à récuser les travaux de Pereira Salgado,

professeur de chimie à l'Université de Porto ; enfin exige du Bureau de l'Institut d'anthropologie une discussion en assemblée générale.

Le 25, bon résumé de la réfutation du rapport Champion par Morlet, d'après le *Moniteur du Puy-de-Dôme* ; annonce de la découverte de Puyravel.

L'*Echo de Paris* ayant mis en cause le 27 décembre miss Garrod (bien d'autres journaux l'ont fait), elle s'est fait donner un *satisfecit* signé de dix-neuf personnes françaises et belges, dont deux femmes. De ces dix-neuf signataires, seul Vayson de Pradenne a été à Glozel ; un seul, Hamal Nandrin, était membre de la célèbre commission dont miss Garrod faisait elle même partie. Il est vrai qu'on parle dans ce texte des « traditions d'hospitalité et de courtoisie qui furent toujours celles de la France » et que deux membres de la Commission, l'abbé Favret (qui n'a pas signé) et Hamal-Nandrin affirment que miss Garrod écorcha le plâtre-témoin sans mauvaise intention. Morlet se précipita sur elle et, paraît-il, l'injuria grossièrement, alors qu'elle n'avait « détaché qu'une écaille de plâtre » :

> Excédée, et pour avoir la paix dans une question qui était de nulle conséquence, miss Garrod voulut bien concéder qu'il était possible, peut-être même probable, qu'en vérifiant les témoins [de fouilles] elle eût détaché cette écaille.

J'admire ce texte alambiqué. Mais c'est un aveu tout de même. Si j'avais été innocent, comme on dit que l'a été miss Garrod, aucune injure, même « grossière », de Morlet ne m'aurait fait avouer quoi que ce soit ; en tout cas, je n'aurais pas demandé leur appui à des personnes n'ayant pas assisté à la scène ; les signataires de ce *satisfecit* auraient dû être tous les membres de la commission (sauf Pittard, absent par congé) et tous les journalistes témoins oculaires et auriculaires de l'incident ; mais ces témoins directs sont récusés par une phrase du début :

> Miss Garrod a été victime de la part de personnes que la passion égare et de journalistes inconscients du rôle qu'on leur fait jouer.

Dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* de novembre 1927, la rubrique *A propos de Glozel* continue (cf. p. 393-394) : texte des conclusions du Rapport de la Commission ; analyse de la brochure de Saintyves, « écrite avec une incontestable impartialité » ; enfin indication d'un article de G. Courty, *La fin*

du mystère de Glozel, extrait du *Supplément de l'Abeille d'Etampes* du 29 octobre 1927. J'aimerais bien que M. Courty, dont la compétence en minéralogie et en géologie (témoin son récent *Manuel*) est bien connue et qui, par surcroît, a une belle collection de relevés de signes préhistoriques, puisse venir fouiller à Glozel : je suis certain qu'il constaterait qu'il n'y a aucun « mystère », mais une découverte réelle et considérable.

A la fin de ce numéro, on découvre une petite note qui... Bref, la voici :

L'enregistrement, dans le *Bulletin*, des opinions librement émises au cours des séances, n'implique ni approbation, ni désapprobation de la part de la Société, et n'engage en aucune façon sa responsabilité.

Donc, si en définitive on est obligé de reconnaître l'authenticité de Glozel, la Société... Mais non : comme telle, elle ne fera rien non plus, ni ne dira rien, puisque sa responsabilité n'est pas engagée.

Le fascicule de décembre, que j'ai reçu le 30 janvier, contient le rapport *in extenso* de la Commission (mais pas un son de cloche en faveur de l'authenticité) et un article de L. Coutil, intitulé *Les vases à figure humaine et les bobines de Glozel*.

Il signale des parallèles très intéressants aux objets de Glozel, à grand renfort d'érudition ; celle-ci est telle que je l'admire ; alors, appliquer ici le raisonnement de Vayson, comme le fait Coutil, est se moquer du monde : il faudrait que le faussaire, pour connaître ces textes, ait possédé une érudition supérieure à celle de Coutil, à la mienne et à celle de Déchelette réunies, ajoutons même Guébhard et Reinach... et encore cela ne suffirait pas. Alors ? Eh bien, les données réunies par Coutil prouvent *malgré lui* l'authenticité, notamment les objets de la collection auvergnate de Charvilhat. Conclusion :

Le jugement officiel est formel, après celui de préhistoriens réputés qui ont 35 ans de fouilles méthodiques et qui ont déclaré que Glozel devait être rayé de la préhistoire et de la protohistoire.

Si je comprends bien, Coutil pense que c'est surtout le *Manuel* de Déchelette qui a servi au faussaire ; il a dû aussi connaître le *Bulletin* de la Société préhistorique ; il s'agirait, pour les vases et les bobines, d'imitations de gallo-romain. A mon avis,

l'hypothèse de *hochets*, pour les boules à protubérances, est inadmissible.

On a pu lire d'autre part une analyse du rapport Champion. Ce rapport soulève, comme on dit, un point de droit. Le *Mercure de France* a publié dans son numéro du 15 novembre 1927, pages 200-201, le texte du décret d'Herriot ouvrant une instance de classement. Morlet, naturellement, y vit un empiètement sur ses droits d'inventeur et d'explorateur et exigea une garantie du ministre, garantie qui fut ainsi libellée en tête de l'inventaire dressé par Peyrony et Champion, délégués du ministre :

Il est bien entendu que l'inventaire des objets des collections de MM. Morlet et Fradin ne peut en aucune façon être le point de départ de publications faites par les membres de la commission des monuments historiques ou d'autres personnes. L'inventaire sera numératif et non descriptif. MM. Morlet et Fradin conserveront intégralement leur priorité de publication et tous leurs droits scientifiques.

Or, non seulement Champion publie un rapport sur des objets qu'il n'a pu voir et étudier qu'en vertu de la délégation ministérielle, rapport diffamant sinon dans les termes, du moins dans le fond ; mais de plus la publication de ce rapport « est autorisée par M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ». Champion se prévaut donc d'une autorisation officielle dont les termes sont juste contraires à la convention primitive. On comprend que Morlet ait aussitôt écrit au Directeur des Beaux-Arts une lettre furieuse, où il déclare que la bonne foi non seulement du Directeur, mais aussi du Ministre, a dû être surprise. On se demande où sont les responsabilités ; Champion a-t-il agi de lui-même, sur promesse d'impunité, ou bien a-t-il vraiment obtenu l'autorisation ? De qui ? On a beau n'être pas porté à l'exagération : avouez qu'une fois de plus on a joué à Morlet et aux Fradin un tour de... Ce qui n'empêchera pas les antiglozéliens de lui reprocher son « mauvais caractère ». Le texte de la réclamation de Morlet se lit dans le *Moniteur* du Puy-de-Dôme du 21 et dans la *Liberté* du 22.

Le 22 janvier, beaucoup de journaux donnent du cours de Loth, de la veille, des comptes rendus plus ou moins sincères, parmi lesquels celui de R. Bringuier, dans le *Journal*, chante la note mélodramatique ; mais il se garde de dire qu'en vue des élections prochaines il y a eu formation de groupements manœu-

vrés en sous-main par des politiciens et que le chahut des « étudiants », ou soi-disant tels, au Collège de France n'a pas plus de rapports avec Glozel que n'en ont avec la chimie, la physique et les sciences naturelles les chahuts organisés les jours précédents, aussi par des « étudiants » au P. C. N. de la rue Cuvier. Ces désordres auraient pu, le cas échéant, être utilisés par les antiglozéliens pour faire « fermer » le cours de Loth. Mais le ministre n'a pas assumé ce ridicule. Quant au sage administrateur du Collège, il en a vu d'autres. Bringuier demande l'intervention des gardes républicains. « Rien, conclut-il, de ce qui touche à Glozel ne peut être prétexte à étonnements ». Si : ce qui stupéfie, c'est l'entêtement des antiglozéliens à ne pas s'incliner devant de multiples évidences.

Le même jour tous les journaux annoncent que le procès en diffamation des Fradin contre Dussaud et le *Matin* viendra devant la douzième chambre correctionnelle le 29 février, M. Tanon étant président, M. Falco substitut, Me Maurice Garçon avocat de Dussaud et Me José Théry du *Matin*. C'est naturellement ce journal qui insiste le plus, en première page, sur cette éventualité. L'article du *Matin* est bien. Ce journal a non seulement proclamé son impartialité, mais il a agi impartialement, d'abord dans un sens, en publiant le fac-similé de la lettre de Dussaud, puis dans l'autre sens, en envoyant deux rédacteurs faire des fouilles et rapporter des objets qui, selon le *Moniteur du Centre* du 21, ont été soumis à des analyses de laboratoire. L'article du *Matin* dit aussi :

Dans toute la région de l'Allier d'où, si Glozel est authentique, serait partie l'écriture, nous n'avons pu recueillir un seul témoignage défavorable aux Fradin ; à l'heure actuelle, s'il y a eu truquage, personne n'a pu faire la preuve matérielle.

Dont acte, de nouveau. Le *Matin* accepte pourtant sa solidarité avec Dussaud afin d'aider à « débroussailler, pour laisser à la science le champ libre et net » ; c'est justement ce que Morlet, les Anabaptistes et tous les partisans de Glozel demandent depuis les débuts. Dans ce même journal, compte rendu, lui aussi impartial, du cours de Loth du samedi, et réduction à ses véritables proportions du chahut des perturbateurs, partisans plus ou moins sincères de Bégouen et de sa Commission.

La *Liberté*, après n'avoir exposé que les arguments des anti-

glozéliens, a marqué une orientation plus impartiale en insérant une interview d'Audollent. Après les découvertes du *Matin*, elle résolut d'intervenir en envoyant aussi dans la région de Vichy un correspondant spécial, Jacques Coutant. Le 18 janvier, la *Liberté* signale la publication prochaine d'un « nouvel élément du problème », nouveau pour le grand public, mais pas pour les spécialistes ; dès le début, puis dans mes interviews de l'*Intransigeant* et du *Temps*, j'avais conseillé la prudence en rappelant que n'étaient pas encore explorés : 1° le champ de Glozel en entier ; 2° les environs. J'ai toujours prétendu que le terrain de Glozel n'étant qu'un sanctuaire, peut-être accompagné (comme nos églises) d'un petit cimetière, les stations d'habitation devaient être sur les plateaux environnants ; j'ai également affirmé que de l'autre côté du Vareille il devait y avoir quelque chose (grotte habitée, abri sous roche, etc.) et au-dessus, ou à mi-côte, une station proprement dite.

On n'a pas fait encore de recherches aux points que j'ai indiqués. « A chaque jour, me dit naguère Morlet, suffit sa peine » ; il ne se doutait pas que chaque jour lui en apporterait autant... Donc, l'envoyé de la *Liberté* a fait, ou fait faire, des recherches aux environs de Glozel et le résultat a été celui que je prévoyais. L'article du 18 commence par un historique bien fait, que suit une enquête de moralité sur les Fradin, toute en leur faveur. Coutant était accompagné à Glozel du Dr Léon Chabrol, de Vichy, qui déclare : « La mauvaise foi des détracteurs de Glozel est flagrante, l'authenticité du gisement est indiscutable », et ajoute qu'ayant exploré, du point de vue préhistorique, la montagne bourbonnaise depuis plus de vingt ans, il est persuadé qu'elle a été bien plus habitée qu'on ne le dit. En 1903 il a exploré un boyau au Marzel de Montagne et constaté qu'il avait servi d'habitat ; en 1910, il a signalé l'existence d'un oppidum dominant les sources du Vareille : de-ci, de-là il a rencontré des roches à cupules, recueilli des haches dont une, de 8 centimètres et demi, présente sur son tranchant et son talon une dizaine d'entailles régulièrement disposées. (Champion va crier au faux, n'ayant jamais vu pareille chose.) Bref, l'article du 18 amorce celui du 21, où sont décrits des objets trouvés le samedi 14 janvier 1928 par Chabrol sur le plateau de la Couarle, à douze cents mètres de Glozel, qui s'avance entre le Vareille et Montgilbert; donc, exac-

tement là où je supposais situé l'un des habitats. Les propriétaires du champ où ont été trouvées des briques d'un type spécial et une lampe d'argile ignorent tout de la polémique de Glozel. Or ce gisement est considérable :

Va-t-on, demande Chabrol, accuser les Fradin d'avoir truffé, sur plusieurs kilomètres carrés, les champs de leurs voisins ? L'alerte est donnée ; il se fera encore de nombreuses trouvailles, qui démontreront à l'opinion publique, actuellement manœuvrée par des savants qui veulent sauver leur seul amour-propre, l'indéniable authenticité de Glozel.

En effet, on s'est mis à chercher de tous côtés et, comme cela devait se produire, voici que les découvertes s'accumulent. Le *Quotidien* du 19 imprime une communication de Morlet, relative à la trouvaille faite dans le champ de M. Mercier, du village de Chez-Guerrier, commune du Mayet de Montagne, à 10 kilomètres de Glozel. M. Mercier avait déjà déterré des objets, mais n'osait les faire connaître, de peur d'être injurié comme le sont les Fradin, notamment une hache demi-polie, analogue à celles de Glozel, sur laquelle est gravée finement une tête d'équidé, entourée de signes alphabétiformes nettement glozéliens ; le dessin est presque aussi beau que celui du Renne marchant ; auparavant Mercier avait trouvé une flèche en schiste poli. La fouille faite par Mercier et Morlet a donné un galet portant une tête de cervidé, elle aussi entourée de signes alphabétiformes ; plus loin, il y a une galerie souterraine, qui pas plus que la grotte explorée par les envoyés du *Matin* ou les deux tombes de Glozel, n'est entièrement remplie d'argile. Jean Cabrerets ajoute : « A moins de soupçonner le canton de Ferrières d'être véritablement surpeuplé de faussaires, il est difficile de nier l'authenticité. » Cette découverte n'a été signalée dans la presse que par des notes très courtes, ou même passée sous silence, parce que ce même jour tout le monde s'intéressait au rapport Champion. Les trouvailles de Guerrier ont été faites les 17 et 18 janvier.

Le 19 janvier, d'après le *Moniteur* de Clermont-Ferrand, à 500 mètres du village de Puyravel, commune de Ferrières, à trois kilomètres de Glozel, à l'endroit où une vache avait failli s'enfoncer, on découvrit l'ouverture d'une grotte souterraine d'environ 1 m. 50 de haut, 3 m. de profondeur et 15 m. de circonférence ; une photo de l'entrée est donnée dans le *Moniteur*

du 23. Guitet-Vauquelin, qui avait, après ses fouilles à Glozel même, exploré, on s'en souvient, une grotte artificielle dite la Goutte-Barnier, revint à Ferrières pour explorer d'autres grottes signalées de-ci et de-là, une véritable fièvre de recherches s'étant déclarée dans le pays. Il n'a pu explorer le souterrain du lieu-dit Palabot, mais bien la galerie de Puyravel, couloir circulaire d'une quinzaine de mètres de long sur un mètre et demi de haut et trois de large.

A son orifice, donc à près de deux mètres au-dessous de la surface du sol, des fragments de brique molle identique à celle de Glozel ont été recueillis, des bribes aussi de brique mi-cuite et cuite, mais d'un coloris plus vif, d'un grain plus fin. Toute la contrée est creusée de ces taupinières qui ont servi d'habitat, comme il ressort des traces de feu relevées sur leurs parois. Elles procèdent toutes de la même technique : un couloir creusé dans le grès opère une révolution complète autour d'un pilier central. Quel est leur âge exact ? C'est aux géologues, aux préhistoriens, aux historiens, aux carriers de le dire.

Observation. — La question que pose Guitet-Vauquelin est déjà résolue en partie grâce aux recherches comparatives d'Adrien Blanchet, de l'Académie des Inscriptions, sur *Les Souterrains-Refuges de la France* (Paris, Picard, 1923) que j'ai analysées ici autrefois. La conclusion générale de Blanchet est que ces couloirs ne sont pas des restes de carrières, ni seulement des refuges en temps de troubles, mais de véritables habitations ; dans les cas très rares où on y a trouvé des squelettes, il n'y a pas eu inhumation proprement dite, mais accident : ou bien ces morts sont de date bien plus récente que le creusement, lequel a été fait au pic en bois de cerf et le plus souvent à la hache de pierre, qui laisse dans la terre et sur les roches des marques spéciales. Donc ces souterrains sont néolithiques. Pour l'Allier, notamment, le fait est certain, grâce aux recherches sur place poursuivies jadis par Francis Perrot pendant plusieurs années ; c'est sur ces enquêtes qu'est basé l'inventaire de Blanchet consacré à l'Allier, pages 243-252 ; on y voit signalés plusieurs couloirs circulaires creusés autour d'un pilier, comme à Puyravel. Pour la région de Ferrières et du Mayet, il n'y a rien. Pérot n'ayant pas poussé ces investigations de ce côté. Très souvent ces souterrains ont été mal explorés, sans méthode ; la plupart ont été découverts, comme Glozel, grâce à un accident arrivé au

cours d'un labour, et soigneusement bouchés à l'orifice. Dans plusieurs souterrains de l'Allier on a recueilli des silex, des haches, des fragments de poteries, mais sans les étudier en détail. Donc, les découvertes de souterrains aux environs de Glozel peuvent présenter une grande importance, et ceci pour une raison que jusqu'ici j'hésitais à exposer.

On se rappelle peut-être une note de moi sur l'origine du mot *Glozel*, *Closet*, que je rattachais à *clos*, petit hameau. Mais je pourrais bien m'être trompé. En effet, dans le volume de Blanchet, pages 18-20, je trouve une liste de dénominations spécifiques des souterrains refuges : *bove* dans l'Artois, *muche* en Picardie, *creute*, *crotte*, assez répandu, *casarne* en Auvergne, *ganne*, etc. Or, parmi ces noms, qui ont donné naissance à des lieux-dits, se rencontre *cluseau*, *clouzeau* en limousin, *clouzel*, *cluzel* dans la Loire, *cruzel* dans le Tarn-et-Garonne ; l'idée est évidemment que c'est un endroit creux où on s'abrite. Je pose donc la question : le lieu-dit *Clozet*, *Glozel* n'appartient-il pas à cette même série ? Et le hameau ne serait-il pas situé près d'un souterrain-refuge non encore découvert, semblable à celui de *Puiravel*, lieu-dit qui comme *Puichemin* (Poitou), *Pech des Cruzels* (Tarn-et-Garonne) indique une excavation artificielle ?

Si tel est le cas, on approcherait de la solution du problème tout entier ; il ne resterait qu'à découvrir la station de plein air.

Le 29 janvier marque l'épilogue d'une farce à laquelle personne n'a rien compris, et ne comprendra jamais rien, à moins que ses auteurs ne consentent à faire des révélations lors du procès ou dans leurs mémoires. On se rappelle que le ministre Herriot avait introduit une instance en classement ; que Peyrony et Champion, délégués du ministre, ont pris position contre l'authenticité ; que les Fradin et Morlet risquaient d'être dépossédés de leurs trouvailles ; que Morlet réclama avec sa virulence coutumière contre une mesure qui ne rimait à rien, dans un sens ni dans l'autre. Les journaux du 29 signalent la fin de cet imbroglio en insérant la note officielle suivante :

La commission des monuments préhistoriques s'est réunie sous la présidence de M. Dislère ; étaient présent : MM. Boule, Breuil, Capitan, Hervé, Jullian, Lantier, Henri-Martin, de Mortillet, Paul Reymond, Salomon Reinach, Verneau, etc.

La commission, considérant que le gisement de Glozel ne lui paraissait présenter aucun caractère préhistorique, a décidé de proposer au ministre de ne pas maintenir le classement actuellement en instance.

Le considérant a été voté à l'unanimité moins une voix.

Donc, les fouilles redeviennent libres ; Peyrony est renvoyé à ses Eyzies et Champion à son atelier de moulages. Loth, qui a tranquillement continué son cours au Collège, interrogé par E. Condroyer du *Journal*, a déclaré :

C'est nous qui avons demandé à ne pas être monument préhistorique; il n'y avait plus moyen de travailler ; nous avions tout le temps un pion à nos côtés ; quand le printemps reviendra, nous recommencerons nos fouilles et nous pourrons ainsi, sans être dérangés, rechercher rationnellement de nouvelles preuves de l'authenticité de Glozel.

Je ne sais si ce sont exactement les paroles de Loth ; je ne cite donc ce texte que comme une formule de clôture de la phase ministérielle.

A. VAN GENNEP.

LETTRES ALLEMANDES

Graf Hermann Keyserling : *Mensch und Erde* (l'Homme et la Terre), Edition « der Leuchter », chez Otto Reichl, Darmstadt. — Ernst Ludwig : *Bismarck. Geschichte eines Kämpfers* (Bismarck, histoire d'un lutteur), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Du même : *Kunst und Schicksal. Vier Bildnisse* (Génie artistique et destinée humaine. Quatre portraits), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Arnold Schmitz : *Das romantische Beethovenbild* (le masque romantique de Beethoven), chez Ferdinand Duemmler, Berlin et B nn. — Oscar Bie : *Das deutsche Lied* (le lied allemand), chez S. Fischer, Berlin. — Mémento.

La collection « *der Leuchter* », réservée aux publications de l'Ecole de Sagesse et dont les volumes portent au frontispice le symbolique chandelier à trois branches, étoilé de lumières, nous apporte, dans son huitième fascicule, le texte des conférences données cet été à Darmstadt, pendant la semaine consacrée à l'enseignement de la Sagesse. Le sujet proposé à la méditation de cet auditoire de choix était cette fois : « l'Homme et la Terre » — **Mensch und Erde**. Sujet immense et qui serait d'une ampleur encyclopédique, si on l'interprétait dans le sens d'une excursion scientifique à travers les domaines multiples de la paléontologie, de la biologie, de l'anthropologie — mais qui devait ici plutôt servir de prétexte à quelques variations philosophiques et morales groupées autour de ce thème fondamental : quelle est la situation particulière de l'Homme sur la planète ? M. Much a

parlé, en biologiste et en médecin, des grandes fatalités biologiques qui s'exercent sur l'organisme humain dans la phase intra-utérine et qui déterminent plus tard l'évolution de ses maladies et son type de résistance individuelle. — M. Jung, un des chefs de la nouvelle école psycho-analytique, a ensuite exploré la paléontologie de cet Inconscient collectif dont se retrouvent les vestiges dans les mythologies primitives, dans nos rêves et jusque dans notre langage quotidien. — M. Frobenius, explorateur du continent africain et grand spécialiste dans l'étude des peuples primitifs, a annoncé, après tant d'autres, le déclin de notre civilisation occidentale, adaptée à une conception purement *spatiale* de la vie et, de ce fait, vouée au matérialisme, à la mécanisation et à une irrémédiable dévitalisation. — D'autre part, un thaumaturge visionnaire, continuateur de Swedenborg, grand explorateur de l'au delà, M. Wœlhisch, a apporté sur nos destinées d'outre-tombe un certain nombre de renseignements très personnels et fort curieux. — Mais la pièce de résistance a été le long exposé de M. Scheler. Il portait sur « la situation privilégiée de l'homme dans la nature » et servira de préambule à un grand traité d'anthropologie philosophique dont l'auteur nous annonce la publication prochaine. M. Scheler retrace d'abord l'évolution du psychisme élémentaire qui va de la plante — (où il n'existe qu'à l'état latent, diffus, « extatique ») — jusqu'à l'animal supérieur où il se trouve étroitement rattaché à un système sensoriel et moteur. C'est là le stade animal et proprement « animique » d'une organisation vitale qui reste encore complètement impliquée dans le dynamisme planétaire. Mais avec l'Homme apparaît un principe tout nouveau, *opposé à la vie*, et qui détache l'être humain de ses racines organiques et planétaires : l'Esprit. L'animal ne connaît qu'une « *ambiance* » avec laquelle il communique par une sorte de circuit fermé qui prend son point de départ dans son propre instinct et qui revient ensuite sur lui-même. L'homme, lui, connaît un « *monde* », ou plutôt il connaît à la fois un « moi » distinct de son ambiance, et un « objet » (*Gegenstand*) qui n'est plus simplement la « résistance » d'une proie ou d'un obstacle (*Wider-stand*). De ce fait, le circuit vital, fermé chez l'animal, s'est ouvert avec des possibilités d'élargissement infinies (*Weltoffenheit*) et ainsi l'homme, par son corps, attaché à la terre, voit s'ouvrir devant lui, comme esprit, une

perspective cosmique illimitée. Mais voici l'envers de ce privilège incomparable : cet Esprit, si on le compare au dynamisme vital, n'est qu'impuissance radicale. Car c'est une illusion théologique tout occidentale que de conférer la Toute-puissance créatrice à l'Esprit pur. En réalité, l'Esprit est un principe contraire à la vie ; il se pourrait même qu'il en fût la négation, une décadence, un nirvâna.

On comprend que le comte Keyserling, qui évolue de plus en plus vers un certain américanisme, n'ait pas laissé sans réplique cette conclusion pessimiste. Dans un exposé succinct, il rappelle les positions essentielles de sa propre philosophie, laquelle aboutit à un rapport plus positif de l'Esprit avec la vie terrestre. Ce rapport est celui de la « *Sinngebung* », c'est à-dire de l'expression symbolique. Pour toute individualité supérieure et créatrice, la vie, dit-il, prend spontanément *un sens* autre que celui du simple fonctionnement biologique ; elle est la réalisation d'une forme ou d'une valeur intemporelles, l'incarnation d'une Idée, le moyen d'expression d'une signification spirituelle. C'est là le platonisme éternel, inné à l'Esprit humain. « Restez fidèles à la Terre », a dit Zarathoustra, et de son côté M. Keyserling répugne à tout occultisme qui prendrait son point d'appui dans une « désorganisation » de notre adaptation planétaire ; mais l'Homme, d'autre part, ne doit pas oublier que son rôle est de donner « un sens » durable à cette existence éphémère. Et c'est ce qui fait de l'apparition de l'Homme, ce nomade sur la Terre, un événement vraiment « cosmique ».

Avec le **Bismarck** de M. Emil Ludwig, nous sortons de ces hautes et calmes régions de la Sagesse, et nous entrons dans une personnalité aussi passionnément attachée aux réalités et aux réalisations terrestres que possible. Je ne sais si les historiens de profession trouveront leur compte à la lecture de ce livre qui ne se soucie d'apporter aucun document nouveau. « Je me suis proposé uniquement de faire des portraits », dit l'auteur, définissant d'un mot sa méthode. Et il faut reconnaître que M. Ludwig est passé maître dans l'art de camper un personnage historique, comme s'il le voyait actuellement devant ses yeux, dans la réalité présente ; ou plutôt, nous oublions tout à fait, en le lisant, qu'il s'agit d'un « personnage historique » ; nous ne voyons plus qu'un « homme vivant ». C'est ce qui a déjà fait la grande vogue

de son Guillaume II, de son Napoléon et surtout de ce Gœthe qui est sans doute son chef-d'œuvre et dont on nous annonce une traduction française en préparation. — Mais il y a aussi en lui l'étoffe d'un moraliste profond et d'un véritable poète dramatique. Il a admirablement mis en valeur le drame caché de cette vie de Bismarck, la tragédie du génie réduit au rôle de serviteur, c'est-à-dire la cuisante blessure et la secrète humiliation de cette volonté d'autocrate, contrainte de maintenir la fiction d'une subordination toute mensongère à un absolutisme dynastique dont le néant le révolte, mais dont il a fait la pièce essentielle de son échiquier politique. « Ah ! s'écriait-il, avoir une seule fois, ne fût-ce que pendant cinq minutes, le pouvoir de dire : Ce sera ainsi et non pas autrement ! » Peut-on même parler chez lui d'un vrai patriotisme ? Il ne semble guère, du moins dans le sens latin et républicain du mot, qui serait celui d'un dévouement, d'une immolation à la chose publique. Bismarck est beaucoup trop personnel, trop « égocentrique », trop autocrate, trop indomptablement ambitieux, pour jamais pouvoir s'effacer ou s'immoler, et s'il a construit la Maison allemande, c'est surtout en vue d'y éterniser sa dictature personnelle. M. Ludwig l'appelle un caractère « démoniaque ». Ce qui frappe en effet chez lui, c'est une sorte de religiosité toute païenne, attachée à la terre, aux éléments cosmiques, aux puissances instinctives de la vie animale et de la race. Sur ce panthéisme païen, il a simplement jeté un christianisme de pure parade. Pas davantage, la « civilisation » n'est son fait. Les seuls familiers qu'il tolère dans son entourage, ce sont, en dehors de ses chiens, des hommes d'affaires, des fermiers, des gardes-chasse, des Américains, c'est son médecin juif et son banquier juif. Pas un artiste, pas un penseur de marque n'a frayé dans cet intérieur meublé avec tout le mauvais goût d'un salon de province reculée. Ainsi que l'observe M. Ludwig : Bismarck a complètement négligé l'Intelligence allemande, il l'a, par son autocratisme méprisant, rejetée dans l'opposition. Quant à sa vie affective, elle s'est concentrée sur le cercle le plus étroit possible ; tout le reste n'était que matériel subalterne, moyen de réaliser ses projets — une méprisable humanité. On ne peut vraiment pas appeler un pareil homme un Surhumain, ni même un Héros ou un Génie du rang d'un Napoléon ou d'un Gœthe. Il n'émane de lui aucun rayonnement. Haïsseur jusqu'aux

moelles, il s'est mis en opposition brutale avec toutes ces fictions créées par le christianisme ou par la civilisation, dont les autres conquérants ont su respecter tout au moins les dehors. Il n'y a rien en lui d'un Périclès ou d'un saint Louis. Ce n'est pas un fils de la Lumière, mais c'est plutôt, selon M. Ludwig, un « démon » — assurément un des plus grands parmi ces enfants des Ténèbres et du Chaos, dont la destinée a été d'accomplir dans les souterrains une besogne infernale, mais nécessaire.

Kunst und Schicksal (Génie artistique et destinée humaine) est le titre du dernier ouvrage de M. Emil Ludwig. Quatre portraits d'artistes nous y sont présentés : Rembrandt, Beethoven, Weber, Balzac. Le plus étonnant est peut-être ce Rembrandt raconté d'après ses tableaux — la plus prodigieuse des destinées d'artiste, évoquée avec ses alternances inouïes d'ombre et de lumière, livrée à tous les démons d'une magie tour à tour divine et diabolique — un portraitiste expliqué par un autre portraitiste — la psychologie d'un artiste mise complètement à nu par l'étude de sa peinture et éclairée par le plus lumineux des commentaires qui illustre à merveille le mot de Gœthe placé en tête comme motto : « les couleurs sont des activités et des souffrances de la lumière ». — Pareillement avec quel brio est enlevée l'esquisse de la si courte carrière musicale de Weber, de ce météore, l'unique, l'incomparable fondateur du drame musical — improvisation fougueuse avec, en guise de finale, l'évocation des trois immortelles Ouvertures et le vertigineux tourbillon de l'Invitation à la Valse — le tout présenté dans une langue peut être un peu trop calculée en vue de « l'effet » et trop poussée dans le sens de la virtuosité !

C'est par des qualités d'un autre ordre, toutes de documentation scrupuleuse et de substantielle érudition, que se recommande le livre de M. Arnold Schmitz : **das Romantische Beethovenbild** (le Masque romantique de Beethoven). L'auteur fait justice des lettres, anecdotes, légendes, inventées d'abord et mises en circulation par cette intrigante et mystificatrice que fut Bettina von Arnim, puis accueillies et colportées dans les milieux romantiques et accréditées depuis par toute une hagiographie beethovenienne qui perpétue invariablement le même masque traditionnel du Génie romantique, c'est-à-dire du Solitaire insociable, du Titan révolté, du Magicien possédé, du Démiurge ins-

piré. La vraie figure de Beethoven était complètement différente de ce masque conventionnel. Pareillement dans sa conception de l'art on chercherait vainement rien qui rappelle les conceptions romantiques du génie. Il est resté un *Aufklærer*, très attaché à cette formule de despotisme éclairé et de religion rationnelle que représentait au XVIII[e] siècle le « joséphisme » viennois, et très préoccupé de mettre sa musique au service d'un idéal humanitaire. Son inspiration part d'une idée très réfléchie de l'œuvre qu'il réalise ensuite par un travail patient dont on peut suivre, à travers les brouillons et les esquisses, les progrès lucides. — Mais la partie la plus originale de cette étude est, sans contredit, celle où l'auteur s'attaque à la technique même de cet art de la composition et nous montre, par la comparaison avec des motifs analogues empruntés à Weber ou à Schumann, comment il se différencie radicalement du style romantique, impressionniste, tout en associations mouvantes, visant au pittoresque et au lyrisme, alors que le style de Beethoven reste foncièrement classique, procède par développements thématiques et par construction logique.

Peut-être faut-il être soi-même quelque peu exécutant pour apprécier l'exceptionnelle qualité du livre consacré par M. Oscar Bie au **Lied allemand.** Ce que l'auteur nous dit de la quintessence musicale du lied — qui n'est nullement en Allemagne le produit naturel du chant, de la voix humaine, mais le fruit d'un long apprentissage préalable de la musique instrumentale et de l'éducation par cette dernière d'un organe vocal tout intime, — et puis les interprétations, combien délicatement nuancées, qui nous sont présentées des quatre grands créateurs du lied allemand au XIX[e] siècle, Schubert, Schumann, Brahms et Hugo Wolf, avec toutes les inépuisables variétés où se manifeste chez eux le lied, selon qu'il résonne en plein air, dans l'intimité d'une chambre ou dans l'éclat d'une salle de concert, selon qu'il est une voix de la nature, ou une conversation avec le piano, ou l'illustration pittoresquement orchestrée d'un grand cycle poétique, d'un paysage ou d'une époque de la civilisation — toutes ces choses, infiniment précieuses, ténues et subtiles, ne peuvent être qu'effleurées ici d'un geste rapide. Et n'oublions pas les délicieux croquis dessinés à la plume par M. Hans Meid, qui ornent le volume et fixent en quelques scènes symboliques la magie évoca-

trice de quelques-unes de ces compositions. Surtout, ce qui fait le charme de ce livre, c'est l'accent personnel qui en donne le ton. Pas de dogmatisme, pas de théorie, pas d'exposé historique, mais des impressions, des confidences, des réflexions jaillies au courant de la plume. Que de choses nous apprenons ainsi, chemin faisant, sur le piano de Schumann, sur l'art de l'accompagnateur, sur les rapports du texte poétique et de la musique, sur l'éducation si spécialisée qu'impose le lied au chanteur de concert ! Il est de bon ton aujourd'hui de dénigrer la musique romantique. Et sans doute, il y a le « geste » romantique, d'un lyrisme théâtral bien désuet. Mais le « lied » est sorti des entrailles mêmes du romantisme allemand. Voyez Brahms. Ses grandes compositions n'ont plus grand'chose à nous dire. Mais ses lieds n'ont pas vieilli. Pareillement, Schubert survivra peut-être à Wagner. Car vraiment le lied est immortel. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas attaché à une mise en scène, à une machinerie extérieure, à un style, à une doctrine d'art, à une formule stéréotypée. Parce qu'il est l'instantané de la sensibilité humaine, fixé tout vivant dans un moment musical éternel. Parce que chacun peut le renouveler à sa guise en lui donnant l'accent, l'expression, la nuance fugitive du moment présent, et le créer ainsi à nouveau. « L'épopée — écrit M. Oscar Bie — se fige et se pétrifie dans le livre ; le drame tombe en poussière sur les tréteaux d'un théâtre ; mais le lied, lui, demeure immortel, car il trouve sans cesse des occasions nouvelles de se régénérer et de se replonger dans la vie d'où il est jailli. »

MÉMENTO. — Signalons une nouvelle Revue spécialement consacrée aux choses d'Allemagne, la *Revue d'Allemagne*, éditée par les éditions Emile-Paul, frères, 14, rue de l'Abbaye, à Paris. Elle répond à un besoin qui se faisait de plus en plus sentir en France : celui de grouper les études dispersées sur l'Allemagne intellectuelle, politique, économique, artistique, en coordonnant toutes ces initiatives individuelles qui ont le plus grand intérêt à se connaître, se contrôler et s'éclairer mutuellement. Ajoutons qu'une Revue similaire, consacrée à la France, va paraître à Berlin sous le nom de *Deutsch-Französische Rundschau*. — Dans le numéro de décembre de la Revue *Nord und Süd* a paru, sous la signature du ministre prussien de l'Instruction publique, M. le professeur C.-H. Becker, un article très intéressant consacré à « l'entente intellectuelle entre France et Allemagne », en réponse à l'article de M. de Monzie paru dans le numéro de novembre de la même Revue.

Signalons aussi dans ce numéro une remarquable étude de M. Robert Weismann, secrétaire d'État prussien, sur l'Etat unitaire allemand et sur l'attitude de la Prusse devant ce grave problème d'actualité.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme et Sciences psychiques

O. V. de L. Milosz : *Les Arcanes.* (Coll. des Florilèges); Libr. Teillon. « »

Charles Richet : *Notre sixième sens*; Edit. Montaigne. 12 »

Histoire

Fernand Hayward : *Le dernier siècle de la Rome pontificale.* Tome II : *Pie VII (La Restauration), Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX, 1814-1870.* Avec 8 illust. h. t.; Payot. 20 »

Littérature

Léon Abensour : *Clemenceau intime*, souvenirs de son ancien secrétaire. Avec 6 gravures ou fac-similés; Edit. Radot. 10 »

Joseph Anglade : *Les troubadours de Toulouse*; Privat, Toulouse, et Didier, Paris. « »

E. Benoit-Lévy : *La jeunesse de Victor Hugo*, ouvrage documentaire comprenant de nombreux portraits, dessins, autographes et reproductions; Albin Michel. 25 »

Lord Byron : *Correspondance avec P. B. Shelley, Lady Melbourne, Mr. Hobhouse, L'Hon. Douglas Kinnaird*, publiée par John Murray, traduit de l'anglais par F. Laroche. Tomes III et IV, chacun avec un portrait; Plon, les 2 vol. 24 »

Jean Dyves : *D'après Rudolph Valentino.* Avec un portrait inédit de Rudolph Valentino par Edouard Chimot; Messein. 12 »

Victor Giraud : *La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin.* (Coll. Le *roman des grandes existences*); Plon. 15 »

Remy de Gourmont : *Le Joujou patriotisme* et documents annexes, avec un frontispice gravé sur cuivre par J. E. Laboureur; La Belle Page. 55 »

Bernard Grasset : *Remarques sur l'action*, suivies de quelques réflexions sur le besoin de créer et les diverses créations de l'esprit; Nouv. Revue franç. « »

Edouard Herriot : *Esquisses.* Hachette. 12 »

Lamartine : *Lamartine et ses nièces*, correspondance inédite publiée par le comte de Chastellier; Plon. 12 »

André Le Breton : *La jeunesse de Victor Hugo*; Hachette. 12 »

Prince de Ligne : *Fragments de l'histoire de ma vie*, publiés par Félicien Leuridant. Introduction par Edouard Chapuisat. Tome I. Avec un portrait; Plon. 25 »

Fernand Nozière : *La vie amoureuse de Ninon de Lenclos.* (Coll. leurs amours); Flammarion. 9 »

Gabriel Perreux : *Le roman d'amour du Prince Carol*; Nouv. Société d'édition. « »

Jean Portail : *Georges Courteline, l'humoriste français.* La fantaisiste vie de Georges Courteline. Echos. Petite étude. Illustré de photographies et documents; Flammarion. 12 »

Stendhal : *Racine et Shakespeare.* Préface et notes de Pierre Martino; Delpeuch. 15 »

Paul Tisseau : *Une comédienne*

sous la Révolution : Marie-Elisabeth Joly, sociétaire de la Comédie-Française, 1761-1798. Préface de Frantz Funck-Brentano; La Bonne Idée. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux* : Livrés à l'ennemi; Berger-Levrault. 12 »

Serge Smirnoff : *Autour de l'assassinat des grands ducs* : Ekatérinbourg. Alapaievsk. Perm. Pétrograd, notes et souvenirs traduits du russe par Eugène et Marc Séménoff. Préface de M. Spalaikovitch. Avec 19 photographies de famille; Payot. 25 »

Philosophie

Pierre Salet : *Omar Khayyam savant et philosophe*; Maisonneuve. « »

Poésie

Paul Léon Andrieu : *Les ailes du silence*. Avec un dessin de François Andrieu; Imp. Bruneteaux, Laon et Soissons. « »

Raoul Bernard : *L'éternelle question*. L'auteur de Tout? — L'Ame? Edit. Pacis, Nice, 2 vol. chacun. 15 »

Léon Berthaut : *Lueurs dans l'infini*, poème de l'amour et de la raison; Aubert, Saint-Brieuc. « »

Guilly d'Herbemont : *Le jardin de la joie*. Avec un bois original d'André Margat; La Caravelle. 10 »

Pierre Lagarde : *Les inquiétudes*; Monde moderne. « »

Capitaine Georges Rollin : *Poèmes choisis et poésies posthumes*. Avec un portrait; Revue des Poètes (Perrin). 12 »

Politique

Charles Benoist : *Les lois de la politique française*; Fayard. 12 »

Un polytechnicien : *L'équivoque du laïcisme et les élections de 1928*; Petit Démocrate. 5 »

Questions coloniales

Eugène Gross : *Faut-il faire le Transsaharien*? Edit. Heintz, Oran. 15 »

Questions médicales

H. W. Maïer : *La cocaïne*. Histoire. Pathologie. Clinique. Thérapeutique. Défense sociale. Avec 5 fig. dans le texte et 17 h. t.; Payot. 30 »

Questions religieuses

D. Meréjkovsky : *Les mystères de l'Orient. Egypte. Babylone*. Trad. du russe par Dumesnil de Gramont; L'Artisan du Livre. 20 »

Roman

M.-L. Aubrussaye : *Yette, Pope, Moun*, trois jeunes filles d'aujourd'hui par elles-mêmes; Peyronnet.

Maurice Baring : *Daphné Adeane*, traduit de l'anglais par Louise Faisans-Maury. Préface de André Maurois. (Coll. le Cabinet cosmopolite); Stock. « »

Emmanuel Bove : *La coalition*; Emile-Paul. 12 »

André Demaison : *Le pacha de Tombouctou*; Fayard. « »

Robert Destel : *Igor et la sensitive*; Emile-Paul. 12 »

Henri Duclos : *Le Prieur de Prouille*; Grasset. 12 »

Georges Duhamel : *La Nuit d'orage*; Mercure de France. 12 »

Clarisse Francillon : *Francine*; Edit. du Chandelier, Berne. « »

Claude Frémy : *Le fils de Desdemone*; Edit. Radot. 10 »

Nancy George : *Le rival singulier*; Fayard. 12 »

Gyp : *Le Chambard*, roman d'aujourd'hui; Flammarion. 12 »

Alphonse-Louis Lally : *Pour es-*

sayer nos ailes, mosaïque; Figuière. 12 »
Gustave Le Rouge : *Le secret de la marquise*. (Coll. *les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Libr. Gallimard. 8 »
Raymond Mican : *La traite des blancs*; Mican, Bordeaux. 12 »
Jean Maura : *La mariée noire*; Edit. de la Vraie France. « »
Jean d'Ossau : *Henri Bar sur la lune*; Figuière. 10 »
Monique Saint-Hélier : *Les rois mages* ; Edit. du Chandelier. Berne. « »
George Sand : *La petite Fadette*; Edit. Nelson. 7 50
T. Trilby : *Aimer, c'est pardonner*; Flammarion. 12 »

Sciences

H. Coutière : *Le monde vivant*. Histoire naturelle illustrée. Préface de M. L. Guignard. Tome I : *Introduction. La vie de la Terre. L'homme et les races humaines. Les mammifères*. Avec 51 pl. h. t. dont 44 en coul. et de nombr. illustr. dans le texte; Société des Atlas pittoresques. En souscription.
Eugène Evrard : *Le monde des abeilles*; Payot. 20 »
Q. M. Quaeris et des collaborateurs : *Notre misère scientifique, ses causes, ses remèdes. L'appel du Roi*; Sacy, Bruxelles. 10 »

Sociologie

Professeur Raphaël Dubois : *Lettres sur le pacifisme scientifique et l'anticinèse*; Delpeuch. « »
Henri Hauser : *Les débuts du capitalisme*; Alcan. 25 »
Firmin Roz : *Les Etats-Unis d'Amérique*; Alcan. 18 »

Théâtre

Pierre Hamp : *Théâtre*. II : *Monsieur l'administrateur. Madame la guerre*; Nouv. Revue franç. 12 »
Georges Reymond : *Jehan le Théocrate*, drame en 4 actes; Attinger. 15 »
Fernande de Valarino : *Frivola*, pièce en 4 actes. Avec un hors texte en héliogravure. Libr. théâtrale. 12 »

Voyages

A. Albanoff : *Au pays de la mort blanche*, récit de l'expédition arctique Broussiloff par l'un des deux survivants, premier pilote à bord du brick « Sainte-Anna », publié par le Docteur L. Breitfuss. Avec 2 cartes : Payot. 18 »
Max et Alex Fischer : *Venise, pages d'un carnet de notes*; Flammarion. 10 »
René Gouzy : *...Le Nord est pire*; Attinger. 15 »
Maurice Soulié : *L'Equipage révolté*. (Coll. les aventures extraordinaires.) Avec des illust.; Marpon. 15 »

MERCVRE.

ECHOS

Mort de Blasco Ibañez. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Société des Amis de Léon Deubel. — Cinquantenaire de l'éditeur Poulet-Malassis. — Le portrait de Soliman Pacha. — L'origine d'une scie de café-concert. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de V. Blasco Ibanez. — Le grand écrivain espagnol Vicente Blasco Ibañez est mort le 28 janvier dans sa villa Fontana Rosa, à Menton. Il était venu à Paris en décembre dernier subir une

assez grave opération. Rentré à Menton au commencement de janvier, il paraissait complètement rétabli, quand, ayant pris froid, une double pneumonie se déclara, qui, compliquée de diabète, évolua d'une façon foudroyante et l'emporta en quelques jours. Il était né à Valence en 1867. Il appartenait à une vieille famille espagnole originaire de l'Aragon. Ses parents le destinant au barreau, il fit ses études de droit, conquit le titre d'avocat, puis, changeant d'idée, se rendit à Madrid où il se lança dans le journalisme, la littérature et la politique, se faisant remarquer par ses violentes campagnes contre la monarchie Il fut plusieurs fois condamné, emprisonné, puis finalement élu député aux Cortès, où il siégea pendant six législatures consécutives.

Il faut lire le récit de cette vie tumultueuse et de cette activité dévorante dans le livre que M. Camille Pitollet a consacré au maître espagnol : *V. Blasco Ibañez, ses romans et le roman de sa vie* (Calmann-Lévy, 1921). On y trouvera en particulier l'exposé de l'extraordinaire aventure de ses tentatives de colonisation dans l'Amérique du Sud. Mais c'est seule son énorme et magnifique production de conteur et de romancier qu'il y a lieu de rappeler ici.

M. Pitollet classe les romans de Blasco Ibañez en quatre groupes : les romans valenciens, composés de 1894 à 1902, comprenant deux volumes de contes, *Cuentos Valencianos*, *La Condenada*, et six romans, *Arros y Tartana*, *Flor de Mayo*, *La Barraca* (*Terres maudites*), *Entre Naranjos* (*Parmi les Orangers*), *Sonnica la Cortesana*, *Cañas y Barro* (*La Tragédie sur le lac*) ; les romans espagnols, publiés de 1903 à 1908, au nombre de huit, *La Catedral* (*Dans l'ombre de la Cathédrale*), *El Intruso*, *La Bodega* (*La Cité des futailles*), *La Horda*, *La Maja desnuda* (*La Femme nue de Goya*), *Sangre y arena* (*Les Arènes sanglantes*), *Los Muertos mandan* (*Les Morts commandent*), *Luna Benamor* ; les romans américains, avec *Los Argonautos*, *A la recherche du Grand Khan*, *Le Chevalier de la Vierge*, *Le Fantôme des Ailes*, le premier composé en 1913-1914, les trois derniers récemment publiés à New-York et n'ayant encore paru qu'en langue anglaise ; les romans de guerre enfin, parus de 1916 à 1919, et qui sont *Los Cuatro Jinetes del Apocalipsis* (*Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse*), *Mare Nostrum* et *Los Enemigos de la Mujer* (*les Ennemis de la Femme*). Il faut y ajouter une série sur l'histoire des papes, dont deux volumes ont paru, *Le Pape de la Mer* et *Aux pieds de Vénus* (*les Borgia*) ; des livres de voyages, dont le récit en deux volumes de sa croisière autour du monde ; son *Histoire de la Guerre* en dix volumes ; des opuscules politiques, parmi lesquels ses deux brochures retentissantes, *Alphonse XIII démasqué* et *Ce que sera la République espagnole*. Il travaillait, au moment de sa mort, à une œuvre nou-

velle qui devait s'intituler *La Jeunesse du Monde* et pour laquelle son éditeur américain lui avait offert 150.000 dollars.

Le *Mercure de France* avait publié, dans sa livraison du 15 mars 1922, un excellent article d'ensemble de M. Lucien de Sainte-Croix sur Blasco Ibañez. Le critique y étudiait successivement l'œuvre, le caractère et le talent de l'homme et de l'écrivain. Après avoir constaté qu'avec ses dons prodigieux Blasco avait composé une œuvre dont l'ampleur suffirait à assurer la renommée de plusieurs écrivains, M. Lucien de Sainte-Croix résumait ainsi ses appréciations :

Quand, après une fréquentation prolongée de ses ouvrages, on essaie d'exprimer en un seul mot l'impression qu'on en a gardée, le vocable qui vient immédiatement à l'esprit, et dont on est comme obsédé, est celui-ci : la vie. Oui, c'est bien la vie, avec ses aspects si multiples, sa richesse de tons, son inépuisable luxuriance. Dans une incomparable symphonie, on y entend vibrer toutes les cordes de la lyre, depuis les notes les plus tragiques jusqu'aux accents les plus familiers... Aucune tension, pas même celle d'une recherche trop constante de la perfection. Après les pages sévères arrivent, pour le repos de l'esprit, celles où l'auteur sourit, que dis-je? les pages où l'auteur s'amuse. Il ne serait pas, en effet, un vrai Latin, s'il n'avait pas la gaîté, la vraie, celle d'où est exclue toute malignité et toute âcreté, celle qui est faite uniquement de bonne humeur...

Blasco Ibañez tenait, en effet, le don de la vie pour la première qualité du romancier, ne rangeant l'art du style qu'en troisième ou quatrième lieu.

On confond trop souvent, disait-il, l'écrivain et le romancier. Il est de grands écrivains qui auraient beau s'obstiner à vouloir composer un roman viable. Il est, par contre, d'excellents romanciers dont l'écriture s'avère pour le moins médiocre et laissera toujours à désirer. Pourquoi ? C'est que pour le roman, la seule qualité qui importe, c'est celle en vertu de laquelle le lecteur oublie qu'il a sous les yeux une histoire inventée et croit véritablement assister au spectacle d'une action qui se déroule devant lui. Que si vous interrompez ce charme par le simple accident d'un vocable rare, d'un savant artifice de style, c'en est fait du miracle... Mon unique secret consiste à me faire oublier, en tant qu'intermédiaire entre mes lecteurs et la fable de mon livre. Mais le style, pour opérer un tel prodige, doit varier en proportion même où varie l'action du roman. Il est clair, d'ailleurs, que ce n'est là qu'un facteur secondaire, subordonné à d'autres qualités, infiniment supérieures, et dont la possession assure au romancier le succès.

Blasco a cependant laissé des modèles de grand style, surtout dans ses descriptions de paysages, qui sont souvent les morceaux les plus brillants de ses romans.

Rappelons encore que le *Mercure* a donné dans son numéro du 15 septembre 1926, traduite par M. Jean Cassou du texte inédit, c'est-à-dire avant sa publication dans aucune autre langue, une des meilleures nouvelles du maître qui vient de disparaître, *Pierre de Lune*.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt (1).

30 septembre 1925. — « Quel beau sujet de roman pour le vieux maître s'il était encore parmi nous... » telle est la conclusion d'un grand article de *la Suisse*, de Genève, exposant l'état de la question depuis ses origines.

8 octobre. — D'accord avec l'Académie Goncourt, M. de Monzie, ministre de l'Instruction publique, vient de désigner, dit *l'Intransigeant*, trois juristes pour examiner les inédits de Goncourt détenus à la Bibliothèque Nationale. Ces trois juristes sont MM. Barthélemy, doyen de la Faculté de droit, Albert Salles et Manuel Fourcade, anciens bâtonniers.

On apprend officiellement, quelques jours plus tard, que les trois juristes sont hostiles à toute communication, mais aucune note officielle n'est publiée à ce sujet.

14 octobre. — « S'ils étudiaient le testament, sans doute n'oseraient-ils point conclure contre la volonté du testateur... », observe *la Volonté*.

1er novembre. — « La partie inédite du *Journal des Goncourt* a trouvé un abri bien clos à la Bibliothèque Nationale ; voilà le principal, n'en déplaise à un quarteron de curieux et d'amateurs qui en réclament la publication sans plus de retard et sans coupures ». C'est l'opinion exprimée par M. Lucien Descaves dans les *Lectures pour tous*.

1er décembre. — M. Albert Thibaudet termine ainsi, dans la *Nouvelle Revue française*, un article de douze pages sur le *Journal des Goncourt* :

> Un dixième de l'esprit de transaction et de souplesse mis en œuvre, à cette époque [1900] par M. Poincaré suffirait aujourd'hui pour résoudre, à la satisfaction des gens raisonnables, au profit de l'histoire littéraire et, je n'en doute pas, à l'honneur d'Edmond de Goncourt, l'un des petits procès de mur mitoyen qui aigrissent la vie du Landerneau littéraire.

16 septembre 1926. — M. Paul Souday ajoute :

> On en parlerait probablement déjà moins s'il avait été imprimé à la date marquée par l'auteur [16 juillet 1916].

23 janvier 1928. — D'après *Comœdia*, M. Edouard Herriot se serait fait communiquer le manuscrit et, si son avis est favorable, « il se pourrait que le *Journal* des Goncourt fût l'événement de l'an qui vient ».

(1) Voir *Mercure de France*, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre, 15 décembre 1921 ; 1er janvier, 15 avril, 1er et 15 septembre, 1er octobre 1922 ; 15 août 1923 ; 15 mars, 1er et 15 avril, 15 septembre, 1er octobre 1925.

Cette information est démentie dès le lendemain par une note du Ministère.

27 janvier. — *L'Œuvre,* qui, depuis deux jours, a soulevé la question de la *Correspondance,* annonce que la famille d'Emile Zola, qui vient de se voir refuser communication des lettres de Zola à Goncourt (sous prétexte que « ce précédent aurait les plus graves inconvénients ») a décidé de poursuivre l'Académie Goncourt.

L'Intransigeant rappelle qu'indépendamment du paragraphe de son testament ordonnant la communication de la correspondance, Edmond de Goncourt a répété cette volonté, par une note de sa main, sur un des cartons légués à la Bibliothèque.

28 janvier. — La lettre, en date du 27, de MM. le docteur Jacques Zola, fils du romancier, et Maurice Leblond, son gendre, annonçant à M. J.-H. Rosny, président de l'Académie Goncourt, leur intention d'intenter un procès à cette Compagnie, est publiée par tous les journaux. Les commentaires de la presse font ressortir qu'avec cette lettre l'affaire du *Journal des Goncourt* entre dans une phase nouvelle.

§

Société des Amis de Léon Deubel. — C'est à la suite d'une conférence de M. Eugène Chatot sur le poète, le 1« février 1927, que, sur la proposition de M. Jean Réande, fut décidée la constitution d'une Société des Amis de Léon Deubel. Cette association a été formée, dans les termes de la loi du 1er juillet 1901, entre ses amis, ses camarades et ses admirateurs, avec le but d'honorer sa mémoire et de faire connaître son œuvre, brusquement interrompue par sa fin tragique. On se rappelle l'événement. « Le 12 juin 1913, des mariniers retiraient de la Marne le cadavre d'un suicidé. C'était celui d'un des plus purs poètes de sa génération : Léon Deubel. Fatigué de mener une vie lamentable et désespérant de vaincre l'indifférence de ses contemporains, il venait de mettre fin à ses jours, après avoir, dans un geste de farouche désespoir, détruit tous ses manuscrits, tous ses inédits, tous les livres et documents qu'il avait en sa possession » Ainsi disparaissait dans sa vingt-cinquième année ce poète, né à Belfort le 22 mars 1879.

Le comité de la société comprend des amis de Léon Deubel, des poètes, des écrivains francs-comtois, deux Belfortains demeurant à Paris.

Le Bureau est ainsi composé :

Président : M. Georges Duhamel ;

Vice-Présidents : MM. Charles Callet, Michel Puy ;

Secrétaire : M. Jean Réande ;

Trésorier : M. Eugène Chatot.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jean Réande, secrétaire,

au siège de la Société, 5, rue Duc, Paris-18e, ou à M. Eugène Chatot, trésorier, 15, rue Saint-Benoît, Paris-6e.

§

Cinquantenaire de l'éditeur Poulet-Malassis. — Il y a cinquante ans, le 13 février 1878, on enterrait au cimetière d'Ivry l'éditeur du premier tirage des *Fleurs du mal*, Auguste Poulet-Malassis. Il appartenait à une ancienne famille d'imprimeurs, établie à Alençon, ville où il était né le 16 mars 1825. Les Malassis imprimaient des livres de philosophie et de religion. Lui fut élève de l'Ecole des Chartes, apprit l'imprimerie à Alençon, puis revint à Paris où il fonda, en 1857, 4, rue de Buci, la maison d'édition Poulet-Malassis et de Broise, qui, la même année, édita les *Fleurs du mal*.

Au verso de la couverture figuraient les ouvrages suivants, édités à la même librairie :

Le Comte Gastou de Raousset-Boulbon par Henry de la Madelène ; *Notice sur Jean de Schelandre et Histoire du Sonnet*, par Charles Asselineau ; *Odes funambulesques*, par Théodore de Banville ; *Les Oubliés et les Dédaignés*, par Charles Monselet ; *Lettres d'un mineur en Australie*, par Antoine Panchery, et *la Vérité sur le cas de M. Champfleuri*, par Hippolyte Babou.

Etaient annoncés pour paraître en juin 1857 : les *Poésies complètes* de Théodore de Banville et les *Curiosités esthétiques*, par Charles Baudelaire.

Les Goncourt avec leur *Sophie Arnould*, Duranty, Champfleury, Glatigny, Emile Montégut, Aurélien Scholl, etc., parurent également sous la firme de Poulet-Malassis ; un caducée tenu par deux mains dans un ovale avec la devise *Concordiæ fructus*.

D'autres ouvrages parurent sous une vignette figurant un petit poulet assis sur une broche — armes parlantes du libraire que Baudelaire appelait familièrement *Coco mal perché*.

L'édition de 1861 des *Fleurs du mal* donne la seconde adresse de Poulet-Malassis à Paris : 97, rue de Richelieu, à l'angle du passage Mirès, 36 (aujourd'hui passage des Princes) un magasin où l'on voyait, entre autres curiosités, un magnifique poële en faïence décoré par Bracquemond et orné des médaillons de Baudelaire, Banville, Asselineau et Champfleury, peints par Legros.

Ce magasin devint bien vite un bureau d'esprit très fréquenté, mais, comme le note M. de Contades dans sa jolie notice sur l'éditeur, « les librairies où l'on cause le plus sont souvent celles où l'on gagne le moins. Poulet-Malassis ne s'enrichit point. Il tenta vainement la fortune à Bruxelles avec des ouvrages plus fantaisistes et revint à Paris vers la fin de 1871. Son *Molière jugé par ses contemporains* et sa *Corres-*

pondance de Mme de Pampadour, sont d'excellents travaux qu'il donna avant de disparaître. Jusqu'à son dernier jour et se sachant condamné, il s'occupa à cataloguer les collections et la bibliothèque qui composaient son héritage. Le samedi 10 février, il dit à un de ses amis : « Je crois que c'est pour demain, mais tout est en ordre ». Il mourut vingt-quatre heures plus tard. L. DX.

§

Le portrait de Soliman Pacha. — Dans un des derniers numéros du *Mercure,* M. Auriant, bien connu pour ses études sur l'Egypte moderne, laisse entendre que les héritiers de Soliman Pacha (Colonel Sève) ne garderaient pas pour le souvenir de leur aïeul toute la piété désirable.

M. Auriant fait cette observation au sujet du portrait du général par Horace Vernet, portrait qui serait égaré et que le grand artiste exécuta pendant ce voyage en Orient dont G. Fesquet nous a laissé la relation.

Or, peu de temps avant sa mort, survenue le 27 novembre dernier, M. Charles Gaillardot Bey, fondateur du musée Bonaparte du Caire et fils du collaborateur de Renan en Phénicie, qui consacra sa longue existence à collectionner des reliques de l'armée française en Egypte, m'affirma qu'il avait vu cette toile, de ses propres yeux, chez la veuve du général, la dame Maryam. Il avait voulu la photographier, mais la vieille *hanem* se refusa obstinément à ce qu'elle considérait comme une profanation.

Ayant été appelé, en 1907, à donner quelques répétitions à Boulaq Dakrour, près de Guizeh, dans le palais d'Abdel Rahman Pacha Sabri, à ses fils Hussein et Chérif, alors adolescents, j'ai eu l'occasion de contempler un magnifique portrait de Soliman, dans un des salons de cet immeuble, célèbre par une merveilleuse roseraie, que son propriétaire soigne avec un amour éclairé et bien rare en Orient.

Je rappelle, en passant, que Hussein Pacha et Chérif Bey Sabri, frères de la gracieuse reine Nazli, actuellement régnante, sont, du côté maternel, les arrière-petits-fils de Soliman.

Tout me porte à croire que la peinture en question est l'œuvre d'Horace Vernet.

Dans une autre salle étaient conservés plusieurs ouvrages français relatifs à la biographie du général. J'y admirai aussi une carabine à piston de luxe à trois canons, l'un rayé, les autres lisses, commandés par un chien unique. Cette arme, dont on fit jouer devant moi l'ingénieux mécanisme, provenait de l'héritage de Soliman.

Dans une récente communication à l'Institut d'Egypte, j'ai décrit, à la suite d'une enquête personnelle, le vieux *Salamlek* du général, où,

dans une pièce du rez-de-chaussée, se voit toujours son blason aux armes parlantes.

Cet édifice est situé au Vieux-Caire, sur la rive droite du petit bras du Nil, face à l'île de Rodah. J.-J. Ampère et le comte de Pardieu l'ont jadis mentionné.

Tout auprès, de l'autre côté de la rue Kasr el Aïné, s'étend un immense jardin, où s'érige le mausolée de Soliman, accompagné de celui de son épouse, à l'ombre légère d'un bosquet de goyaviers. Un gardien est chargé de l'entretien des deux tombeaux.

Je noterai enfin que le Musée Gaillardot possède une remarquable photographie, représentant Soliman, vers la fin de sa vie, vêtu d'une stambouline, décoré de ses ordres, assis dans un fauteuil, en plein air. Auprès de lui, sa fille, encore enfant, en tout semblable au dessin qu'en a donné Fesquet. Un peu en arrière et debout, un *farache*, tenant en main l'inévitable chasse-mouches.

Ce document est un présent des héritiers du général.

J'estime que ces quelques faits sont assez pertinents pour démontrer que la famille de Soliman n'est pas oublieuse de la mémoire de son ancêtre. — G. GUÉMARD.

§

L'origine d'une scie de café-concert. — « Tant pis pour elle — Tant mieux pour lui... » Cette scie eut son heure de vogue. Suivant sa méthode ordinaire, Jules Jouy la transposa et en obtint un effet amusant dans une chanson politique, aujourd'hui oubliée, très supérieure, certes, aux couplets initiaux, repris en chœur, avec accompagnement de cuillères, sous les marronniers des « Ambassadeurs ».

L'origine, bien plus littéraire qu'on ne suppose, est une élection à l'Académie française et cette épigramme de Piron :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet ; tant pis pour elle.

Ce n'était à vrai dire que la réplique d'une première épigramme, composée par le récipiendaire lui-même :

Il est bien sourd ; tant mieux pour lui ;
Mais non muet ; et tant pis pour les autres.

La seconde mouture est grandement préférable et marquée de ce génie spécial qui a fait de « Binbin » un des maîtres de l'épigramme. — P. D.

§

Le Sottisier universel.

Le souvenir du *Diable Boiteux*, le fameux roman de Gil Blas de Santillane vous poursuit dans cette ville [Salamanque]... P. DE SAINT-VICTOR, *Espagne* p. 720.

Un train de l'État d'Orégon, qui suivait le littoral du Pacifique, a déraillé à 30 milles de Portland... Les six wagons, projetés hors de la voie, l'encombrèrent pendant trois jours. — *Excelsior*, 24 janvier (légende sous une photo).

Comment ne se fût-elle pas trouvée heureuse dans ce verger méditerranéen éclos par miracle au bord de l'Atlantique, elle qui était une plante humaine si fragile, si frileuse, avec toute la gracilité des longues palmes qui se balancent devant les villas de Roscoff, aux souffles de la mer ? — *Le Journal*, 26 janvier.

Certes, notre confrère Louis Forest a parfaitement raison de s'élever, dans *l'Animateur des Temps Nouveaux*, contre notre manie d'anglicaniser la langue française, si belle cependant et si parfaitement propice à l'expression de toutes les pensées. — *Le Rappel*, 22 janvier.

Le cassis s'est diffusé dans le monde sous le signe de la République. (*Très bien ! très bien ! et applaudissements*). — Intervention de M. Chauveau, rapporteur de la Commission de l'agriculture au Sénat. Discussion sur les liqueurs de cassis. *Journal officiel*, 20 janvier.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA NUIT D'ORAGE, roman par Georges Duhamel. Vol. in-16, 12 fr. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 1.625 ex. numérotés de 320 à 1944, à 35 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été réimposé en in-8o raisin et tiré : 55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 150 fr. ; 198 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 253, à 100 fr. ; 33 ex. sur Ingres crème, numérotés de 254 à 286, à 100 fr. ; 33 ex. sur Ingres gris-bleu, numérotés à la presse de 287 à 319, à 100 fr. ; 15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 26 janvier, sous la présidence de M. E. Moreau, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du conseil général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1927.

Ce compte rendu contient un exposé des progrès réalisés, en 1927, dans la voie de l'assainissement monétaire, et des répercussions qu'ont exercées, sur le marché des capitaux et sur le bilan de la Banque, les larges afflux de devises étrangères que le redressement financier de notre pays n'a cessé de diriger, durant l'année, vers le marché français.

Le taux de l'escompte a été ramené de 6 1/2 o/o à 4 o/o ; le taux des avances sur titres, de 8 1/2 o/o à 6 o/o.

Les réserves d'or et de devises de la Banque ont bénéficié d'un accroissement exceptionnellement important.

Le montant des avances de la Banque à l'Etat a été réduit de 10.900 millions, et leur limite maxima a été abaissée de 5 milliards 1/2.

Ces mouvements marquent, en définitive, une amélioration importante de la couverture de la circulation des billets.

Il a été versé 1.567 millions 1/2 au compte d'amortissement des avances de la Banque à l'Etat. Sur cette somme, 1.484.200.000 francs sont affectés à l'amortissement de la dette de l'Etat. Le surplus a été reporté à nouveau.

Les versements à l'État, à titre d'impôts généraux ou spéciaux, de redevance ou de superdividende, ont atteint le total de 108 millions.

Le dividende de l'exercice 1927 a été de 60.225.000 francs, soit 330 francs par action.

M. Camille Poulenc a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rapport des censeurs.

L'Assemblée a réélu censeur M. Charles Petit. Elle a réélu régents MM. le baron de Neuflize, le baron Davillier et Jean Balsan.

M. le marquis de Vogüé, président de la Société des agriculteurs de France, a été élu régent, en remplacement de M. Emile Pluchet, décédé.

Département de l'Aisne

Le département de l'Aisne est autorisé, par décret en date du 27 janvier 1928, à émettre un emprunt de 118.870.000 francs divisé en obligations 6 o/o de 1.000 francs nominal, nettes d'impôts présents et futurs et remboursables au pair en 30 ans par tirages au sort annuels.

Le prix d'émission est fixé à 975 francs et la jouissance date du 5 février 1928.

Le premier coupon au 5 août 1928 sera de 30 francs.

En garantie du service des Intérêts et de l'amortissement du présent emprunt, le département de l'Aisne a remis en gage à la société civile des obligataires des titres d'annuités de l'Etat, payables à son profit.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.